


600088080U

HISTOIRE

DE

L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME

SUR LE CONTINENT RUSSE

ET

VIE DE SAINTE OLGA

GRANDE PRINCESSE DE RUSSIE

ANGERS. IMPRIMERIE LACHÈSE ET DOLBEAU.

HISTOIRE

DE

L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME

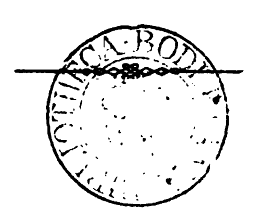
SUR LE CONTINENT RUSSE

ET

VIE DE SAINTE OLGA

PAR

L. D'ELISSALDE CASTREMONT



PARIS
CHARLES DOUNIOL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
29, RUE DE TOURNON, 29

1879

HISTOIRE

DE

L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME

SUR LE CONTINENT RUSSE

ET

VIE DE SAINTE OLGA

GRANDE PRINCESSE DE RUSSIE

CHAPITRE PREMIER

SAINT ANDRÉ. — LES GOTHS. — LES KHOZARS.

Les premières notions historiques relatives aux pays qui forment aujourd'hui la Russie, sont dues à des auteurs grecs et latins; les chroniques nationales de Nestor viennent ensuite.

Milet, ville grecque, située sur la côte de la Carie, était, six siècles avant l'ère chrétienne, la reine de la confédération Ionienne, par sa richesse, son luxe, son industrie et son commerce. Quatre ports suffisaient à peine à conte-

nir les navires que l'opulente cité chargeait sans cesse pour tous les points connus du globe, comme à recevoir ceux qui lui apportaient les produits magnifiques et variés de l'Asie et de Carthage. Mais à mesure que le monde s'ouvrait devant ses vaisseaux, elle voyait s'éloigner ses enfants les plus jeunes et les plus entreprenants. Stimulés par une prospérité sans égale dont la vue constante excitait leur envie, arrêtés dans leur essor par les difficultés toujours et en tous lieux inséparables des nouvelles entreprises, espérant trouver au loin la fortune plus accessible que dans la mère-patrie, ils la quittaient pour courir à la recherche de contrées susceptibles de réaliser leurs espérances et de récompenser leurs peines. C'est ainsi que se dispersant sur tous les rivages, les Milésiens fondèrent successivement jusqu'à trois cents colonies, la plupart établies sur les bords du Pont-Euxin[1].

Cinq cents ans avant Jésus-Christ, une troupe de ces Grecs aventureux, quittant à son tour Milet, s'en fut aborder au nord de ce même Pont-Euxin. Ils s'arrêtèrent dans une baie échancrée, non loin des embouchures du Borysthène[2].

[1] La mer Noire.
[2] Le Dniéper.

Par un sentiment tout filial, ils donnèrent un nom grec à la première ville que l'on y bâtit; elle s'appela Olvia.

Encouragés par ce succès, d'autres hardis compatriotes les suivirent. Ils se fixèrent en Tauride ou Chersonèse [1] : à Panticapée [2], Phanagorie [3], Tanaïs, aujourd'hui Azof; comptoirs et villes s'élevèrent, par suite de leur active rivalité, à la pointe des caps rocheux ou sur les plats bords de la pointe occidentale de la presqu'île Taurique. Quant à Cherson, qui devait être plus tard la plus illustre de ces stations, plus ou moins historiques, il est admis que sa fondation remonte à une époque moins reculée.

Dès que les émigrés de Milet eurent fait une tentative sur le sol de la péninsule, l'attention des Grecs se porta sur ce pays. A partir de ce moment leur pensée ne le quitte plus. Les écrivains s'en occupent; ils s'efforcent de le bien connaître, cherchent à remonter aux sources, interrogent les traditions, recueillent les souvenirs des temps passés. Ce qu'ils en ont pu

[1] La Crimée.
[2] Kertch.
[3] A l'ouverture du détroit d'Iénikalé, entre la mer Noire et la mer d'Azof.

savoir est écrit et avidement recherché. Tout en instruisant leurs contemporains, ces esprits pénétrants et lucides se trouvent avoir éclairé la postérité. Hérodote [1], surnommé le père de l'histoire, est le premier qui en ait parlé. D'après lui, les plus anciens habitants des Palus-Méotides [2] étaient les Cimmériens. Il ignore, du reste, à quelle race appartenaient ces hommes primitifs et d'où ils étaient venus.

De 650 à 620 avant Jésus-Christ, à la grande surprise des Européens, qui ne connaissaient pas encore les Asiatiques voyageurs, les Cimmériens furent attaqués par les Scythes. Ce peuple, parti des bords orientaux de la mer Caspienne, apparaît tout à coup sur les frontières du territoire qu'ils occupent. Effrayés, les Cimmériens ne l'attendent pas. Peu leur importe ce qu'ils abandonnent pourvu qu'ils gardent la liberté; la terre est grande et peut les recevoir ailleurs. Guidés par leurs chefs, ils se dirigent vers la côte orientale du Pont-Euxin. Ils en contournent les sinuosités et poussent jusque dans le Pont, la Cappadoce et la Lydie; on peut les suivre à la

[1] Né en 484 avant Jésus-Christ.
[2] Mer d'Azof.

trace des ruines fumantes et ensanglantées qu'ils laissent sur leur passage.

Une partie de la nation alla simplement demander un refuge à la Chersonèse Taurique, lui donnant dès lors le nom de Crimée, qu'elle a conservé en dépit de l'instabilité du temps et des événements.

Les premiers occupants délogés, les Scythes ne devaient rencontrer aucun obstacle de nature à les arrêter. En effet, le pays ne présente pas de montagne, les grands fleuves avaient été franchis. Après avoir longé le Pont-Euxin, ils s'étaient répandus sur le continent, à l'occident, tout en gagnant du terrain vers le centre, sans dépasser toutefois la région tempérée marquée par la petite rivière de la Soula. Soit méfiance, soit que les Scythes suivissent un plan dont ils ne voulaient pas s'écarter, il est certain qu'ils ne cherchèrent pas à remonter plus haut sur le Dniéper.

A la vérité, il courait des récits qui n'étaient pas engageants sur les rigueurs du climat et les dangers que présentaient les forêts neigeuses et glacées du Nord. Presque toutes restaient impénétrables l'été comme l'hiver. Jamais la cognée n'y avait ouvert une éclaircie. Seules, les bêtes

fauves pouvaient se mouvoir dans les inextricables fourrés de ronces, d'épines, d'arbrisseaux enchevêtrés, devenus leurs remparts séculaires.

Dans le Sud, au contraire, d'immenses plaines présentaient des espaces découverts, et les Scythes avaient tout lieu de compter sur leur fertilité.

Ces heureux envahisseurs, favorisés par le sort, trouvèrent dans ces immenses solitudes de quoi satisfaire aux penchants, en somme très-opposés, qui les séparaient en deux parties bien distinctes. On vit d'un côté les Scythes laboureurs voués par préférence à la culture de la terre; de l'autre les Scythes errant des Palus-Méotides aux abords du Don. Les premiers, s'étant bâti des huttes, s'adonnaient à l'agriculture sur les deux rives du Borysthène. Les tribus qui, par des courses incessantes, des campements irréguliers, des déplacements continuels, persistaient à offrir le spectacle des mœurs asiatiques, se vantaient de composer la horde royale; c'est-à-dire qu'ils étaient gouvernés par un roi et n'avaient rien changé au genre de vie nomade de leurs ancêtres.

Les Grecs, entrés en communications avec les Scythes, les savaient redoutables par le nombre et riches de produits agricoles. Connaissant

l'étendue du pays qui leur appartenait, n'ayant qu'une idée confuse de celui qui devait se trouver au delà, ils appelèrent d'une seule et même manière le continent qui s'étend de la mer Noire à la Néva, la Scythie, et ses habitants, quels qu'ils fussent, connus ou inconnus, supposés ou existants, les Scythes. Les historiens leur en donnèrent l'exemple, ou peut-être le suivirent.

Cependant l'importance de cette nation, par laquelle avait commencé l'ère désastreuse, dont la durée devait être si longue, des migrations de l'Asie sur les contrées de l'Europe, était destinée à être entamée par le temps et ruinée par les guerres. Ebranlée d'abord d'un coup dirigé contre elle par Philippe, roi de Macédoine, le second lui vint des Gétes. Accourus de Thrace, ils s'étaient emparés successivement de tout ce que possédaient les Scythes entre l'Ister [1] et le Borysthène, à une époque précédant de peu les dates chrétiennes. Puis les Sarmates quittant le Don pour marcher sur les pas non encore effacés des Scythes, devaient achever de les détruire.

Mais Jésus-Christ est né, il a vécu, il a souffert la Passion, il est mort pour le salut du genre

[1] Le Danube.

humain. Confirmés par lui, au nombre de douze, les apôtres, après son Ascension, se donnent le baiser de paix, prennent d'une main respectueuse le bâton pastoral et se dispersent pour propager la religion du Christ.

Saint André, l'un d'eux, se rendit en Grèce. Dans quelques villes il lui fut permis de se faire entendre, du haut de la chaire, à des auditeurs naturellement portés à l'écouter. En d'autres cités l'apôtre dut se taire afin d'échapper aux menaces des populations excitées par les philosophes épicuriens dont les doctrines étaient si complétement opposées à l'austérité du christianisme. Quelquefois poursuivi dans les rues, aux cris d'une populace fanatisée, il faillit être lapidé. Des catéchumènes courageux, dévoués, l'arrachèrent à la fureur des rhéteurs et des prêtres desservant les temples païens, ainsi qu'aux poursuites des fonctionnaires civils, jaloux de conserver l'omnipotence que la loi païenne leur accordait. De tribulation en tribulation, de province en province, saint André arriva à Sinope, sur les bords du Pont-Euxin, au sud.

Sinope était une de ces colonies dont le génie commercial des Grecs avait doté les côtes d'Asie et d'Europe bordant la mer Noire. On y

comptait autant d'Athéniens que d'Ioniens. André reprit là ses travaux avec une ardeur que les contre-temps semblaient redoubler. Son zèle produisit des résultats abondants. La religion chrétienne fit à Sinope des progrès certifiés par d'éclatantes conversions.

Saint André se mêla en Asie Mineure à toutes les classes du monde Grec, apportant à ces relations le charme qui fait naître les sympathies, et qui augmente encore le prix de la charité. Esclaves, hommes libres, magistrats, gens de négoce, il conversa avec tous ceux que les circonstances rapprochèrent de lui.

Un jour, il est informé par des marchands que, touchant aux confins de la mer qui s'étend devant lui, il existe, en arrière de la Crimée, un pays d'une si vaste étendue, que pas un Grec n'en connaît les frontières du côté du Nord. Il est habité pour le moment, dans les régions méridionales, par une nation nouvelle. Les Scythes ne comptent plus en tant que peuple. Les Sarmates les ont chassés au dernier siècle, affermissant leur conquête par le massacre de l'habitant des campagnes quand il a voulu leur disputer le terrain, ou vendre chèrement sa vie.

Les vainqueurs ont imposé le nom de

Sarmatie au pays dont ils sont devenus possesseurs.

Saint André se sent attiré vers ces hommes, qui, n'ayant jamais été assujettis à aucun frein, demeurent en proie à tous leurs mauvais instincts. Une flamme plus vive déborde de son âme. Il se dit qu'ils peuvent être changés, et de barbares et farouches qu'ils sont, devenir justes et humains, s'il parvient à leur faire entendre les promesses faites par Jésus-Christ à celui qui consent à pratiquer les vertus de l'humanité purifiée par la croyance à l'Évangile.

André demande comment il pourrait se rendre en Sarmatie. Comme première étape on lui indique les colonies de Chersonèse. Un vaisseau à l'ancre dans le port de Sinope, allait faire route pour la Crimée. Il veut partir. Les chrétiens effrayés de sa résolution cherchent à le faire renoncer à son projet. Ils le supplient de ne pas se livrer aux hasards d'une navigation sur le terrible Pont-Euxin, qui est nommé indifféremment mer Inhospitalière, mer des Ténèbres, mer des Naufrages. L'apôtre persiste. Ses amis, alors, l'accompagnent au port. Leur émotion est indicible ; les adieux sont entrecoupés de larmes ; chacun forme des vœux pour son heu-

reuse traversée, et la réussite de sa courageuse mission [1].

Le temps et la mer s'y étant prêtés, l'apôtre arriva, sans accidents, dans un des ports Milésiens, sur les terres de Crimée.

En s'arrêtant chez les Grecs, il se flatte d'y faire connaître l'Évangile; ses premières prédications sont même heureuses, mais rien ne peut le détourner de son but. André est impatient de l'atteindre et demande sur la Sarmatie des renseignements plus précis que ceux qu'il avait eus à Sinope. Il consulte les gens les plus compétents. Chacun lui fait la même réponse : il n'y a qu'une manière possible d'entrer dans le pays, celle qu'emploient les hommes de l'intérieur lorsqu'ils se rendent pour traiter d'affaires dans les villes commerçantes de la Crimée. A moins de se résoudre à braver beaucoup de fatigues et de dangers, il ne peut espérer pénétrer dans ces contrées fermées par des glaces l'hiver, par des steppes brûlantes l'été, en toutes saisons défendues par des populations instinctivement ennemies de tout étranger. S'il veut cependant en courir les

[1] Plus tard les habitants de Sinope se vantaient d'avoir conservé le portrait et la chaire de l'Apôtre. (Godescard, *Vie de saint André*, le 30 novembre,)

risques, ce ne peut être qu'en remontant le Borysthène. Ce cours d'eau, abondant et rapide, a servi jusqu'alors aux relations commerciales entre les Criméens et les habitants des hauts pays. C'est la seule voie, ouverte et fréquentée, qu'il lui soit possible de prendre.

Il se contente de ces données. Elles sont d'ailleurs exactes. Il se fait amener une barque pontée, prend avec lui quelques disciples venus le retrouver et part, se confiant à l'habileté des marins appelés à le conduire.

Le Borysthène se précipite par trois bouches dans le Pont-Euxin. Elles roulent leurs eaux avec violence. Chacun des courants se distingue longtemps des deux autres. Au large l'impétuosité du fleuve se trouve aux prises avec la résistance de la mer que l'on croirait se refuser à le recevoir dans ses profondeurs. Ce choc perpétuel, les vents contraires, rendent le plus souvent les passes infranchissables. Grâce à l'admirable courage et à la rare habileté des matelots, les dangers sont conjurés, et la barque, qui porte l'Apôtre, entre à pleines voiles dans le Dniéper.

André touche à la réalisation de ses désirs. Les deux rives du Borysthène se déroulent

devant lui, le voilà sur cette terre dont il aspire à devenir le maître ouvrier. Assurément il se mit en rapport avec quelques-unes des peuplades les plus voisines du Dniéper; sûrement il essaya de les éclairer et de les instruire. Qu'il se soit arrêté chez les Sarmates occupant les établissements enlevés aux Scythes dans le bas du fleuve, qu'il ait visité quelques fractions de Scythes ayant conservé, au moyen d'une complète soumission, d'un dur esclavage, une partie de leurs anciennes positions, on doit le croire, bien qu'aucune indication certaine ne nous soit parvenue qui permette d'apprécier l'action que l'Apôtre put exercer sur les uns et les autres. Les auteurs de la vie du saint, Nestor, l'annaliste russe, se sont abstenus de parler de cette partie de son voyage.

Les terrains qui bordent les embouchures du Dniéper, sont généralement plats. Une fois les lignes asiatiques dépassées, en allant vers le Nord, le pays change d'aspect et devient plus agreste. Le fleuve resserré en laissait voir l'ensemble et juger les variétés. L'Apôtre allait incessamment arriver aux cataractes, sept fois répétées, énormes blocs de roches granitiques barrant le fleuve en travers. Sur leurs têtes aplaties les eaux vien-

nent tomber avec grand bruit pour se répandre ensuite en larges cascades dans le ressac devant les porter dans la mer Noire. Ces difficultés étant signalées à tous les navigateurs du Dniéper, son embarcation avait dû être chargée et prise de dimension et de poids à passer à la rame pardessus les lignes rocheuses.

Après les cataractes, tant que la vue pouvait s'étendre, on ne découvrait au levant et au couchant que des terres incultes, inhabitées et coupées par de grandes forêts. Comme pour rompre la monotonie des plaines, le sol s'exhaussait, aux derniers plans, capricieusement, en collines d'inégale hauteur. Par ailleurs, des roches luisantes de couleur grise, posées par groupes ou séparément, affectant des formes bizarres, perçaient la verdure. De même, la steppe, éclairée par le soleil du midi, prenait vie à ces mille bruits qui rendent le paysage attrayant et joyeux, de morne qu'il eût été voilé d'ombre et de silence.

Le pionnier évangélique avançait avec persévérance quoique avec lenteur. Le soir les mariniers harassés réclamaient un repos indispensable. A la pointe du jour chacun se retrouvait à son poste ; les rameurs prenaient les avirons, le

timonier se mettait à la barre et la barque repartait doucement, pour ne s'arrêter qu'à l'heure où l'étoile messagère de la nuit apparaissait au firmament.

Un seul jour, bien que le soleil ne fût qu'à la moitié de sa course, l'apôtre donna l'ordre de s'arrêter. Il venait d'apercevoir une montagne étagée par trois lignes parallèles et horizontales, ce qui la faisait paraître surmontée d'une double couronne. Appuyée sur des assises de granit, sa base plongeait dans le Dniéper, large ici comme un bras de mer. La cime en était ombragée par des arbres que les années avaient vieillis et respectés. L'herbe croissait en abondance sur les pentes raides regardant la plaine. Des roches tantôt dénudées, tantôt cachées sous des mousses pourprées, parsemaient les alentours du fleuve. Les voyageurs l'examinant avec attention observèrent que, pareille à un fort avancé, elle se dressait à l'entrée d'un désert verdoyant plus agréable d'aspect que ceux qu'ils venaient de traverser. On y découvrait comme une prédilection de la nature. André se fit déposer à terre, et se retournant vers ses disciples : « Regardez cette montagne, dit-il, c'est ici qu'éclatera la grâce de Dieu. Ici brillera une immense

cité où le Seigneur aura de nombreux autels. » Puis étant monté au sommet il fit le signe de la croix et pria [1].

Ces paroles lui étaient inspirées par l'esprit prophétique et elles devaient être vérifiées dans les temps futurs jusqu'au moindre mot. En effet, sur cette montagne consacrée par le signe de la croix la ville de Kief sera bâtie et une palme d'honneur lui reviendra dans l'introduction du christianisme en Russie.

La tradition religieuse veut que, partant du Dniéper, l'apôtre se soit acheminé à travers les forêts de la Russie qui vont aboutir à la Baltique, se rendant à Rome pour y visiter le pape saint Pierre, dont il était le frère.

Ainsi que nous l'avons dit, les Scythes avaient été écrasés par les Sarmates, les Alains devaient les venger. Partis d'Asie, à l'exemple de ces deux peuples, suivant, sans trop se presser, la route qu'ils leur avaient frayée vers l'occident, à la fin du premier siècle de l'ère de Jésus-Christ, ils se trouvaient campés sur les landes marécageuses qui séparaient la mer d'Azof de la mer Noire. Peu après ils se conduisirent envers les Sarmates

[1] Nestor, traduit par M. Louis Paris.

comme les Sarmates l'avaient fait à l'égard des Scythes. Les Alains chassèrent leurs devanciers de la partie sud-est de la Sarmatie par eux conquise cent ans auparavant. Quelques hordes se portèrent en Tauride et en prirent une portion. On ne voit pas qu'elles y aient trouvé de résistance de la part des Cimmériens.

Pendant que les Asiatiques se disputaient à main armée les bords de la mer Noire, d'autres pays européens se trouvaient le théâtre d'événements du même genre. En Germanie, notamment, où vivaient des peuples de race indo-germanique, venus de l'Inde dans les siècles préhistoriques, la guerre était permanente. Dans ces temps barbares où le glaive devenait la raison suprême, où il n'était question ni de lois ni de justice, sous le prétexte le plus futile le plus fort attaquait le plus faible. Victorieux, il s'emparait du territoire du vaincu et le gardait jusqu'à ce qu'un autre peuple, devenu le plus puissant, lui ravît un jour le résultat de ses victoires. Au centre de la Germanie, les Germains, sur les confins de la mer Baltique, les Slaves étaient sans cesse les acteurs ou les témoins de ces funestes démêlés.

Sur l'autre bord de la Baltique, une péninsule

considérable, la Scandinavie[1], était frappée du même fléau, et victime de semblables luttes intestines. Plusieurs peuples se débattaient sur ce territoire divisé par des montagnes, des lacs, des golfes, dans des limites assez resserrées, eu égard à la nombreuse population qu'il contenait. Etendu au nord, à l'est, à l'ouest, sa configuration le rapprochait au sud des nations indo-germaniques par une autre presqu'île infiniment plus petite, que l'on appelait la Scanie. Rattachée à peine à la terre ferme par un isthme étroit, elle pouvait paraître un éperon de navire destiné à s'accrocher tôt ou tard au rivage qui lui faisait face.

Les Goths, branche séparée de l'arbre germanique, habitaient la presqu'île de Scanie. Poussés par un motif que l'histoire ne dit pas[2], ils se résolurent à quitter leur patrie pour s'ouvrir des routes nouvelles dans les pays où de larges espaces encore vides pouvaient les recevoir. Cette nation, sur l'importance de laquelle les opinions varient, prit un jour son élan et vint débarquer, sans éprouver de résistance, sur les rives méridionales de la mer Baltique.

[1] La Suède et la Norvége.

[2] Voir : *De la Succesion des royaumes et de l'origine et des actes des Goths*, par Jornandès, trad. par M. Savagner.

Ils avaient pour chef, un roi nommé Bérig. Ce roi jouissait d'une grande considération, et les Goths se trouvaient honorés de lui obéir. Ils commencèrent, sous son commandement, par se grouper dans les environs des tribus germaines, en possession des marches qu'ils convoitaient. Comme ils n'affichaient pas de prétentions hostiles, on ne crut pas devoir se préoccuper de leur présence.

Plus tard, quand par suite de l'accroissement des familles et de la réunion d'un plus grand nombre de guerriers, ils se sentirent de force à se mettre en campagne, les Goths attaquèrent les peuplades les plus voisines et les vainquirent. Après une certaine période de paix utilement employée à de nouveaux apprêts, ils recommencèrent à guerroyer.

Le bonheur les accompagnait : chaque fois qu'ils entrent en lutte, les Goths restent maîtres du champ de bataille disputé à l'ennemi. Repoussant toujours les Germains, forcés de se replier, surpris et humiliés de tant de défaites, ils gagnent du terrain et sans interruption étendent leurs frontières. Les Germains, tenus à l'écart, les Goths attaquèrent les Vandales, puissante division du peuple slave, et les délogèrent aussi. Enfin,

au terme d'une période marquée par des agressions perpétuelles et de sanglantes rencontres, la belliqueuse nation gothique s'était créé une suprématie incontestable entre la Baltique et la Vistule. Refoulés en partie, les Slaves se jetèrent dans l'Est et le Sud-Est, laissant à dessein derrière eux la Vistule, qu'ils pensaient devoir les tenir hors de la poursuite des Goths.

La race était féconde. Peu à peu ce peuple avait augmenté en nombre dans des proportions considérables. Le territoire conquis ne lui suffisait plus. Les Goths en étaient au cinquième roi depuis Bérig. Trois princes souverains ou seulement alliés du roi, conseillèrent à leur nation de quitter la Germanie, en lui promettant, si elle se soumettait à cet avis, de l'établir mieux; de lui fournir tous les éléments d'une prospérité plus grande : des terres libres et pas de compétiteurs à craindre. La perspective de se trouver paisibles habitants d'un pays leur appartenant uniquement, dont le partage pourrait assurer l'entretien journalier à chaque individu, selon son âge et ses besoins, ne pouvait faire naître de dissentiment entre les Goths et leurs chefs. Après une courte discussion, l'avis des princes fut donc généralement adopté.

Quoique les préparatifs d'un déplacement semblable dussent être entourés de beaucoup de difficultés matérielles, cependant ils furent promptement achevés.

Entraîner un peuple, l'arracher du pays où tant bien que mal il vivait, le transporter du nord au midi dans des contrées inconnues, au prix de fatigues inouïes, sans autre garantie de succès que sa bonne étoile, était si habituel à cette époque où le malaise paraissait être la maladie endémique des nations, que pas un chef ne redoutait cette lourde responsabilité. Une profonde indifférence pour les populations qui se mettaient à sa merci peut expliquer cette manière d'agir lorsqu'une ambition dévorante n'en était pas le mobile.

Tout étant disposé pour le départ, l'interminable défilé des Goths commence. Les princes se multiplient. Commandant aux soldats, prenant soin du peuple, s'appliquant à être des soutiens pour tous, ils lui font prendre la direction du Sud.

Par une prévoyance commune aux émigrants, les Goths s'attachèrent à côtoyer les cours d'eau. Un fleuve, en effet, sert d'indication, marque les distances, aide à s'orienter. Ne pas manquer d'eau c'est préserver la santé des hommes, sauvegarder

la vie des animaux de trait et par suite assurer la continuité du voyage. Les Goths descendirent le long du bord occidental de la Vistule pour venir tomber sur la lisière des terres de l'Empire romain. On sait quelle était alors la faiblesse des Empereurs. Ils ne pouvaient en aucune façon même tenter de repousser ces audacieux barbares; les princes purent donc procurer au peuple gothique, grâce à une halte prolongée, le repos nécessité par un aussi long et aussi fatigant voyage.

Depuis qu'ils avaient quitté la Scanie, les Goths étaient accompagnés d'un peuple de même origine : les Gépides. Vers la fin, l'association était devenue pesante aux deux alliés. D'un commun accord, ils résolurent de se séparer. Aux termes d'un partage, réciproquement approuvé, les Gépides, forts du consentement de l'Empire, se fixèrent en Dacie.

Cette séparation, accomplie de bonne amitié, dégageait les Goths. Ils reprirent leurs pérégrinations et tournèrent à l'Est. S'approchant de la mer Noire, ils en suivirent les rivages et finirent par se trouver tous réunis aux embouchures du Dniéper.

Les dates certaines sont à bien dire un cadre

indispensable pour les tableaux d'histoire. Elles en prouvent l'exactitude et la bonne foi. Malheureusement, Jornandès, le très-véridique historien des Goths, n'en donne aucune. Il est dès lors impossible de préciser combien d'années furent employées à l'émigration qui les transportait de la Baltique au Pont-Euxin. On doit se contenter d'apprendre, par son livre, qu'ils obéissaient au sixième roi, lorsque leur avant-garde se présenta sur les frontières de l'ancienne Scythie [1].

Les Goths étaient sensiblement moins barbares que les autres peuples et se distinguaient par de certains goûts qui pouvaient révéler tôt ou tard leur aptitude à la civilisation. Ils se montraient sociables, l'agriculture leur plaisait. Pressés de mieux connaître ces parages, dont l'aspect, tout d'abord, les avait agréablement surpris ils envoyèrent des éclaireurs chargés d'en explorer les parties lointaines, comme les plus proches.

Ces envoyés intelligents, outrepassant les ordres que leur avaient donnés les chefs, quant à l'étendue des terres à visiter, en rapportèrent de fidèles observations. Le pays était autre que ce que l'on

[1] Dans le troisième siècle de Jésus-Christ.

croyait. Les plaines Pontiques ne présentaient plus l'image d'un désert absolument abandonné aux forces vives de la nature. Les steppes s'étaient partiellement, bien que faiblement peuplées. Depuis la première invasion, chaque peuple en voyage y avait laissé quelques débris de sa nation, épaves de leur passage périodique. On y rencontrait aussi des peuplades Vénètes-Slaves, dignes d'être comptées, quoique jouant un rôle insignifiant. Pour l'instant on les trouvait disséminées un peu partout. Les mieux partagées étaient réparties sur le terrain assez étroit qui s'étend du Bourg au Dniéper, vers le centre des deux fleuves.

Ces émissaires revenaient encore porteurs d'autres informations : le Dniéper dépassé, ils avaient découvert des terres dont aucun ne pouvait calculer le développement, terres meubles et en friche, où se perdaient, errantes, quelques familles nomades. Bien que depuis les Scythes, la charrue n'eût point fouillé ces terrains, les observations faisaient prévoir qu'ils seraient productifs une fois cultivés. Les détours du fleuve, quelques affluents secondaires concouraient à porter dans les vallées légèrement creusées, les principes d'une rare fécondité. Tout y était

riant et appelait la main de l'homme actif secondée par une volonté persévérante.

Cette avance de la fortune venait à propos, et ne pouvait qu'être fort appréciée. Le roi voyait sa nation occuper en ces lieux une position heureuse, solide, et la réussite la plus complète couronner l'initiative des princes et l'obéissance du peuple qui s'était soumis à leur direction. Ils touchaient au terme de leurs essais.

Un édit du roi, publié dans les quartiers où les Goths étaient provisoirement stationnés, leur fit savoir qu'ils devaient se préparer à un dernier départ : que tous indistinctement auraient à passer le Dniéper; que les cantonnements seraient prévenus au fur et à mesure que leur éloignement le permettrait.

Mais pour cette translation il fallait du temps, et avant tout employer des moyens spéciaux. Désireux de faciliter le transport de tant d'individus, hommes, femmes, enfants, vieillards, accompagnés de l'attirail compliqué d'une multitude emportant avec elle tout son avoir, les chefs se hâtèrent de faire jeter les fondations d'un pont gigantesque, par lequel devaient être reliées les deux rives du fleuve. Sa construction demanda de longs travaux; dès qu'il fut terminé, les

Goths, établis le plus près, furent naturellement désignés pour le traverser les premiers. Ensuite ce devait être le tour de ceux qui formaient la seconde ligne. Les Goths paraissaient heureux de voir enfin leur sort décidé et tous se dirigeaient avec joie vers la contrée que la nation devait peupler et rendre à la vie.

Le passage se fit pendant quelques jours régulièrement et aussi activement que possible. La moitié des Goths avait touché les bords orientaux du Dniéper; mais insensiblement par suite d'un empressement irréfléchi ou d'un défaut de surveillance, quelques désordres se manifestent dans les groupes circulant sur le pont. Des chariots sont renversés; la voie est bientôt obstruée. La foule entassée, pressée, se sent étouffer. Elle ne peut avancer ni reculer. Tout à coup, le pont trop chargé fléchit. Les piles penchent, elles s'effondrent, et le pont s'écroule avec un bruit effroyable.

Des cris perçants remplissent l'air et vont retentir jusqu'aux extrémités de la steppe. Dans le gouffre, un nombre immense de créatures de tout âge ont été précipitées pêle-mêle. Des hommes, conservant encore toute leur connaissance, mais le plus souvent étourdis par la chute,

tournoient, tombent dans le fleuve, et leur corps est recouvert par les flots. Quelques-uns sont écrasés par les chars et les animaux dont ils s'étaient fait suivre. Les mères obéissant à un sentiment supérieur à l'instinct de la conservation, s'élancent, tendent les bras pour ressaisir les enfants qui les ont précédées, et ne trouvent que le vide. Quelques malheureux luttant contre le courant, s'accrochent à la branche d'un arbre penché sur leur tête, à une touffe d'herbe rencontrée à portée de la main. C'est une minute de sursis. Ils se sentent heurtés par des cadavres, leurs doigts crispés se détendent, ils sont entraînés et disparaissent à leur tour. Combien périrent à cette heure néfaste, et combien de veuves, d'orphelins au désespoir se répandirent sur le rivage appelant vainement un enfant, un père, un mari? Dans cette grande catastrophe les malheurs étaient irréparables et les victimes ne se comptèrent pas.

Le pont détruit, le mouvement en exécution était arrêté sans pouvoir de longtemps être repris. Au surplus, l'effroi paralysait les cœurs; personne n'aurait voulu recommencer l'épreuve. Est-il croyable, comme le prétendent plus d'un historien, que cet événement avait été combiné, qu'il fut le résultat d'une perfidie, l'acte réfléchi

d'une infâme politique ? Prévu ou non, il coupait en deux cette nation Gothe naguère si unie. Si le terrible accident était le résultat voulu d'un calcul cherchant à restreindre la population en droit de prétendre à la distribution de terres que l'on ne connaissait encore que très-imparfaitement, il avait trop bien réussi. Les familles diminuées ou séparées ne devaient plus songer aux absents. A chacun de pleurer ses morts et de les honorer par un souvenir inaltérable.

Les plaintes les plus vives apaisées, les Goths délaissés sur la plaine à droite du Dniéper se plièrent, sans trop le regretter, à l'arrêt imprévu les contraignant à s'y établir. A partir de ce moment, ils furent distingués dans le langage usuel et historique par le nom de Visigoths (Goths d'Occident). Quant à ceux qui parvinrent au delà du Dniéper, ils furent appelés Ostrogoths (Goths d'Orient). Formant désormais deux peuples voués à une existence séparée, ils se donnèrent des rois particuliers.

La plupart des Visigoths s'étant mis à travailler la terre y réussirent supérieurement ; mais cette disposition n'était point générale. Les guerriers d'autrefois repoussèrent ces occupations paisibles. — Non dirent-ils, non, gardons nos

armes, cherchons le bruit, cherchons des batailles. — Et ils se décidèrent à tenter des excursions lointaines.

S'ils n'avaient pas tous figuré dans les luttes soutenues en Germanie, les récits des combats, la gloire acquise par les chefs héroïques, ayant le plus contribué aux établissements successifs de leur peuple, avaient depuis l'âge le plus tendre excité l'orgueil patriotique des Goths. Guerriers de profession, comment se seraient-ils astreints aux lois des gens de mœurs tranquilles? Le repos est antipathique à ces hommes d'action, incapables par nature de reconnaître les douceurs de la paix, de s'astreindre aux obligations du devoir, de pratiquer la modération, l'équité, qualités essentielles au foyer domestique.

Les Visigoths, partisans de la guerre, pendant cent ans environ, s'attaquèrent à l'Empire greco-romain. Souvent ils passaient le Danube en agresseurs. S'ils franchissaient le Pont-Euxin, ils portaient également avec la terreur de leurs déprédations le fer et le feu dans les possessions impériales d'Asie.

De 313 à 326, leurs courses, jusqu'alors continuelles, se trouvent subitement suspendues. Cette fière nation paraît dans l'attente d'un grand

événement intéressant tout le peuple. Individuellement ils se montrent plus doux avec leurs amis, moins oppressifs avec leurs esclaves. Ils semblent éprouver un sentiment qui les étonne et les émeut.

Pendant les guerres sans trève faites aux provinces, les guerriers Visigoths avaient emmené prisonniers les Grecs vaincus et désarmés. Il y en avait dans toutes leurs demeures, exerçant des emplois domestiques, attachés à la culture des champs. Le plus grand nombre était rabaissé au métier de bêtes de somme. Quel que fût leur talent, leur utilité, une fois entrés dans ce cercle oublié par le Dante, l'enfer de la captivité, leurs possesseurs les avaient traités avec une dureté, un dédain, un mépris qui auraient crié vengeance, si ce n'eût été alors par tout pays le sort réservé aux victimes de l'esclavage.

Si par suite de l'ascendant d'une supériorité quelconque, ces coutumes tyranniques permettaient quelque amélioration dans leur existence, ce changement avait pour motif déterminant l'autorité morale exercée sur leur entourage par les captifs qu'avait façonnés l'étude des lettres grecques et latines; le discernement du maître n'y était pour rien.

Au sein de cette classe privilégiée, ainsi qu'au milieu d'autres esclaves de rang inférieur, l'Évangile conservait des adeptes. La foi chrétienne vivait chez les Goths, importée par leurs prisonniers grecs. L'Orient reçoit les premiers rayons du soleil levant; Dieu a voulu tracer le même chemin à la lumière par laquelle l'esprit de l'homme devait être éclairé. Mille fois heureux dès lors ces chrétiens, puisque le support d'une religion toute de tendressse et de résignation leur est donné et que les douleurs de l'exil, les vils travaux de leur condition présente, les humiliations de chaque instant, les infirmités d'un corps épuisé peuvent être adoucis par la pensée d'une autre vie, toute de consolation, et par l'élévation du cœur vers Jésus-Christ, le Dieu des douleurs, exemple et soutien du souffrant et du pauvre !

Ces enfants endoloris du christianisme, dispersés dans une société implacable, étaient parvenus à établir entre eux des communications. Ils se connaissaient et s'encourageaient mutuellement, dissimulant autant qu'il le fallait leurs sentiments religieux pour ne pas être accusés d'attenter au culte exercé par les Goths, car la moindre apparence de propagande les eût infailliblement fait mettre à mort sans aucun avantage pour la sainte

cause; cependant on ne les vit jamais négliger leurs exercices religieux, jamais renier leurs croyances.

A défaut d'actes ostensibles et d'un prosélytisme évident, la charité, la modestie, la patience qui se laissaient voir chez les chrétiens firent rechercher les données fondamentales de leur doctrine par leurs maîtres, par les autres serviteurs, partout où les deux races se trouvaient en contact obligé.

Il se trouvait chez les Visigoths, au commencement du IVe siècle, assez d'adorateurs du Christ, et ils étaient assez tolérés pour n'être plus obligés de se cacher par crainte de voir empirer les rigueurs de leur servitude.

L'empereur Constantin Ier était chrétien depuis 312. Une fois la campagne d'Italie terminée par sa victoire sur Maxence et la mort de son beau-frère, dès qu'il eut arraché à Licinius la partie méridionale de l'Empire romain, il s'était hâté de venir habiter l'Orient. C'est du Bosphore qu'il suivait avec une égale sollicitude les débats du concile de Nicée, ouvert en 325, où se fixaient un à un les articles du *Credo*, base de la foi, et la transformation de la vieille ville de Byzance qu'il embellissait à grands frais, l'appelant complai-

samment Constantinople avec l'arrière-pensée qu'elle serait dorénavant la capitale de l'Empire.

Constantin reçut dans ce temps l'ambassade inattendue d'un peuple barbare qui lui demandait des évêques. C'étaient les Ibériens ou Goths campés dans le voisinage du Pont-Euxin. Ils avaient été convertis par une pauvre captive dont le nom n'est seulement pas venu jusqu'à nous. Ils l'avaient emmenée prisonnière dans une de leurs incursions. Captive chez eux, elle excita bientôt leur admiration par la pureté de sa vie, sa sobriété, sa fidélité, son assiduité à la prière qui la faisait veiller des nuits entières. Les barbares, étonnés, lui demandèrent ce que cela voulait dire. Elle déclara simplement qu'elle servait ainsi le Christ son Dieu. Ce nom leur était aussi nouveau que le reste, mais sa persévérance excitait la curiosité naturelle des femmes pour savoir si ce grand zèle religieux était bon à quelque chose. Il y avait alors chez les Goths une coutume singulière. Quand un enfant était malade, la mère le portait de maison en maison pour s'informer si quelqu'un savait un remède. Une femme ayant ainsi porté son enfant partout inutilement, vint enfin trouver la captive. Elle lui dit qu'elle ne connaissait aucun remède humain ; mais que son Dieu Jésus-Christ, qu'elle

adorait, pouvait rendre la santé aux malades les plus désespérés. Ayant mis l'enfant sur le cilice qui lui servait de couche et ayant fait le signe de la croix, elle le rendit guéri à sa mère.

Le bruit de ce miracle se répandit et vint aux oreilles de la reine, qui était malade avec de grandes douleurs et réduite au désespoir. Elle prie qu'on lui amène la captive, qui refuse d'y aller, craignant de paraître avoir trop bonne opinion d'elle-même et de manquer à la bienséance de son sexe. La reine se fait porter à la cellule de la captive, qui la met sur son cilice, invoque le nom de Jésus-Christ, puis la fait lever aussitôt en parfaite santé. Elle lui apprend que c'est Jésus-Christ, Dieu et fils du Dieu souverain, qui l'a guérie, et l'exhorte à l'invoquer, disant que c'est lui qui donne la puissance aux rois et la vie aux hommes.

La reine retourna chez elle remplie de joie. Le roi lui demanda comment elle avait été guérie si promptement, et l'ayant appris, il commanda que l'on portât des présents à la captive. Mais la reine lui dit : « Seigneur, elle méprise tout cela, elle ne veut ni or ni argent. Le jeûne est sa nourriture. La seule récompense que nous pouvons lui donner, c'est d'adorer Jésus-Christ, ce Dieu

qu'elle a invoqué pour me guérir. » Le roi ne répondit pas et ajourna sa conversion malgré les exhortations de sa femme. Mais un jour, comme il chassait dans les bois, il survint une obscurité si épaisse, en plein jour, que toute sa suite s'écarta, et il demeura seul, égaré, ne sachant où aller. Dans cet embarras, il se dit que si le Christ dont la captive avait parlé à sa femme le délivrait de ces ténèbres, il quitterait tous les autres dieux pour l'adorer. Sitôt qu'il eut fait ce vœu de pensée, sans même prononcer une parole, le jour revint et il arriva heureusement à la ville. Il conte le fait à la reine ; on fait promptement venir la captive. Le roi lui déclare qu'il ne veut plus honorer d'autre dieu que Jésus-Christ et lui demande la manière de le servir. Elle l'explique du mieux qu'elle le peut, demande que l'on bâtisse une église et en décrit la forme.

Le roi ayant rassemblé son peuple, exposa ce qui lui était arrivé à lui et à la reine, et l'instruisit, le mieux possible, dans la religion chrétienne. La reine, de son côté, instruisit les femmes ; on s'empressa, d'un commun consentement, à bâtir l'église ; le ciel les seconda par de nouveaux miracles qui augmentèrent leur zèle. L'église terminée, pour obéir à un ardent désir

du peuple, on députa, par le conseil de la captive, une ambassade à Constantin, pour le prier d'envoyer des évêques achever l'œuvre de Dieu. Elle sentit plus de joie de cette conversion que d'une grande conquête.

Rufin, qui raconte cette histoire, ainsi que Socrate, Sozomène et Théodoret, disent l'avoir apprise, à Jérusalem, de Bécarius, homme très-pieux et très-sincère, qui, après avoir été roi de cette nation, devint général des troupes romaines dans la Palestine, sous l'empereur Théodose [1].

Depuis bien des années on s'entretenait, parmi les Visigoths, d'une famille originaire de Cappadoce, d'une naissance distinguée, amenée prisonnière il y avait longtemps déjà. La sévérité de sa vie la rendait respectable. Par sa bonté, son savoir et tous les dehors de la civilisation grecque, elle se trouvait au-dessus des étrangers les plus marquants, retenus par les Goths du Dniéper. Un fils lui était né durant sa captivité. Ce jeune homme, doué d'une belle intelligence, élevé avec le même soin que s'il eût habité la patrie de ses pères, aimait d'inclination et d'habitude sa terre natale, toute sauvage qu'elle fût. Il se

[1] *Histoire de l'Église catholique*, par Rohrbacher, tome III, page 516.

nommait Ulfila. Ses qualités sérieuses, un langage élégant, l'agrément de sa personne, son zèle pour la foi chrétienne, dont il avait donné récemment la preuve à propos du changement qui venait de se produire dans le peuple, firent que tous les vœux se portèrent sur lui. De suite il fut désigné comme le meilleur interprète que les Visigoths pouvaient avoir près de l'Empereur. Il refusa d'abord, se jugeant incapable de remplir cette mission : « Je ne suis rien et je ne sais rien, disait-il. — Pourquoi douter de vous? lui répondait-on. Vous êtes le plus savant de tous les Goths; chacun vous aime, vous estime, vous a donné son suffrage et croit que vous le méritez à tous égards. Rassurez-vous; on ne trompe pas le jugement de tout un peuple. Que vous faut-il de plus, et que pouvez-vous demander encore? » Sollicité en ces termes, pressé par ses amis qui le supplièrent avec des paroles plus chaleureuses encore, Ulfila consentit enfin à prendre sa part d'une si importante démarche. On lui adjoignit d'autres personnes de marque et il partit, sinon le chef nominal, certainement, de fait, le personnage le plus en évidence de cette ambassade.

Dès qu'ils furent arrivés à Constantinople, les

députés se mirent en devoir d'être reçus par l'Empereur. Constantin avait appris quelle raison les amenait. Non-seulement il les approuvait mais il était heureux de favoriser une conversion dont le christianisme allait tirer une gloire éclatante. On devait lui avoir envoyé, il ne le mettait pas en doute, les personnes les plus capables de remplir, à la satisfaction de tous les intéressés, les fonctions d'ambassadeurs dans cette grave circonstance. Cependant pour leurs premiers pas dans une démarche qui les sort de leur barbarie native, il s'attend à bien des singularités de leur part.

La députation Gothe est admise à remettre sa supplique. Constantin est agréablement surpris de voir s'avancer, en observant les habitudes des présentations officielles, un jeune homme d'un extérieur charmant, paraissant timide, tout en gardant la plus digne contenance. C'était Ulfila. Sur un signe qui lui en donnait la permission, il prit la parole. Il s'exprima en langue grecque et ce fut avec un accent et un purisme qu'un Athénien eût enviés, qu'il exposa sa requête au très-puissant souverain des Grecs. Il n'avait pas terminé sa harangue, que l'intérêt du prince lui était acquis. Lorsqu'il eut fini, Constantin

demanda au jeune orateur par quel concours d'événements il se trouvait, lui, Goth de naissance et captif en réalité. Ulfila raconta les malheurs de sa famille. Sous l'impression de ce récit touchant, l'Empereur, dépouillant la raideur de la majesté impériale, traita le député avec une bienveillance qu'il ne prodiguait pas d'ordinaire et lui promit sur l'heure d'être son protecteur.

Après cette première entrevue, Constantin reçut Ulfila à différentes reprises. Il ressentait pour lui un attachement qu'il manifestait volontiers. Le faisant appeler, s'il tardait à venir à ses audiences, il s'informait de ce qu'avaient décidé les évêques, de ce qu'il voulait en obtenir de plus, et l'entretenait longuement. Estimant ses avis, qu'il trouvait invariablement pleins de sagesse, charmé de sa douceur, de son érudition, de la pureté de ses mœurs, du sérieux de sa pensée, et de la logique de ses discours, Constantin résolut de récompenser de si hautes vertus par un témoignage de son admiration aussi éclatant qu'il devait paraître significatif à la ville de Constantinople. Il annonça au jeune Visigoth qu'il entendait le voir revêtu du caractère de prêtre. Ulfila, il faut lui rendre cette justice, plus effrayé qu'ébloui de la distinction que l'on faisait briller devant son

inexpérience, s'empressa de protester. Il entreprit de détourner de lui tant d'honneur, en se servant d'arguments qui attestaient sa raison supérieure et sa profonde humilité. L'Empereur insista, sa décision n'était-elle pas impérative? Par reconnaissance de ses bontés, pour ne pas indisposer l'Empereur, Ulfila se laissa faire, et reçut les ordres, hélas! bien légèrement préparé et par le plus grand des malheurs, trop superficiellement instruit en théologie et en droit canon. La chrétienté tout entière en gémira un jour. Lui-même sera la première victime de ce trop facile acquiescement.

Dans la pensée secrète du protecteur impérial cette ordination n'était qu'un acheminement à une dignité plus élevée. Très-peu de temps après, faveur qui jamais n'avait été conférée à un jeune homme de vingt ans, Constantin le nomma évêque. Cherchant à entourer d'une grande solennité la consécration du jeune Goth, le chapelain du magnanime empereur, son ami, son conseil, Eusèbe de Nicomédie lui imposa les mains.

Parti enfant, Ulfila revenait évêque chez les Visigoths. L'âge, l'insuffisance des connaissances dans la science doctrinale ne pouvaient affaiblir

l'autorité, la respectueuse déférence que l'on portait au IVe siècle à tout chef du clergé chrétien. Aux évêques était dévolu dans les conciles provinciaux, souvent convoqués, en Orient, le travail ardu de séparer l'erreur de la vérité, de préparer la définition des croyances, de tracer les règles de la discipline ecclésiastique et d'établir les immunités épiscopales. Le concile de Nicée n'était pas clos. Les évêques avaient apporté dans ses mémorables discussions un éclat qui devait survivre à tous ces glorieux athlètes. Sans avoir participé aux débats de Nicée, le temps lui ayant manqué pour en approfondir les déclarations dogmatiques, le jeune Ulfila remportait du moins dans sa patrie le titre de Pasteur des pasteurs, de chef d'une troupe de prêtres qui l'avaient suivi et il se trouvait le dépositaire de tous les pouvoirs institués, en conformité avec le sacerdoce.

La mission est commencée. C'est l'évêque qui en a fait tous les règlements. Il a distribué à chacun de ses collaborateurs la tâche qu'il croit devoir lui revenir. Lui, le plus avancé sur la brèche, pourra y dépenser toute l'ardeur de sa vocation. A vingt ans se donner par entraînement et sans arrière-pensée, c'est le bonheur

dans toute l'étendue que peut lui prêter l'imagination la plus ardente. Ce n'est pas qu'il eût à ouvrir le premier sillon; mais les jours sont laborieux des semailles à la récolte. Il devait sans relâche prêcher, instruire, baptiser, mettre la paix où régnait la zizanie, redresser les torts, effacer les griefs, calmer la fougue des passions rebelles. Fortifié par le sacrement qui fait de lui l'oint du Seigneur, encouragé par l'accueil que lui réservaient ceux qui attendaient son retour, aspirant à devenir chrétiens, à se laisser diriger par ses leçons, il trouva le talent de se multiplier. Aujourd'hui qu'il a qualité d'apôtre il s'adonne avec ténacité à la réformation de ces farouches Visigoths, ses enfants devant Dieu. Il les instruit par des prédications, leur sert de modèle; car il possède et laisse paraître les trésors d'un cœur digne de Jésus-Christ. Devenant à la fois le père, l'instituteur de cette chrétienté naissante, missionnaire infatigable, il ne néglige rien pour l'amener à admirer les beautés surhumaines de la religion. Aucun insuccès ne le rebute. Il doit s'ingénier de mille façons pour parvenir à faire édifier des églises. Il prêche sans cesse l'existence de Dieu, expliquant avec une infatigable patience dans des conférences,

où le peuple était appelé et même dans des séances privées, les dogmes fondamentaux du Christianisme, travaillant à faire comprendre à ses auditeurs les rapports qui existent entre les dogmes, leur valeur quand on les prend séparément, comment ils deviennent un monument indestructible pour un esprit entré dans les voies droites, sitôt qu'ils sont réunis en corps de doctrine. Il fortifie ses leçons par des exemples : Il sait être doux et bon, plaindre et secourir les douleurs physiques, soulager les âmes; discuter avec qui hésite, tenir tête aux opposants, au jour le jour, faire tomber la dépouille du vieil homme pour le revêtir des qualités de l'homme transformé.

Toutefois différents soins l'occupaient encore. Pour être d'un autre sorte, ils n'en avaient pas moins pris une valeur sérieuse au cours de ses œuvres apostoliques. Au milieu des travaux que l'on aurait cru devoir surcharger sa vie, il trouva le loisir de faire passer dans la langue des Goths la presque totalité des livres saints.

Mais les progrès de l'Évangile, bien qu'ils s'étendissent régulièrement, n'avaient pas gagné toute la nation Visigothe. De nombreux réfractaires se tenaient séparés des chrétiens, affectant un éloi-

gnement qui participait du dédain et de la menace. L'erreur aux prises avec la vérité devient tôt ou tard injuste et persécutrice. Parmi les Goths, surtout parmi les guerriers, il se trouvait encore beaucoup d'Odinistes mitigés. Ils convinrent unanimement que le moment était venu de combattre avec toutes les armes dont ils pouvaient disposer cette croyance assez hardie pour frapper à la fois de ses théories spiritualistes leur Dieu et leurs passions aveugles. Ils lui avaient voué une haine ardente, dans laquelle tous les chrétiens, quelle que fût leur notoriété et leur situation, se trouvaient compris.

Sur ces entrefaites, par une fâcheuse coïncidence, Athanaric, roi païen, était monté sur le trône. Il embrassa chaleureusement le parti de ses sujets, exaspérés contre Ulfila et ses coréligionnaires. La ligue païenne trouva dans l'approbation du roi un stimulant et un appui. Un jour vint où les meneurs de cette coalition vengeresse des dieux oubliés, perdirent toute réserve et se déclarèrent hautement ennemis du Christ. Agissant de concert, ils attaquèrent les chrétiens avec la plus grande violence. Ils poursuivirent les fidèles qui étaient connus et recherchèrent ceux qu'ils soupçonnaient vouloir se cacher. La persécution fut impitoyable. Tout étant permis au

paganisme, on vit reparaître les mesures violentes usitées en pareil cas. Les chrétiens, s'ils professaient publiquement, étaient saisis, emprisonnés, mis à la torture. Inutiles cruautés ! A la honte des bourreaux insultant à leur agonie, ils résistaient énergiquement à toutes les propositions d'apostasie et mouraient silencieux, résignés, le visage rayonnant de mansuétude et d'espoir. Quant aux néophytes qui manquaient d'un long exercice des vertus préparatoires au baptême, redoutant leur timidité, ils fuyaient devant les inquisiteurs et se sauvaient dans les bois où, traqués concurremment avec les bêtes sauvages, ils se trouvaient, à bref délai, condamnés à périr de fatigue ou d'inanition.

Cependant ces généreux martyrs n'étaient pas tout à fait abandonnés. Des protecteurs, que l'on aurait dû croire puissants, cherchaient à s'interposer entre le glaive et la victime prête à être frappée. Deux frères, parents du roi, Alavive et Fridighern, chrétiens eux-mêmes, s'efforçaient de plaider auprès d'Athanaric la cause des persécutés. « Pourquoi, lui disaient-ils, s'en prendre aux disciples du Christ ? Que leur reprochez-vous ? Ont-ils conspiré contre leur prince ? Ont-ils suscité des rébellions ? Ont-ils manqué en quoi que

ce soit à ce qu'ils vous doivent? Sont-ils malfaisants et séditieux? Nullement. Ils sont paisibles, ne font de mal à personne ; ce sont des sujets soumis, respectueux et d'une fidélité parfaite. Roi, soyez leur roi et non pas leur tyran. Faites cesser les tourments sous lesquels ils succombent. » Le roi, endurci dans sa cruauté, refusa de les croire. Il répondit à leurs représentations par des allégations fausses, à leurs prières par un redoublement de barbarie. Comme pour les braver, il multiplia les supplices : les perquisitions furent plus rigoureuses, les gibets s'élevèrent jusque sur les grands chemins et la terre fut abreuvée du sang des justes sur tous les points où sa colère pouvait les atteindre.

Les persécuteurs diminuant par la mort le nombre des chrétiens, se croyaient triomphants ; ils ignoraient que le souffle de l'Esprit vivifie et survit. En dépit de leurs efforts, contrairement à leurs desseins, malgré les ordonnances du roi, le complot tramé entre les Visigoths, attentatoire à la religion de Jésus-Christ, tournait contre les hommes qui l'avaient ourdi. Au lieu de porter un coup fatal aux croyances des chrétiens, en aucun temps les remparts de la cité sainte n'avaient été mieux défendus et la place elle-

même plus assurée de la victoire. A partir de ces jours d'angoisses, de douleurs et de mort, la nation visigothe était irrévocablement chrétienne. Elle avait conquis ce titre glorieux et éternel par les trois baptêmes qu'elle avait reçus : le baptême de désir lorsqu'elle avait envoyé Ulfila à Constantinople, le baptême de l'eau quand elle fut baptisée par lui, le baptême de sang à présent que les martyrs tombaient le nom du Christ sur les lèvres.

Ulfila, que l'on savait l'âme et le soutien de la corporation chrétienne, provoquait plus que tout autre la rage des persécuteurs. Prévenu à l'avance il parvenait, avec des précautions infinies, à éviter les recherches que l'on faisait de sa personne et les embûches qui lui étaient tendues. Les chrétiens tremblaient pour lui et se désolaient de le savoir si exposé. Devait-il, pour dissiper de si touchantes alarmes, se rendre aux supplications de son troupeau et se laisser guider par le conseil des princes qui ne cessaient d'insister sur l'obligation où il était de se retirer, quitte à revenir plus tard achever sa tâche pour le moment suspendue? Pouvait-il accepter la double humiliation de fuir son pays et les chrétiens dans la souffrance? Ah ! qu'il aurait

bien préféré mourir avec eux! Il dut se résigner cependant. Ulfila, persuadé que son devoir lui commande de se réserver pour d'autres temps, quitte mystérieusement sa résidence. Il se déguise sous des habits d'emprunt, marche la nuit à travers champs, le jour par les bois, et parvient à sortir sans avoir été reconnu des lignes visigothes gardées par les soldats païens. Son clergé, mis dans la confidence de son départ, prit également la fuite et gagna aussi la frontière. L'évêque et ses prêtres s'étant retrouvés sur les rives du Danube, cherchèrent un refuge dans la province romaine située sur l'autre bord et qui se nommait la Mésie.

Cet exil dura jusqu'à ce que des avis provenant des princes eussent appris à Ulfila que la fureur des païens s'étant apaisée il pouvait retourner consoler son Église.

La joie que lui causait cette nouvelle, était altérée chez l'Évêque par la pensée des malheurs qu'il aurait à constater, rentré près des Visigoths : morts, ruines, découragements, dispersion des plus nobles enfants de la grâce ; et même pouvait-il à distance calculer tous les maux dont ses amis devaient avoir été accablés?

L'absence d'Ulfila avait été pour les Goths

chrétiens une calamité ajoutée aux tourments de la persécution. Chacun l'avait ressentie avec une constante tristesse et elle arrachait à tous les mêmes gémissements sur sa rigueur et sa durée. Lui parti, le bras de Dieu, s'il les soutenait toujours, ne leur était plus visible. Plus de consolateur dans le sein duquel épancher son âme, au milieu de circonstances douloureuses; plus de protection de tous les instants; plus personne avec qui pleurer, unis par la douleur, un frère, un fils, une épouse, une fille ayant payé de sa vie la gloire de sa profession de foi chrétienne. Si entre eux ils se prêtaient une mutuelle assistance, combien ils sentaient que le secours de l'évêque leur manquait!

Le pasteur revint auprès de ses brebis décimées. Le bonheur de le revoir ranima les cœurs. On accourut à lui. S'approcher, toucher ses vêtements, baiser son anneau d'évêque étaient autant de consolations qui pénétraient les Goths d'une véritable ivresse. Ils épiaient ses mouvements, s'empressaient autour de lui et auraient voulu le suivre dans toutes ses sorties et ses courses épiscopales. Ils demandaient chaque jour à le voir, à l'entendre. Il était prudent, tout en les accueillant bien, de modérer leurs transports. Il

ne fallait pas réveiller des haines assoupies. Aussi renonçant à l'éclat des cérémonies pompeuses du culte chrétien, Ulfila ne voulut que rouvrir une à une les églises profanées, les purifier, et rétablir successivement les prêtres dans les emplois du ministère.

On ne trouve pas, en remontant aux origines ecclésiastiques, que les Ostrogoths aient changé de religion. S'ils avaient devancé ou suivi leurs frères, s'ils avaient abjuré l'odieuse coutume des sacrifices humains offerts au dieu Mars, pour embrasser la foi du Christ, les auteurs qui ont écrit l'histoire de l'Église avec tant de précision, l'Église elle-même, qui l'a fait pour les autres peuples convertis du paganisme à l'Évangile, en auraient gardé le souvenir; on posséderait à ce sujet des documents. Les écrivains autorisés en matière de foi n'en disent absolument rien. Ceux qui ont écrit particulièrement l'histoire de ce peuple ne sont pas plus explicites. Pendant cette période employée par les Visigoths à harceler l'Empire, puis à s'initier au Christianisme, ils nous font voir les Ostrogoths toujours guerroyant dans leur intérêt privé. Sous le gouvernement du roi Ermanaric, les Goths d'Orient détruisent le royaume de Bosphore, en Crimée, et subjuguent

à l'Est, à l'Ouest, au Nord, des peuplades dont les noms, si ce n'est celui des Vénètes-Slaves, ne présentent aucune signification. On les voit prendre de l'extension, asseoir leur domination, et, à mesure qu'ils remportent des avantages, faire trembler leurs plus intrépides ennemis, les écraser au passage, pousser plus avant, encore plus avant, si bien que le royaume établi par Ermanaric s'étendait, au IVe siècle, du Don à la Théïss, et de la mer Noire à la Baltique.

Les Ostrogoths étaient pour lors retournés d'un pas qu'aucun revers n'avait ralenti à leur point de départ : la mer Baltique. Non content d'avoir courbé sous le joug, des nations étrangères, Ermanaric soumettait encore les deux peuples de souche Gothique : les Visigoths et les Gépides. Il avait par ses hauts faits acquis une gloire que nul autre souverain de cette nation ne devait égaler. Mais un nuage menaçant s'élevait à l'horizon.

Depuis quelques années, un peuple venu des alentours de la mer Caspienne, s'était aggloméré sur les bords du Volga, seule entrave pouvant apporter quelque retard à ses desseins. Il était précédé d'une réputation qui le rendait redoutable, et cette sourde rumeur qui annonce des bouleversements de la nature et des catas-

trophes sociales, avait déjà circulé de l'autre côté du fleuve. Enhardi par les Roxolans, fraction des Alains qui s'était attardée entre la mer Caspienne et la mer Noire, s'étant ménagé parmi eux des intelligences, ce peuple traversa le Volga. En 374 de Jésus-Christ, on apprit qu'il s'avançait, commandé par son chef Balamir, sur les terres d'Europe que ses hordes s'apprêtaient à plonger dans la désolation, en lui infligeant tous les maux inhérents à la barbarie. Ces ennemis du monde occidental étaient les Huns.

Ce nom suffit à justifier la terreur dont furent saisies les populations placées sur leur route. On ne leur a pas laissé ignorer qu'ils portent une torche d'une main, une flèche de l'autre, qu'ils ne savent que piller, incendier et tuer. Ce peuple innombrable marche droit devant lui. Il va s'étendre de l'Est à l'Ouest tant que les steppes auront de l'espace à lui fournir. Il est affreux à voir : les hommes noirs, sales, courts, de taille ramassée, la tête enfoncée dans des épaules hautes, couverts d'une tunique faite de peaux de rats, les jambes enveloppées de bandes taillées dans une peau de renard, ont un aspect hideux et bestial. Leur visage est encore plus repoussant : le nez est écrasé, la

joue remontée, la pommette saillante, le front déprimé. Dans leurs yeux étroits, obliques, abrités sous une paupière serrée, on lit une férocité concentrée. Ils montent de petits chevaux dont la crinière longue et crépue soulève la poussière du chemin, et qu'ils manient avec dextérité. Passant les vingt-quatre heures du jour et de la nuit à cheval, mangeant et dormant à cheval, rompus à la fatigue, montures et cavaliers composent un tout étrange et des plus terrifiant. Les femmes, les enfants, aussi répugnants que les hommes, bien que de physionomie moins accentuée, sont montés dans des chariots dont ils font leur habitation en toutes saisons et par tous pays.

Les premiers coups des Asiatiques portèrent sur les Alains. Leurs pâturages bordaient le Don. Ils y vivaient en peuples pasteurs n'ayant d'autre préoccupation que le soin des troupeaux qu'ils promenaient de pacage en pacage. S'ils ont résisté, cette résistance a dû être faible et mal combinée. Ils avaient trop facilement succédé aux Sarmates et s'étaient trouvés depuis trop rigoureusement maintenus sous le sceptre de fer d'Ermanaric, pour avoir conservé une grande énergie. Cette vertu incontestable du barbare, ils l'avaient perdue dans l'inaction.

Les Alains dépassés, les Huns lancèrent leurs chevaux à toute bride sur les bouches du Don. Un hiver, exceptionnellement froid, leur faisait retrouver dans le midi de l'Europe le climat des hauts plateaux de l'Asie. Parvenus aux environs du Pont-Euxin, ils profitèrent de cette température accidentelle pour traverser sur la glace les Palus-Méotides; puis ils se jetèrent en Crimée, envahissant le domaine du vieux roi des Goths.

Ermanaric, le représentant des glorieuses guerres Gothiques, avait dépassé l'âge de cent ans. A bon droit il considérait sa carrière comme finie. Sous le coup d'un événement qni venait remettre en question l'indépendance et même l'existence de son peuple, il sentit son sang, réchauffé par l'imminence du péril, bouillonner dans ses veines. Il prit les armes, et de suite les combats s'engagèrent. Les Huns revinrent dix fois à la charge. Ermanaric se défendit en héros, et guida ses guerriers en général consommé. Mal récompensé de tant de bravoure, trahi par la fortune, toujours malheureux, sans cesse repoussé, ses troupes en toutes rencontres furent défaites, mises hors de combat. Humilié, ayant perdu tout espoir de relever sa réputation et son prestige, l'irritation, le chagrin enveni-

mèrent d'anciennes blessures ; elles se rouvrirent. Tourmenté par la douleur d'avoir été vaincu, poursuivi par l'image de ses soldats jadis invincibles, aujourd'hui morts, blessés ou en fuite, dans un moment de sombre désespoir, il se perça le cœur de son glaive, terminant par un crime sur sa propre personne une longue vie ensanglantée par d'horribles et inutiles cruautés. Les Goths disparurent absorbés par les Huns.

L'attention des Visigoths avait été mise en éveil du jour où les Huns s'étaient montrés sur la rive occidentale du Volga. Ils furent assaillis de vives craintes quand ils connurent les succès des Asiatiques, succès plus décisifs après chaque tentative sur les côtes de la mer Noire. Le triste sort du roi et du peuple Goth les frappa d'épouvante. Dès lors eux aussi devaient s'attendre à une attaque de la part des Huns. On ne pouvait la prévoir trop tôt et nul sacrifice ne devait coûter pour éviter le choc de ces terribles adversaires. Les chefs Visigoths adoptèrent, après bien des réflexions, la plus douloureuse des mesures discutées dans les conseils : l'abandon du Dniéper. Le peuple allait partir, reculer, passer derrière le Dniester et là, réunie, la nation aurait à se fortifier, en prévision d'une nouvelle entreprise des hordes d'Asie.

Une si large part de territoire étant laissée aux barbares, ne devait-on pas supposer qu'ils s'en contenteraient ? Si les Visigoths perdaient des terres sans pareilles, ils pouvaient se flatter d'acquérir, par leur retraite, la sécurité, condition inséparable de toute vie sociale. Le peuple se rendit à ces raisons dictées par le bon sens, et il reconnut que là seulement pouvait être son salut.

Le plan des princes n'admettait pas de retard. Les Visigoths se hâtèrent. Ils n'avaient pas oublié dans quel ordre s'étaient effectués leurs anciens voyages. Ils partirent vers l'Ouest, divisés par villages, groupes, familles, emmenant, les uns leurs esclaves et leurs richesses, les agriculteurs tout ce qu'ils avaient pu enlever d'animaux utiles et de rustique mobilier.

Parmi les plus influents de la nation il se trouvait des hommes possédant, grâce à leurs études personnelles, une science très-répandue chez les Romains et qu'ils avaient reçue des Grecs. Elle consistait à établir des camps fermés où des armées en campagne trouvaient à s'abriter, et où elles étaient en sûreté. Aussitôt que les chariots eurent atteint le lieu de ralliement assigné au peuple, les ingénieurs mirent leur savoir à

profit. Ils demandent à tous les Visigoths valides, un concours indispensable à la construction de travaux de défense, lesquels doivent consister en murs d'enceinte doublés d'un cercle intérieur formé avec des chariots. Ils ont rapidement couvert ainsi les positions que l'armée et le peuple occupent ensemble dans le voisinage du Dniester.

On était tranquille dans le camp ; un silence rassurant régnait aux environs. Les soldats envoyés dans la journée aux environs ne rapportaient aucune nouvelle alarmante. Princes et guerriers croyaient fermement avoir pourvu à toutes les éventualités. Dans leur aveugle confiance, ils s'étaient dispensés de poser des sentinelles aux portes et sur les retranchements.

Une nuit, comme à l'ordinaire, personne ne veillait au dehors, pas davantage sous les tentes. Un parti de Huns détaché du corps d'armée et favorisé par un ciel obscur, se met à remonter le Dniester. Il sait où trouver un gué. Il avance à petit bruit, passe le fleuve, arrive aux retranchements. Il y pénètre et tombe sur le campement royal avant qu'il n'ait été vu ni entendu. Le roi manque être fait prisonnier. Il n'a que le temps de s'enfuir par une ouverture pratiquée à sa demeure, pendant que les assaillants y entrent

par le côté opposé. Cependant le camp s'est réveillé; il s'agite; on se prépare à prendre l'offensive. Les Huns n'étant pas en nombre, ne veulent pas engager un combat réglé. Ils reculent, et se retirent emportés par le galop précipité de leurs montures.

Cette surprise aurait eu d'irréparables conséquences si au lieu d'un détachement insignifiant un corps de Huns plus nombreux se fût hasardé à cet essai. Tous les chefs Visigoths comprirent que si on ne voulait le voir se renouveler, il était urgent de prendre toutes les précautions commandées par la prudence et d'user de toutes les ressources que pouvait leur procurer la connaissance du pays.

Athanaric n'hésita pas à proposer à ses sujets de se retirer devant les Asiatiques, et de se rendre dans les Carpathes. Cette chaîne de montagnes se dirige vers le Nord, entre le Pruth et la Théïss. Avec ses défilés que surplombent des sommets escarpés, elle devait, disait le roi, leur donner une position inexpugnable.

Fridighern et Alavive, les princes chrétiens, ne partagèrent pas sa manière de voir. Suivant eux une retraite dans les montagnes séparait à tout jamais les Visigoths des autres nations. Ils se-

raient isolés, perdus, derrière les fortifications d'emprunt qui deviendraient sous peu leur tombeau muré. Ils offrirent aussi aux Visigoths de quitter les confins de leur patrie adoptive, mais pour aller chercher une meilleure protection aux bords du Danube, en demandant aux Grecs la permission de s'établir sur le territoire de l'Empire romain. Avant d'émettre cette idée, les princes avaient sans doute consulté Ulfila. Il est même probable que c'est lui qui la leur avait suggérée. Il s'était ménagé à Constantinople des amis puissants. Il se souvenait de l'hospitalité qu'il avait trouvée dans une des provinces pendant son exil, et il croyait pouvoir compter sur l'appui de hauts personnages, autant que sur la générosité de la grande nation à laquelle on devait s'adresser. L'assemblée populaire des Visigoths consultée se montra divisée d'opinion. Les chrétiens acclamèrent sans hésiter tout ce que les princes de leur religion proposèrent ; les guerriers, au contraire, inféodés au roi, furent d'un avis opposé. Pour la troisième fois, la nation gothe va se séparer en deux peuples. L'armée, liée à Athanaric par ses engagements antérieurs, lui restera soumise et se rendra sous ses ordres dans les Carpathes. Les disciples du Christ, heu-

reux d'avoir à obéir à leurs chefs de prédilection, ont promis de ne pas les abandonner.

— Le signal leur étant donné, la troupe de Fridighern et d'Alavive se met en marche vers le Danube avec l'ordre que comportait une pareille multitude, traînant avec elle le mobilier de toute une nation. Les hommes armés viennent les premiers, puis les femmes, les enfants, les vieillards, les troupeaux, les chariots de transport. Ulfila, à la tête de son clergé, blond et fourré, veillait sur l'église portative, qui se compose d'une tente fixée sur un plancher à roues et renfermant, avec le tabernacle, les ornements et les livres liturgiques.

Le trajet n'était pas long, et les Goths (Visigoths) atteignirent bientôt les rives du Danube, en face des portes de la Mésie. A cette vue, par un mouvement spontané, ils se précipitèrent à genoux, poussant des cris suppliants et les bras tendus vers l'autre bord. Les chefs qui les précédaient ayant fait signe qu'ils voulaient parler aux commandants romains, on leur envoya une barque, dans laquelle montèrent Ulfila et plusieurs autres notables goths. Conduits devant le commandant, ils lui exposèrent leur demande. Chassés de leur pays par une race hideuse et

cruelle, à laquelle, disaient-ils, rien ne pouvait résister, ils arrivaient avec ce qu'ils avaient de plus cher, priant humblement les Romains de leur accorder un territoire, promettant d'y vivre tranquillement en servant fidèlement l'Empereur. L'affaire était trop grave pour qu'un simple officier de frontière pût la décider. Le commandant renvoya donc les députés à l'Empereur, qui tenait alors sa cour à Antioche. On mit à leur disposition, selon l'usage, les chevaux et les chariots de la course publique, et ils partirent pendant que Alavive et Fridighern faisaient camper leurs bandes sur la rive gauche du fleuve[1]. —

Valens était alors empereur d'Orient; il devait sa haute fortune à la générosité de son frère Valentinien. Après s'être d'abord laissé persuader par une tendresse excessive qu'il devait l'associer à l'Empire, plus tard il le partagea avec lui. S'étant réservé l'Occident, la partie orientale des possessious romaines était échue à Valens. Celui-ci ne justifiait en rien cette élévation; il était fort ignorant, peu intelligent, insensible au bien. En arrivant à Constantinople, il avait trouvé cette ville affligée par l'hérésie arienne. Elle

[1] Amédée Thierry, *Histoire d'Attila et de ses successeurs*, t. I.

poursuivait avec animosité les vrais croyants, qui gardaient intacte la doctrine sortie de la bouche du Christ, enseignée par l'Église et soutenue par les conciles. Plutôt que de chercher à calmer les querelles, il se rangea ostensiblement du côté des ariens. Blessée sans être abattue, l'Eglise combattait avec fermeté les sectaires. Mais la partialité de l'Empereur rendait ses continuels efforts toujours périlleux et souvent inutiles. Valens, passionné pour le rôle de réformateur, ne craignait pas d'employer son autorité à augmenter les partisans de ces détestables nouveautés, et tout l'Orient était troublé par la marche progressive de l'hérésie, que l'Empereur ne cessait de soutenir[1].

Les délégués visigoths arrivèrent à la ville d'Antioche; Ulfila savait que le temps le pressait et qu'une affaire telle que la sienne ne devait pas traîner en longueur. Il demanda instamment à être présenté à l'Empereur, déterminé à se servir aussitôt que possible des influences qu'il pourrait mettre en avant pour le fléchir et lui faire embrasser le parti de son peuple.

[1] L'Arianisme attaquait le dogme de la sainte Trinité et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tout en le reconnaissant comme fils de Dieu. Arius, son auteur, condamné par le concile de Nicée, était mort sous le règne de Constantin Ier.

Valens, prévenu par ses ministres de ce que l'évêque attendait de cette entrevue, ne le fit pas languir. Il le vit bientôt. Ce vieillard austère et majestueux, la taille droite, la tête haute, dont le regard limpide et franc était une invitation à la franchise, devait, quoi qu'il en eût, faire quelque impression sur l'Empereur. Sans se montrer ni trop hautain ni trop familier, Valens accueillit l'ambassadeur et sa suite avec des manières affables, accompagnées de quelques mots que pas un ne pouvait manquer de trouver encourageants. Ulfila, après l'avoir écouté et s'être plusieurs fois profondément incliné en silence, lui dit : « Grand et puissant Empereur, vous tenez dans vos mains le destin de tout un peuple. Ce peuple est chrétien et veut rester chrétien. Il est poursuivi par un ennemi terrible, il va être dispersé, il veut rester un et uni. Il perd une patrie bien-aimée, il veut en retrouver une autre. Il est au désespoir ; il va devenir la proie des lions rugissants, si vous ne le prenez en compassion. Fermez la main, il est perdu ; ouvrez-la, et vous le sauvez. Je suis le berger de ce troupeau, que je cherche à soustraire à la ruine, à la dispersion. Votre empire est vaste ; vous avez des terres disponibles, des provinces dépeuplées, permettez-nous d'y entrer ; souffrez

que nous y restions fixés. Je suis accablé de jours. Consentez à m'y laisser creuser une tombe qui puisse recevoir et garder en paix ma dépouille mortelle. Je suis prêtre et je me mets à vos pieds. Je suis évêque et je serre vos genoux sur ma poitrine. Moi et tous les Visigoths, nous désirons vous appartenir. Nous sommes gens de bonne foi. Une promesse de nous équivaut à un serment. Toutefois, moi et les miens, nous vous proposons de jurer sur les livres saints que les Goths seront en tout, pour tout et toujours, les très-soumis sujets de l'Empereur, et qu'ils serviront loyalement l'Empire. Haut et puissant prince, que le Seigneur parle à votre humanité, à votre pitié, et que votre humanité et votre pitié vous dictent la réponse que j'attends. »

Valens avait paru prêter toute son attention aux paroles émues de l'évêque; il y répondit avec obligeance. Il le questionna et revint sur quelques détails, cherchant évidemment à compléter les renseignements qu'Ulfila lui donnait. Enfin, il promit d'examiner soigneusement, et au plus tôt, la demande qu'il venait de lui soumettre.

Le cas n'était pas unique, mais rare; il devait être porté au conseil de l'Empire. C'était de règle pour toutes les affaires capitales, et celle-ci l'était

entre toutes. Le conseil convoqué, la question exposée, l'assemblée se trouvait appelée à débattre toutes les probabilités qui se pouvaient déduire d'un consentement donné ou d'un refus formel opposé aux sollicitations d'Ulfila.

D'abord, était-il prudent, en saine et prévoyante politique, d'attirer sur les possessions impériales, de prendre pour voisin, un peuple dont les attaques, les maux qu'il avait causés aux provinces, n'étaient pas assez anciens pour s'être effacés de toutes les mémoires ? Ce caractère belliqueux, qui semblait amorti, une étincelle ne suffirait-elle pas pour le ranimer et rendre les Visigoths aussi redoutables aux Grecs que par le passé ? Amis un jour, ennemis le lendemain, ne seraient-ils pas, selon les conjonctures et dans toutes les hypothèses, un embarras pour l'Empire?

Ces observations eurent des contradicteurs : S'il restait, dirent-ils, à cette nation, qui désirait entrer sur le sol romain, une des qualités propres à l'attaque, elle saurait à plus forte raison se défendre. On pouvait prévoir que les Huns, renversant tout devant eux, céderaient à la tentation de se jeter sur les terres de l'Empire. Alors si on avait accepté les Goths de bon gré, franchement, ces barbares les trouveraient attachés à

l'Empereur par des liens étroits. Placés aux avant-postes, à l'approche des hordes, causes de leur malheur et de leur exil, les Visigoths, exaspérés, sentiraient indubitablement se réveiller leur bravoure, et ils l'emploieraient au service de l'Empire. Cette dernière conclusion, la plus judicieuse, la plus conforme au bien de l'État, prévalut. Elle réunit la plupart des suffrages. Telle était aussi l'opinion de Valens. Il allait donner sa signature à l'appui, lorsque revenant à son idée fixe, trouvant là une occasion qu'il n'aurait jamais osé se figurer devoir être si belle, il ajouta à la décision du conseil, qui déclarait se rendre au désir des Visigoths, la condition suivante : « Pourvu qu'ils se fassent Ariens. »

Il est impossible de se représenter l'étonnement douloureux des ambassadeurs, lorsqu'ils eurent pris connaissance de la restriction dont on leur faisait une loi. Il leur parut que la foudre éclatait sur leurs têtes, que la terre s'ouvrait sous leurs pieds et que leur jugement s'égarait. Il n'y avait pas de discussion possible. Valens ne se prêtait jamais à aucune réclamation. Qu'allaient-ils résoudre ? Et leurs frères, qu'allaient-ils devenir ? Chargés de décider de leur mort ou de leur existence, arbitres de leurs destinées, quelle que

fût la répugnance de tous les délégués à s'humilier sous les caprices de Valens, avaient-ils le droit de renoncer sans retour à un asile, à des terres, à la protection de l'Empereur pour leur nation, qui allait mourir sans cela? Oui; et refuser eût été leur devoir et leur gloire. Le devoir, c'est le sacrifice des intérêts personnels et positif, présents et futurs, fait à un motif supérieur et inflexible qui relève de la conscience. Il est obligatoire, il est glorieux à tout homme de lui obéir. L'alternative sans doute était cruelle : repoussée par l'Empire, la nation visigothe allait être anéantie. Les Huns précipitaient leur marche, les fugitifs croyaient même sentir le souffle de leurs chevaux et entendre le galop de leur innombrable cavalerie. Ulfila devait donc tout accepter à la fois ou les laisser périr. Il ne vit que le danger de son peuple : oubliant les derniers secours de la Providence, il faiblit.

Son grand âge, sans l'excuser, peut seul faire comprendre sa faiblesse. Son ignorance presque complète de la théologie, lorsqu'il fut sacré évêque, à vingt-deux ans, suffirait difficilement à faire supposer qu'il ait pu méconnaître l'atteinte profonde que portaient aux dogmes de la religion du Christ les dissidences de l'arianisme. Sa fai-

blese était d'autant plus coupable qu'il ne pouvait ignorer que la résolution que l'on allait prendre serait partagée par le peuple qu'il avait rendu chrétien, peuple accoutumé depuis longtemps à croire à sa parole et qui ne le soupçonnerait jamais de vouloir ou de pouvoir le tromper et le conduire à une criminelle erreur. Il eut sûrement, on aime à se le dire, de rudes combats intérieurs à soutenir. Pourtant, impardonnable défaillance, il céda ! En un jour, Ulfila perdit le brillant éclat qui avait fait resplendir sa jeunesse et l'auréole dont ses cheveux blancs avaient été couronnés. A son exemple, les autres ambassadeurs se rendirent aux volontés de Valens. Comme toute la nation, ils devinrent ariens.

Les Visigoths traversèrent le Danube une tache indélébile au front, leur nom flétri sans rémission par une apostasie. L'an 376 ils gagnèrent la Mésie ; il leur était permis de s'y établir.

Le nom d'Ulfila disparaît dans ce naufrage partiel de la foi apostolique. Plus tard, par suite de leurs migrations, l'hérésie pénètre, apportée par les Visigoths, comme ces maladies pestilentielles que l'on voit suivre les armées, dans les Gaules, en Spanie, en Afrique, pour s'arrêter seulement aux colonnes d'Hercule.

Quelques membres détachés de la nation visigothe, que des considérations particulières avaient empêchés de partir avec le reste de ce peuple, ne cherchant qu'à fuir les Huns, se dispersèrent dans une direction inverse. Ils se cachèrent dans des endroits retirés, marais ou étroites vallées, qui s'enchaînent sur les bords de la mer Noire. Ils avaient quitté les derniers et laissé à la merci des Asiatiques ces grandes cultures tant regrettées, leur bonheur et leur richesse. Pauvres, disséminés, perdus dans des régions à la fois insalubres et sauvages, plus affectionnées que dans les jours prospères à la foi chrétienne, leur seul bien, leur seule consolation désormais, tel ils en avaient reçu le dépôt sacré, tel ils le conserveront au respect des siècles futurs. Là, et sans trouble, doit brûler, sans grand éclat, il est vrai, le feu divin allumé par le christianisme en Scythie.

C'est l'Asie, et non la Gothie, que Jornandès [1] aurait dû appeler l'*officine des peuples,* en ajoutant, s'il tenait à rendre ses tableaux exacts, que le midi de la Sarmatie et du premier au dernier fut le chemin qui les conduisit eu Europe. Les contrées que les Huns avaient dépeuplées en grande

[1] Évêque de Crémone dans le VI[e] siècle, historien des Goths, lui-même Goth d'origine.

partie, emmenant les Ostrogoths et les Alains, étaient restées à peu près désertes et à la disposition du premier occupant. Alors on voit arriver de nouveau un peuple asiatique. Les Bulgares, les Ougres, de même famille que les Huns, mirent tout au plus un siècle à les remplacer. Habitant primitivement à l'est du Volga, pas très éloignés des monts Ourals, ils apparurent en peuplades organisées sur la mer Noire, se présentèrent sur les côtes de la mer d'Azof, puis ils entrèrent en Crimée. Moins ardents que leurs devanciers à poursuivre des succès cependant faciles, ils se répandirent lentement du Volga au Danube. C'est du haut de cette position bien choisie, où ils surent se maintenir prudemment, que les Bulgares inquiétèrent, pendant bien des années, les provinces romaines.

Il semble qu'un torrent impétueux ait débordé en Orient et que son limon doive s'étendre, couche par couche, sur les malheureuses plaines limitrophes du Pont-Euxin. Non loin des montagnes de l'Altaï, il existait une nation, les Avars, rattachée ainsi que la précédente à la race Hunique. Avait-elle pris ce nom sans y avoir droit? N'importe; elle l'a conservé depuis. S'étant trouvée en guerre avec les Turcs, au nord de la

Chine, elle avait été battue et expulsée. Se dérobant à la menace d'une destruction totale, les tronçons de ce peuple, rapprochés et formés en groupes guerriers, ne craignirent pas de descendre le Volga et de se montrer sur les bords du Don, qu'ils traversèrent en 557. Ce qui restait des peuples que l'on sait avoir précédé les Avars sur ces terres livrées à toutes les afflictions d'une malédiction continue, en possédaient des fractions plus ou moins morcelées. Sans souci du péril qui les menaçait, ils ne prirent aucune mesure pour les arrêter. Les Bulgares, peut-être engagés dans des expéditions contre leurs voisins, ou plutôt ne pensant pas qu'ils pouvaient être inquiétés par ces frères ouraliens, laissèrent pareillement ces nouveaux venus agir à leur convenance. Ils eurent à s'en repentir. Victimes de leur imprévoyance, les Bulgares furent contraints d'obéir aux Avars, de 560 à 635.

Mais le roi des Bulgares vint à mourir. Il avait plusieurs fils. L'un d'eux, plus impatient de liberté que ses frères, n'aspirait qu'à se soustraire à cette humiliante sujétion dont il ne pouvait prévoir la fin. Il partagea avec les autres princes la succession paternelle et sitôt qu'il eut connu sa part, il pressa les hommes

compris dans son héritage de s'éloigner avec lui de ce pays de malheur. Tous y consentirent. Un bon nombre de sujets de ses frères résolurent également d'abandonner le reste de la nation pour le suivre. Le prince, les soldats, jeunes, décidés à se bien comporter, franchirent d'une traite, en bon ordre, le Dniéper, le Dniester, et ne s'arrêtèrent que sur le Pruth. Alors ils déployèrent les tentes et les drapeaux, et, tournant leur ambition du côté de l'Empire, après s'être comptés et consultés, ils se trouvèrent de force à courir le hasard d'une conquête importante.

Les Grecs les avaient d'abord dédaignés, mais ils reconnurent leur erreur. Du chef-lieu de l'Empire, on expédia des troupes, pour leur disputer le terrain au revers du Pruth. Aussi courageux que téméraires, les Bulgares obligèrent les soldats de l'Empire à reculer et à rétrograder sur le Danube. En 679, au vif regret de l'Empereur de Constantinople, ils s'emparèrent de la Mésie et en disposèrent d'une façon absolue.

Les Goths et les Huns n'avaient fait que passer sur les territoires, objets constants de convoitise pour tous les peuples envoyés par l'Asie. Les Bulgares avaient des idées plus sages. Très positifs dans leurs spéculations, ne se laissant point

fasciner par la vaine gloire de faire briller au loin le glaive du conquérant, ils se préparèrent à poser dans les provinces qu'ils occupaient les fondations d'un royaume durable. Ils y réussirent. Leur empire vécut trois siècles.

Les Avars sollicités par cet exemple, s'ébranlèrent tout à coup. Ils marchent, et le passage du Don et du Dniéper leur est facilité par la rareté ou plutôt l'inertie des populations habituées à végéter sur les steppes. Au delà de ces fleuves, au contraire, ils trouvèrent une vive résistance et durent engager des luttes sérieuses. Mais ils s'y attendaient. Ils savaient qu'ils devaient rencontrer vers le Dniester, et plus encore aux approches du Danube, les Antes, tribus agglomérées, fortes et guerrières, appartenant au peuple slave, et qu'il faudrait les vaincre et les refouler s'ils voulaient passer outre. Ce qui était prévu arriva. Les Slaves, pris à partie, se conduisirent en gens déterminés, et firent une courageuse défense; mais ils furent battus et débordés, et les Avars poursuivirent sans autre empêchement l'exécution de leurs projets. Ils ne le jugèrent accompli que lorsque s'étant rendus maîtres de la Dacie[1] et de

[1] La Dacie est représentée de nos jours par les provinces danubiennes. — La Pannonie, partie de l'Est de l'Autriche.

la Pannonie, ils purent orgueilleusement se classer parmi les puissances européennes.

Entre temps un changement s'est opéré ; il ouvre une ère particulière aux nations destinées à figurer dans l'histoire d'Orient pendant la période du moyen âge. Pour débuter, le nord et l'ouest de ces terres, si uniformément parcourues par les fils de Sem, s'appelleront la Slavie. Il n'est pas trop tôt qu'un peuple indigène, du moins par comparaison, fasse porter son nom à des espaces sur lesquels il s'est répandu et qui auraient dû lui être attribués depuis de longues années. Le droit de la force, secondé par la violence, avait maintenu les Asiatiques dans ces régions, sans maîtres proprement dits. Ce droit va se trouver remis bientôt en des mains qui le soutiendront plus noblement. Les Slaves ont pris, au courant des siècles, une importance rapide dans le monde occidental. Se séparant de la ruche mère, demeurée sur les confins de la mer Baltique, d'essaim en essaim, ils se sont étendus et ils comptent grandement dans le dénombrement des peuples. Selon les positions qu'ils occupent sur le Dniéper, la Théïs, la Vistule, le Danube, on les nomme Vendes, Henètes, Vénètes, Vandilles ou Vandales. Les Antes sont des Vendes. Dès 407, les

Vandales s'étaient avancés dans les Gaules, en Espagne et en Afrique. Vers 455, les Vénètes prenant la fuite devant Attila, s'étaient portés vers l'Italie du Nord. Toujours poursuivis, chassés de plaine en montagne et de montagne en plaine par les Huns, ils quittèrent la terre ferme pour s'en aller au milieu des lagunes de l'Adriatique, camper sur des îlots de sable, partagés par une mer sans flux ni reflux, et commençant par y construire des huttes en bois, les Vénètes marquèrent l'emplacement de la future ville de Venise.

Ces mêmes Slaves, auxquels s'étaient heurtés les Avars, dans les environs du Danube, plus tard, sous Tibère II, bravèrent l'Empire et ses armées. La Thrace les vit fondre sur ses campagnes. Ils pillèrent les faubourgs de Constantinople, et firent trembler l'Empereur sur le sort de sa capitale. Evidemment, au VIIe siècle, chaque fraction des Slaves était assez puissante pour être redoutée.

Néanmoins, les Slaves n'en avaient pas fini avec les multitudes lasses d'errer sur les rivages stériles et poudreux de la mer Caspienne. Cette fois, les émigrants se nommaient les Khozars. En 634, ils avaient achevé de conquérir sur les Avars, poussés comme on l'a vu, à d'autres

aventures, le pays compris entre le Volga, le Don, au Nord ; le Dniéper, à l'Ouest. Contrairement à tous les Asiatiques qui avaient pris part aux invasions précédentes, ils se trouvèrent satisfaits des terrains et des limites que d'autres peuples orientaux eussent trouvés trop bornés. Leur ambition était plus modérée, en même temps plus raisonnable. Les Khozars se proposaient de créer un établissement stable en Slavie. Dès leurs premiers essais, leur but s'était dessiné. On pouvait présumer que nul effort ne leur coûterait pour le mener à bonne fin. D'ailleurs on pouvait les juger d'après leurs principes et leurs antécédents. Ils arrivaient avec un gouvernement tout organisé, et qui avait l'inappréciable avantage de la consécration de l'expérience. Avec leurs familles, leurs guerriers, leurs richesses, les Khozars apportaient leurs anciennes lois et leurs traditions nationales.

Ils entouraient leur Khan d'une aveugle servilité. Ce chef, dont le titre équivalait à celui de roi, jouissait de l'autorité nécessaire pour se faire obéir en tous ses commandements. Quant aux égards extérieurs, il vivait dans une atmosphère de respect exagérée, qui tenait de l'idolâtrie ; il n'y manquait que l'autel et l'encens. Un article de la législation, où se trouvait défini le pouvoir

souverain, disait : — Le Khan doit toujours être de race royale. On ne peut avoir accès auprès de lui que pour les affaires les plus importantes. Ceux qui entrent dans son palais tombent à genoux et attendent qu'il leur donne la permission de se relever, de l'approcher et de parler. Personne n'oserait aller à cheval près le tombeau d'un khan. Tout cavalier doit descendre de cheval, saluer respectueusement la tombe, et ne remonter à cheval que lorsqu'elle aura disparu à ses yeux. Si un khan dit à un homme élevé en grade : « Va et meurs », cet homme doit aussitôt se rendre chez lui et se tuer [1]. —

Ce fanatisme tout musulman offrait un contraste frappant avec l'état précaire des empereurs, à Constantinople. La cour impériale était un foyer sans cesse renouvelé d'intrigues, de cabales, d'usurpations brutales, mais le plus souvent dissimulées sous le nom trompeur d'association à l'Empire. En supposant que les Khozars fussent exactement instruits de ce qui se passait chez les Grecs, ils ne devaient pas les tenir en bien grande estime. Du reste, Grecs et Khozars se connaissaient. A l'époque, assez récente, où ils voyageaient très-

[1] Notes de l'histoire de Russie, par Karamsin, trad. de MM. Saint-Thomas Jauffret et Devof.

indécis, d'un bord à l'autre bord de la mer Caspienne, les Khozars avaient rencontré fortuitement l'empereur Héraclius. Une guerre contre la Perse l'amenait en Asie. Son armée épuisée avait besoin de secours. Le roi des Khozars lui avait fourni quarante mille homme de renfort. Ce service avait amené une liaison entre les Khozars et les Grecs. Depuis, les deux cours de Byzance et de la steppe, avaient entretenu des rapports qui ne manquaient pas de courtoisie orientale, et de quelque cordialité byzantine.

Justinien II était empereur en 694. Monté jeune sur le trône, l'exercice du pouvoir, qu'il devait, de toute nécessité, partager avec des conseillers plus expérimentés que lui, devint le point de mire de tous les ambitieux. Des rivalités se formèrent dans son entourage. On ne faisait au palais que s'envier, se déchirer et se porter préjudice. Deux factions également intéressées à se détruire, les membres du gouvernement et les courtisans qui aspiraient à prendre leur place, se trouvaient aux prises à chaque instant sur la moindre comme sur la plus importante question. Les haines sourdes se dissimulent encore, les haines ardentes ne peuvent longtemps rester con-

tenues. Le peuple, ayant connu ces dissensions, s'enflamme pour et contre les compétiteurs ; il se divise pour se ranger sous l'une ou l'autre bannière. Excitée par les plus hauts personnages, une sédition éclate. La plèbe remplit tous les quartiers de la ville de vociférations et de désordre, s'attaquant aux patriciens et à leurs clients, compromis dans la querelle. Mal défendu, le parti qui représentait les droits de l'Empereur à une impérissable souveraineté succomba dans la rue. Justinien fut déclaré, par un Sénat rebelle ou lâche, ce qui revient au même, indigne et déchu du trône. Ses ennemis se saisirent de sa personne, et, basse vengeance, atroce méchanceté, ils lui firent couper le nez. Une loi de déportation lui sauva, dit-on, la vie. Expulsé, exilé dans la Chersonèse de Thrace, il y arriva prisonnier réputé criminel et dangereux. Il lui fut signifié d'avoir à s'y tenir tranquille, à se faire oublier.

Cette condamnation, recouverte d'un semblant de clémence, ne pouvait lui faire prendre le change. Justinien sentait qu'il gênait les usurpateurs, et redoutait d'être mis à mort. Il se préoccupa des moyens de franchir les murs de sa prison, décidé à s'enfuir et à se réfugier chez les Khozars, avec lesquels, plus encore que ses pré

décesseurs, il s'était trouvé en relation d'alliance et de bons procédés. Des amis discrets n'hésitèrent pas à se compromettre pour lui. Ils préparèrent son évasion. En dépit de la surveillance de la police et des espions qui devaient ne pas le perdre de vue, il réussit à s'enfuir. On s'en aperçut ; on courut après lui. Caché par des partisans incorruptibles, servi par des guides sûrs, il sortit heureusement de la Chersonèse.

Suivant les indications des gens qui l'avaient délivré, il dut passer chez les Bulgares, traverser des rivières et des fleuves, avant de se montrer sur les frontières de la Khozarie. Mais alors, il était sauvé. Il s'en fut de suite trouver le roi. Le Khan, fier de la confiance que lui témoignait l'Empereur, ne pouvait que bien recevoir l'illustre proscrit. Il alla au-devant de tout ce que l'Empereur pouvait souhaiter de marques de sympathie et de considération. Lui ayant donné une demeure princière et l'entourant de serviteurs, le chef khozar le combla de soins et de prévenances. Attention plus délicate, il lui fit rendre publiquement les honneurs réservés au rang que l'exilé avait perdu.

Quelque sensible que se montrât Justinien aux distinctions qui lui étaient prodiguées, triste et

douce réminiscence d'une puissance évanouie, il devait accuser sa destinée et se révolter souvent contre la nécessité de se mêler, sans pouvoir les blâmer, à des coutumes détruisant tous les droits de l'homme à sa propre estime : Traiter le khan en demi-dieu, s'abaisser devant lui, employer les formules les plus ridicules en lui parlant, s'amoindrir jusqu'à la flatterie et l'exalter jusqu'au mensonge, devoir tout à ses bontés, n'être rien par lui-même, quels froissements pour un prince qui a porté la couronne de Constantin-le-Grand! Cette impression aussi vive que douloureuse finit-elle par s'émousser? Un sentiment moins réfléchi, mais entraînant, occupant son cœur, lui fit-il considérer, d'un œil plus indulgent, l'obéissance aux usages barbares de l'étiquette asiatique? On peut le croire. Il est permis, tant on le désire, de penser qu'un amour partagé apporta quelque adoucissement à son âme ulcérée. Malgré la distance qui séparait ce roi tout-puissant de ce roi déposé, cet homme déifié, de ce chrétien déchu, Justinien épousa la fille du khan et vécut au milieu des khozars, membre adopté de la famille régnante, effacé au yeux du monde, oublié des traîtres qui l'avaient détrôné, maltraité et

mutilé, peut-être consolé et dédommagé par la tendre affection de la princesse khozare.

En temps de révolution, il arrive que les sourires de la fortune ne sont pas éloignés de ses plus excessives rigueurs. La réaction est une des lois qui régissent le monde, c'est la loi de l'équilibre. Quelques années après son mariage, Justinien était rentré dans sa capitale, prise de repentir, revêtu de la pourpre, accueilli en empereur, toutes les classes coupables lui demandant le pardon et l'oubli (705). La fille des khozars l'avait suivi. Glorieux d'une compagne qui n'avait calculé, pour s'attacher à lui, ni les disgrâces du sort, ni les défectuosités de son visage, il la fit asseoir sur le trône à ses côtés. Couronnée avec pompe, à Ste-Sophie, les Grecs la saluèrent impératrice; si elle porta le bandeau impérial, si elle fut couronnée à Sainte-Sophie, elle était certainement chrétienne.

L'éloignement de l'Impératrice établissait entre elle et sa famille, la Khozarie et l'Empire, des relations régulières et assidues. Il se faisait aussi entre les foyers délaissés et les personnes de sa maison chargées de l'accompagner depuis son départ, et qui ne devaient la quitter jamais, un envoi de messages où l'on s'épanchait avec un abandon mu-

tuel. De la Khozarie venaient les nouvelles au jour le jour ; de Constantinople on touchait indistinctement à tout ce qui se présentait à l'observation de personnes initiées à la connaissance de l'Empire : la ville, ses beautés, sa religion. Parents et amis restés sous la tutelle du khan prenaient une part dans ces correspondances plus étonnantes et qui les attachaient davantage à mesure qu'elles se multipliaient. De la sorte, les Khozars entendirent parler du Christ, de ses ministres, de la place que le Dieu des chrétiens et son culte tenaient auprès de cette nation gréco-romaine, la plus en renom de celles qui se partageaient l'univers, la plus puissante, la plus digne d'envie.

En Khozarie, il y avait deux religions que leur caractère calme empêchait de se faire la guerre. La division régnait entre les rois et les sujets, entre les frères et les frères, les rois étaient juifs et l'armée musulmane, pendant que la population rurale suivait à son choix le Talmud ou le Coran. L'infiltration des idées venues de Constantinople, si elle était inconnue aux individus qui y participaient, versait néanmoins goutte à goutte l'essence chrétienne dans les veines de la Khozarie. A la mort de l'Impératrice, ces affinités éprouvèrent un temps d'arrêt ; il ne fut que momentané.

Providentiellement, il arriva que le travail ébauché par l'épouse de Justinien II fut repris, et même plus activement continué, par une seconde princesse de sang khozar, nommée Irène. Cette autre descendante des Khans s'était unie à l'empereur Constantin Copronyme. D'une Impératrice à l'autre, il n'y eut qu'un intervalle de cinquante ans.

C'est par les Grecs que leur étaient venus, et en suivant les mêmes voies, de Constantinople en Crimée, des villes de Crimée dans les conseils du Khan souverain, les quelques errements de civilisation qui circulaient dans le pays. Il paraîtrait que les Khozars surent, jusqu'à un certain point, en pressentir l'utilité et l'agrément. Au IXe siècle, ils élevèrent une forteresse de grande proportion qu'ils appelèrent Sackel, aux abords du Don. Elle devait servir à tenir en respect les hordes qui voudraient venir les inquiéter. Ensuite, la ville d'Atel fut bâtie à l'embouchure du Volga, et, sitôt que les architectes byzantins l'eurent achevée, elle devint la capitale et la résidence du khan.

Leur réputation dépasse la mer Noire et attire l'attention. Ils n'étaient pas guerroyants, ne menaçaient pas de près, ni de loin ce que les

Grecs approuvaient et estimaient, tout en cherchant à deviner quel pouvait être l'avenir qu'ils se préparaient dans le silence et la paix.

Par les Criméens, l'Empire se mettait au courant de ce qui concernait cette nation à la fois paisible et amie du progrès. L'obscurité et l'indifférence dans laquelle les khozars étaient plongés, relativement à la religion, ne pouvaient leur échapper. Aussi, d'année en année, leur conversion devenait la pensée, de plus en plus dominante, des prêtres de Constantinople, voués par état à la prédication. Leurs vœux constamment dirigés vers les nations qui ne connaissaient pas encore l'Évangile, ils déploraient de ne pouvoir s'employer à étendre son règne chez ce peuple ami. Quelques avances lui avaient été faites dans ce but en 787 : saint Abo, qui visita les Khozars les plus rapprochés de Kherson, en essayant de les convertir, échoua dans son entreprise. Il fut emprisonné, et périt décapité sur l'ordre d'un Kalife.

Au IXᵉ siècle, certaines questions relatives à la foi chrétienne se débattaient en Orient avec une âpreté qui rappelait les anciennes disputes suscitées par Arius. On les voyait se ranimer au feu d'une intolérance excessive, aux prises avec une

héroïque résistance. Les nouveaux schismatiques prétendaient faire abolir les images, que l'orthodoxie voulait au contraire conserver.

L'empereur Théophile était mort en 862. L'impératrice Théodora, régente pour son fils Michel III, gouvernait l'État avec un talent que ses contemporains sont unanimes à constater. Princesse remarquable par sa piété, sa douceur, ses qualités intellectuelles, rendue au calme maintenant, elle avait connu jadis des jours d'angoisses et de larmes. Pendant de trop longues années elle eut à déplorer les indignes traitements dont son époux accablait les chrétiens fidèles aux plus anciennes lois de l'Église ; car ils étaient demeurés partisans inébranlables, au nom de la foi, au nom de l'usage consacré par la succession des siècles et des générations, des images peintes ou sculptées, exposées dans les églises chrétiennes, et figurant Dieu et les saints. L'Empereur avait conçu, contre elles et les hommages qui leur étaient rendus, une haine insensée. Il cherchait à les faire rejeter des sanctuaires où elles étaient le plus vénérées, aspirant à opérer une réforme dans le culte de son peuple. Afin de se rendre maître des plus fermes convictions, il s'y prit de toutes les manières : invitations, décrets sévères,

menaces, sévices. Malgré les sollicitations, les prières les plus ardentes, les plus touchantes de l'Impératrice, et bien qu'il répondît à l'affection tendre et profonde que lui portait Théodora, il avait adopté le titre de chef des Iconoclastes ou destructeurs d'images.

Cette secte accréditée autrefois dans l'Église orientale, renaissait par son influence, et devait produire des effets désastreux. Le patriarche, les évêques protestaient inutilement contre elle, arguant du droit ecclésiastique et de leur devoir de défendre la loi avec les rites de la religion. De par l'empereur, et sous sa direction, les sectaires eurent l'impiété et le barbare courage de briser les statues, les marbres qui décoraient, dans la capitale, en province, dans les plus chétifs villages, les églises et les autels. D'après les auteurs qui parlent de leurs sacriléges, ces furieux, un marteau à la main, conduits par Théophile, s'en allaient de chapelle en chapelle, frappant les chefs-d'œuvre, les détruisant, foulant aux pieds ce qui en restait, blasphémant Dieu, injuriant les saints parce qu'ils étaient représentés sous une forme visible. Les iconoclastes multiplièrent à l'excès ces preuves d'impiété. On ne peut calculer tout ce qui tomba sous leurs coups d'images

saintes, chères aux cœurs religieux, précieuses pour l'art, et que le temps ne pouvait remplacer.

Ce scandale tenait de la démence, et il dura autant que la vie de Théophile. En mourant, il laissait un fils de trois ans sous la tutelle de Théodora, sa mère, qu'il chargeait de le garder, de veiller à son éducation, de lui enseigner tous les devoirs d'un roi. Il ne pouvait mieux faire. Restait à savoir si la princesse serait bien secondée par les hommes de sa famille et par les gouverneurs qu'elle se voyait dans l'obligation d'appeler à la seconder.

L'Impératrice prit les rênes du gouvernement, attentive à bien agir, prête à écouter les conseils, portée à rechercher les bons avis.

Mais il ne pouvait lui suffire de se savoir louée pour sa justice, sa fermeté, la prudence qu'elle mettait à faire observer les règlements officiels. Ses sentiments religieux demandaient une plus intime et plus haute satisfaction. Se trouvant appelée à commander, Théodora n'eut qu'un désir, réparer les torts faits à la religion sous le règne de son époux. Ses cendres refroidies, elle rétablit, comme il avait de tout temps existé, le culte relatif des images. De sa personne, elle

leur rendit des honneurs facilement répandus et imités. Dans des cérémonies imposantes, processions, stations aux églises, prières et réparations, se réunirent sa famille, sa cour, ses ministres, les édiles, le patriarche, le clergé séculier et régulier; le peuple y courut. Un rescrit de Théodora, contenant l'autorisation de remettre en place les images qu'une utile prévoyance avait, en les cachant, préservées de la destruction, fut publié dans tout l'Empire, et porta avec ses quelques lignes, la joie partout où il était affiché. La pompe de l'expiation, cette satisfaction universelle condamnaient cependant une fois de plus Théophile : elles rappelaient aux Grecs les erreurs dogmatiques du dernier Empereur et combien il leur en avait coûté pour rester dans la vérité et pratiquer fidèlement les exercices pieux prescrits par l'orthodoxie.

Durant la vie de Théophile, les Grecs et les Khozars, s'étaient tenus en bons termes d'alliés fidèles. Les Khozars ne pouvaient faire autrement que de suivre ces débats attentivement, avec un intérêt croissant excité par les alternatives et les contestations dont était remué jusque dans ses fondements, l'ordre moral de l'Empire. Comme la religion chrétienne un instant persécutée, reconnue

dans toute son immutabilité ensuite, en était la cause, les esprits se trouvèrent par des sollicitations réitérées, entraînés à éclaircir les différentes discussions de cette période agitée. C'était à leur insu, les yeux fermés, étudier le Christianisme dans ce qu'il a de plus élevé, de plus substantiel, la foi et la prière. Or, il y a peu d'hommes qui puissent résister à l'ascendant d'une idée, d'un fait, d'une opinion sur laquelle l'esprit s'arrête. Tout d'abord, il accueille froidement cette pensée qui lui est étrangère, mais peu à peu la comprenant mieux il s'y attache, et il vient un moment où il ne peut plus la quitter. Plus longtemps dure le travail d'assimilation, plus on peut être certain du résultat. Grâce à cet inévitable effet de la continuité d'une même préoccupation, les Khozars se trouvèrent peu à peu imprégnés d'un sentiment confus, inexpliqué d'abord, indéfinissable dans ses propriétés, et qui n'était autre que l'effluve chrétienne acceptée par chaque individu dans une plus large mesure qu'il ne le supposait lui-même.

C'est ainsi que l'état général des âmes en voie de transformation, les faisait aller au-devant d'un épanouissement de la religion chrétienne. Les appels de la voix intérieure avaient forte-

ment ébranlé les vieilles pratiques, aussi vides que puériles, du mahométisme. Les Juifs, étudiant leurs livres traditionnels, avec un esprit droit et simple, se doutaient par instant que le Messie, annoncé par les Écritures, était venu au monde dans la personne de Jésus-Christ, dont ils ne pouvaient nier l'existence tout au moins. Les Israélites chancelants, les Musulmans désarmés par tout ce qu'ils avaient observé, chez les Grecs, de grandeur, de courage, de sagesse, dans la lutte récente à propos des images, se prirent à désirer adopter la doctrine qu'ils voyaient assurer le triomphe des chrétiens inébranlables sur les dissidents flottants et incertains. Ce mouvement, d'abord assez circonscrit, s'étendit graduellement aux villages et aux villes, propagé par des réflexions, des conseils, des liens de parenté et d'amitié. Le vent de conversion soufflait de toute part, et en effet, aux résolutions secrètes succédèrent promptement les actes au grand jour. Le peuple, affermi dans ses aspirations, sollicita du roi son assentiment à une action décisive; il l'obtint, et pour s'assurer que cette permission, arrachée, plutôt qu'elle n'était consentie, ne serait pas retirée, ceux des Khozars qui s'étaient prononcés le plus ouvertement auprès du khan, dirent qu'on

devait sur-le-champ avoir recours à l'impératrice Théodora, lui faire parler au nom du peuple, et la prier instamment d'envoyer des prêtres leur enseigner la religion chrétienne. D'officieux intermédiaires transmirent cette demande à l'Impératrice. Théodora s'engagea à chercher elle-même un missionnaire pour les Khozars.

Précisément, alors se trouvait en évidence dans les écoles du haut enseignement de la capitale, un personnage appelé Constantin, et surnommé le Philosophe. Il remplissait, et au delà, par ses vertus et ses talents, toutes les conditions que l'Impératrice recherchait. Il était personnellement connu de Théodora. En lui proposant cette mission, elle fit ressortir combien une telle œuvre devait être magnifique et méritoire. L'Impératrice ne se le dissimulait pas : elle le deviendrait pour Constantin plus que pour tout autre prêtre, évêque ou savant. Mille raisons l'attachaient à Constantinople. Il y vivait, selon ses goûts, d'une vie tout intellectuelle, remplie, variée ; il était très-considéré, fort entouré. Partir devait le détourner de ses études, aussi multipliées qu'attrayantes, l'éloigner d'un frère, d'amis qui, partageant ses goûts, lui rendaient l'existence infiniment agréable. Cependant il se rendit aux vœux

de l'Impératrice sans balancer, sans se permettre seule une réflexion, avec la docilité que donne l'attrait du devoir. Bien plus, il est reconnaissant à l'Impératrice de l'avoir distingué préférablement à ses émules du professorat. Il la quitte, annonce son départ, et fait aussitôt ses préparatifs. Les apôtres ont peu de bagages. Ce n'est pas long.

Ici se présente un incident qu'il est à propos de mentionner : à partir de ce moment, Constantin prend le nom de Cyrille, qu'il a gardé depuis; c'est sous celui-ci qu'il est à jamais illustre. Le premier, délaissé, a été vite oublié.

Pour arriver chez les Khozars, le plus commode était de s'embarquer au port marchand de la Corne d'Or, de suivre le Bosphore et de prendre la mer Noire. C'est la route qu'il préfère, d'autant plus qu'il veut s'arrêter à Cherson, s'y établir, résolu à y passer tout le temps que peut lui demander l'étude de l'idiome des Khozars, presque partout inconnu, sauf dans leur plus proche voisinage, la Crimée. En démêler les tours singuliers, en peser les expressions, en découvrir le fort et le faible, devait en somme peu coûter à Cyrille. Son intelligence exercée, son habitude des travaux scientifiques accomplis en grec, en latin, quelque teinture des langues

asiatiques lui rendaient la chose relativement aisée. Soigneux de ne rien devoir au hasard, ce n'est que lorsqu'il fut certain de les comprendre et d'en être compris que Cyrille s'en alla trouver le peuple qu'il avait pris à cœur et qu'il tenait à honneur de rallier à l'Évangile.

La motion qui avait amené les prêtres chrétiens en Khozarie, était due à l'initiative populaire. Le khan ne s'y était associé que froidement par condescendance et nullement par entraînement ou inclination. Cyrille voit d'après cela qu'il doit agir avec circonspection. Il s'applique à écarter ce qui pourrait le choquer ou lui déplaire, pour éviter que d'une tolérance suffisante, le roi ne passe brusquement à une hostilité ouverte, et ne défende à ses sujets d'écouter sa parole, et de suivre les préceptes dont il les entretient. Se trouvant, à l'heure présente, heureux de ne pas rencontrer chez le khan une malveillance systématique, il se montre très-modéré et continue quelques mois encore à rester dans les généralités de sa mission.

Ce n'est pas que son action fût cachée ; elle se contentait d'être modeste. Il se bornait à visiter les familles les plus impatientes de l'entendre, de lui demander les leçons dont elles manquaient,

de se mettre sous sa direction. Chaque jour il allait les trouver, leur apprendre à connaître Dieu, à s'adresser à lui, à l'aimer. D'autres fois, il les admettait à dire leurs prières dans son oratoire, église chrétienne en diminutif, devant l'image du Sauveur crucifié, de la sainte Vierge Marie, sa mère, des saints Evangélistes. Dans ces réunions peu nombreuses, il faisait des instructions familières où il leur parlait des lois premières du Christianisme, de ce qu'il donne, de ce qu'on lui doit, et il les renvoyait chaque fois plus pénétrés, plus éclairés.

Ce qui lui restait de ses journées, son expansive charité le mettait au service des pauvres et des malades, qu'il soulageait par des considérations prises dans les divines souffrances du Sauveur, que son naturel compatissant savait faire ressortir par des rapprochements qui produisaient leur effet consolateur.

Néanmoins, il vint un jour où l'occasion de se répandre au dehors et de frapper aux grandes portes fut si propice, qu'il n'eut garde de la laisser échapper.

A la longue, avec la protection de l'Impératrice, Cyrille s'était ménagé des amis parmi les hommes les plus avancés dans la faveur du khan

Fils d'un sénateur de Thessalonique, il avait fréquenté la cour et l'élite du monde lettré, à Constantinople, et possédait un raffinement d'éducation et de manières dont il ne négligeait pas les avantages quand il pouvait les utiliser. En Khozarie, cherchant à plaire, il avait réussi. Le roi, séduit lui-même, rendait justice à son esprit, vantait sa conversation et trouvait plaisir à le rapprocher de sa cour. Quelquefois il l'admettait à sa table, distinction rarement accordée et très-enviée. A un de ces repas le khan avait convié les rabbins les plus marquants du consistoire israélite. Était-ce un piége tendu au serviteur du Christ? Cyrille pouvait le croire. Ministres d'un culte que suivait la famille royale, il leur convenait de prétendre à tous les égards, ce qui leur donnait une imperturbable assurance et de plus un peu de hauteur. Ils connaissaient Cyrille pour en avoir entendu parler et savaient à qui ils allaient s'adresser. Tous instruits dans la science d'Israël, ils étaient bien aises d'en faire parade devant un prêtre chrétien. Au premier mot ils manifestèrent leur empressement de se mesurer avec lui. Ils virent bientôt que Cyrille possédait un savoir aussi profond que le leur, et il s'engagea entre les rabbins et le chrétien, une contro-

verse brillante, énergique, abordant tous les articles, les plus symboliques, les moins clairement expliqués de l'Ancien Testament. Cyrille suivait pas à pas les enfants aveuglés de Moïse, sur leur propre terrain, leur portait sans relâche les coups d'une dialectique serrée ; puis mettant en avant des vérités du Nouveau Testament, il présentait ses contradictions pour confondre les Juifs en leur prouvant, avec les textes à l'appui, la concordance des livres hébraïques et des faits attestés par l'Évangile : la naissance, la vie, la mort de Jésus-Christ Dieu fait homme. Les rabbins ripostaient ; Cyrille répondait encore. Les rabbins avaient leurs raisonnements ; Cyrille ses autorités. Ils citèrent tour à tour, les rabbins de longs passages du Pentateuque, du Livre des Rois sans commentaire ; Cyrille les grands et petits prophètes de la Bible, les quatre Évangélistes, les Pères de l'Église ainsi que leur interprétation des Écritures. Les rabbins parlaient de Jéhova, Cyrille de Jésus-Christ, de la sainte Trinité. Les lutteurs s'étaient pris corps à corps, se tenaient enlacés et combattaient d'un courage égal. La discussion tantôt passionnée, tantôt plus calme, dut se prolonger longtemps entre le champion d'une cause triomphante et les défenseurs

d'une cause perdue. Dans tous les cas, elle devait se terminer à la gloire de Cyrille : il en sortit vainqueur. Le khan très-attentif à les écouter, n'en avait rien perdu. Il se déclara, séance tenante, convaincu par les preuves que Cyrille avait avancées, et prêt à recevoir les enseignements de l'envoyé grec [1].

Cette victoire était imprévue, mais au premier mouvement de surprise et de bonheur succéda chez le missionnaire une vive inquiétude. Une détermination si subite pouvait être une fantaisie de roi, une lueur passagère de son imagination exaltée. Et avait-il parlé en toute vérité? Sa bouche était-elle d'accord avec sa politique, franche rarement, cauteleuse presque toujours? Il comprit assez tôt, pour en être tranquillisé, que le khan n'avait point sciemment trahi sa pensée. De sa propre initiative, il demanda, après réflexion, à prouver sa sincérité. On aurait même pu croire qu'il voulait se lier et s'enlever la possibilité de se dédire. A l'appui de ses affirmations verbales, souvent répétées, le khan remit à Cyrille une lettre à l'adresse de l'Impératrice, par laquelle il lui annonçait que, chef de sa nation, il venait

[1] Notes de l'*Histoire de Russie,* de Karamsin. — *Histoire de l'Église catholique,* par Rohrbacher.

d'approuver dans ses États la prédication de la religion chrétienne, lui promettant qu'il protégerait et soutiendrait les Khozars portés à l'adopter, Juifs ou Mahométans, et qu'il n'en exclurait personne : soldat, peuple ou prince de sa maison.

Le Khan avait dit vrai ; ses yeux étaient absolument dessillés. A partir de ce moment, il se soumit à l'influence de Cyrille. A différentes reprises, le Roi accorda à son intercession des grâces extraordinaires et tout à fait en contradiction avec ce qu'il avait cru jusqu'alors bon et juste. L'histoire raconte qu'ayant mis le siége devant une ville chrétienne [1], il s'en éloigna sur la demande de Cyrille. De plus la liberté fut rendue à deux cents prisonniers que le Khan renvoya absous et réconciliés [2].

La conversion du roi des Khozars donnait toute liberté à Cyrille. Le saint prêtre ne pouvait mieux en profiter qu'en se faisant l'imitateur des apôtres de la primitive Eglise. Il prêcha en public pour tout le monde. Il parla chez les grands, se présenta chez les plus pauvres des petits. Il se fit voir dans les bourgades, dans les hameaux, dans les

[1] Tamatarka ou Bosphoros, au détroit d'Iénikalé.

[2] Avec saint Albo, le christianisme avait pu pénétrer à Bosphoros.

moindres cabanes, près, loin, le crucifix à la main, adressant aux populations des paroles enflammées qui les appelaient au Christ. Il se prodigua, négligeant de compter avec le temps, l'heure, la distance, la fatigue, disant qu'il n'y avait rien de fait s'il restait quelque chose de mieux à faire.

Cet apostolat avait été accompagné de tant de vertus, rehaussées d'un zèle si constant, qu'il devait produire sur le peuple khozar tout le bien imaginable. L'humilité, la douceur, s'étaient glissées dans tous les cœurs. De ces hommes ramenés miraculeusement, c'était à qui lui témoignerait le mieux qu'il se sentait entraîné par la douce chaleur de ses discours, qu'il avait la foi et l'amour de Dieu. Le grand jour de la régénération ne pouvait être retardé. Il se leva radieux sur ce peuple, choisi entre bien d'autres encore plongés dans la sombre nuit des ténèbres intérieures, pour recevoir d'en haut la pure lumière. La nation, d'une commune voix, sollicitant le baptême, l'eau lustrale fait de chaque Khozar un chrétien, un homme de bonne volonté, favorisé d'un rayon du Saint-Esprit qui le préservera de se démentir jamais par une honteuse rétractation. Le Roi est baptisé et Cyrille est au comble du

bonheur, d'un bonheur tel que pouvait le souhaiter nu apôtre : il avait réussi. S'il se fût agi de proportionner la récompense aux peines que lui avait coûté cette entreprise, quel plus noble et plus riche salaire aurait pu être accordé au père spirituel chargé d'introduire les Khozars dans le giron de la société chrétienne ! Le succès avait dépassé toutes ses prévisions.

C'était la seconde fois que l'Europe voyait le Christianisme entrer et se développer dans ces contrées, aux limites élargies, qui avaient, pendant une si longue continuité de siècles, donné asile aux plus absurdes superstitions. L'épée des Scythes plantée en terre la pointe en l'air, dont ils faisaient leur dieu principal, en avait ouvert la série ; les dévots au pèlerinage de la Mecque la fermaient pour la Khozarie au VIII[e] siècle. Par cette récente prise de possession, la foi chrétienne est devenue plus voisine de la Slavie. La croix avance. Elle ne va pas s'arrêter dans les mains des Khozars ; elle poursuivra son chemin.

Quand il alla reprendre l'emploi qu'il avait tenu naguère à la tête des professeurs, soutenant l'éclat de l'école philosophique dans la capitale de l'Empire grec, la renommée de

Cyrille avait considérablement grandi : son nom excitait dans tous les rangs de la société un enthousiasme, que partageait au plus haut degré l'Impératrice. Théodora lui fit entendre de flatteuses louanges, insistant avec effusion tant sur son dévouement aux jeunes recrues qu'il venait de donner à l'Église, que sur les joies qu'il apportait à son âme, car les compensations de ce genre pouvaient seules la distraire de ses chagrins passés et non pas oubliés. Elle en est reconnaissante et se promet de cimenter cette amitié inattendue par une grande intimité, de le consulter, de lui confier ses plus secrètes pensées et d'en faire, suivant les circonstances, un conseiller et un guide.

Que la guerre sévît en Asie, que les ligues et les complots missent l'existence des empereurs en question, les étrangers se succédaient malgré tout à Constantinople. Quelques jours après la rentrée de Cyrille en fonctions, on remarqua dans les rues un groupe d'individus qui n'étaient ni Grecs, ni Romains, ni Bulgares. D'où sortaient-ils, que demandaient-ils ? Ces gens avaient l'air calme et fier. Ils ne recherchaient pas plus les professeurs de la jeunesse dans leurs chaires que les commerçants derrière leurs comptoirs.

Ils étaient les mandataires d'un peuple slave habitant la Moravie. Ils venaient, avec le consentement de leur prince, chercher des prêtres qui voulussent bien aller dans leur pays les instruire de la religion de Jésus-Christ. Touchés de la grâce, ils détestaient l'idolâtrie et les idoles qu'ils n'avaient que trop adorées. Tous voulaient se faire chrétiens sans plus tarder, jurant d'adorer ce qu'ils avaient méconnu, et de répudier ce qu'ils avaient adoré. Le patriarche les avait bien accueillis et le clergé les connaissait. Les évêques, pressés de se rendre à leurs instances, s'occupaient de trouver des missionnaires disposés à partir avec eux. Beaucoup de prêtres ayant répondu à leur appel, le patriarche n'eut, au bout de peu de temps, que l'embarras du choix. Mais l'indécision ne pouvait se prolonger ni le choix s'égarer. Le plein succès qu'il avait obtenu chez les Khozars rendait Cyrille préférable aux autres prétendants. Lui et personne que lui, tel était le cri que l'on entendait généralement répéter du palais du patriarche à la cour, de la cour à la ville. En réalité qui pouvait rivaliser avec ce maître éprouvé des âmes languissantes ? Averti par la rumeur publique de ce qui lui était demandé, Cyrille se tenait à l'écart, retenu par

une arrière-pensée de modestie exagérée ; sans cela, il aurait été au-devant de la tâche que de toutes parts on lui attribuait. L'Impératrice, malgré le chagrin qu'elle en éprouvait, ne pouvait que se rendre à une opinion si hautement exprimée. Son sacrifice, généreusement fait, elle ne vit plus que la vocation des idolâtres à se rapprocher du christianisme. Elle admira les voies diverses que Dieu savait ouvrir à la conversion des hommes et se félicita d'être forcée par la Providence d'y concourir. Avec son adhésion, les évêques proposèrent à Cyrille de se rendre en Moravie pour là se vouer à l'éducation religieuse des Slaves. L'apôtre, dont le consentement ne pouvait être douteux, y mit pourtant une condition : c'était qu'il emmènerait avec lui son frère, Méthodius, que son activité pouvait rendre un auxiliaire de valeur et d'autorité. Cette clause ne souleva aucune difficulté. Les deux frères, partis ensemble, se dirigèrent en droite ligne vers le peuple qui les attendait.

Comme ils étaient en route et venaient de traverser la Thrace, ils reçurent l'invitation de s'arrêter chez les Bulgares. Pendant le court séjour qu'ils y firent, Cyrille et Méthodius amenèrent à la religion chétienne le roi Boris et sa famille.

Arrivés en Moravie, par suite de ces circonstances heureuses : inclination du peuple, excellentes mesures prises par Radislas, le prince souverain, Cyrille trouva sa prédication évangélique admirablement préparée. La ferveur, le savoir de Cyrille et de Méthodius, en rendaient le succès certain. Pressés de faire fructifier les belles espérances que leur donnait le prince, ils se partagèrent les courses, les sermons et les autres démarches de l'apostolat. Par une émulation touchante chaque frère prétendait au plus lourd fardeau à l'instant disputé par l'autre.

Infatigables, leurs progrès étaient visibles. Ils marchaient d'un cœur ferme dans la carrière, quoiqu'ils y eussent rencontré parfois des obstacles imprévus. Il ne leur arrivait que trop fréquemment de s'adresser à des groupes entêtés, récalcitrants, dont ils avaient peine à réduire la révolte d'esprit. La religion slave était une pour tous. Les tribus transformées en peuple, étaient séparées par des distances quelquefois considérables, elles avaient pris des noms différents ; pourtant leur religion restait toujours la même. Elle avait été si bien adaptée à leur caractère naturel qu'il leur en coûtait extrêmement de la changer. Aucun n'échappait à ce combat plus ou moins prolongé,

à ce déchirement douloureux des vieilles erreurs. Quand ils cédaient en définitive aux raisonnements de Cyrille, ces conversions enlevées, rarement assez mûries, lui causaient des scrupules. Avait-il été bien compris? Légèrement touchés, distraits, oublieux, ces nouveaux néophytes ne retourneraient-ils pas, dans un jour d'isolement ou d'ennui, au paganisme quitté à regret? Il se demanda si pour graver la vérité dans la conscience humaine il n'y aurait pas de ressources préférables à la parole? Il y songea incessamment et après avoir longuement réfléchi, il s'arrêta au moyen qui sait fixer à la fois les yeux et l'attention : le livre. L'homme qui avait puisé dans l'étude les certitudes les plus absolues de la foi se retrouve. Une pareille idée acceptée, elle ne pouvait que se condenser et prendre forme. Cyrille s'était, par un travail assidu, rendu habituel le langage des Slaves. Superbe, unique conception d'une imagination transcendante, il parvint à inventer un alphabet slavon, correspondant lettre par lettre aux émissions de la voix et au son des mots. Avec ces nombreux caractères, le Grec érudit traduisit l'Ancien Testament, les quatre Évangélistes, les prières de la Liturgie, les prières usuelles. Ainsi la langue nationale se

trouvait par le fait de sa découverte devenir la langue technique de la chaire, des catéchismes, de l'office divin chez ses prosélytes.

Là ne s'est point borné le louable effort de son génie. Cyrille, l'apôtre des Slaves, doit acquérir ensuite un lustre, une autorité toujours grandissant. Ayant formulé la langue slavonne, il avait ouvert la voie aux écrivains et partout où elle sera écrite et parlée, son alphabet demeuré sans altération, les livres qu'il a traduits serviront d'interprètes aux chrétiens, aux poètes, à l'histoire, pour prier, penser et instruire [1].

[1] Vie de saint Cyrille : *Acta Sanctorum*. — *Histoire de Russie* et notes. — *Histoire du Bas Empire,* de Lebeau.

CHAPITRE II

RELIGION DES SLAVES

Au VII[e] siècle, bien qu'ils fussent plus dispersés et classés en peuples distincts, les Vandales, les Antes, les Ventes et les Venètes, ne s'en reconnaissaient pas moins slaves, et ils vivaient unis par les inclinations héréditaires, les souvenirs d'une commune origine, aux peuplades restées sur les bords de la Baltique. Un lien puissant les attachait fortement à la terre des ancêtres. Les temples, les idoles étaient demeurés où ils avaient été placés primitivement, à une époque indéterminée, c'est-à-dire au bord même de la mer Baltique, et dans une île voisine. De toutes parts on venait les visiter, les tribus les plus lointaines tout autant que les plus rapprochées. Ces voyages réveillaient l'es-

prit national, et entretenaient de fraternelles relations. On en profitait pour démêler les intérêts communs débattus dans les comices; surtout ils empêchaient d'oublier les dieux traditionnels. Que les tribus séparées eussent emporté des idoles, c'est un fait prouvé. Nous les retrouverons plus tard sur les frontières extrêmes des pays appartenant aux Slaves. Mais les temples de ces dieux n'avaient point de renommée, et aucun ne fut l'objet d'un pèlerinage national. Dans les circonstances importantes, les Slaves ne redoutaient pas un trajet si long : du Danube, de la Vistule et du Dniéper, ils venaient sacrifier aux idoles fixées dans le centre de leur patrie.

De même que tous les peuples qui ne suivaient pas les rites judaïques, les Slaves, au premier éveil de la pensée, alors qu'elle leur avait permis d'observer la loi des saisons et des climats, dont le dernier mot abstrait, providentiel, leur échappait, les Slaves avaient voué un culte d'instinct aux accidents qui, en vivifiant la nature, en font la beauté. Frappés du majestueux aspect d'un fleuve, sorti de terre imperceptible, et bientôt après, roulant à pleins bords ses flots tourmentés; surpris à l'approche d'un lac de le voir réfléchir le ciel, ainsi que la végétation dont

il est entouré, les oiseaux qui voltigent au-dessus de ses eaux transparentes, phénomène inexplicable pour eux; soit étonnement, soit exigence de leur imagination, ou complément réclamé par le besoin de croire, que toute créature humaine non dévoyée porte en son cœur, ils furent amenés à adorer les fleuves et les lacs.

Ils en avaient fait des divinités bienfaisantes. Lui supposant des qualités spéciales, les guerriers se plaisaient à penser que l'eau pourrait guérir tous leurs maux, cicatriser toutes leurs blessures. Les fiévreux, les impotents, ayant perdu l'usage de leurs membres, ou la vigueur des jeunes années, les infirmes, les blessés se jetaient dans les fontaines, plongeaient, cherchaient le fond qu'ils essayaient de toucher; car à cela tenait, d'après eux, le prodige qu'ils lui demandaient. Remontés à la surface, ils se regardaient comme assurés de voir finir leurs misères. En retour, la fontaine recevait en guise de rétribution, quelques pièces d'argent. Chez les Venètes, on célébrait la fête des Sources.

Le port superbe des arbres, cette infinité de branches, si gracieusement entrelacées, le nombre incalculable de leurs rameaux, leur dépouillement en hiver, la régularité avec

laquelle ils se couvrent au mois de mai de pousses colorées et progressivement de feuilles épanouies, avaient donné à penser aux Slaves que les arbres portaient en eux, non-seulement une vitalité propre à chacun; mais une puissance agissante, en affinité certaine avec la vie de l'homme. Cette persuasion avait revêtu les forêts à leurs yeux d'un caractère mystérieux et divin. Lorsqu'ils pénétraient sous leur voûte silencieuse, c'était la tête baissée, croyant et adorant. A Stettin, un chêne et un noyer recevaient dans un bois les hommages réservés aux dieux tutélaires. Un prêtre résidait auprès, oracle et gardien de ces divinités dont la longanimité constituait tout le mérite.

Les habitants de Julin [1], ayant une même superstition, l'avaient sensiblement poëtisée. Quand ils allaient porter leurs vœux dans les bois, la foule se rendait de préférence devant un arbre creux ou ébranché. Les jeunes filles se chargeaient d'accomplir le sacrifice que l'on avait restreint à des banderolles d'étoffe de couleurs diverses, qu'elles y attachaient. Au printemps, il se formait, autour de ces centenaires pavoisés, des danses dont le rhythme grave annonçait

[1] Julin ou Vinette, ville florissante, à l'embouchure de l'Oder; elle n'existe plus.

une démonstration religieuse plutôt qu'un amusement.

Les Celtes avaient les druides, les dolmens, les menhirs [1], sacrificateurs et autels de leur religion sanguinaire. Les Slaves eurent un culte analogue, et le desservirent sur de semblables autels. Ils avaient cependant augmenté l'appareil de ces sacrifices, tels que l'on doit se les figurer consommés sur nos landes celtiques. Tout devait y être bien plus lugubre : l'endroit où ils s'accomplissaient, la qualité et la quantité des victimes. Au bord de la mer dans une éclaircie de forêt, à proximité de ces arbres vers lesquels dans d'autres moments, le peuple se portait à la recherche de traces divines, les druides du Nord avaient façonné des élévations avec des quartiers de roches, des blocs de pierres informes, reliés et affermis par les seules lois de la pesanteur; néanmoins, leur solidité défiait les années et bravait les tempêtes. Du haut de ces collines factices, on pouvait d'un regard mesurer les menaçantes fureurs de la Baltique jusqu'au large. Le peuple, attiré par ces tragiques représentations, se répandait sur la grève, et de là suivait

[1] Il en reste beaucoup en Bretagne.

tous les actes du sacrificateur. La dalle qui recouvrait le sommet de l'autel, perforée et penchée, devenait la table du sacrifice. Le grand prêtre en costume, debout à côté, attendait que la victime lui fût amenée. Elle apparaissait enchaînée, précédée et accompagnée d'autres prêtres. L'homme s'approchait ; le pontife le saisissait, le renversait sur l'autel, le maintenait d'une main, tandis que de l'autre il lui enfonçait le couteau sacré dans la poitrine. Le sang coulait, la mort survenait, les dieux étaient dignement servis.

Vue de loin, cette cérémonie qui se passait entre ciel et terre, et plusieurs fois renouvelée dans la journée, ne pouvait manquer de présenter à la foule, avide de ces barbares holocaustes, un spectacle aussi attachant qu'il doit nous paraître odieusement cruel. Dans les commencements, des animaux étaient immolés dans ces fêtes du peuple. Plus tard, et tout le temps que dura son idolâtrie, le sang humain y fut exclusivement répandu. Quelque avides qu'ils fussent devenus de victimes, les Slaves trouvèrent comment alimenter les sacrifices, en livrant au glaive du grand prêtre les prisonniers qu'ils ramenaient de la guerre ; et le plus habituellement les

esclaves achetés aux pirates Normands, quand, au retour de leurs courses sur l'Atlantique, ils venaient aborder aux rivages slavons, exposant et vendant leurs captifs dont ils faisaient marchandise. Combien et combien de chrétiens capturés en France, en Angleterre, même en Espagne, tombèrent, après avoir passé par les mains des loups de mer Scandinaves, sous le fer et en l'honneur de l'idolâtrie slave !

Au VIe siècle, leur mythologie est parfaitement définie. Leur panthéon n'est plus un mystère pour l'historien.

Au-dessus de tous les autres, sans lui donner un nom ou se demander quel rapport il pouvait avoir avec l'homme, ils adoraient un dieu dominateur, trop élevé et trop grand pour se communiquer d'une façon appréciable. Placé dans les cieux, invisible pour tous, vivant entouré de la lumière du jour, des astres de la nuit, pur esprit uniquement occupé à régler et à conduire le mouvement des corps célestes, il restait étranger aux affaires de ce monde. En ceci, ses enfants le remplaçaient. Délégués par leur père, ils se partageaient le gouvernement des choses touchant à l'existence de l'humanité. Le premier de ces dieux, fils du dieu innomé, s'appelait Belibog,

*

le dieu blanc. Belibog n'eut jamais de temple ni de culte qui lui fût spécialement dédié. On l'honorait par la confiance que chacun gardait en lui.

Inépuisable dans ses faveurs, il était le dieu bon. Son frère, par suite d'une tradition mal transmise de l'épisode biblique d'Abel et de Caïn, Tchernobog, le dieu Noir, représentait, par opposition, la méchanceté dans ses plus funestes conséquences. Tous les maux venaient de lui, tous les malheurs étaient répandus par lui dans l'univers. Les discordes, il les soufflait : les insuccès à la guerre, il les avait ménagés ; les blessures, il les envenimait ; la souffrance, il l'apportait ; la mort, il guidait ses coups. On le représentait sous la figure d'un lion, animal que la renommée d'impitoyable férocité qu'il s'était faite dans les cirques Romains, avait rendu un emblème redoutable, bien au delà des pays dépendants de Rome. Cette image avait été bien choisie : elle était, plus que toutes celles qu'on aurait pu inventer, capable de faire ajouter créance aux forfaits du dieu Noir.

L'esprit de l'homme est assujetti à un penchant, preuve irrécusable de sa faiblesse, qu'il doit combattre, et ne peut détruire entièrement.

Il accorde peu à celui dont il croit être sûr, et beaucoup à qui lui paraît à craindre. Les Slaves agirent de la sorte avec les deux frères.

Le dieu Blanc était privé d'hommages extérieurs; on créa pour Tchernobog des pratiques, des fêtes, on lui voua des autels. Chaque fois qu'il lui était offert des sacrifices, le peuple buvait dans une coupe exclusivement consacrée à son service. Ensuite il s'empressait de joindre à l'invocation prononcée par le prêtre, le nom de quelques divinités de second ordre, que l'on semblait, par ce rappel, subordonner à sa puissance illimitée et désigner comme ses émissaires. Ce qui marquait mieux que le reste sa supériorité, quand il s'agissait d'en obtenir une faveur collective, des devins musiciens jouaient de la harpe aux pieds de sa redoutable personnification.

Toutefois, la divinité par excellence, au jugement des Slaves, était Péroun, le dieu de la foudre. Le bruit du tonnerre roulant sur leurs têtes et sans qu'aucun indice leur indiquât d'où il venait, où il allait; l'éclair entrevu, la flamme électrique perçant les nues et traversant l'espace, avaient imposé à leur crédulité une vénération exceptionnelle. Péroun suivit les Slaves dans

toutes leurs excursions, gardant le même prestige, la même suprématie. Dans les différentes stations où se retrouvait l'idole, elle était érigée sans qu'il fût apporté aucun changement au premier modèle : le corps était en bois, la tête en argent, les moustaches en or.

Sous les ombrages antiques des bois de la Vagrie[1] une idole de Provê, le dieu de la justice, avait été adorée de tout temps. Armé d'un couteau, le glaive infaillible, sur sa poitrine se déroulaient plusieurs rangs de chaînes. C'était expliquer par un symbole et d'une façon sommaire les devoirs qu'elle se réservait : la punition ou l'acquittement d'un accusé : la punition par les chaînes, l'acquittement par le glaive qui ne peut que tomber juste, qu'il frappe ou qu'il délie. De toutes les divinités des peuples anciens, la justice était assurément la moins gênante et la moins consultée.

En Vagrie, encore, dans les forêts, Pagoda, le dieu de la chasse, ne pouvait manquer d'être visité avec assiduité. Il avait deux visages, chacun portant une physionomie particulière. Celui de face correspondait à des vêtements sur lesquels

[1] Le Holstein actuel.

étaient dessinés un chasseur, un cerf, un sanglier. Le second, appuyé sur la nuque, était couronné de rayons. Une inscription gravée sur son piédestal, avec des signes runiques, indiquait que celui-ci représentait la sérénité, autrement dit le beau temps. D'une part on l'implorait pour obtenir une température favorable et au revers on lui demandait abondance d'animaux à poursuivre, à tuer, à rapporter, en définitive une belle chasse.

Jiva ou Siva, la déesse de la vie, mère et nourrice du genre humain, chastement habillée d'un vêtement à larges plis, portait un petit garçon nu sur la tête et une grappe de raisin dans sa main ouverte. Elle possédait un temple à Ratzebourg[1].

Triglave, le dieu à trois têtes, avait des attributions dont on a perdu le souvenir au moyen âge. Sa statue de bois, de grandeur colossale, était comptée parmi celles à qui l'on accordait le plus de considération. Une petite idole en or, à trois têtes, couvertes d'un seul bonnet, que l'on mettait auprès, est restée enveloppée dans la même obscurité.

[1] A présent ville du duché de Saxe-Altenbourg.

A Havelsberg, ou Volgaste[1], il avait été construit un temple au nom de Guerovid ou Yarovid, dieu de la guerre. L'idole se distinguait par une expression martiale. A la hauteur de son bras brillait, attaché à la muraille, un bouclier d'or, annonçant qu'elle devait être implorée expressément par les guerriers.

A Stettin, il y avait quatre temples. Le principal, fameux par son architecture, était orné à l'extérieur et à l'intérieur de figures en relief, représentant des hommes, avec des oiseaux et d'autres animaux, imitant si bien la nature qu'ils semblaient vivants. Les peintures sur bois employées à l'extérieur, constamment entretenues, ne se ternissaient pas plus en hiver qu'en été. Suivant l'ancienne coutume de leurs ancêtres, les habitants de Stettin déposaient dans le temple la dixième partie du butin qu'ils rapportaient de leurs expéditions, et les armes des ennemis qu'ils avaient vaincus. On conservait dans le sanctuaire des vases d'or et d'argent au milieu de cornes de buffle garnies d'or qui servaient de coupes et de trompettes. On admirait aussi l'art et la richesse des couteaux et autres choses précieuses ren-

[1] Ville de Poméranie.

fermées dans ce temple. Dans trois gondines ou temples moins beaux et moins célèbres, des bancs étaient disposés en amphithéâtre et des tables étaient dressées pour les assemblées du peuple, car il y avait des jours et des heures fixés, où les Slaves se réunissaient, pour se divertir, boire, manger, et s'occuper en même temps des grands intérêts de la patrie[1].

Il est impossible de ne pas se rendre à l'évidence : les Slaves fondèrent leurs premiers établissements religieux sur le littoral de la mer Baltique ; ici fut d'abord la métropole de leur culte et de leurs prêtres. On peut présumer que dans la suite ils eurent des motifs pour les porter ailleurs. Par exemple, lorsque Ermanaric, à la tête des Ostrogoths, entreprit la marche qui le conduisit de la mer Noire à la Baltique ; instruits du sort dont ils étaient menacés, par leurs alliés de la Vistule et de l'Oder, tombés sous la domination du Goth, les Slaves du nord comprirent qu'ils ne devaient pas espérer un destin meilleur. Ils devraient courber la tête comme l'avaient fait les peuples plus avancés répandus et trouvés sur le parcours du conquérant. Mais

[1] Karamsin, *Histoire de Russie, d'après la vie de saint Othon*, trad. de MM. Saint-Thomas et Jauffret.

les temples, mais les dieux, quel traitement auraient-ils à éprouver de la part de ces étrangers n'en connaissant aucun et méprisant toutes les religions de même que tous les peuples? Les temples étaient riches; l'or, le fer, les tapis précieux y avaient été luxueusement prodigués. Il y avait jusque dans les plus modestes de quoi tenter la cupidité des Goths. Cependant une autre considération les touchait davantage : les dieux ne seraient-ils pas insultés, renversés, brisés? Si en agissant activement, ils pouvaient être préservés d'une telle profanation, ne devait-on pas, en toute diligence, s'y employer? Pour prévenir ce désastre, n'était-il pas urgent de les emporter et de les cacher? Et les dieux furent éloignés. Cette supposition est acceptable avec ses explications, étant basée sur toutes les probabilités que fait ressortir l'histoire, à peine tracée il est vrai, des Slaves de la Baltique.

Vis-à-vis des côtes de la Poméranie et séparée d'elle par un courant de trois kilomètres de large, se trouve l'île de Rughen, verte, rocheuse, assez étendue pour contenir des villes et des villages [1]. Elle est fort découpée. Trois presqu'îles mettent

[1] Elle mesure cinquante-cinq kilomètres sur quarante.

en saillie leurs promontoires, sans qu'il se soit creusé dans les anses un port de grandeur suffisante pour recevoir d'autres navires que des barques légères et peu chargées. De plus battue par les vagues qui se brisent contre ses flancs de granit, elle était autrefois ce qu'on la voit aujourd'hui, presque tout autour garnie de roches inaccessibles.

Une forêt, quelques idoles avaient été les commencements de l'état florissant auquel l'île était parvenue au VIIe siècle, par une progression constante. Dans l'intervalle, des temples y avaient été successivement bâtis. Des villes l'ont vivifiée : Arcon, la plus célèbre, la plus considérable, en est la capitale.

L'opulence des temples, les sacrifices multipliés dans la forêt, au bord de la mer, l'habileté des prêtres à se concilier le respect aveugle des visiteurs, avaient étendu sa réputation. Rughen devint rapidement l'île sacrée, l'île des dieux. Tout en nommant les idoles qu'ils honoraient le plus, nous n'essaierons pas de les classer d'après le rang qu'elles tenaient dans l'estime de leurs adorateurs. D'ailleurs chacun, selon la nécessité et ses aspirations du jour, les mettait alternative-

ment au premier ou au dernier. La volonté individuelle établissait la hiérarchie.

Pourtant on ne court aucun risque de se méprendre, en parlant de suite de Sviatovid, puisque son culte se rattachait à la passion caractéristique des Slaves : la guerre.

Sviatovid protégeait les hommes d'armes dans les dangers du champ de bataille et découvrait l'avenir. L'idole, divinement installée dans un temple de la ville d'Arcon, représentait deux corps adossés. Elle portait deux poitrines et deux têtes pareilles : observant le présent, elle regardait l'avenir; sur chaque visage on voyait une barbe longue, symétriquement arrangée, les cheveux taillés en carré sur le front [1]. Sculptée, dans un arbre, son vêtement court était formé de draperies de bois, de teintes mélangées. Debout, les pieds posés sur le sol, tenant à la main une corne remplie de vin, de l'autre elle soulevait un arc. Suspendus à côté, une bride, une selle, un glaive montés en argent massif indiquaient sa spécialité.

Le temple appelé à renfermer une idole de si grande importance était vaste, construit en bois,

[1] Encore maintenant barbe et cheveux sont portés de cette manière par le peuple Slavo-Russe.

couvert au dehors, d'ornements dont il recevait une très-belle apparence. On n'avait accès dans l'intérieur que par une seule porte. Il fallait traverser deux cours pour arriver au péristyle, séparé du centre par quatre colonnes. Entre elles tombaient de haut des tapis de pourpre. L'idole se dressait seule dans le sanctuaire. Dans un bâtiment qui y était accolé, les prêtres gardaient son cheval, les coupes, les couteaux homicides, avec les objets de prix, or, argent, étoffes, produit des tributs apportés et des dons offerts par la reconnaissance, destinés à enrichir le trésor de Sviatovid.

Aux prêtres était réservé l'office de consulter les dieux et de se rendre l'interprète de leurs décisions. Les procédés observés pour arriver à les pénétrer restaient fort différents. A Arcon et pour Sviatovid, ils se servaient d'un intermédiaire dont les arrêts incontestables étaient redoutés autant que recherchés.

Dans une gondine, ou petit temple contigu à celui de l'idole, un cheval blanc, le cheval de Sviatovid, soigneusement entretenu, remplissait cette charge. Menant l'existence d'un favori de la divinité, caressé, admiré, il avait son parti et ses flatteurs. Alternativement le compagnon et le

suppléant de l'idole, leurs rapports étaient familiers et la superstition voulait qu'ils vécussent en bonne harmonie. Chaque nuit, la selle d'argent était jetée sur le dos du cheval, puis, disait-on, Sviatovid le montait, et tous deux fournissaient des courses prolongées dans le pays des nuages et des rêves. Ils rentraient au matin, avant le jour. Cette fable partout accréditée lui donnant une plus grande part de merveilleux, redoublait l'empire qu'exerçait le fier animal sur les guerriers, les anciens et les chefs qui venaient en solliciter des oracles.

Les Latiches, ils sont devenus les Prussiens et les Saxons de l'Elbe, grandissaient sur les frontières des Slaves, ne leur donnant que trop les occasions de guerroyer. Si une expédition, proche ou lointaine, était décidée dans la pensée des chefs ou sanctionnée par une assemblée, les guerriers qui devaient la suivre se rendaient en troupe à Rughen, afin de consulter le coursier prophète. Lorsque devait être tentée l'épreuve décisive, le peuple se réunissait quelquefois dès la veille, en dehors de la double enceinte tracée autour du temple. Il attendait, avec anxiété, que le cheval blanc de Sviatovid daignât s'expliquer. Les prêtres, depuis l'aurore, avaient paru occupés

des préparatifs qu'exigeait le cérémonial et que nulle complaisance n'aurait pu déranger. Dans l'espace réservé où les guerriers étaient admis, le sol avait été nivelé, et on avait disposé des javelots mis en travers. Le cheval tenu en mains par les prêtres, s'avançait et marchait à pas lents vers les javelots. Beau, arrogant, il lui était enjoint de franchir les dards. Il lève le pied, le sort en est jeté. Si le pied droit passe le premier, l'entreprise réussira ; l'armée peut compter sur des succès et sur un riche butin. Si par malheur c'est le pied gauche qui prend les devants, que tous les apprêts soient suspendus, que les soldats quittent leurs harnais de guerre ; toute entreprise nouvelle amènerait un désastre et pour la plupart d'entre eux le trépas.

On lui obéissait : les conseils donnés par le cheval blanc avaient force de loi. Contrariés, désappointés, mais persuadés, les plus impatients ne savaient que se soumettre.

Dans le temple de Stettin, le même rôle était rempli par un cheval noir.

Sviatovid était plus qu'un dieu protecteur des armées. Comme il ne bornait pas son intervention au seul fait de la guerre, le Slave l'honorait en raison de la variété de ses pouvoirs

Une solennité annuelle avait été instituée pour lui dans un esprit tout pacifique. Alors lui-même s'expliquait avec la foule venue pour le consulter. La fête se célébrait peu de temps après la moisson. Au jour indiqué, le temple était orné de toutes les richesses qu'il possédait; le peuple accourait des campagnes; le grand prêtre soulevait le voile qui séparait l'idole du public. Il prenait de la main de Sviatovid une coupe contenant du vin de l'année passée, il considérait si elle était pleine ou moins pleine, et suivant cette indication, préjugeait de l'abondance ou de la stérilité de la récolte prochaine. Il buvait le vin, remplissait à nouveau la coupe, puis il la remettait dans la main du dieu. Le prêtre devait l'y retrouver l'année suivante.

Pour cette fois, l'offrande annuelle n'aurait point déparé les pastorales des bergers d'Arcadie : c'était un gâteau de grandeur d'homme, pétri de farine et de miel.

Le véritable élément des Slaves était le bruit des armes, le tumulte des combats, les courses aventureuses. C'est par une vie active, qu'ils retrempaient les forces de leur corps et la virilité des résolutions nationales. Leur religion prouve qu'ils n'eurent pas d'autres goûts pouvant

rivaliser avec cette disposition belliqueuse. Une divinité guerrière ne leur suffisait pas ; ils en possédèrent plusieurs, changeant très-peu de forme et de dénomination. A la vérité, une d'elles était plus spécialement désignée comme dieu de la guerre. On l'appelait Rughevite. L'idole portait sept visages et huit épées. C'était le dieu des précautions et des avis. Cet arsenal prévenait les guerriers qu'ils eussent à se munir de beaucoup d'armes et à tout prévoir avant de se présenter à l'ennemi : sept têtes pour les combinaisons préparatoires, huit épées pour les soutenir et les faire valoir, une seule dans la main, les autres formidable réserve, suspendues à une ceinture qui lui serre le corps.

Voués au sacerdoce, à l'ombre du temple de cette idole, habitaient, à en juger par les respects rendus à la divinité qu'ils devaient servir, les pontifes les plus opulents et les plus influents sur le peuple. Ils en conservaient la direction, grâce aux superstitions qu'ils avaient le talent d'entretenir en lui. Privilégiés plus que tous les chefs, à cause de la vénération qu'inspiraient leurs rapports avec les dieux, les prêtres étaient parvenus à former une caste. Imposant à tous une profonde terreur, ils exerçaient un pouvoir

à peu près discrétionnaire. On avait commencé par les honorer, on finit par accepter leur domination, au point de leur céder, avec la réalité du pouvoir, toutes les prérogatives d'une royauté reconnue. Un grand prêtre de Rughen en était venu à ranger quelques tribus slaves sous sa dépendance. Il leur ordonnait, quand il lui plaisait, de commencer la guerre ou de faire la paix, levait un impôt sur les marchands qui venaient commercer dans l'île, et, dernière expression de sa puissance théocratique, il soudoyait une troupe de trois cents cavaliers, qu'il envoyait, sous prétexte d'augmenter le trésor de l'idole, rançonner, piller sur terre ferme, l'obligeant à lui remettre le résultat de ces brigandages. Elle n'aurait pas osé lui désobéir. De haute taille, de belle tenue, portant avec noblesse le costume de cérémonie, ample et traînant, il devait se distinguer par la longueur de sa barbe et une abondante chevelure tombant sur ses épaules.

Dans les sacrifices à Rughévite, les victimes humaines furent immolées avec autant de régularité qu'elles l'avaient été dans des temps plus reculés sur les autels de pierre. Ce n'était pas assez. A la suite d'entreprises dont ils avaient eu à se louer, les guerriers lui apportaient les têtes

encore sanglantes de leurs ennemis tués en combattant. Pour comble de dégoût et d'horreur, que l'on se représente les prêtres buvant le sang qu'ils viennent de répandre, croyant s'approprier par cet odieux breuvage, la connaissance des événements futurs et le don de prophétie.

Porévite, adoré aussi à Rughen sans aucune signification précise, avait cinq têtes et ne portait point d'épée. Peut-être était ce l'image du concours prêté par l'intelligence aux affaires civiles discutées entre les anciens du peuple, dans des assemblées délibérantes, comme serait la réflexion, la prévoyance, le plan, la finesse, le conseil.

Porénoute, idole supportant quatre visages et un cinquième incrusté dans la poitrine, qu'elle tenait de la main droite par la barbe, lui pressant le front de la main gauche, paraît avoir été invoqué sous le nom du dieu des Quatre Saisons.

Certainement les dieux de Rughen étaient regardés comme les plus éminents par le peuple slave. Cependant toutes les idoles n'avaient point quitté le continent pour se réfugier en un lieu plus sûr, ou pour faire place à de nouvelles divinités sorties de fondations plus récentes. Des prêtres courageux voulurent-ils continuer de garder en deçà de la mer leurs anciennes idoles, quoique

inquiétés par les Germains dans les premiers siècles et plus tard par les Goths? y furent-elles rapportées alors que les Slaves, formant plusieurs peuples dans une même nation, et jetant la terreur jusqu'au cœur de l'Empire grec, se trouvaient assez forts pour n'avoir plus rien à redouter de leurs voisins? Ce qu'il y a de certain, c'est que tandis que Rughen appelait les adorations incessantes des Slaves de tous noms et de tous pays, d'autres dieux et quelques temples situés dans les environs de la Baltique, jouissaient d'un renom qui leur attirait de nombreux visiteurs. Nous devons citer, après Stettin, le temple de Rhétra, vieille ville du Mecklembourg, assise sur le lac de Tollen [1].

Il serait difficile de discerner lequel des temples d'Arcon ou de Rhétra, méritait le plus l'admiration des idolâtres. Pour aucun, il ne devait être tenu compte de la grâce, de l'élégance, de la beauté des matériaux ou des formes, tout au plus d'une architecture de convention. Il paraîtrait que celui de Rhétra était plus chargé de sculptures que ses concurrents, plus encombré d'images. Entourant les idoles, elles leur

[1] Là se trouve actuellement le village de Pritwitz.

composaient un cortége, et pouvaient passer pour une cour de divinités de moindre valeur. Des crapauds, des serpents, des lézards rampaient à leur base et participaient à la dévotion suscitée par l'effroi, et acceptée par une trop naïve crédulité, devant la représentation d'objets disgracieux, laids, repoussants et même nuisibles. Du reste, là et partout, la laideur fut le type divin pour les Slaves. Avec des mœurs aussi féroces que les leurs, n'étaient-ils pas forcément condamnés à servir des dieux créés à une sinistre ressemblance ?

Les enseignes militaires étaient réparties entre les deux temples. Sous la protection de Sviatovid, les Vendes de la Baltique avaient déposé leur étendard de guerre à Arcon. Ils se vantaient qu'il était plus grand, plus éclatant, plus glorieux que ceux des autres peuples slaves. Ils ne manquaient pas de venir le chercher la veille du jour où leurs bandes devaient aller à une expédition et de le rapporter dès qu'elle était finie. Ce drapeau exerçait l'influence d'une divinité de premier ordre. Les Vendes disaient qu'il donnait au guerrier couvert de ses plis, avec la victoire, l'autorisation de transgresser toutes les lois, d'outrager impunément les idoles qu'ado-

raient leurs ennemis, même si elles représentaient leurs propres divinités.

A Rhétra, on s'inclinait avec la plus grande déférence devant une enseigne unique en son genre. Elle portait un dragon en cuivre, rivé au bout d'une hampe surmontée de têtes de femmes ayant les mains armées [1]. Dans ce même temple se trouvaient réunies plusieurs idoles accessibles tour à tour aux vœux de leurs partisans. Zibog y était servi comme dieu de la terre. Ipabog semble avoir été une seconde divinité adorée par les chasseurs, ou bien la répétition de celle qu'on adorait à Arcon. Ses vêtements étaient comme ceux de l'autre idole, parsemés des signes descriptifs d'une Diane chasseresse.

Tchislobog est la déesse du temps, des heures, son nom le dit. Elle tient une lune. C'est dans la nomenclature des dieux slaves, le seul avec Jiva, qui porte le nom et des apparences féminines. Reine de la nuit, elle se montre amie des hommes en éclairant les routes avec une prévoyante bonté. Tchislobog poursuit dans les bois les sylphes ou sylvains. D'abord de taille ordinaire, se rapetissant à volonté, pour lui

[1] Celle-ci devait être la plus ancienne et rapportée de l'Inde : que l'on se souvienne des enseignes chinoises.

échapper, ils se cachent sous l'herbe ; si elle persiste, ils montent invisibles à la pointe des arbres. De là, lorsqu'elle vient à se glisser à travers le feuillage, on prétend qu'ils raillent impunément la lueur argentée qui les a tout à l'heure si fort effrayés. C'est une divinité des plus aimables, exacte dans ses évolutions nocturnes et protectrice des voyageurs.

Némissa commande aux vents et doit présider au jour. Le dieu a sur la tête, alternant, des ailes et des rayons. Les ailes annoncent qu'il plane dans les airs, maîtrise les vents ; les rayons donnent la clarté qui réchauffe les mondes de l'aube au crépuscule. Sur ses flancs s'agite l'alouette matinale prête à s'envoler pour gagner l'espace.

Mais l'idole par laquelle Rhétra était infiniment rehaussée s'appelait Radegast. C'est le dieu de l'hospitalité. Près de sa personne se voit un lit de pourpre et une petite idole en or. Ces deux accessoires que l'invention slavonne assimilait à la représentation d'un foyer domestique, préparé pour devenir le leur, était un appel fait aux passants en quête d'un asile. Après avoir reproché aux Slaves de s'être plu à donner à leurs dieux une physionomie répulsive, on se

serait cru autorisé à penser que cette divinité, plus que bienveillante, puisqu'elle se réservait les pratiques affectueuses de l'hospitalité, aurait gardé les dehors d'un accueil agréable. Il n'en était rien. Radegast était plus laid que le plus disgracié de tous. Il lui avait même été refusé un visage humain. Sa tête était celle d'un lion et au-dessus, sorte de cimier, une oie se fixait par les pattes dans sa crinière ébouriffée. Une tête de buffle se collait sur sa poitrine. Il tenait une énorme hache à la main. Cependant, pour justifier son emploi sous cet aspect dur, incomparablement sauvage, il devait y avoir des emblèmes sous-entendus que ses fidèles avaient toujours dû comprendre et interpréter : si la tête de lion et la hache étaient et voulaient être des menaces, ne prévenaient-elles pas à l'avance que le dieu de l'hospitalité était armé de courage et de fer pour défendre l'homme indifférent ou ami qui viendrait s'abriter sous son toit? L'oie, empruntée aux annales du Capitole, pouvait signifier la vigilance dont il serait entouré ; la tête de buffle, la nourriture promise. Toutes les prévenances, tous les égards, tous les engagements d'une hospitalité qui cherche à surmonter jusqu'à la moindre hésitation semblent à ce compte s'être

rassemblés dans un tout à sa louange : son attitude et ses attributs. En jugeant par induction : « Entrez, voyageurs, disait le lit de pourpre ; vous êtes fatigués, le repos vous attend. » — « Ne craignez aucune trahison, » disait l'idole en or, métal symbolique de la franchise. Quant à la hache levée, elle devait ajouter : « Vos ennemis sont les miens. Tant que vous serez mon hôte, je serai votre frère, je veille sur vous, je vous garde, je vous défends. » Il est à remarquer que pas une autre mythologie ancienne, asiatique, européenne, n'a réservé un dieu et un culte apparent aux devoirs sacrés de l'hospitalité. Il faut que par la plus surprenante des oppositions, il se rencontre chez la nation d'Europe la plus barbare au moyen âge. Sa générosité est dans le sang et durera. Elle fut assez vivace pour survivre à tous les chocs et aux révolutions survenues chez elle depuis lors. Selon le temps, quand il aura été imbu de christianisme, ce noble sentiment brillera entre toutes les qualités des Slaves. Il en sera, avec sa raison d'être, le lien, l'attrait et le charme.

A Rhétra il y avait un lac que le plus téméraire n'approchait qu'en tremblant. Il était habité par un génie solitaire, investi de soins bien graves,

bien utiles sans doute, mais aussi désagréables qu'utiles. Ses apparitions n'annonçaient jamais que des malheurs. On le voyait chaque fois qu'un danger était au moment de frapper les tribus. Dans ces circonstances pressantes, il revêtait la forme d'un sanglier, nageait entre deux eaux et venait se jeter sur la rive, en poussant des cris affreux. Après quoi la voix éteinte, le poil hérissé, les yeux injectés de sang, le génie retournait se précipiter dans les flots sous lesquels il disparaissait.

Quelques dieux grecs, romains, scandinaves, admis, légèrement déguisés, dans les temples slaves, s'y trouvaient relégués au second plan. On les avait adoptés plus à Rhétra qu'autre part. Il n'est pas besoin d'y insister non plus que sur les usages sympathiques pleins de gaieté empruntés à l'étranger : assemblées, mêlées de chants et de danses, fêtes champêtres au renouvellement des saisons, promenades de village à village, les bandes folâtres munies de torches flamboyantes et marchant au bruit des chansons, idylles en prose, divisées par couplets, toutes pratiques observées sur la Vistule et en Bohême notamment [1].

[1] Voir l'*Histoire de Russie* de Karamsin.

Il fallait se borner. On a cherché simplement à indiquer d'un trait rapide les dieux uniquement nationaux, les divinités pouvant, ainsi que les attributions qui leur étaient accordées, et la connaissance des vœux de la multitude, aider à analyser le caractère des Slaves, caractère hautain, orgueilleux, inflexible, tant qu'il n'a pas été adouci par des intérêts civilisateurs. Toute religion a laissé une empreinte sur le peuple qu'elle a touché, gouverné surtout. Il doit être avantageux de lui demander des indications à défaut de renseignements plus exacts, avant de rendre un jugement sur les événements et les hommes ayant marché sous son égide. Cette esquisse a une portée autre encore et plus déterminée : elle doit servir à faire prendre une juste opinion de ce qu'il a fallu de chaleur au rayon divin pour percer des couches aussi épaisses d'erreur et de barbarie, quelle lutte se sera engagée entre la vérité et le mensonge et combien la victoire de l'Évangile sur les menées de l'esprit du mal a dû transporter de joie le monde chrétien, le jour où elle fut proclamée définitive en Russie.

Un essai pour amener les habitants de Rhugen à renoncer au paganisme avait été fait dans le VIIe siècle. Saint Colomban, après avoir évangélisé

l'Angleterre, l'Écosse, les fils des Druides dans la Cornouaille gauloise et quelques peuplades allemandes, se rendit dans le pays des Slaves avec le projet de leur prêcher la foi chrétienne. Découragé par leurs mœurs qu'il y trouva, et qui surpassaient en férocité toutes celles qu'il avait rencontrées jusqu'alors, le saint se retira déclarant qu'il était superflu pour le moment de chercher à faire entrer ces barbares dans les voies sereines de la morale de Jésus-Christ.

CHAPITRE III

LES SLAVES DU VOLKOFF. — LES RUSSES EN SLAVIE.
LE CHRISTIANISME A KIEF.

Toutes les fractions du peuple Slave n'avaient pas acquis la grande renommée des Vendes. Il s'en trouvait une dont on ne parlait guère, si même on en parlait, parce qu'elle s'était tenue éloignée du contact des nations germaines autant que des invasions asiatiques. Elle demeurait de l'autre côté de la Dvina, à l'est, près de la source du Volga, dans les forêts, à peu de distance de quelques peuplades finoises que les Slaves primaient par leur instinct guerrier, leur énergie et l'activité de leur population. Toute incertitude à son égard cesse du moment où il est possible de consulter le chroniqueur Nestor, appelé à éclaircir les commencements de l'histoire de Russie. A partir de 859, il faudra recourir à lui. Nestor

vivait encore en 1097. Il a fourni un tableau de la Slavie au IXᵉ siècle, avec ses divisions entre un certain nombre de tribus, possédant le sol sans qu'il ait pu spécifier depuis combien de temps. Puisqu'il laisse toute latitude, on peut supposer deux faits, possibles également, et choisir : Ou les Slaves du Dniéper, pour éviter le passage des Goths, que leur roi Ermanaric avait conduits de pays en pays, des Palus-Méotides aux mers septentrionales, émigrèrent vers le nord et s'arrêtèrent au lac Ilmen, ou une excursion slave partie du centre national, bien antérieurement, frayant sa route autour de la mer Baltique, et entrée par le nord, après avoir chassé les Finois devant elle, aurait marqué sa première station au même point, le lac Ilmen. Ne trouvant pas à s'y établir tous ensemble, comme ils s'en étaient flattés, l'arrière-garde, les bonnes places étant déjà prises, se serait fait une trouée dans les forêts, quitte à descendre du nord au sud, méthodiquement. Le plus vraisemblable est que, de chaque côté, on fit la moitié du chemin, soit que l'on vînt du nord, ou que l'on remontât du midi.

Les peuplades slaves se trouvaient, à l'époque du recensement de l'annaliste, à une proximité relative. Nestor les distribue ainsi qu'il suit :

Touchant au lac Ilmen et le dépassant dans la direction du lac Blanc, à l'est, les Slaves, c'est-à-dire la tribu qui avait conservé, à travers les âges et les variations de son existence, le nom primitif et patronymique. En partant du lac, tirant une ligne vers le midi et venant aboutir à la mer Noire, se trouvent les Krivitches, les Radimitches, les Viatitches, les Sévériens ou Soulitches. Au sud-ouest les Polaniens, les Loutitches et Tiverses, à l'ouest les Drevliens, les Doulèbes et Boujariens, les Dregovitches [1].

La ville de Novogorod existait aux abords du lac Ilmen, dans les premières années de l'ère chrétienne, assure Nestor. Quant à la prédiction de l'apôtre saint André, à quelle date s'était-elle réalisée ? Que ce fût cent ans plus tôt ou plus tard, au v[e] siècle. sur la montagne qu'il avait bénie, une ville s'élevait bâtie par les Slaves du sud. Eux aussi avaient été attirés par le site, ses abords, ses environs si exceptionnellement beaux. Cette ville c'est Kief. Tout en haut, attestation de son origine, au milieu de l'enceinte la plus ancienne, l'idole de Péroun, le dieu de la foudre, adoré à Rughen avec une si constante assiduité,

[1] Voir la carte attachée à l'*Histoire de Russie*, de Karamsin.

occupait un plateau qui la mettait en évidence. Le dieu slave avait accompagné les Polaniens transportés de la Vistule sur le Dniéper.

Les Polaniens étaient restés adorateurs de leurs dieux nationaux ; mais ils n'avaient pas conservé le tempérament belliqueux de la race à laquelle ils appartenaient. Dans le nord, l'occupation des terres avait créé des usages, autorisés par les précédents, que les groupes soutenaient avec opiniâtreté. C'était la guerre principalement quand il s'agissait de la revendication de propriétés usurpées. Chez les Polaniens, pas de guerres, pas de contestations, pas de ces courses d'où l'on revient plus féroce et plus riche. C'était de toutes les tribus celle qui était le mieux disposée à être policée. Mais aussi elle se montrait énervée, indifférente et molle. Au VII[e] siècle, elle n'avait pas la force de se refuser aux exigences de voisins par qui elle était injustement dominée. Incapable de se défendre contre les Khozars, et les Asiatiques ne cherchant pas à dissimuler, sous une loi fictive d'annexion, les droits qu'ils s'étaient arrogés sur les Kiéviens, Kief, ville slave, payait au Khan l'impôt d'un glaive et d'un écureuil par maison.

Il règne une grande incertitude sur l'époque

à laquelle la ville de Novogorod a été fondée, quoiqu'on sache qu'elle a été construite par les Slaves. Tout d'abord, il paraît étonnant que ce peuple, que l'on devait supposer très éloigné de toute impulsion civilisatrice, ait si bien su apprécier les choses les plus essentielles aux relations sociales. Kief et Novogorod se ressemblent. Les Slaves du nord avaient-ils, de même que les Polaniens, des idées vagues de commerce? Se disposaient-ils, en connaissance de cause, à utiliser cette variété d'aptitudes qui devaient dans la suite s'étendre et leur faire une place distinguée dans ce que l'on peut appeler l'esprit européen par la flexibilité de cette même intelligence?

On trouve rarement une position aussi favorisée que celle de Novogorod, pour devenir un milieu de population et d'affaires. Traversée par le Volkoff l'air y est vif, la santé de ses habitants s'en trouve bien et ne souffre pas de la sévérité d'un hiver couvrant la terre de glace et de neige, au moins pendant six mois de l'année. La rivière, suffisamment profonde, coule au milieu d'une plaine coupée par des forêts. Les arbres, en beaucoup d'endroits, ont envahi la plaine. Le terrain découvert est bien moindre que celui où croissent en futaies les sapins et les bouleaux.

Le Volkoff, par un courant qui ne cesse pas d'être régulier, fait communiquer le lac Ilmen, dont il vient, avec le lac de Ladoga dans lequel il se perd. De Ladoga sort un large fleuve, la Néva, qui tombe dans la mer Baltique à la pointe orientale du golfe de Finlande.

Une fois la statue de Péroun posée sur un tertre, autour des deux rives du Volkoff, des huttes de branchages contenant les familles slaves, ou plutôt un clan, s'étaient pauvrement éparpillées. Des cabanes en bois leur succédèrent. Plus tard, les maisons multipliées prirent des proportions plus étendues, et peu à peu elles devinrent des habitations spacieuses et soignées.

Au IXᵉ siècle, les Slaves étaient parvenus à changer la physionomie de Novogorod jusqu'à la rendre méconnaissable. De pauvre, elle était devenue riche; d'une bourgade, ils avaient fait une ville où le commerce florissait, activé par des marchands industrieux. Ils n'en étaient plus à se contenter d'un négoce timide et craintif. Les chefs de comptoirs ne craignaient pas d'engager des affaires avec les places commerciales d'outre-mer. Leurs rapports liés avec la Baltique par le Volkoff, le lac de Ladoga et la Néva, du lac Ilmen ils allaient chez les Finois, et au

moyen d'une longue route, traversant de part en part le continent, ils arrivaient à Constantinople.

Son renom s'était répandu à mesure qu'elle prospérait. L'alliance slave était depuis longtemps recherchée. La ligue Anséatique lui avait fait des avances. Les rois de la Frise s'étaient prêtés à un trafic continu avec la cité du Volkoff. Les voies navigables l'avaient secondé. Il n'en était pas de même pour se rendre dans la capitale de l'Empire grec. Les échanges s'effectuaient péniblement, les voyages étaient plus fatigants, plus dangereux, plus prolongés. Chanceux pour les marchandises, ils eussent été abandonnés si de grands profits n'en avaient pallié les inconvénients.

Au rapport de Nestor, les marchands de Novogorod portaient aux Grecs des fourrures, de la cire, du miel, quelquefois des esclaves qu'ils s'étaient procurés sur le littoral de la mer Baltique, les achetant des Normands, les pourvoyeurs du Nord. En paiement, ils prenaient de la pourpre, des vêtements luxueux que les femmes considéraient avec admiration, des étoffes brodées d'or et d'argent, du vin et des fruits.

Tous les ans, les principaux commerçants entreprenaient le voyage de la ville impériale.

Ils s'entendaient pour cela, et formaient des caravanes. Des chariots les mènent au fleuve. Des barques creusées dans des troncs d'arbres ne peuvent contenir que peu de marchandises et peu d'hommes ; la flottille en sera plus considérable. Au mois de mai, toutes les embarcations destinées à concourir aux transactions avec l'Empire seront rangées le long du Dniéper, non loin de ses sources, au point où il commence à présenter une belle largeur. La glace, en avait immobilisé le courant pendant l'hiver ; elle est fondue. Le flot s'est remis à circuler à découvert. C'est le signal que l'on attendait. Chacun s'agite ; l'animation se répand ; tous les environs s'en ressentent. Les barques, ont été mises à l'eau. Les ballots entassés sur la rive sont vivement embarqués. En quelques jours le convoi est organisé. Il se met en mouvement dans un ordre que chaque pavillon s'efforcera de garder. Mais le vent devient défavorable et les empêche d'avancer. Les Slaves, obligés de longer les petites villes posées sur le fleuve, font escale. Le vent tombé, les provisions de vivres complétées, la flottille gagne les bouches du Dniéper, d'où elle entrera dans la mer Noire. Pour peu que le temps se montre propice, elle abordera sans retard à

Messembria, cité grecque, la première en vue sur la côte occidentale du Pont-Euxin. Une fois à l'abri, les voyageurs prendront quelques jours pour se remettre de la traversée. Maintenant indépendantes, les barques repartiront une à une ; on les verra suivre la côte de Thrace, poussées chacune par le désir d'être la première à jeter l'ancre dans le port de Constantinople.

Les Novogorodiens avaient encore de meilleures relations avec les villes allemandes ; ils se montraient plus souvent sur leurs marchés. Au delà de la Baltique il leur était loisible de comparer les deux peuples d'Allemagne et de Slavie et les deux manières d'entendre la vie publique, quand se forme une société à laquelle on souhaite de se consolider et de durer. Pris en général, les Slaves étaient grossiers au fond et dans la forme, et portaient la marque vivante du barbare. Heureusement ils avaient rencontré dans les coutumes transmises par leurs ancêtres, quelques données, pouvant s'allier à leurs idées, et tendant à une civilisation plus avancée. Sans y avoir autrement travaillé, insensiblement, les lois étrangères auxquelles, en bien des circonstances, ils furent forcés d'obéir, se trouvèrent avoir pris de l'influence sur leur jugement. Ils crurent au droit

commun. L'honneur des sociétés paisibles, leur avait dit en Allemagne son premier mot.

Cette amélioration, sensible chez les Slaves du Volkoff, ne dépassait pas les limites du territoire de Novogorod. Les autres peuplades n'ayant pas eu des facilités aussi salutaires, n'avaient fréquenté que des tribus leur ressemblant, et elles ne participèrent point à ce changement. Elles gardèrent tous leurs défauts. Ceux-là, Slaves du premier jet, restèrent inquiets, querelleurs, quelques-uns chasseurs, agriculteurs, pasteurs, selon les occasions et les avantages que leur donnait la zone qu'ils habitaient. Un certain nombre, toutefois, avaient acquis plusieurs douces qualités au séjour des champs, où leurs mœurs avaient perdu la rudesse contractée dans les forêts. Les plus fidèles interprètes de cet état supérieur étaient les Polaniens. Équitables envers les inférieurs, affables avec les égaux, hospitaliers par devoir et par nature, on les citait pour leurs tendances à part.

Dans toutes les tribus, la femme était esclave. Le plus ordinairement, son existence, commencée par la plus triste humiliation, achetée qu'elle était sur le marché des villes, se continuait dans les soins vulgaires de la maison, dont elle était la première

servante. Les femmes filaient la laine, cousaient les vêtements, s'occupaient des enfants. A l'extérieur, elles aidaient les hommes dans des travaux plus pénibles, et même les suivaient sur les champs de bataille.

Quoique dans une situation conventionnelle, mises et gardées au plus bas de l'échelle de l'humanité, il paraît qu'elles n'avaient pas trop à souffrir : le despotisme du maître n'était pas écrasant. Ils pratiquaient d'un commun accord certaines vertus antiques, et ces vertus formaient le lien qui établissait entre eux le plus d'égalité. Ils étaient réguliers à honorer les dieux, et la préoccupation de l'hospitalité ne les abandonnait jamais. Chaque matin, la femme en quittant l'isba [1], prenait la précaution d'en laisser la porte ouverte. Elle avait préparé un repas, en prévision du voyageur qui viendrait, en son absence, s'asseoir au seuil de la cabane. Il était averti à distance par la fumée qui s'échappait du foyer, qu'il était attendu sous ce toit. Rentrant le soir, la famille se trouvait augmenté du passant attardé. Dans ce cas, la femme lui rendait des soins minutieux. Elle faisait chauffer de l'eau, lui lavait les pieds,

[1] Chaumière bâtie avec des rondins horizontalement posés et couverte en paille.

prévoyait tous ses besoins et le servait avec aménité. Avant de se retirer, on la voyait rassembler les petits présents qu'il devait emporter à son départ le lendemain.

Pauvre femme ! Résignée et dévouée, esclave dans ce monde, elle s'attend à être esclave dans l'autre. Il était compris dans le nombre de ses devoirs que, morts tous les deux, la femme aurait à servir son époux dans le royaume des ombres. Et pourtant, avant-coureur de l'amour dans le mariage chrétien, la tendresse existait entre ces deux cœurs que la haine de l'oppression aurait dû séparer. Ce rapprochement intime des âmes n'allait pas jusqu'à détendre les caractères, jusqu'à les fléchir et les faire renoncer par concessions mutuelles, aux usages de leur nation. Les hommes, à la guerre, se repaissaient de cruautés et leurs intrépides compagnes les imitaient. Le sacrifice aux idoles s'offrait toujours avec les pareilles cérémonies. A toutes les fêtes, le sang humain coulait sur l'autel des dieux. Plus effroyable sacrifice encore, si on veut les mettre en regard : la femme slave amenée par ses parents devant le bûcher qui consumait le corps de son mari, était obligée de s'y précipiter avec la folle ardeur de la mort et de se laisser brûler

vive. Cette coutume ne tomba jamais en désuétude tant que dura l'idolâtrie. Le Christianisme, purificateur de l'antiquité, se chargea de l'abolir.

Sur les frontières de l'est, différentes tribus joignaient des peuples qui n'ont laissé aucun souvenir de leur existence passée. On les nommait : Vasses, Mériens, Mouromiens, Metchéras. Ils ont été considérés comme Finois. La rivière Oka les séparait des Slaves.

Les Grecs n'avaient que faire de pénétrer en Slavie. Il n'est pas vraisemblable que les Allemands eussent trouvé des raisons pour se rendre à Novogorod. Dans le fait, pourquoi? Les Slaves venaient sur le littoral de la Baltique traiter eux-mêmes de leurs intérêts, et ne s'en retournaient que lorsque les transactions étaient conclues. Leurs correspondants n'auraient rien gagné à s'exposer à un voyage de découvertes que les tribus forestières avoisinant Novogorod pouvaient fort désagréablement troubler. On s'occupait pourtant beaucoup de cette ville. L'imagination aidant, il s'était propagé des bruits qui lui attribuaient une opulence excessive. Elle était, disait-on, riche de toutes les magnificences que les marchands rapportaient de Constantinople, riche de tout ce qu'ils pouvaient exporter, chaque année,

au nord et au sud. Partant de cette idée déjà assez exagérée, les esprits ne trouvèrent plus où s'arrêter. Ils créèrent à plaisir une Novogorod de fantaisie, belle ville, fort habitée, brillante de luxe et gardienne de trésors d'une valeur inestimable.

Plus rapprochée des Slaves, groupée sur les côtes de la Scandinavie, une nation qui ne craignait pas plus l'imprévu, que les chances aléatoires d'une excursion, recueillait au passage ce qui se disait à son sujet. Moins aurait suffi pour attirer, vers la cité que baigne le Volkoff, l'attention des Normands. Pour ceux-ci, on ne les connaissait que trop. Ils s'étaient montrés sur toutes les mers. Pas un seul pays qui n'eût à se plaindre de leurs massacres, de leurs pillages. Enfants des côtes de la Baltique, ils eurent trois noms empruntés au langage de ceux qui en parlaient. Nul n'a pu définir si les trois contrées dont ils sortaient ne donnent pas la véritable raison des noms divers qu'ils conservèrent en même temps. On les appela Normands, Scandinaves, Varègues. Ils étaient Danois, Norvégiens, Suédois. Pour les peuples, qui ne connaissaient pas leur langue et cette origine, ils restèrent les Normands, les hommes du Nord, sans autre explication de leur nationalité.

Elevés au bord de la mer, l'habitude de la pêche en avait fait des navigateurs déterminés. L'entraînement d'aller au loin, la soif du bien d'autrui, la jouissance frénétique de la destruction achevèrent de les rendre le fléau de l'Europe. Depuis des siècles, ils s'attiraient la renommée fatale qui les faisait maudire de toutes les villes maritimes de la mer du Nord, du Grand Océan et bien plus des villages, des moutiers, des châteaux que côtoyaient les fleuves dans lesquels ils parvenaient à s'introduire. On ne saurait oublier que, les voyant remonter la Loire en flottille compacte, Charlemagne pleura à chaudes larmes en disant : « S'ils font ainsi de mon vivant, que feront-ils après ma mort ? » Ces paroles attristées, les Normands devaient les rendre vraies : il n'y a sortes de ravages dont ils ne se soient rendus coupables dans les États et sous les successeurs du grand Empereur.

Les évêques, les bourgeois et les serfs les craignaient autant que les nobles et les rois. On avait ajouté aux litanies récitées dans les églises : « Des Normands délivrez-nous, Seigneur ! »

Naturellement Novogorod et son pays restreints à quelques verstes[1] de circonférence, n'ayant

[1] Un peu plus d'un kilomètre.

encore été explorés par personne, inspirèrent aux Normands le désir de faire une reconnaissance vers le lac Ilmen. Quand le moment leur parut opportun, un chef varègue arma une escadrille et la mit en mer. Très au courant de la direction que prenaient les Slaves venant apporter leurs articles de commerce sur les côtes allemandes, celles de la Frise et de la Scandinavie, ils n'eurent pas à hésiter. L'an 859, l'expédition marcha droit devant elle à l'orient. Une fois dans la Néva, elle tourna au nord ; après l'avoir remontée, elle n'eut qu'à franchir le lac Ladoga et se laisser aller sur le Volkoff pour trouver Novogorod.

Quelle dut être l'épouvante des Slaves, bien qu'ils eussent été avertis par les comptoirs qu'ils entretenaient en permanence sur le passage de leur marine de transport, quand ils virent ces pillards d'Europe, sur lesquels ils étaient parfaitement édifiés, s'approcher de leur ville ! Dans un mouvement intempestif de fière résolution, le peuple avait de lui-même demandé à se défendre, porté à tout essayer pour les repousser. Mais il dut aussitôt le reconnaître, il ne savait comment s'y prendre ni à qui s'adresser pour le commander. Avec intention, on avait à Novogorod délaissé les exercices militaires et oublié les plus

simples notions de la guerre. Les magistrats suffisant à gouverner la cité sous le régime de la paix, n'avaient pas prévu qu'ils pourraient être appelés à diriger les Novogorodiens autrement. Dans leur ignorance ils devaient se refuser à les conduire contre des guerriers rompus au métier des armes. D'ailleurs, se disaient-ils, l'excitation du peuple tomberait infailliblement devant le premier échec pour le laisser démoralisé en face des Scandinaves, d'autant plus irrités que les Slaves se seraient, bien ou mal, mais cependant défendus. Le conseil donné par la sagesse était de traiter avec ces perturbateurs du repos des nations. Les Slaves, ramenés à réfléchir, comprirent que c'était le parti le plus sage. Les Normands, avisés que les plus raisonnables l'avaient emporté, firent des propositions. Les principaux de Novogorod les acceptèrent sous le coup de la nécessité, ils passèrent des conventions. De toutes celles qu'on stipula, la plus onéreuse autorisait les pirates Normands à frapper d'une forte imposition chaque habitant de la ville. Les suivantes, paraît-il, semblèrent plus supportables, car elles n'ont été relevées nulle part.

D'après la tournure inespérée qu'avaient prise

leurs prétentions sur les Novogorodiens, les hommes de la Baltique furent entraînés à pousser plus avant dans la contrée. C'était bien imprudent. Ils auraient à marcher au hasard des bonnes ou des mauvaises rencontres. Privés d'indices, même approximatifs, il leur fallait chercher la situation des rivières et deviner la distribution des forêts. Ils ne savaient pas qu'elles étaient bordées de loin en loin par quelques sentiers aboutissant aux cabanes les moins enfoncées dans les bois, tandis que dans le centre s'était retiré le gros de la peuplade. Il leur restait aussi quelques doutes sur les mœurs et le degré de sociabilité des populations. Comment seraient-ils reçus? La confiance est le levier de la fortune. Encore cette fois les projets des Varègues réussirent. On était surpris, on eut peur. Ils prélevèrent un impôt sur les Slaves du lac Ilmen, plus à l'ouest, chez les Tchoudes, à l'est sur les Mériens, au sud chez les Krivitches, placés en vedettes aux sources du Volga et de la Dvina. A la suite de ces exploits, accomplis avec la hardiesse que donne le bonheur, quand il est habituel, les Normands se retirèrent, n'ayant qu'à se féliciter de leur campagne.

En Scandinavie la race s'est conservée aussi belle

qu'elle était alors ; c'est une des plus charmantes qui existent. Quoiqu'ils paraissent en cela les préférés des dieux, les Normands durent s'étonner de la beauté des Slaves. Les hommes étaient grands, avec une taille bien prise et les mouvements nobles. Les traits réguliers, fermes et expressifs du visage dénotaient que s'ils étaient farouches, l'intelligence ne leur faisait pas défaut. Les femmes avaient la peau blanche, les yeux bleus, le front bien fait, les membres développés ; d'une extrême fraîcheur, avec leurs rudes cheveux, dorés, épars, elles présentaient un type sauvage, mais superbe.

A leur retour les Scandinaves étaient persuadés qu'ils rapportaient de cette excursion des droits sur les peuplades pressurées avec tant de facilité. De 860 à 862, ils firent le même trajet que précédemment, et sommèrent les mêmes Slaves d'avoir à payer un tribut pareil à celui consenti deux ans auparavant. Une réponse évasive leur fut retournée. Déçus dans leurs prétentions, croyant apercevoir chez les Slaves du mauvais vouloir, ils les menacèrent d'avoir recours, pour les contraindre, à des mesures de violence. A cette manière de s'exprimer, blessés dans leur orgueil, les Slaves opposèrent un refus

catégorique. Les Varègues insistèrent sans en rien obtenir. Or, pendant le temps qu'ils employaient sincèrement en négociations, les Slaves avaient envoyé des exprès avertir leurs voisins de la présence des Normands sur le lac Ilmen, des demandes exorbitantes qu'ils mettaient en avant, les engageant à s'unir à eux pour repousser cette nouvelle invasion. Cet appel est très-bien accueilli, plusieurs tribus s'entendent, s'arment, se réunissent, marchent et arrivent.

Dès qu'elles paraissent au milieu de leurs frères, les conférences sont rompues. Les étrangers attaqués avec un ensemble parfait, sont obligés de reculer. Vigoureusement poursuivis, rejetés au delà des frontières, ils regagnèrent, désappointés, les fiords[1] de la Scandinavie.

Durant des siècles, les Slaves avaient conservé une forme de gouvernement qui avait pour base une liberté absolue, sans surveillance, sans contre poids. Elle devenait, sous le moindre prétexte, un motif de révolte ou de guerre intérieure. Pas de chef de tribu ; pas de lois générales ; chaque groupe se suffisait et se montrait jaloux de n'obéir à qui que ce fût. La famille était gouvernée au

[1] Petits golfes où s'abritaient les flottilles.

caprice du père ou d'un frère aîné. Ils avaient gardé le privilége d'élire leurs généraux avant de partir pour la guerre, et de les révoquer s'ils le voulaient. Maintes fois, enseignes déployées en face de l'ennemi, au moment de se porter en avant, ils refusèrent de se soumettre au commandant en chef. En bien des rencontres, ils durent à cette insubordination d'engager le combat l'armée en désordre, certains d'avance d'une défaite dont ils étaient la cause première. Heureux quand un courage surhumain, la ruse, une vigueur herculéenne, venait suppléer à ce qui leur manquait du côté de la docilité militaire. Les expéditions terminées, les guerriers retournaient aux villages bâtis au fond des bois, pour recommencer leur vie de chasseurs, dans la forêt composant en majeure partie le territoire appartenant à chaque tribu.

Quand les Varègues avaient fait leurs deux tentatives en Slavie, par suite de l'action destructive du temps, de grands changements s'étaient opérés dans l'organisation des tribus. Des idées raisonnées de discipline, d'autorité, commençaient à se faire jour. Un chef était élu par peuplade. Il réunissait des pouvoirs militaires et civils. Général, obéi toutes les fois qu'il s'agissait d'aller à la guerre,

il devenait boyard ou knès, chef civil et autoritaire, sitôt que la paix était faite. La nation s'était néanmoins réservé quelques garanties de nature à tempérer ce despotisme, s'il dépassait les bornes dans lesquelles il avait convenu au peuple de le renfermer. Quelques conditions lui étaient imposées. Il était interdit au chef, en bien des cas, d'agir d'après sa seule volonté. Il devait rendre ses arrêts, toujours exposés à être discutés en public, au milieu d'une assemblée où le knès avait réuni tous les anciens de la circonscription : à ceux-ci de l'approuver ou de le contredire. Leur veto était concluant et décisif. Par un règlement, preuve de sage prévoyance, dans la supposition que la divergence d'avis amènerait parmi les délibérants des disputes suivies de voies de fait, où il en irait de la vie, on ne pouvait s'y présenter armé.

Les décisions plus importantes, celles qui touchaient aux grandes questions : politique, lignes de démarcation entre deux peuples, paix ou guerre, étaient soumises à un contrôle plus sévère. Une diète formée des chefs des tribus intéressées, assistés d'hommes entendus en affaires, revoyait les plans des conseils de village. Les prétentions, les droits de chaque parti pesés, elle

se prononçait à la pluralité des voix, ordinairement guidée par la modération et conseillée par la justice.

Trop souvent les peuples ne ratifiaient pas la sentence rendue par la diète. Revenant à des habitudes qu'ils n'avaient pas assez oubliées, poussés par un levain de jalousie de tribu à tribu, ou bien par un mobile qui ne s'expliquait pas, ils déclaraient méconnaître le jugement et demandaient à décider le litige au moyen des armes. Les chefs au lieu de calmer cette effervescence, et bien qu'ils en craignissent les suites, faisant abnégation de leur opinion émise à la diète et au Conseil, ne voulant pas renoncer à la prépondérance acquise, les soutenaient. Il ne leur en coûtait pas de se contredire. Ils avaient voulu la paix, ils faisaient la guerre. C'était mettre à grand prix la faveur de commander. Il paraît que le pouvoir, qu'il s'exerce sur la barbarie ou la civilisation, fascine l'esprit, peut aisément corrompre, et que le perdre devient plus douloureux qu'il n'est doux de l'obtenir.

Se retirant des forêts, quelques portions de tribus avaient bâti des villes. Nestor nomme Isborsk, Polotsk, Smolensk, Lubetch, Tchernigoff, au nord; Novogorod, Kief, au sud, leur avaient

servi de modèles en raison de leur ancienneté.

Pas plus en Slavie qu'autre part, le rapprochement ne servait à faire vivre les habitants en bonne intelligence Entre peuples limitrophes, un contact obligé paraît devoir provoquer inévitablement des difficultés que le moindre malentendu vient aigrir. L'histoire n'en détaille pas les faits, mais l'annaliste rapporte le résultat produit par les troubles, les émeutes, où le sang n'avait pas été épargné, qu'eurent à supporter, à plusieurs reprises, les Slaves de Novogorod, et leurs voisins. Peu après le départ des Varègues fatigués de cette lutte, infailliblement ruineuse, s'en prenant à leur commerce, de même qu'à leur système de liberté pondérée, le pays déchiré, les familles désunies, la propriété individuelle mise en péril, un parti plus audacieux qu'on ne devait s'y attendre, eut le courage de proposer, comme vrai moyen de rétablir la concorde, un expédient qui dut apparemment à ses termes excessifs, la fortune d'être prise en considération. Une voix s'éleva à Novogorod qui dit :

— Cherchons un prince qui nous gouverne et nous parle selon la justice [1]. —

[1] Nestor.

Cette ouverture, quelqu'étrange qu'elle dût paraître, se trouva du goût des Slaves. Toutes les tribus en dissentiment consultées, y donnèrent leur approbation. Il fut convenu qu'en vue d'une conclusion pressée, on demanderait aux Scandinaves le chef pacificateur qu'ils souhaitaient.

Jusqu'à un certain point, dans les districts où ils étaient passés, les Varègues avaient, en résumé, laissé dernièrement d'assez bonnes impressions : ils s'étaient montrés relativement accommodants. Leur grand et parfait mérite à l'heure présente, c'est qu'on avait appris que parmi eux régnait une autorité énergique et une soumission gardée avec dignité. Ils possédaient des lois rigides et leur devaient la consistance nationale, l'unité dont les Slaves étaient complétement dépourvus. En appelant les Varègues, un semblable avantage devait s'introduire dans leur pays et leur rendre le service de les faire sortir des incertitudes, des discordes qu'ils sentaient les ébranler à coups redoublés. Les envoyés, nommés exécuteurs de la résolution prise par les Slaves : Tchoudes, Krivitches, et d'autres encore, les délégués de Novogorod, s'embarquèrent sur le Volkoff pour s'en aller porter leur proposition en Scandinavie. Ils abordèrent

chez les Varègues-Russes. Toujours Scandinaves, les Russes tenaient leur nom de la province qu'ils habitaient au midi de la Suède, appelée Ross-Lagen.

Les Novogorodiens aussitôt débarqués, demandèrent auquel des anciens ou des chefs ils devaient parler, ayant à leur faire des communications importantes. On leur répondit : « Nous avons des princes. » S'étant informés comment ils pourraient les entretenir, ils eurent très-vite accès auprès des princes Varègues.

Le plus âgé des Slaves, s'avançant au milieu du cercle qui s'était formé pour les recevoir, dit :

— Princes de la Varégie, notre pays est grand et tout y est en abondance ; mais l'ordre et la justice y manquent. Venez prendre possession du sol et nous gouverner [1]. —

Ces quelques mots prononcés, ils se retirèrent.

Se voir appelé à prendre la plus enviable autorité, donnée de la main à la main, comme on ferait d'une succession royale ; devenir maître d'un pays, le concours empressé des populations garanti, se présentait comme une perspective trop flatteuse pour laisser supposer que le choix

[1] Nestor.

de celui à qui devait revenir une telle destinée, n'ait pas donné lieu à bien des discussions; mais de ceci, les détails se sont perdus dans la grandeur de l'objet principal. Trois princes Varègues-Russes de gré ou de force, l'emportèrent sur leurs compétiteurs; prince signifie en Varégie, puissant, courageux, redouté. Ils se nommaient Rurik, Sinéous, Trouvor. L'annaliste ajoute : « C'étaient trois frères. »

Les lueurs matinales de l'aurore venaient de marquer l'horizon, à l'est de la Scandinavie. Les flots qui baignent ses bords paraissaient endormis. Ils n'avaient ni mouvement ni murmure. Des roches à larges découpures en défendent les côtes au Sud; légèrement éclairée sur les cimes, elles avaient leurs bases plongées dans l'obscurité. Une animation inusitée sur la grève paraissait accuser de lenteur le lever du soleil. Des anfractuosités de la côte, des embarcations à plusieurs rangées de rameurs, portant au mât une voile carrée, sortaient sous les efforts de tous leurs avirons. Elles glissaient, effleurant l'écume soulevée et se dirigeaient vers l'entrée d'un golfe, où plusieurs barques prêtes à prendre la mer les attendaient. Au rivage, une réunion d'hommes, de femmes, d'enfants, se mouvait dans cette con-

fusion qu'entraînent les apprêts d'un départ. En effet, Rurik, Sinéous et Trouvor étaient au milieu, s'occupant à régler l'ordre des navires appelés à faire route pour Novogorod. En outre, des guerriers portant le costume dont ils se couvrent en expédition, les entourent. Les chefs ont revêtu une cotte de mailles, les soldats des vestes de cuir où sont cousus des anneaux de fer, autre vêtement de défense. Ils portent des casques pour coiffure. Les femmes de distinction, retirées des cercles où l'on s'agite, se sont enveloppées de longs voiles qui doivent les garder du froid ou préserver leur beauté. Ces voiles se plissent en draperies gracieuses autour de leur taille élégante. Les enfants, bercés au bruit de l'océan, accourent à lui comme à leur père. Toute cette foule se disposait à suivre Rurik. Elle se disait qu'après avoir comblé les Normands pendant bien des siècles, la fortune ne les abandonnerait pas au moment où ils paraissaient recevoir ses plus hautes faveurs. Les Varègues-Russes partant paraissaient exciter l'envie des Scandinaves qui ne les suivaient pas. Tous ceux qui se disposaient à s'éloigner mettaient pour leur compte un joyeux empressement aux préparatifs. Pour eux aucune patrie ne vaut le pays où ils gouver-

neront. Ils s'expatrient exempts de regrets, quoique ce soit pour toujours. (862.)

Les Russes sur les navires, les voiles flottent au vent du large.

Les princes vont entrer en Slavie avec des titres ne pouvant ce semble prêter à aucune équivoque. Accoutumés à prévoir, ils sont décidés à s'y maintenir par la conquête, si les Slaves viennent, par impossible, à changer d'avis à l'égard des pouvoirs qu'ils leur avaient conférés. Pas plus que l'aigle, jamais les Scandinaves n'avaient laissé échapper la proie tombée à portée de leurs serres ; ils ne donneraient pas en Slavie, où la partie était si bien commencée, une preuve d'inertie ou de faiblesse. Reprenant la route par où passèrent leurs prédécesseurs Normands, les princes abandonnent la Baltique, ils naviguent sur la Néva, le lac de Ladoga et touchent à Novogorod.

Ils se présentent fièrement et sont accueillis avec satisfaction. On en attend la tranquillité ; ils pourront exercer une autorité sans mesure. D'abord, Rurik et ses frères prirent position en étendant leurs prérogatives aussi loin que la préparation des esprits pouvait le permettre. Ils choisirent des terres, et de ces terres ils se cons-

tituèrent des domaines princiers. Ils s'y établirent à part des tribus, ce qui parut tout naturel aux Slaves, car il n'y fut fait aucune opposition. Rurik avait fixé sa résidence le long du Volkoff, du lac Ladoga à Novogorod ; Sinéous, à l'est, sur le lac Blanc, chez les peuples finois ; Trouvor, près d'Isborsk, ville appartenant aux Tchoudes. Cette distribution se fit à l'amiable.

Mais la paix que les Varègues-Russes devaient imposer aux Slaves, la paix qui était inscrite sur les drapeaux de leur union, eux-mêmes ne pouvaient l'observer longtemps. Une prescription impérieuse, qui ne souffrait pas de temporisation, leur ordonnait la guerre. Chaque fois qu'un chef scandinave, sous quelque condition que ce fût, recevait un territoire, ou s'il l'avait gagné à la pointe de son épée, il jurait par Odin de se vouer à l'agrandissement de son avoir et de ses pouvoirs. Son ambition se trouvait soutenue d'un précepte.

Moins que tout autre, Rurik aurait pu manquer à ce serment. Il avait contracté des dettes payables à courte échéance vis-à-vis des Varègues-Russes dont il s'était fait suivre. Il leur avait promis plus peut-être qu'il ne pouvait tenir. Lequel d'entre eux eût quitté une vie d'aventures, plaisant à des esprits enclins à toutes les audaces,

lui offrant mille occasions de fortune, s'il n'avait cru trouver sous l'autorité des princes de larges compensations ? En outre de ce qu'ils espéraient dans le butin des guerres à venir, le plus grand nombre avait exigé de Rurik quelque chose de plus positif que des promesses : des gages, c'est probable. Afin de procéder par ordre, il donna à ses deux frères une importance semblable à la sienne, en créant pour Sinéous et Trouvor des souverainetés indépendantes. Il n'eut qu'à s'en louer : les liens du sang, un intérêt commun surent établir entre les trois chefs la plus étroite amitié. Chacun gouvernait une agglomération de peuple différente et ils comprirent avec la rectitude d'un jugement éprouvé, combien il leur importait de rester unis, eux pour leur peuple, les peuples par rapport à leur sûreté.

Grave menace. Non loin des tribus soumises volontairement il s'en trouvait tenant par dessus tout à leur liberté. Pressentant le joug que ces étrangers leur préparaient, ne songeant qu'à les expulser, inquiètes, méfiantes elles épiaient du fond des forêts l'instant de se montrer. Un peu de confusion chez les sujets, des velléités de refroidissement entre les princes, auraient doublé les forces de ces complots patriotiques.

Dans ce même temps tous les compagnons de Rurik, que la naissance et la valeur autorisaient le plus à se fier à sa libéralité, n'étaient pas satisfaits de la part qui leur avait été faite. A côté des mécontents, pour le plaisir de l'être et de se plaindre, il devait s'en trouver de plus réfléchis, d'un caractère ferme, ambitieux, rêvant un brillant avenir, poursuivis par le désir de supplanter les princes. On en pouvait nommer, les suivant dans l'ombre, attentifs à surprendre les fautes des chefs, toujours prêts à faire tourner au bénéfice de leur rancune, l'orgueil de l'un, les griefs de l'autre, l'avidité d'un troisième. Excités par l'envie, guidés par l'inimitié, ils devenaient le danger le plus redoutable pour les princes. Comme ceux-ci n'ignoraient pas ce mauvais vouloir, sans cesse en garde contre les critiques, fondées ou non, ils évitèrent tout ce qui aurait pu attirer à leurs antagonistes un parti sérieux. On les vit agissant dans leurs gouvernements avec tant de ménagements qu'ils ne donnèrent prise à aucun essai de rébellion.

La politique de diversion, autant que la parole donnée à Odin, le dieu des dieux scandinaves, devait les déterminer à porter au dehors cette agitation contenue. Tôt ou tard elle se propagerait

parmi les Normands. Les idées ne tombent pas frappées à mort sur les champs de bataille ; mais elles s'y transforment. Tel qui est parti factieux en revient sujet soumis. Le génie des chefs le leur avait appris avant qu'ils en eussent fait l'expérience. Les princes donc, chacun à ses tribus, annoncèrent la guerre. Les mécontents Varègues, adoucis à l'idée de prochains combats, demandèrent à se réunir aux guerriers et à marcher sous les mêmes drapeaux. Rurik dès lors n'eut plus qu'une préoccupation : mener la guerre au mieux et la prolonger autant que faire se pourrait.

Le prince Rurik quitta Novogorod avec une petite armée bien ordonnée, joyeuse d'aller se battre. Se portant de l'ouest à l'est, il s'en prit aux peuplades slaves et finoises. Le succès ne se fit pas attendre. Partis de Volkoff, les Russes s'étendirent de la Dvina à l'Oka. Ils prirent les villes de Polotsk, de Rostorff et de Mourom. Enfin, ils soumirent le pays des Mouromiens, des Mériens et encore celui de Polotsk. Une fois de plus dans cette rencontre de nation contre nation, où le courage et l'ardeur se valaient, la multitude succomba devant la supériorité d'armement. Si des javelots, des sabres énormes,

des flèches étaient pareillement employés dans les deux camps, tandis que les Slaves, simplement vêtus de toile, n'avaient pour se préserver que de lourds boucliers de cuir, les Russes, couverts de cuirasses, leur opposaient un mur de fer. La valeur ne pouvait combler la différence. Les tribus écrasées furent, en surplus, rançonnées à discrétion.

Deux ans avaient suffi pour voir s'accomplir ces divers événements (864). Au bout de deux ans encore, en 866, Sinéous et Trouvor moururent. Rurik, d'après la loi scandinave, héritait de leurs principautés. Il demeurait alors seul maître de la Russie, agrandie par des conquêtes et déjà tout accoutumée à son commandement. De ce jour, sa situation ne devait pas être comprise de même ; elle offrait d'autres difficultés, mais aussi d'autres ressources pour les surmonter. Plus que par le temps passé, il avait affaire à ses compatriotes. Ses frères ne sont plus là. C'est à eux de former un tout de forces morales et effectives de nature à le soutenir, à prendre sa défense s'il est besoin. Plus nécessaires, les Varègues-Russes devenaient plus dangereux : Rurik représentait l'autorité en principe et en fait. Réclamant de tous une obéissance absolue, il

restait l'objet unique de leurs attaques découvertes ou cachées. Ils lui devenaient indispensables et nuisibles. Ce flot indompté était une barrière. S'il ne lui servait de rempart, il lui deviendrait un obstacle, insurmontable peut-être. Pour couper court à ces alternatives, Rurik avait un moyen : il pouvait disposer de vastes étendues de terres et de forêts ; il lui était permis de les employer à acheter l'approbation et l'assistance des Russes dont les sentiments devaient l'inquiéter.

Ces considérations l'amenèrent à conclure que, s'il voulait se les attacher sans retour, il fallait leur donner un intérêt à la perpétuité de son pouvoir personnel. Les espaces conquis ne pouvaient recevoir une destination plus utile. Il en composa de grands fiefs, c'est-à-dire des souverainetés territoriales au second degré, à la condition expresse, jurée par les titulaires, de remplir les obligations que leur créait la reconnaissance de Rurick pour leur suzerain. Ainsi des guerriers hostiles auparavant se trouveront, à présent, sortis de la foule, satisfaits de leur sort. En établissant le système féodal, Rurik se donnait des défenseurs et perdait des envieux. Pour mieux établir sa suprématie, inséparable de sa théorie,

toute hiérarchique, il prit le titre de grand prince, prince au-dessus des princes. Ce titre, tout nouveau en Europe, restera en Russie l'appellation du chef de la maison régnante, pendant bien des siècles, et tant que le pays vivra de sa propre substance, de ses propres traditions. Celui de Tzar, César, sera une importation de Constantinople.

La donation de ces terres, majorats titrés, ne pouvait être si prodiguée qu'il n'y eût quelqu'un d'oublié parmi les Varègues croyant y avoir des droits. Deux guerriers, gens de bravoure et d'honneur, se trouvèrent injustement exclus et profondément blessés du partage. C'étaient Ascold et son frère Dir. Accusant le grand prince d'ingratitude, lui reprochant de ne se soucier que de ses favoris, ils songèrent à se séparer tout à fait de lui. Avant peu, ils n'eurent plus qu'une même pensée : se composer une petite troupe de guerriers, distraite des enrôlements faits par Rurik, et courir avec elle les chances d'un déplacement quelconque.

Ascold et Dir savaient tout ce qu'ils pouvaient savoir des pays du Nord, Baltique et Allemagne. De ce côté, tous les bonheurs étant épuisés, ils jetèrent un regard interrogateur vers le sud.

L'Orient leur apparut au milieu de sa splendeur comme un astre lumineux servant à la fois d'attraction et de promesse. Première ville du monde moderne, Constantinople était célèbre de nom et de réputation jusqu'aux déserts les plus reculés. Prêtant leur attention aux voix qui en parlaient, il n'y avait pas de retraite où le barbare n'entendît vanter les merveilles qu'elle renfermait : des armées modèles, une civilisation achevée, tout ce que les arts peuvent produire de plus riche et de plus parfait. Chaque peuple en écoutant ces récits, l'admirait et l'honorait à sa manière. La curiosité, une respectueuse estime, que l'on donne facilement à la puissance et à la richesse, devaient entraîner des hommes éblouis par tout ce qu'ils en avaient appris, en même temps qu'ils étaient attirés par l'espoir de se trouver admis quelque jour à participer à sa prospérité. Ascold et Dir obéirent à l'appel très-distinct qui les encourageait. Sous l'influence de leur ressentiment contre Rurik, ils partirent accompagnés des soldats qu'ils avaient recrutés avec la condition qu'on les mènerait à Constantinople pour y prendre du service dans les troupes de l'empereur Michel III.

Quelque peu mis au fait des chemins par les marchands de retour de la mer Noire, on peut

présumer qu'ils se mirent en route aux beaux jours de l'été. L'hiver, ils eussent été ensevelis sous le manteau blanc des chasse-neige ; au printemps, le sol détrempé par le dégel, leur eût présenté des fondrières où ils auraient couru le risque d'être engloutis.

Les Russes allaient avoir tout un grand pays à parcourir, beaucoup de traverses à endurer. Pour gagner le midi, ils étaient contraints de passer au milieu des tribus slaves. Celles qui n'avaient point perdu leur autonomie regarderaient, avant toute information, ces Varègues de si haute et fière mine comme des ennemis. Après qu'ils se seraient recommandés par des paroles de paix et une attitude modeste, voudraient-ils les considérer mieux ? Ils allaient se présenter en simples voyageurs, mais parviendraient-ils à leur faire comprendre qu'il n'y avait, sous cet air de bonhomie, aucun projet de profiter d'un moment d'abandon pour les soumettre par les armes ou par intimidation? L'exemple récent des Tchoudes et des Mériens ne pouvait qu'effaroucher leur amour de l'indépendance. Tout ce qui rappellerait le destin des voisins asservis, le langage, le harnais de guerre serviraient à les faire soupçonner. Aussi les Russes marchèrent-ils par

choix à travers les forêts. Ils s'ouvrirent un passage avec la hache, quand ils ne trouvèrent pas un sentier battu pour les mener aux clairières, naturellement pratiquées par l'absence de quelques vieux sapins, frappés par la foudre, dont il ne restait que les souches noircies, calcinées, pendant que les branches croisées des bouleaux épargnés élevaient tout autour un vert, un impénétrable abri.

La nourriture et le coucher, on les préparait dans la journée : ayant emporté des peaux d'ours elles leur servaient de lit. Tirant avec de petites flèches empennées sur la gelinotte grise et le mélancolique coq de bruyère, fouillant à midi les ruches pleines de miel, les vivres leur étaient assurés. Le soir, pour se garer des bêtes fauves, ils regagnaient le pays découvert. Le crépuscule est clair et doux. Ce n'est pas le jour, ce n'est pas la nuit ; un voile diaphane, d'une teinte grise et argentée enveloppe le ciel et la terre dans le même sommeil. Les Varègues allumaient un grand feu ; couchés à l'entour, ils attendaient les premières clartés de l'aurore.

Les aventuriers russes avaient laissé derrière eux bien des forêts, bien des plaines désertes et plusieurs rivières. Ils se trouvèrent, un soir, au

pied d'une ville placée sur une hauteur au bord du Dniéper. Les habitants, rassurés par son élévation, n'y avaient construit aucun ouvrage vraiment susceptible de résister à un ennemi entreprenant.

C'est qu'ils étaient agriculteurs et pas guerriers. Ils s'occupaient de leurs cultures et non d'élever des ouvrages d'art militaire. D'ailleurs, ils vivaient en bonne amitié avec tous les peuples environnants. Des Varègues admirèrent le pays en plein rapport : dans les vallons, sur les collines se voyaient des vergers chargés de fruits ; dans le lointain, les épis d'or se balançaient sur leur tige, et les grands bœufs gris ruminaient dans les prairies que le soleil et l'eau couvraient d'un pâturage surabondant.

— A qui est cette ville ? demandèrent les Varègues. — Il leur fut répondu : — Cette ville s'appelle Kief ; elle appartenait autrefois à trois frères qui l'ont bâtie. Mais ils sont morts, et nous qui l'habitons, nous sommes tributaires des Khozars [1]. —

L'homme qui faisait cette réponse était un Polanien.

[1] Nestor

Le nom de Polaniens venait à cette tribu de la beauté de leurs champs. L'étendue des terres qu'ils possédaient, comprises entre le Boug et le Dniéper, était on ne peut mieux fécondée par les soins qu'ils apportaient à la faire fructifier. Le Polanien était réputé par son habileté dans les travaux champêtres. On pouvait le louer encore tant de la simplicité que de la douceur qu'il apportait dans sa vie privée. Toute famille polanienne avait un chef auquel ses membres obéissaient avec amour, parce qu'il savait allier la fermeté à la modération. Chacun vivait dans son domaine, vaste ou plus petit, exerçant des vertus paisibles. Soumis au Boyard, chef remplissant des fonctions administratives, bienveillants aux femmes, quoiqu'elles n'obtinssent que la place d'esclaves privilégiées dans leur intérieur, ils se montraient invariablement respectueux de la justice et de la parole donnée. Ils étaient estimés. On ne les accusait que d'un grand éloignement pour tout ce qui représente la vie militaire, que leurs compatriotes des forêts mettaient fort au-dessus de toutes les autres professions.

Ceux qui demeuraient dans la ville, étaient tous des gens de métiers ou bien des commerçants

que l'on chargeait d'écouler les produits de la province, par l'entremise des colonies grecques de la Crimée.

Les Russes, ayant attentivement considéré Kief, pensèrent que cette petite ville devait leur offrir ce dont ils étaient le plus pressés : un asile, la possibilité de renouveler des vêtements en lambeaux, et de réparer leurs armes. Il ne s'agissait que d'y être admis. Nestor laisse le champ libre aux conjectures sur les incidents qui les aidèrent à entrer à Kief. Il se contente de dire :

— Ascold et Dir, apprenant qu'elle était habitée par les Polaniens, qu'elle payait tribut aux Khozars, s'établirent dans cette ville, appelèrent un grand nombre de Varègues, et commencèrent à régner sur le pays. —

On ne peut s'empêcher de regretter qu'il ait été si laconique ; essayons d'y suppléer :

La troupe russe haletante était affaiblie, accablée de lassitude, dénuée de tout. On ne pourrait supposer qu'elle se soit introduite dans Kief de vive force et s'y soit implantée le glaive haut. Plutôt, les voyageurs cherchèrent à apitoyer les Polaniens, en leur disant pourquoi ils s'étaient détachés de Rurik, le long trajet qu'ils venaient de faire, et les périls auxquels ils avaient été

exposés. Les Kiéviens touchés, poussés par un sentiment d'hospitalité, irréfléchi mais naturel, leur en ouvrirent l'accès, pensant les recevoir momentanément, tout disposés à leur fournir, après une pause de quelques jours, des secours qui les aideraient à poursuivre leur route vers Constantinople.

Mais l'hospitalité slave ne mesure pas ses bienfaits. Les Russes restaient, semblaient se plaire ; on les gardait avec plaisir.

Insensiblement, il ne fut plus question de départ ; ils s'effaçaient, se disant heureux d'être si bien reçus Ce n'est qu'au jour le jour qu'ils prirent une autre figure : ils avaient su se rendre utiles, et puis se faire admirer en livrant aux Kiéviens la connaissance des arts industriels dont ils leur apportaient le secret. Les plus marquants étaient la manière de travailler le fer et le talent d'améliorer leur marine fluviale, encore subordonnée à l'ancienne routine d'un arbre creusé dans toute sa longueur. Ceci renversait les positions et rendait les Slaves leurs obligés. Par de si réels services, les Russes devaient prendre du crédit sur ces populations naïves. Les Slaves les considérant comme des instituteurs, les entourèrent de beaucoup d'égards et s'accoutu-

mèrent à reconnaître leur supériorité. Plus rusés, usant du prétexte d'un enseignement officieux, les Varègues ne cherchaient qu'à gagner du temps, caressant l'idée d'en arriver tôt ou tard à la domination avouée du pays. Sans balancer, ils avaient abandonné le projet d'aller se faire inscrire dans la garde de l'Empereur. Le hasard semblait les avoir déjà conduits bien plus loin que cette ambition ordinaire. C'est lorsqu'ils se sentirent adoptés par les Polaniens que les Russes firent prévenir les Varègues du Volkoff de ce qui se passait à Kief, leur laissant entrevoir ce qui pourrait en advenir.

Ascold et Dir savaient qu'il y avait au Nord des bataillons en proie au marasme de l'oisiveté, et que ces hommes seraient enchantés de venir les rejoindre. Dès qu'on les eut avertis, ils se mirent en marche. Divisés par petites troupes, ils arrivèrent successivement sur le Dniéper. Lorsqu'ils les trouvèrent réunis en nombre suffisant pour être militairement appuyés et ne plus avoir à craindre de se voir évincés, Ascold et Dir affichèrent leurs prétentions. Ils demandaient à devenir les maîtres de Kief, à être proclamés princes et à gouverner absolument les Polaniens. Ils furent écoutés avec plus de surprise que de

mécontentement. Pourquoi les aurait-on repoussés ? En vertu de quelle raison? Le Polanien avait aliéné une part de son indépendance, en payant un tribut aux Khozars. Qu'importait en vérité, aux Kiéviens que les Russes ou les Khozars fussent leurs dominateurs ? La reconnaissance parlait en faveur de ces derniers : ils en avaient appris à confectionner les instruments de fer dont ils se servaient ; d'après leurs instructions, la batellerie du fleuve avait été modifiée. De plus, les Slaves y gagneraient la quiétude pour l'avenir. S'ils étaient jamais assaillis par quelques peuples du voisinage, les Varègues étaient braves et ne reculeraient pas devant une guerre pour les défendre.

Tant raisonner, ne pas résister, c'était se rendre. Ascold et Dir grâce à ces réflexions, indices d'une humeur facile à se résigner, réussirent à prendre le gouvernement de la Kiovie, s'étant ménagé toutes les apparences d'un consentement national.

Une seconde principauté russe se trouvait dès lors fondée en Slavie ; l'une au Nord, celle-ci au Midi [1]. Comment les Khozars ne s'opposèrent-ils

[1] De 863 à 864. — Nestor.

pas à cette domination d'un pays qui leur était inféodé? Les résultats, cependant, en étaient clairement déduits dans les commentaires des Normands. Mais quel peuple n'a ses jours d'indolence et d'aveuglement? Ils se persuadèrent qu'en présence d'une puissance aussi forte que la leur, un groupe de Varègues ne pouvait être ou devenir dangereux ni alors ni plus tard. L'erreur des Khozars favorisa les Russes autant qu'un assentiment formel.

Aussitôt que les Varègues furent en mesure d'agir sous la garantie de leur responsabilité, il devint aisé de s'apercevoir que l'effort des princes tendait à faire prévaloir à Kief un ordre de choses en rapport avec leurs intérêts et l'unification bien entendue des Russes et des Polaniens. C'était la moitié la plus ardue de la tâche qu'ils avaient recherchée, et en y regardant de près, celle qui devait les occuper tout d'abord, comme la plus urgente et la plus délicate. Et pour y réussir, comment tenir la balance? Comment faire s'accorder un peuple agriculteur dans son essence, calme, ennemi du bruit et les valeureux Russes ayant vécu depuis l'âge d'hommes, dans le désordre, l'animation de la guerre, et qui, plus ils étudiaient le bien-être de la ville, la com-

plexion quelque peu indolente des habitants, devenaient plus hardis à les traiter comme l'on fait d'un pays conquis? Approuver les Varègues dans toutes leurs hardiesses, sacrifier les Kiéviens, par une telle partialité, Ascold et Dir jouaient leur principauté. Les Polaniens pouvaient se lasser, à la fin, de l'arrogance des Russes, ils s'en plaignaient déjà, et retirer ce qu'ils avaient laissé prendre. Pour les assujettir à une obéissance continue et au respect de leurs personnes souveraines, devaient-ils emprunter la magie du glaive, ou bien se résoudre à faire intervenir les Khozars qui se prêteraient aisément à une coalition, leur ouvrant la perspective d'une plus entière soumission du côté de leurs tributaires et aussi d'un supplément de tribut? Se livrer aux Polaniens en traitant avec sévérité des soldats compatriotes, c'était perdre le prestige que les princes n'avaient acquis que par leur concours; c'eût été changer le bon pour le pire et prendre le joug des volontés populaires au lieu d'imposer le sien. Et puis, les Russes accepteraient-ils cette situation amoindrie sans faire un éclat tout à fait nuisible à leur cause? Restait un troisième parti à prendre, le plus convenable puisqu'il était celui de la conciliation.

On n'a pas assez tenu compte aux Normands des qualités supérieures et estimables, en définitive, qu'ils employèrent chaque fois qu'ils entrevirent la possibilité de retirer de leurs victoires d'autres résultats que les fruits hâtifs du moment. On est accoutumé à les considérer ne marchant qu'avec le fer et le feu pour auxiliaires. C'est le symbole accepté du moyen âge, où toutes les questions, même le rachat du tombeau du Christ, Dieu d'amour, de douceur et de paix, fut résolu par le fer, le feu, le sang, la guerre enfin. Si l'on s'appliquait à rechercher tout ce qu'ils mirent au jour de calculs profonds, de vues précises, de décisions habiles, avant de parvenir à se consolider en Neustrie, en Angleterre, en Sicile, en Slavie, leur part de chefs intelligents, politiques, organisateurs, serait plus grande, plus équitable, et la réputation de barbarie qui leur est faite, en quelque sorte moins répulsive.

Ascold et Dir sentaient sous leurs pas le terrain semé d'embûches. Surveillant de près le mouvement des esprits, ils se dirent que, s'ils ne sortaient au plus tôt de ce cercle d'impossibilités, il irait en se rétrécissant, finirait par les enserrer et rendrait avant longtemps leur gouvernement illusoire. Comme ils ne voyaient pas d'autre

issue, ils appelèrent à se réunir pour une délibération, les plus distingués d'entre les Russes. Ici évitant de s'appesantir sur leurs embarras, motif véritable et inspirateur de l'opinion qu'ils venaient émettre, les princes proposèrent à leurs guerriers la haute visée d'une expédition contre l'Empire. Ils étaient tous hommes de guerre, ils entendirent le discours des princes, s'y intéressèrent et s'exaltèrent à sa conclusion. Le vieux courage normand avait retrouvé l'élan des courses nautiques d'autrefois. Ascold et Dir applaudis, la proposition passa d'emblée. Toutes les particularités se rattachant à cette grande décision, les précautions à prendre, les moyens à réunir furent soigneusement étudiés. D'abord il resta convenu que pour se procurer une armée sortable on engagerait non moins directement les deux nations slave et russe à se joindre aux princes de Kief. On leur promettrait qu'elles seraient traitées en tout sur un pied d'égalité y compris la répartition des profits et des récompenses.

Ces bases étant définitivement arrêtées, les princes envoyèrent avertir les Varègues du nord, en même temps que les peuplades du centre, qu'ils se proposaient de mener une expédition chez les Grecs et que ceux du Volkoff au

Dniéper qui voudraient s'y joindre n'avaient qu'à se rendre à Kief dans un bref délai.

Les courriers allant de tribu en tribu, de peuple en peuple, réunirent dans cette tournée bon nombre d'adhésions.

A leur retour, Ascold et Dir reçurent des recruteurs l'assurance qu'ils seraient sous peu renforcés par des volontaires détachés des deux peuples.

D'autres soins qui n'avaient pas absolument trait à la guerre, tout aussi importants, préoccupaient Ascold et Dir. Ils pensaient aux décisions à prendre s'ils voulaient conserver, pendant leur absence, la tranquillité à Kief. Pour que la ville restât fidèle, il allait de soi qu'il fallait qu'elle se trouvât satisfaite. Quant à l'habitant de l'extérieur, il suivrait à l'ordinaire l'avis des citadins. C'est pour affermir les Kiéviens dans le devoir, que les deux frères durent établir quelques lois extraites du code scandinave et applicables au cas présent. Les Russes du Dniéper devaient imiter les Russes du lac Ilmen ; à leur tour, ils devenaient législateurs.

Pénétrés de la fragilité des liens d'une autorité nouvelle avec un peuple qui ne s'est pas donné, que rien n'attache entièrement, ils mélangèrent avec adresse les changements qu'ils voulaient faire

entrer dans l'administration de leur principauté, aux institutions qui de tout temps régissaient les Slaves de Kief, en fait de police et autres règlements intérieurs. Sans avoir l'air d'y mettre de l'importance, ils établirent des magistratures civiles. Elles n'effrayèrent personne. Pourtant, chargées de servir d'arbitres dans les contestations privées, elles étaient au courant des affaires les plus intéressantes des familles, ce à quoi ces juges devaient de pouvoir donner des conseils et rendre des arrêts dans le sens qui convenait aux princes, et même de surveiller les penchants hostiles à l'élément militaire, qu'il était bon de contenir, s'ils existaient à un degré offensif.

Un homme sage, prudent, ayant été nommé représentant d'Ascold et Dir, l'initiative en toute rencontre lui avait été laissée. Il allait commander à une garnison varègue, faible mais très-sûre. On crut alors avoir assoupi suffisamment bien des murmures et quelques reproches.

Les princes s'étaient bien gardés de s'en prendre à cette justice d'apparat que l'on rendait à Kief comme chez les autres Slaves, en assemblées publiques, à l'abri des grands chênes, et sous la protection du dieu Provê. Ils poussèrent la condescendance plus loin : se réunissant aux

Kiéviens pour la célébration de leurs fêtes votives, sacrifiant avec eux à des divinités dont ils ne se souciaient pas, délaissant en apparence Odin pour Péroun, ils portaient avec un zèle non moins démonstratif que celui des Slaves, des offrandes à toutes leurs idoles. Par ces concessions graduées, Ascold et Dir se flattaient d'obtenir plus qu'une obéissance inerte, ils demandaient une sympathie raisonnée, susceptible de se montrer à l'heure où les princes en réclameraient l'emploi.

Pendant le temps mis ainsi à profit, les contingents espérés arrivaient. On devait armer les hommes qui ne l'étaient pas, leur assigner un chef, désigner la cohorte à laquelle ils allaient appartenir. Chaque groupe incorporé, exercé et bien pourvu, les derniers arrangements furent menés avec célérité. Au bout de deux ans (866), l'armée organisée par les chefs russes était au complet, prête à partir. Toutes neuves ou réparées, deux cents barques à flots se balançaient sur le Dniéper aux approches de la montagne de Kief. Les guerriers, les vivres, les armes avaient été transportés sur la flottille. Les idoles interrogées, les prêtres parlèrent : le jour annoncé comme agréable aux dieux, l'escadrille se livrait au courant du Dniéper, et de toutes les barques

on entendit soudain pousser le cri de guerre scandinave : « Thor aide [1]. »

Ce que l'on obtient dans les temps actuels par l'imprimerie, le télégraphe, les livres, les correspondances, avant toutes ces découvertes, la transmission verbale s'en chargeait. Les récits des voyageurs répétés à satiété suffisaient à l'instruction des peuples, s'ils tenaient à savoir ce qui se passait dans les divers pays. La situation exacte de l'Empire n'était ignorée que de ceux qui le voulaient bien. Les événements à citer, les rivalités de cour, le ministre ou le général qui dirigeait le prince, les mérites ou les travers de la famille régnante, tout se savait et se redisait. Ascold et Dir connaissaient donc par le détail tout ce qui avait trait à Constantinople. Sans cela auraient-ils osé attaquer avec des moyens restreints, et plus que restreints, ce colosse appelé l'Empire d'Orient? C'eût été folie si la puissance des Grecs, frappée au cœur, n'avait été factice. Mais l'Empire était entré en décomposition, et les hommes plus pressés que les circonstances se prêtaient, chacun de son côté, à détruire son apparente grandeur.

[1] Thor, dieu scandinave, dieu de la foudre et du tonnerre.

Michel III régnait. Il était fils, comme on l'a dit, de Théophile l'Iconoclaste et de l'impératrice Théodora. Placé depuis son extrême jeunesse sous la direction d'un gouverneur pervers, son oncle Bardas, il en avait reçu les plus pernicieuses leçons. Les préceptes de sa sainte mère mis en opposition avec l'influence du parent corrupteur ne devaient et ne pouvaient avoir aucune prise sur ce cœur gangrené, sur cet esprit faussé depuis l'enfance. A seize ans, le jeune prince ne respectait plus ni sa mère, ni l'opinion publique hautement prononcée contre lui. Un jour, après avoir, en présence de ses courtisans, grossièrement insulté l'Impératrice, la princesse indignée déclara vouloir quitter le gouvernement de l'Empire, plaçant fièrement sa dignité de mère et d'Impératrice au-dessus du pouvoir suprême. Michel accepta ce noble sacrifice avec joie, heureux d'être délivré de ses reproches. Pour l'éloigner tout à fait, il la fit mettre dans un couvent. Il usa de la même dureté envers ses sœurs, pieuses princesses, honneur de la pourpre, apparemment parce qu'une éducation toute chrétienne et leur vie exemplaire faisaient encore plus ressortir ses débordements.

Le voilà seul au milieu d'une cour ne valant

pas mieux que lui. Sans caractère, esclave de ses passions, il était devenu facilement le serviteur de ses serviteurs ardents à le flatter.

Cet abaissement du sens moral chez le Prince, ouvrait aux ambitieux, dont le nombre devient légion dans les états mal dirigés, un champ sans limite. Eux et l'Empereur donnaient au peuple les plus mauvais exemples. Le peuple y répondait par des émeutes. Ignace, le patriarche vénéré de l'Église d'Orient, conjurait en vain l'Empereur de s'occuper davantage de ses devoirs et moins de ses plaisirs. Il l'avait bien des fois supplié de corriger ses mœurs que ses sujets n'imitaient que trop, pour lui complaire. Ignace, fils de l'empereur Michel Curopalate précipité du trône par une de ces commotions habituelles à l'Orient, se trouvait le droit par sa naissance de parler à l'Empereur d'égal à égal. N'épargnant pas Bardas plus que son pupille il lui fit des remontrances d'une grande sévérité sur le mal qu'il faisait et qu'il laissait faire. L'oncle et le neveu se fâchèrent : ils se plaignirent de ses obsessions, les trouvèrent déplacées ; Ignace tomba en disgrâce. Bardas à partir de ce moment lui voua une inimitié qu'il devait parvenir à faire partager à l'Empereur.

Le patriarche avait eu raison de s'attaquer à Bardas. Sa conduite était encore plus répréhensible que celle de son maître. Il y en avait qui la disaient criminelle. Il était accusé des plus grands désordres dans sa vie privée. Il y prêtait. Au lieu de se cacher, il en affichait effrontément toutes les apparences. Le peuple qui n'ignore jamais le mal qui se fait au-dessus de lui, se perdait en murmures d'indignation ; toutes les classes criaient au scandale et sollicitaient une répression, de quelque côté qu'elle vînt, proportionnée à la faute.

L'Épiphanie était une des principales fêtes de l'Église d'Orient. Les rois la célébraient avec pompe, ainsi que les grands de tous les royaumes chrétiens. Bardas eut l'impudence de se présenter ce même jour à la sainte Table. Ignace lui refusa la communion. Bardas se relève, blême de colère, il tire son glaive et va frapper le patriarche. On l'entoure, on cherche à retenir son bras. L'intrépidité du prêtre avait déjà paralysé son mouvement. Ignace lui avait présenté sa poitrine en le menaçant du courroux céleste s'il versait le sang innocent. Ces paroles l'ont arrêté. Il se contient, et se retire.

La rage gronde au fond de son cœur bouleversé. Il jure de se venger de ce prêtre irrécon-

ciliable qui s'est permis de le couvrir d'humiliations et de lui adresser en public une leçon si hautaine ; il jure de le poursuivre de sa rancune haineuse, et cela jusqu'à la mort.

L'acte de réprobation qui venait de frapper Bardas avait été unanimement approuvé. Le patriarche recueillit des félicitations de tout ce que l'on trouvait d'hommes de bien à Constantinople. Le sentiment général le remercia d'avoir pris la défense des lois les plus sacrées de la famille indignement violées par l'oncle de l'Empereur. On croyait de plus que cet éclat avait prévenu une émeute, tant le peuple paraissait avant cette admonestation exaspéré des infamies reprochées à la Cour.

Qui se serait douté des conséquences que ce châtiment mérité, n'excédant pas les pouvoirs du premier pasteur de l'Église d'Orient, devait avoir bientôt ! En 857, à la suite des circonstances précitées, commence la série affligeante des querelles, des injustices, des cruelles persécutions suscitées par son ennemi acharné contre la vie et la liberté du patriarche. Quoi qu'il fît pour lui résister, Bardas triompha d'Ignace. A l'aide de l'or qu'il répandit, des faveurs qu'il promettait et des intrigues qu'il savait mener, Constantinople

ferma les yeux sur le plus flagrant déni de justice : le patriarche fut déposé par une assemblée ecclésiastique vendue et payée par les trésors de l'excommunié. Poursuivant une entière vengeance il restait à l'humilier aux yeux de tout ce peuple prosterné naguère sur son passage, en le chassant de son palais épiscopal. Pour l'en arracher il dut se servir de la violence. Des prêtres, des diacres, des clercs que n'avaient pas égarés les fallacieuses invitations de Bardas, des gens du peuple qui s'étaient déclarés pour lui, résistèrent aux portes du palais contre les soldats porteurs du mandat d'expulsion. Le patriarche sortit grièvement blessé de la lutte, fut pris et emmené prisonnier. Bardas, ayant obtenu du Concile à ses ordres, que le pontife découronné serait remplacé par Photius, parent de l'Empereur, et Ignace relégué hors de la ville, on le transporta à Thérébinthe [1]. Les agents de Bardas l'enfermèrent dans un cloître.

Cette querelle de personnes fut l'origine des dissidences qui déchirèrent ensuite l'Église universelle. La question de dogme, la procession

[1] L'une des trois petites îles de la mer de Marmara près de Constantinople : Plate, Hiatros, Thérébinthe. (*Acta sanctorum.*)

du Saint-Esprit : descendait-il du Père? descendait-il du Père et du Fils? ne fut poussée à fond que plus tard.

Photius était par lui-même un personnage de mérite ; avec de bonnes mœurs, il était savant et d'un savoir étendu. Il lui était réservé d'éprouver aussi les revers sous lesquels Ignace succombait.

Par un caprice que l'on n'aurait pas dû attendre d'un Empereur illustré au cirque, indifférent au devoir de soutenir sa renommée par des actions plus estimables, Michel fit savoir à la cour et à la ville qu'il allait se rendre en Asie. Il s'agissait de continuer les hauts faits de Pétronas. A la tête de l'armée de l'Empire, ce général avait fait éprouver de grands échecs aux Sarrasins. Les soldats harassés demandaient une augmentation de troupes, leur chef l'autorisation de poursuivre l'ennemi. Michel partit conduisant à Pétronas des troupes fraîches.

L'Empereur avait confié le soin de sa capitale à un patrice nommé Oryphas. C'était un nouveau favori entré dans ses faveurs depuis que, fatigué de Bardas, il le tenait éloigné autant que pouvait le lui permettre le titre de César conféré à son oncle, dans un de ces moments de faiblesse dont il est à peu près sûr que l'on aura à se repentir. Il avait

dépassé l'Hellespont, il était en marche vers l'armée, quand un officier, envoyé par Oryphas, vint en hâte lui apprendre que les Russes sortis de la Scythie, traversaient le Pont-Euxin sur deux cents barques ; qu'ils étaient aux embouchures du Danube, que bientôt ces barbares se trouveraient près de sa ville impériale.

Cette nouvelle circulait à Constantinople. Elle s'était répandue le long du Bosphore comme le feu à une traînée de poudre. Il était arrivé les jours suivants sur le compte de ces inconnus, des informations faites pour saisir d'épouvante le peuple grec, si disposé par avance à s'abandonner aux impressions exagérées. L'antique république grecque, et la Rome des Césars avaient laissé des traditions que les Byzantins suivaient exactement. Par imitation, la plèbe passait une grande partie de ses journées sur les places publiques, dans les rues, au cirque. Pour les quartiers excentriques, quelques carrefours indiqués par l'habitude, servaient à la réunion des oisifs d'une même circonscription. Aux rostres grecs, les donneurs de nouvelles, ceux qui avaient la spécialité de les commenter, de les accommoder au goût du peuple, prenaient la parole, parlaient à haute voix, louaient, blâmaient tantôt la cour, tantôt la

faction contraire, vantant un général, dénigrant ses envieux, se faisant entourer, désireux d'être applaudis, surtout travaillant à se ménager une influence dont ils avaient le placement à jour dit, quand elle ne leur était pas payée par anticipation. Espions pour les grands, oracles pour les petits, les discours de ces orateurs en plein vent charmaient leurs auditeurs. Ils les écoutaient avec avidité quoique se méfiant par instant de leur véracité et de leur désintéressement. Les querelles et les rixes sanglantes prenaient volontiers naissance dans ces rassemblements. Les séditions formidables qui menacèrent la vie de plusieurs empereurs, en dépit des gardes et des murailles entourant le palais, n'eurent pas d'autre point de départ que ces harangues, la plupart déclamées, il est vrai, à dessein d'enflammer les passions populaires.

Dans un genre plus relevé, les rhéteurs allaient s'exercer de paroles, de gestes, d'inflexions de voix sur ces mêmes théâtres et au milieu du même auditoire. Depuis que l'approche des Russes était devenue la grande préoccupation, il n'avait été question à Constantinople que de leur arrivée et des crimes qu'ils venaient de commettre sur le littoral de la mer Noire et dans

les îles de Marmara. Les hommes du gouvernement délibéraient et se demandaient ce qu'il y aurait à faire pour s'opposer à leurs progrès, dans le peuple on se répétait toutes les suppositions que la peur pouvait suggérer. Les orateurs qui ne dédaignaient pas de se montrer au forum pour y faire l'essai de leur éloquence, avaient rarement trouvé un si beau texte à développer. Celui qui en eut le premier avertissement, se rendit dans un des quartiers populeux et s'adressant à la foule frémissante, il lui dit, ému lui-même :

Le peuple dont je veux vous parler nous effraie à juste raison. C'est un peuple nouveau dont vous n'aviez pas jusqu'ici entendu prononcer le nom. Il vient du Nord et d'un pays si éloigné que nos ancêtres n'y sont jamais allés. Ce pays a été nommé d'abord par les Grecs, Scythie, Sarmatie et Slavie ; à présent il s'appelle Russie et ses habitants les Russes.

Les Russes sont vaillants et se battent avec impétuosité ; ils sont pillards et se font un jeu d'être méchants. S'ils viennent peu ou beaucoup, je ne sais. Ce que vous ne devez pas oublier, c'est qu'ils entreprendront tout au monde, qu'ils seront persistants dans leurs efforts et qu'ils ne

renonceront à aucune criminelle tentative, si Dieu permet, dans sa colère, qu'ils entrent en vainqueurs dans notre ville. Jugez-en. Les Russes arrivent par mer. Ils sont exercés à manier leurs navires et savent les conduire dans les ténèbres aussi sûrement que par le plus beau jour. Ils s'entendent à éviter les mauvais temps, à braver les tempêtes, prenant un refuge à propos dans les petits golfes, ou se sauvant au large pour fuir les côtes sur lesquelles l'ouragan pourrait les briser. Pendant leur traversée, ne croyez pas qu'ils soient restés inactifs. Pour peu que le vent et la mer le leur aient permis, nos frères de la Thrace les ont vus faire de partiels débarquements, surprendre des bourgades et les piller. Les habitants, une fois chassés des maisons dévalisées, quand c'était par une nuit obscure, pour éclairer leur retraite, les Russes mettaient le feu au village dévasté. Alors on les apercevait, démons sortis de l'enfer, circuler chargés de butin, au milieu des flammes, gagner la rive, en poussant des cris de sauvages et sauter par groupes dans leurs barques.

Ils n'ont pas plus épargné les îles que la terre ferme. Voici un nouvel attentat de ces ennemis des Grecs.

Les ilots de la mer de Marmara contiennent

quelques familles de pêcheurs et autant de paysans contents du rapport de leurs filets ou d'un pauvre champ à demi-productif. Chaque îlot possède au moins un couvent. Pour fuir toutes distractions, se séquestrer du monde, mener une vie plus mortifiée, d'austères religieux y sont allés abriter leurs pénitences. Les monastères, peuplés d'hommes absorbés par la pensée de Dieu et du salut de leur âme, communiquent peu avec le reste de l'île. Une église, au fronton de laquelle un seul mot est inscrit : « Paix », forme le centre d'une cour carrée, entourée de murs. Un logis auprès pour les moines, quelques bâtiments affectés aux serviteurs, devant fournir aux nécessités de la maison, composent la masse blanche qui s'aperçoit du large. Lorsqu'on s'en approche à certaines heures, chaque marin peut voir de son bateau, sous les figuiers d'un maigre jardin, en pente vers la mer, coupé en deux terrasses, des religieux portant de longues robes noires, les cheveux partagés sur le front, coiffés de hauts bonnets de bure, d'où pend sur le dos un voile en laine noire, assis à l'ombre, un livre à la main. Ils méditent la vie du saint dont ils portent le nom en religion et qui leur sert de modèle. D'autres moines se promènent parlant

sur les Écritures aux novices attentifs. A quelques pas, le maître préféré donne aux plus ardents le secret de l'oraison, ou marque les degrés de la vie ascétique. Leur part de joie extérieure est le soleil qui les réchauffe et la vue sans limites de la mer leur offrant l'image de l'éternité.

Dans l'une d'elles, à l'île de Thérébinthe, d'un extérieur des plus modestes, le saint patriarche Ignace est exilé depuis sept ans [1]. Les prêtres les plus éminents de son ancien entourage s'y trouvent avec lui. Tous mènent sous sa direction l'existence sublime de la prière et de la contemplation. Le jour, la nuit les trouvent au sanctuaire, agenouillés en silence, à moins qu'ils ne chantent les louanges du Seigneur. Tout dernièrement, il était environ deux heures, les moines étaient au chœur, disant l'office de matines. Le calme et le recueillement de la nuit ajoutaient à leur dévotion. Le plus vieux des conventuels commençait un répons ; il se tait, il écoute : une rumeur vague dont on ne pouvait définir la cause était venue l'interrompre, elle s'accentue ; elle devient plus distincte. D'où venait ce bruit étrange ? Qui l'avait produit ? De mé-

[1] *Histoire du Bas-Empire*, de Lebeau.

moire de religieux jamais le monastère n'en avait entendu qui lui ressemblât. A l'étonnement succède une grande stupeur. Une course désordonnée résonne dans les jardins. Le mur d'enceinte avait été escaladé, les Russes débarqués à la faveur d'une complète obscurité, armés de toutes pièces, attaquaient le couvent. Ils avancent à pas précipités, ils marchent sur le pavé de la cour. Les voilà. De leurs poings fermés, ils frappent à la porte de l'église. Les auteurs de cette alerte reconnus, les moines, d'un mouvement spontané, tombent à genoux. Les assaillants cherchent à ébranler la porte en lui imprimant une secousse continue; les moines lèvent les mains au Ciel. Les Russes prenant du champ se sont rués sur l'un des vantaux; les gonds se détachent, ils cèdent. Les moines se relèvent. Leur résignation s'est changée en décision. Ils vont au-devant de cette troupe en furie qui se presse du côté de l'autel. L'iconostase [1] brille, les lampes d'argent projettent un vif éclat : là est leur proie. Mais cette proie, ils ne la tiennent pas encore; elle leur sera disputée. Les religieux n'ont point calculé l'infériorité du nombre : privés d'armes,

[1] Mince cloison très-ornée, derrière laquelle est placé l'autel et le tabernacle.

tirant leurs moyens de résistance de la volonté de mourir plutôt que de permettre un sacrilége, ils ne craignent pas de se jeter au milieu de ces hommes en furie et cherchent à leur barrer le passage. Parmi les défenseurs, il y a des novices de vingt ans. Les moines plus âgés ont retrouvé les forces de la jeunesse et valent les jeunes. Ils s'attachent aux soldats qui marchent les premiers. Ils passent les bras autour de leurs corps et les retiennent. D'autres sont serrés à la gorge; il y en a de désarmés. Les Russes frappent, redoublent leurs coups. Il s'ensuit une mêlée effroyable. Le choc des armes, la chute des vaincus, les blasphèmes des barbares, les invocations au Dieu secourable se font entendre, se croisent et se multiplient. Debout sur les marches du chœur, l'Archimandrite donne aux siens une dernière bénédiction. Réveillés et attirés par le retentissement du combat, quelques religieux restés au cloître sont accourus. Tous ensemble tentent un effort suprême. Ils succombent. Les Russes, trempés pour la guerre comme l'acier de leurs glaives, devaient nécessairement avoir le dessus. Les moines, renversés, foulés aux pieds, cloués sur le sol par un fer qui leur traverse la poitrine, les novices maltraités, contenus par des mains

couvertes de sang, toute la communauté présente éprouve l'indicible douleur d'assister à la ruine de son église. L'iconostase est enfoncé ; l'autel profané vole en pièces. Le tabernacle, ainsi que le côté de Notre-Seigneur sur le Calvaire, est ouvert d'un coup de lance. Les vases sacrés en sont retirés par des mains que font trembler la vue fascinatrice de l'or. Les croix, les chandeliers, les lampes, tout ce qui garde l'aspect d'un métal précieux est enlevé. Les pierres fines tombent détachées des images lacérées. Les brigands sont radieux : ils ont assouvi leur rage, contenté leur avidité et se sont gorgés de richesses appartenant au Dieu des Chrétiens. L'église dépouillée est saccagée. Des débris de toutes sortes jonchent les dalles de marbre tachées de sang. Les religieux sont garrottés, un très-petit nombre, désespérant du succès, ont pris la fuite au dernier moment. Que feront les Russes des prisonniers? Des esclaves? Ils ne peuvent les emmener; les embarcations qui les attendent ne les contiendraient pas; les places y furent comptées. Qu'ils servent d'exemple à tous les insulaires en les intimidant : qu'ils meurent. L'arrêt rendu va être exécuté. Les martyrs ne daignent pas dire un mot qui puisse racheter leur vie : on

les frappe. Pas un signe d'émotion n'est donné par les bourreaux. Vingt-deux moines ont eu la tête tranchée au lever du jour [1].

La répétition de tant de crimes exactement racontés, produisait un grand effet sur le peuple, et le démoralisait rapidement. Ce qu'il en ressentit d'abattement ne fit que précéder l'explosion d'une terreur inconsidérée. Plus de raisonnement, plus d'espoir dans les ressources humaines. S'abandonnant aussi, les chefs du gouvernement, loin de chercher à raviver le patriotisme, se lamentaient dans l'inaction. Si la force d'âme est contagieuse, la frayeur l'est bien plus. Des heures que l'on aurait pu si bien utiliser à se préparer à la défense : visites à l'arsenal pour y prendre des armes, mettre sur un bon pied ce que l'Empereur avait laissé de soldats, doubler les vedettes sur les murailles, envoyer des postes d'observation sur la côte ; ces heures se trouvaient dépensées en paroles oiseuses, en courses au rivage du Bosphore dans le but de consulter la mer et voir si le danger se montrait déjà sous la forme de points noirs et mobiles dans le lointain. Rien à l'horizon ; c'était un jour de

[1] Voir Lebeau, *Histoire du Bas-Empire.*

gagné ; cependant un jour d'inquiétude de plus.

Ce dérèglement d'imagination que l'autorité compétente ne cherchait pas à diriger se transforma brusquement en un sentiment plus élevé. Il se manifesta dans toute la population une piété expansive. Les églises se remplirent de monde : d'humbles mendiants, de fières patriciennes se coudoyèrent à la journée près des autels. Les prières montèrent au Ciel du matin au soir. Hommes, femmes, enfants, les haillons et la pourpre encombraient à la fois les parvis. On n'espérait plus qu'en Dieu, on lui demandait avec ferveur sa toute-puissante protection.

L'Empereur se montra aux portes de Constantinople. Ce fut une joie pour le peuple. Quoi qu'on en dise, les peuples, en suivant leurs penchants, aiment les rois. Que cet attachement soit égoïste, assurément ; le peuple se sent un enfant, abandonné à sa propre initiative ; un appui, quelqu'un à qui se fier du soin de son existence nationale, une force supérieure qui soutienne sa faiblesse dans les moments de crise l'oblige à l'affection, car il est incapable, faute d'une éducation première et appropriée, de réflexions suivies qui lui fassent choisir la bonne part d'une vie tracée par un destin plus ou moins généreux.

Lorsque le contraire arrive, qu'il s'en sépare, les envie, arme son bras contre cette protection tutélaire, il perd le sens pratique. Ce peuple, dérouté, a perdu son pilote et sa boussole. Et pour quelle chimère ! Malheur et remords à qui le détourne de son droit chemin. Il lui ôte tout ce qui pourrait lui composer un bonheur tout au moins relatif et ne lui donne en échange que misère, déception, colère et désespoir.

Michel n'était pas plus un grand souverain qu'un homme respectable, ce qui n'empêcha pas ceux qui avaient le plus déploré ses vices de le recevoir avec enthousiasme. L'Empereur est revenu, disait-on, tout va changer de face. Il sera pris quelque parti héroïque et la ville peut être sauvée. Il n'était que temps. Les Russes s'avançaient ; leurs barques se voyaient à l'entrée du Bosphore ; ils seraient dans la Corne-d'Or quand il leur plairait. L'Empereur, le Sénat, le Conseil, ainsi que le peuple ne cherchaient qu'à les repousser ; mais les ressources qu'il aurait fallu trouver prêtes manquaient toutes à la fois. Les armées de l'Empire vouées à la guerre d'Asie avaient absorbé les soldats de valeur, ne laissant en Europe que des militaires trop jeunes ou trop vieux pour rendre de bons services. On ne pou-

vait songer, avec des conscrits et des vétérans, à constituer un corps assez ferme pour tenir tête aux barbares en rase campagne. Que devenir alors? Le Conseil réuni, tous les personnages d'un savoir spécial furent consultés. De l'avis du Sénat, du Ministère, de l'Empereur, la seule chose à faire était de fermer toutes les portes donnant sur la Corne-d'Or, de placer des sentinelles vigilantes au sommet des tours qui flanquent les murailles et puis d'agir, selon que les événements l'exigeraient.

Misérable conclusion. Elle marquait d'un signe d'incapacité ou d'apathie ces hommes sur lesquels on avait cru devoir se reposer. Mais que dirait le peuple de cette décision? Elle accusait trop la pusillanimité des chefs de l'État. Il allait se croire trahi par tous en même temps.

Ne se trouvant pas assez bien informé du courant qu'avait suivi l'opinion pendant ces jours d'incertitude, l'Empereur voulut en juger par lui seul. Il se mit à parcourir la ville sans escorte, en simple particulier, épiant, étudiant, observant. Il trouva les rues mornes, en partie désertes. Les quartiers bruyants d'ordinaire, lui paraissent de la plus grande tristesse. Il entre dans une église; le peuple en prière le frappe par sa phy-

sionomie exprimant l'effroi et la douleur. Il voit des larmes. Il entend, parmi les sanglots, des supplications adressées au Dieu dispensateur de tous biens. Ces paroles sont expressives et touchantes; le sentiment qui les dicte est profond et sincère. Il sent palpiter les cœurs qui se répandent en instances avec tant d'abandon. L'Empereur s'est troublé; un rayon de foi a passé sur son âme entourée du linceul d'une incrédulité volontaire; il a été touché. Il a senti une commotion dont tout son être est remué. Il fléchit le genou et il prie. Est-il changé? Il n'en sait rien lui-même. Un rayon de soleil peut faire briller un instant une mare fangeuse, elle n'en est pas moins noire et fétide ensuite.

Dans la capitale des Césars grecs, un golfe de cinq kilomètres et demi de long, appelé la Corne-d'Or, porte les eaux de la Propontide ou mer de Marmara jusqu'au cœur de la cité. Son extrémité lui servait de port. A l'Est, dans le haut, sa forme recourbée lui a valu le surnom de Corne. Pourquoi serait-il appelé Corne-d'Or si ce n'est par réminiscence de la Corne d'abondance et pour signaler les richesses qu'il fournit au commerce? Sur les deux rives, il est bordé par des terres, s'en allant, terminées en pointes, tomber sur son

parcours. La première en y entrant, à gauche, la pointe du Sérail, est tournée au Nord. Celle plus haut, à droite, est penchée au Sud. C'est sur la première que Bysance avait été élevée, et par la suite Constantinople, bâtie en arrière et en remontant le golfe.

Au quartier de Blaquernes, tout au fond du port se voyait une église, sous le vocable de la sainte Vierge Marie, édifiée sous le règne de l'impératrice Pulchérie. Le souvenir de la fondatrice canonisée, contribuait à donner de la célébrité à ce temple. Rebâti, restauré, ou agrandi par les empereurs, à des intervalles irréguliers, toutes les fois il avait gagné en magnificence. Le peuple n'avait cessé d'avoir pour cette église une particulière dévotion, elle renfermait beaucoup de reliques. Quelques-unes vénérées entre toutes l'avaient rendue un lieu de pèlerinages. Il s'y était fait des miracles incontestables, éclatants, qui lui valurent d'être appelée le temple de la guérison. Plus elle se montrait clémente, plus les affligés s'adressaient à l'intercession de la Vierge. Ils ne se lassaient pas de demander, et Marie de faire obtenir. Ils s'approchaient avec une égale ferveur du vêtement de la Mère de Jésus-Christ et d'une image en reproduisant les

traits. Cette peinture était, par respect, recouverte d'un voile. Une vie de la sainte Vierge en a consacré la mémoire. Tous les vendredis, à l'heure de vêpres, le voile se relevait de lui-même, livrant le visage de la Reine des Cieux à la vue de tous ceux qu'attirait cette apparition merveilleuse. Le cadre restait découvert jusqu'au samedi également à l'heure de vêpres. Alors, par la même intervention surnaturelle, le voile retombait devant l'image. Chaque semaine, le miracle se renouvelait. Les jours fériés, aux fêtes de la Vierge, l'église ne désemplissait pas [1].

Autrefois, dans des temps de calamités, après un vœu à la sainte Vierge, on en avait obtenu une assistance miraculeuse. Ce dont les Grecs sont menacés ravive la légende. Bientôt on entend répéter de toutes parts : Il nous faut faire avec solennité une prière et puis un vœu public et collectif à Sainte-Marie-de-Blaquernes. Puisqu'il est vrai que nous sommes perdus, demandons-lui un miracle. Que la Mère de douleurs nous protége et nous sauve.

Ce désir d'une manifestation en l'honneur de la sainte Vierge, répandu dans la ville et devenu

[1] Manuscrit cité par Ducange.

unanime, parut à l'Empereur devoir être pris en considération. Le Patriarche est appelé ; aux informations qu'il en reçoit sur l'excitation des esprits, l'Empereur ajoute le tableau de sa promenade, sans en rien omettre : l'aspect lugubre des rues, les gémissements qu'il a entendus sous la voûte des églises, l'impression unique dans sa vie qu'il en a reçue. Le Patriarche et l'Empereur, dans cette conférence, tombent d'accord que l'on doit obtempérer à la demande du peuple et l'appeler à une réunion uniquement religieuse. Ils conviennent que l'Empereur fera prévenir la cour ; que le Patriarche convoquera son clergé.

Le lendemain, à l'aube, les trompettes du palais se répandirent dans toutes les rues. Un héraut les accompagnait. A la suite de chaque sonnerie, il lisait un rescrit annonçant que dans le jour une procession aurait lieu en l'honneur de la sainte Vierge Marie, afin de voir, par son intercession, la capitale et le peuple, si dévoués à son culte, délivrés des Russes, et qu'elle sortirait du temple de Blaquernes.

La journée s'annonçait à Constantinople comme devant être superbe. Le ciel était d'un bleu pur et foncé ; la mer transparente et remarquablement

calme. Le soleil, en venant tomber sur les coupoles dorées des églises, en faisait autant de phares allumés. De loin, comme on ne pouvait distinguer les divers foyers de lumière, la ville semblait porter un diadème de feu. Une indicible émotion se propageait du palais aux faubourgs. Toutes les voies si désertes la veille se trouvaient parcourues par des gens de tout état, de tout âge, se dirigeant soit à pied, soit montés sur des chars aux livrées patriciennes, vers l'église où ils étaient appelés par les cloches sonnant à toute volée.

Bien que l'heure fût encore matinale, on voyait que tout le monde et partout s'était occupé à préparer le chemin du vénérable cortége. Sur les portes, aux fenêtres, il avait été suspendu, jusqu'aux étages les plus élevés des palais de marbre, des beaux quartiers, somptueuses demeures des grands, patrices ou sénateurs, des pièces de soie fleuries de bouquets aux vives nuances, des tapis aux mille couleurs, des tentures où l'or et l'argent ressortaient en broderies sur des tissus de lin. De l'intérieur, on avait apporté sur le rebord des larges baies du premier étage les images les plus ornées de la maison : les images du Sauveur et de sa sainte Mère, richement encadrées de

pierreries. Elles brillaient à la lueur des cierges brûlant à côté dans des candélabres en or. Aux fenêtres du second rang, les familles entières, parents et amis avaient trouvé place. Jusqu'aux dernières galeries, sur les toits, des curieux avaient osé s'asseoir.

Cependant la foule, pressée sur le parvis de Sainte-Marie-de-Blaquernes, ne pouvait pénétrer sous les portiques de l'église. Quand elle en eut reconnu l'impossibilité, elle prit possession de la place. A l'instant où, les portes ouvertes, la tête de la procession parut, tout le peuple se jeta la face contre terre. Les porte-croix et les acolytes marchent les premiers. Les jeunes clercs portent des images cerclées d'émail et de travail d'orfèvrerie. D'autres tiennent des cierges flamboyants sur des chandeliers d'argent qui se comptent par milliers.

Les prêtres et les évêques ont revêtu les habits de fête du sacerdoce. Sur leurs chapes de soie, traînant à terre, des fils d'or et d'argent tracent des reliefs parmi des rameaux ou des feuillages sous lesquels l'étoffe disparaît. Sur leur tête, un bonnet en drap d'or, ayant à peu près la forme d'une tiare, est brodé de perles, d'émeraudes et garni de médaillons en émail. Les reli-

gieux de tous les couvents, avec leurs archimandrites, se distinguent par la sévérité du costume. Ils portent l'uniforme de la sainte milice du Christ, un vêtement noir, une toque noire. Les bannières richement brodées flottent de distance en distance sur ces têtes mouvantes. Les enseignes militaires paraissent, portées par des officiers du prince. La garde, sous les armes, fait la haie et salue de l'épée. Au milieu d'un espace laissé libre, le Patriarche porte dans un reliquaire la robe de la sainte Vierge, l'Empereur tient un cierge; l'Empereur et le Patriarche marchent du même pas. Le regard le plus ferme est obligé de se détourner des deux augustes personnages s'il ne veut en rester ébloui. L'Empereur est couvert de pourpre et d'or; ses habits sont parsemés de diamants et de rubis; sa ceinture, la poignée, le fourreau de son glaive étincellent. Quant au Patriarche, tout ce que la richesse orientale a pu inventer de dessins rehaussés d'agréments, obtenus par le mélange et la profusion de soies blanches brochées de couleurs, du drap d'or, des pierres précieuses et des perles fines, est répandu sur ses vêtements pontificaux de coupe on ne peut plus majestueuse. Le clergé de toutes les églises, les princes, les officiers de la couronne, les mi-

nistres, les dignitaires de l'État, les patrices, les écuyers, les employés du palais, les commissaires de quartiers, les magistrats de la ville viennent après. Ils sont couverts de costumes où l'or, l'argent, les broderies ont été prodigués selon la charge, l'emploi ou la richesse de celui qui les porte. Le peuple se met à leur suite; la musique de la chapelle impériale accompagne les chanteurs de la cour pendant qu'ils font entendre des hymnes et des psaumes adaptés à une mélodie sévère, qu'ils savent rendre suppliante à volonté.

C'est dans cet ordre bien gardé que la procession descend vers les faubourgs. Ici elle ne trouve pas de riches ornements d'étoffes et de tapisseries ; ce mode d'embellir les rues appartient à des maisons plus fortunées. Dans cette portion de la capitale, habitée par les gens de mer, tous les métiers sont pauvrement exercés. La population en est aussi honnête qu'indigente. Elle se montre de plus et toujours portée à une piété naïve. Chacun cherchant à donner une décoration agréable à son petit logis, en avait jonché le seuil et les environs de fleurs effeuillées, pendant que des branches vertes, appuyées droit sur les murs en dissimulaient la vétusté.

Mais soudain ils trouvent une expression plus en rapport avec la ferveur dont ils sont animés. Ils ont reçu, agenouillés, le passage de la sainte relique. Quand ils se relèvent ils deviennent plus expansifs que les citadins qui les précèdent dans le défilé processionnel. Leur âme se révèle tout entière par des manifestations extérieures. Ils se laissent aller à des paroles véhémentes. On les entend demander à grands cris à la sainte Vierge une intervention prompte. Un miracle, s'écrient-ils, un miracle, sainte mère de Dieu, un miracle ! Sauvez-nous, vous qui êtes la protectrice des chrétiens ! Sauvez-nous, vous qui êtes la consolation des affligés ; mère, sauvez-nous ! Nous vous aimons, nous vous servirons, nous espérons ; mère, sauvez-nous !

La procession marchait depuis trois heures. Parvenue au bas du golfe, assez près de la pointe, elle s'étend sur le rivage en longues rangées des deux côtés du patriarche. La mer était si unie, si tranquille, qu'elle ne mouillait pas le sable qui en borde les rives, le ciel était sans un nuage. A une distance qui les met tout à fait en vue, entrés dans les eaux de la Corne d'Or, les Russes, montés sur leurs barques, déploient les voiles, et se préparent à gagner le

port. De là, ils peuvent escalader le mur d'enceinte, faible en cet endroit. Encore quelques heures, on les verra dans la ville et Constantinople leur appartiendra. Le mouvement qui se produit à leur gauche et qu'ils suivent du regard les surprend. Ils ne sauraient se figurer ce que signifie cette démonstration; ils n'en comprennent pas le motif. N'étant de leur vie entrés dans les églises que pour les dévaster, ils n'avaient aucune idée des cérémonies chrétiennes. La curiosité les rend attentifs à ce qui se passe. La surprise les tient immobiles. Les voici en présence : les Russes, la hache à la main, les Grecs se présentant l'air assuré, semblant défier les barbares, les braver et leur dire : Tremblez, Dieu est pour nous.

Le patriarche s'était porté en avant, aussitôt que le cortége fut arrivé sur la grève. Il éleva audessus de sa tête la vénérable relique et attendit dans cette attitude que l'Empereur, les dignitaires, le clergé, eussent formé un demi cercle autour de lui. Les places prises, les bannières sont levées, le peuple se met à genoux, les traits couverts d'anxiété, le cœur oppressé, mais bondissant d'un élan de foi souveraine. Le patriarche s'avançant de quelques pas, met le

pied sur la mer. Il se courbe lentement pour tremper à plusieurs reprises dans les eaux limpides et dormantes du Bosphore, la robe de la sainte vierge Marie de Blaquernes, puis il s'arrête, et lève les yeux au ciel. Un changement s'opère au même instant : la mer s'agite, les flots s'animent, le vent se lève, il murmure, il arrive en tourbillons. L'ouragan fait rage. Sur le Bosphore s'étend une violente tempête. Les Russes, hors d'inquiétude jusqu'alors, voyant qu'un danger inattendu vient les assaillir, se disposent à lui opposer tout ce que leur a appris la science du navigateur. Ils rentrent leurs voiles, mettent à la barre les plus sûrs pilotes, jettent à la mer les objets lourds et embarrassants qui pourraient surcharger les embarcations, prennent les rames et commencent à manœuvrer, cherchant à s'éloigner des côtes. Les chefs commandent les virements de bord avec sang-froid. La confusion n'est pas venue mêler ses désordres à la fureur des éléments. Chacun s'est rendu à son devoir. Tout ce qu'il est humainement possible de faire pour gagner le large, les Russes l'ont essayé. Le spectacle que présente la mer roulant des vagues énormes, le vent poussant d'affreux gémissements, le tonnerre joint aux éclairs, bien

qu'horrible à voir, à entendre, n'a pas ébranlé leur intrépidité. Quoi qu'il en soit, la peur ne saurait les atteindre. Ils continuent à lutter contre la tourmente. Qu'elle redouble d'intensité, ils redoublent de courage. C'est en vain. Le savoir des pilotes, la sûreté des ordres donnés par les princes, l'obéissance des soldats, restent sans effet. A mesure le vent les déjoue comme si l'esprit du Seigneur eût soufflé sur toutes ces intentions pour les rendre inutiles. Les barques que l'on aurait voulu séparer sont rapprochées par les courants qui poussent des masses d'eau irrésistibles. Portés à la crête des lames et rejetées dans l'abîme, lancées à la dérive, choquées l'une contre l'autre, plusieurs contre plusieurs, elles penchent, se relèvent, se heurtent et enfin beaucoup ne tardent pas à se briser au milieu d'un vacarme toujours croissant. De la plupart de leurs flancs entr'ouverts apparaissent des guerriers braves jusque dans les bras de la mort : ils ont voulu échanger un dernier adieu avant de s'engloutir à jamais.

D'autres barques sont jetées sur le rivage ; elles en reviennent sous forme de débris, tandis que les hommes qui les montaient, précipités à terre y tombent expirants. En peu de temps on ne

distingue plus que cadavres, planches cassées, mâts rompus, casques et armes tordues, épaves de cet immense naufrage [1].

Le miracle est accompli. Il est proclamé. La reconnaissance populaire devient bruyante, ainsi que l'avait été sa terreur. Par un retour habituel chez les natures ardentes, beaucoup de gens à la ville, dans les faubourgs, furent sans transition saisis d'une profonde pitié, et plaignirent ces mêmes ennemis qu'ils maudissaient tout à l'heure. Ont-ils tous succombé ? S'il y en a de sauvés, que sont-ils devenus ? Les Grecs l'apprirent sans déplaisir : bien des Slaves et des Russes avaient échappé au désastre ; les uns, après des efforts surhumains, avaient pu gagner la rive ; les autres lancés sur le sable au plus fort de la tempête, y étaient tombés sans mouvement. La côte était, l'orage apaisé, couverte de guerriers naufragés, à demi évanouis, blessés, mourants.

Il se trouvait à Constantinople, elle s'y était formée à la longue, une colonie Slave s'occupant de commerce. Dans la garde de l'Empereur, il y avait un corps de Varègues, ce qui fait que les

[1] Voir Nestor. — *Histoire du Bas-Empire*, de Lebeau. — *Histoire de l'Église catholique*, par Rohrbacher.

deux nationalités se trouvaient représentées dans la capitale à l'époque où Slaves et Varègues-Russes y entraient contraints par une déplorable nécessité.

En apprenant les revers de leurs nationaux, ils éprouvèrent tous une peine extrême. Ils se firent un devoir de secourir ceux d'entre ces malheureux que l'on assurait avoir survécu à la catastrophe. Empressés à leur porter des consolations, à les soulager, à panser leurs blessures, les marchands slaves, les soldats varègues accoururent sur cet extraordinaire champ de bataille où l'eau remplaçait le sang. Ils relevèrent les corps qui gardaient un semblant d'existence, et sur les lieux leur donnèrent les premiers soins. Frères hospitaliers dans cette conjoncture, ingénieux, intelligents, ils surent les rappeler à la vie. Affligés à la pensée qu'ils les sauvaient peut-être pour les voir mourir bientôt, ce qui arriverait certainement s'ils en étaient réduits au gîte que leur fournirait l'administration des bâtiments impériaux, il s'en trouva qui proposèrent de se les partager, de les garder dans leurs maisons, de les faire vivre dans l'intimité de leur intérieur. Cette idée ayant été adoptée par ces cœurs ouverts à la générosité, les Slaves et les

Russes se trouvèrent transportés dans de bonnes familles anciennement converties, où la charité était basée sur un christianisme exactement pratiqué.

Il est aisé de prendre de l'influence sur des êtres souffrants que l'on a soignés, réconfortés, consolés. Quand l'homme n'est pas méchant, il croit à la supériorité de celui qui lui a fait du bien, de là, à avoir confiance, il n'y a qu'un pas. Entre nationaux elle devait trouver une raison de plus de s'établir rapidement. Bienfaiteurs et obligés ne devaient pas perdre de temps aux tâtonnements des liaisons intimes. Assis au foyer de famille, caressés par les enfants, comblés de soins par les parents, les Slaves et les Russes s'attachaient à leurs nouveaux amis. Ils se plaisaient dans cette atmosphère où ils retrouvaient quelques émanations de la patrie. Ils s'en entretenaient et jamais assez. Ils racontaient l'histoire de leur départ de Kief, les projets de pillage sur la capitale de l'Empire. Puis, au moment de parler de la tempête, cause fatale de la destruction de leurs navires, ils questionnaient, car pour eux ils ne pouvaient se l'expliquer, quoique le fait se fût produit en leur présence. Qu'avaient donc inventé les Grecs pour déchaîner à la fois, et par un ciel serein, les vents et la mer ? Com-

ment étaient-ils parvenus à obtenir leur concours instantané? Quel secret possédaient-ils pour s'en faire obéir ? A ces mots les Slaves chrétiens prenaient la parole et répondaient en disant le miracle tel qu'il était arrivé. D'abord les idolâtres surpris, mais ne comprenant pas, n'accordèrent aucune créance à ce récit. A chaque rencontre où cela se pouvait, il leur fut raconté simplement et à bonne intention ; ils finirent par le reconnaître croyable.

D'après des traditions conservées depuis les temps les plus reculés, les Slaves et même les Russes, n'avaient jamais éprouvé un échec marquant. Or, ils venaient d'être vaincus. Pour leur arracher une victoire, il avait fallu nécessairement une intervention divine. Les soldats, les murailles, les tours garnissant la ville, n'auraient présenté dans des conditions normales que des obstacles qu'aurait surmontés leur bravoure. Un miracle avait provoqué leur défaite, dès lors elle s'expliquait. Mais aussi le Dieu qui pouvait être servi par de si terribles agents devait être un grand Dieu, et le plus grand, puisqu'il avait pu vaincre Odin, le dieu invoqué par les Russes, avec les idoles slaves consultées et favorables à l'expédition. Les Chrétiens étaient bien protégés, étant protégés par lui.

Ce premier ébranlement donné à l'infaillibilité des idoles dans la conviction des Russes, ne pouvait échapper à l'observation attentive des Slaves-Grecs. Ils en prirent occasion pour leur dire quelques mots des vérités essentielles de la religion chrétienne. Les exhortant amicalement, ils cherchèrent à éclairer leur raison, à toucher leur cœur, à les relever dans leur propre jugement, en les assurant qu'ils avaient une âme par laquelle ils tenaient de près, comme de père à fils, à la Divinité dont ils avaient vu éclater la toute-puissance ; qu'ils étaient maîtres de cette âme et pouvaient, à l'heure de la mort, en disposer à leur gré : la réunir à son Créateur ou l'en séparer à toujours, la rendre heureuse ou malheureuse pour des siècles dont nul, dans la vie future, ne verrait le dernier.

Sans s'imposer, les Catéchistes parvenaient par instant à fixer l'attention des compatriotes auxquels ils s'adressaient. Après un laps de temps assez court, ceux-ci cédèrent à cet enseignement répété. Touchés de la grâce, qui souvent suit la trace du malheur, fin dernière de bien des résistances, de bien des révoltes, ils se sentirent persuadés que la religion chrétienne était la vérité, et les superstitions du paganisme,

l'erreur. Pour les Chrétiens c'était la victoire.

Les Slavo-Russes témoignèrent avant peu vouloir embrasser la religion des Grecs. Dieu avait fait servir l'orgueil de ces barbares à leur apprendre l'humilité et leur amour de la guerre à leur faire aimer la paix évangélique. Dans les tableaux où l'histoire, dans toute sa grandeur, déroule les incidents dont elle est composée, que de logique on découvre dans les contrastes, pourvu que l'on veuille bien admettre que Dieu conduit d'une main qui ne saurait dévier les hommes et les événements ! La philosophie historique de Bossuet est la philosophie chrétienne par excellence : Dieu partout, Dieu en tout.

Par suite du désir qu'ils en avaient exprimé, l'instruction des néophytes demandait un complément dogmatique que les prêtres pouvaient seuls leur donner, et le clergé prit cette charge. Toute la ville s'y intéressa autant que le clergé. Les Grecs, après avoir si fort redouté les barbares du Nord, ne tarissaient pas de louanges, d'attentions pour eux. Désormais ils étaient unis par une indissoluble amitié. Si l'impératrice Théodora eût été libre, elle aurait été de moitié dans des actes si louables. On sut du moins la joie qu'elle éprouvait de cette augmentation du troupeau de l'Église et sa

satisfaction devint parfaite lorsqu'elle apprit que les Slaves et les Russes avaient reçu le baptême, qu'ils allaient repartir graciés par l'Empereur, emmenant des prêtres, un évêque, dans l'espoir qu'ils pourraient convertir leurs proches et faire progresser la foi dans leur pays. Ce sont ces prêtres, c'est cet évêque, ce sont ces hommes baptisés qui portent en Russie l'esprit de l'Evangile. Par eux, la prophétie de saint André se trouvait complétée : Kief, déjà une ville, allait devenir chrétienne.

CHAPITRE IV

IGOR, FILS DE RURIK, GRAND PRINCE. — RÉGENCE D'OLEG. — MARIAGE D'IGOR AVEC OLGA.

Rurik touchait à ses derniers moments (879). Son règne avait été assez long pour lui donner le temps d'établir d'une façon régulière les rapports de maître à sujets qu'il était parvenu à faire accepter aux peuples slaves et finois du Nord. Ils reconnaissaient sincèrement ce nouveau droit princier dont Rurik s'était fait le promoteur. De l'époque de ces rudes Varègues-Russes turbulents et exigeants se liguant pour rendre difficiles les premières années de ses essais administratifs, de ces compagnons aux désirs plus modérés qui lui prêtèrent leur concours, lorsqu'il s'agit de comprimer les autres, Ascold et Dir exceptés, il ne reste qu'un nom, celui d'Oleg.

Il était de la famille du grand prince et son

ami. Durant l'espace de quinze ans, tandis que Rurik gardait le gouvernement de la Russie, Oleg le servit avec fidélité. A ses côtés, dans toutes les guerres, brave autant que les plus braves, dans les conseils il donnait des preuves d'un jugement supérieur et se faisait remarquer par une brillante intelligence. Rurik crut devoir récompenser son dévouement par le plus grand honneur qu'un souverain puisse faire à un parent. A l'heure de la mort, il lui demanda de tenir lieu de père à son fils, trop jeune pour se guider lui-même. Oleg prit aussitôt la régence et la tutelle du prince Igor.

Oleg était bien décidé à tenir dans toute sa rigueur l'engagement qu'il venait de prendre et que Rurik, tranquillisé sur l'avenir de son fils, emportait dans la tombe. Il ne lui paraissait pas au-dessus de ses forces; il ne coûtait pas à ses sentiments. Il aimait l'enfant, il saurait l'élever en prince; il le ferait respecter par l'exemple qu'il en donnerait, craindre s'il en voyait la nécessité. Pour lui conserver le prestige dont son glorieux père avait été entouré, il trouva qu'il n'avait qu'à suivre la politique de Rurik, qui lui appartenait au fond, l'ayant tout au moins conseillée et toujours soutenue. Mais, pour suivre la

pensée du fondateur de la race, il est forcé d'entreprendre quelques campagnes de la même nature que celles que Rurik a si bien fait réussir. D'ailleurs il est peut-être encore plus ambitieux.

Le premier chef varègue avait passé des traités avec plusieurs tribus slaves. Quelques-unes avaient consenti à payer un tribut moyennant lequel, après avoir promis qu'elles ne s'allieraient pas aux ennemis du prince, qu'elles seraient soumises aux feudataires, elles étaient libres de se gouverner intérieurement selon leurs anciennes coutumes, ou de suivre les lois que leur offrait le code normand, code pas encore écrit, mais qui commençait à composer un tout compact et très-arrêté. Ces dernières lois rapprochaient infiniment les Slaves du pouvoir princier. Les peuplades qui les suivaient pouvaient, sans trop d'exagération, recevoir l'appellation de sujets. Le système féodal établissait un lien gradué, non interrompu, du chef à l'esclave, dont chacun devait, à son rang, sentir la force. Sans vouloir en hâter l'exécution, c'est à généraliser cet état de choses que Rurik avait travaillé sans relâche. C'est à l'étendre, à lui donner plus de solidité qu'Oleg voulait principalement s'attacher.

Si cette pensée devait rester dominante dans le

plan qu'il se traçait, ce n'était pas une raison pour qu'il renonçât à des projets plus séduisants. Son goût pour une vie aventureuse, rehaussée de dangers, l'ambition, l'appât de la guerre, il n'aurait pu les étouffer en lui, à présent qu'il disposait d'un pouvoir illimité et qu'il avait mieux qu'autrefois toutes les facilités de préparer et de diriger, d'après ses propres idées, ce qu'il aurait à faire. Aussi Oleg rêve d'expéditions.

Parvenu à l'âge où les spéculations de l'esprit appliquées à des combinaisons longuement étudiées, font entrevoir les faits qui doivent en ressortir, Oleg met du temps aux détails préparatoires d'une entreprise qu'il médite. Il évite de leur donner de la publicité ; il n'en veut divulguer à personne la portée intentionnelle. Le pays surtout ne sera pas mis en éveil. Discrètement, il a fait avertir les Varègues de la Baltique qu'il en attend des guerriers ; ils lui arrivent sous divers prétextes, en gens qui cherchent à se caser. Ce n'est qu'au bout de trois ans qu'il trouve avoir assez de Scandinaves pour en former un effectif tel qu'il l'entend. Au dernier moment, le régent fait demander des soldats chez les Novogorodiens, les Krivitches, les Tchoudes, les Mériens ; ils lui envoyèrent plus de Finois que de Slaves ; il

aurait voulu que ce fût le contraire. Cependant à tout prendre, son armée était solide et bien composée.

En 882, commandant en personne, le Régent, à la tête de ses troupes, emmenant le jeune Igor, sortit du cercle de Novogorod ; il laissait encore indécis pour les guerriers engagés à l'accompagner, le but de ce déplacement militaire. Négligeant à l'Est les sources du fleuve, il marcha droit vers un point plus méridional sur le cours du Dniéper. Passant au milieu des Krivitches amis, il tomba sur les Krivitches indépendants, qui, contents de leur sort, n'avaient pas cru devoir se rallier à leurs frères tributaires des Russes. Affaiblis par cette division, il leur restait cependant encore de vastes étendues de terres. Ils possédaient même une ville importante, Smolensk. Par la position qu'occupaient les Krivitches, il importait au Régent de les neutraliser, s'il ne pouvait les rattacher à lui.

Arrivée près de Smolensk, l'armée d'Oleg s'arrête au-dessus de cette ville et dresse des tentes de toutes couleurs. Les Smolenskois informés de son approche, envoient à l'une de ces tentes prendre des informations sur ces étrangers.

« Que sont, demandent-ils, ces gens qui

sont venus ici? Cette pompe annonce-t-elle l'arrivée d'un Tzar ou d'un Knès? » Oleg s'avança alors tenant Igor par la main : « C'est, leur répondit-il, le Knès russe, le jeune Igor, fils de Rurik. » A ces mots, les Smolenskois le reconnaissent pour maître et toute la ville se soumet au prince Igor. Oleg y établit des lieutenants et s'embarqua avec les siens sur le Dniéper[1]. »

En présumant que l'armée russe, partagée en deux, les guerriers varègues embarqués et les soldats finois incorporés, ces derniers suivant la voie de terre, ayant rencontré le pays des Radumitches, y aient levé des contributions, cela se fit doucement. Ensuite vint le tour des Sévériens. Les deux peuplades slaves se trouvaient, comme leurs voisins, recevoir avec respect, bien qu'avec répugnance, ces Russes, que l'habitude de voir les nations se soumettre humblement partout où ils se présentaient, rendait arrogants, cruels au besoin. Usant des mêmes procédés qu'à Smolensk, parlant au nom d'Igor, son pupille, le Régent entra dans Lubetch, ville appartenant aux Sévériens. L'armée, pour se remettre de ses fatigues. devait y passer quelques jours.

L'action des Varègues jusque-là s'était exercée

Nestor.

sur des territoires assez limités, si on les compare à l'immensité du continent dont ils n'étaient qu'une partie. Pour la première fois, ils venaient de se tracer une route vers le Sud. Oleg l'avait assurée par des traités et des conquêtes sans bruit : il ne demanda aux peuples rencontrés sur sa route, rien de positif, c'est-à-dire rien d'excessif, sachant bien qu'après s'être emparés des villes, les Russes devenaient les arbitres nécessaires de leur sort futur. Quand on dut penser à repartir, le Régent passa une revue minutieuse des armes et des guerriers, puis il s'éloigna avec son armée, en trouvant l'ensemble satisfaisant.

On n'avait plus aucun doute autour de lui : tous, chefs et simples soldats, avaient compris qu'Oleg les dirigeait vers Kief. Depuis de longues années, la cité du Midi était le point de mire des princes du Nord. A considérer l'heureuse fortune qui avait livré cette ville aux deux frères Ascold et Dir, l'aisance avec laquelle leur règne s'y était établi, le peu de peine qu'ils trouvaient à gouverner les doux Polaniens, cette marche sur Constantinople qui avait fait citer leur nom dans toute la Russie, Rurik, et Oleg plus tard, crurent découvrir qu'il y avait là un péril menaçant les princes du Nord.

Oleg se flattait de bien connaître tout ce qui concernait cette principauté. Les marchands faisaient de la contrée un tableau où les charmes du climat le disputaient à la fertilité de la terre et aux facilités de la circulation. Les deux frères prouvaient qu'ils possédaient le don précieux du commandement. Mis en communications incessantes avec l'empire grec, par le fleuve que l'on pouvait en toutes saisons descendre et remonter, ils en viendraient un jour prochain, concluait le Régent, à détourner à leur profit la majeure partie du commerce que Novogorod monopolisait encore. Il se pouvait, en plus, que la prospérité croissante de Kief attirât dans son alliance les peuples qui n'avaient aucun engagement avec les Russes. Il lui paraissait qu'à tout prix il était obligé d'arrêter son essor ; ou bien, rivale d'abord des États de Rurik, Kief leur serait supérieure dans un temps donné. Pour lors, plus riches et orgueilleux, Ascold et Dir se mettraient au-dessus du grand prince Igor et d'Oleg, son fondé de pouvoir et son représentant. La résolution prise par le Régent de couper court à ces menaces inquiétantes était le résultat de réflexions échangées entre Rurik et lui depuis que les Varègues rivaux avaient quitté le Volkoff pour le Dniéper.

Oleg aurait envisagé avec plus d'envie et d'inquiétude la destinée des deux princes Varègues s'il lui avait été donné de connaître avec une entière exactitude toutes les circonstances heureuses réunies en Kiovie pour leur créer une existence à part de princes souverains. Grande et favorable différence : tandis que chez tous les peuples du monde, alors en fusion, avant d'être jetés dans le moule définitif du moyen âge, agités par des mouvements désordonnés, on ne voyait que chutes de trônes, morts violentes de rois, guerres de voisins à voisins, discorde dans les cités, haine entre princes du même sang, il régnait à Kief une paix profonde et l'entente la plus louable. Tout le mérite devait en revenir aux sentiments chrétiens, sentiments d'obéissance et de charité apportés par les guerriers baptisés, de Constantinople en Russie. Mieux inspirés, après avoir reçu une instruction plus parfaite, ils avaient renoncé à la colère, à la cupidité, à la vengeance ; ils savaient supporter patiemment l'injustice et les injures. Ces jeunes vertus soigneusement entretenues par les prêtres exerçaient une bonne influence sur ceux du peuple qui n'en connaissaient pas la source et l'étendue. Leurs instincts guerriers ne savaient où s'adresser et les plus mal disposés ne pouvaient

s'empêcher d'avouer qu'ils trouvaient chez les autres, depuis longtemps, des pratiques d'aménité détournant toutes les tentatives d'agressions, avec tous les prétextes de querelles. Ce qui les rendait plus respectables, peut-être, c'est que l'on commençait à croire qu'ils étaient protégés par les princes. Ascold et Dir avaient-ils été convertis, après avoir été témoins du miracle de la sainte robe, grâce aux mêmes secours religieux que leurs compagnons de naufrage? La question mérite d'être approfondie.

En admettant que les princes fussent restés adorateurs d'Odin, on ne peut douter qu'ils auraient combattu le christianisme. Ils pouvaient repousser les prêtres chrétiens, ensuite empêcher leur apostolat; enfin les livrer corps et biens aux fanatiques idolâtres de Péroun et de Provée.

Encore une circonstance d'où l'on peut inférer un changement de religion des princes russes : le silence se fait autour d'eux. L'histoire et la tradition restent muettes sur tout ce qui les regarde. D'après leurs traditions, les habitudes contractées, pour suivre les prescriptions de la foi odinique, les Varègues ne pouvaient vivre sous le coup d'un échec; ils devaient au plus tôt l'effacer par un succès. Or, il s'est passé bien des années

sans qu'ils aient fait un armement, exécuté une course. La guerre, la loi absolue de leur existence, ils l'ont abandonnée. La paix, qui leur semblait jadis la mort anticipée, ils en jouissent et s'y sont attachés. Cette ardeur martiale dont la fougue les précipitait tête baissée dans des entreprises insensées pour tout autre, ces émotions du champ de bataille qu'ils recherchaient avec tant de passion, que sont-elles devenues? Puisque les princes ne se ressemblent plus, n'est-il pas admissible que la Croix, portant avec elle la douceur, la bonté, la justice, aura remplacé dans leurs mains le glaive du despote et du meurtrier?

Oleg suivi de ses guerriers descendait le fleuve, son embarcation au milieu du convoi, car il voulait en surveiller la marche. Les troupes de terre avançaient par étapes convenues. Il continue cette navigation quelque temps ne paraissant pas se soucier des précautions qu'il aurait dû prendre. Mais on l'a vu réfléchir et changer ses dispositions : il a fait cacher dans plusieurs barques une certaine quantité de soldats. La nuit prochaine elles devront longer les rives occidentales du fleuve et s'abriter hors de la vue des Kiéviens sous les roches bordant le fleuve, gigantesque soubassement de la ville de Kief.

Le Régent s'est arrêté devant la tranquille cité. Sa barque a une si faible escorte que nul ne doit soupçonner le rang de celui qui l'occupe ou lui attribuer des menées perfides à l'encontre de qui que ce soit. Lorsque ses marins prirent terre, personne ne crut devoir les en empêcher. Les ruses d'Oleg lui réussissaient autant qu'il le pouvait espérer. Un dernier stratagème lui parut décisif. Il appelle quelques guerriers qui lui sont tout dévoués et leur donne cet ordre :

— Allez, leur dit-il, avertir les princes de Kief que des marchands varègues envoyés à Constantinople par le prince de Novogorod, viennent d'aborder au pied de leur ville; qu'ils désirent les voir, attendu que leur qualité de compatriotes doit nécessairement les faire regarder comme des amis; qu'ils les prient de se rendre à leur désir et de venir les trouver [1]. —

Les envoyés partent sur l'heure et entrent dans la ville ; se présentant comme devant donner aux princes des informations intéressantes, ils se font conduire jusqu'à leur demeure. On les introduit; ils se nomment. A ce nom de Varègues-Russes, cher à leur souvenir, en dépit des griefs

[1] Nestor.

qui les avaient séparés du chef de leur nation, Ascold et Dir se sentent portés à faire bon accueil aux étrangers. Redoublant d'affabilité, ils les encouragent à parler, semblent désireux de les entendre. Un des émissaires prend la parole. Ne suivant que trop bien les instructions de son maître, il répète mot à mot l'invitation adressée par Oleg aux princes de Kief. Par une attitude respectueuse, un accent insinuant et persuasif, ces hommes cherchent à donner à leur discours toutes les raisons de plaire, et à leur demande toutes les probabilités d'être agréées.

Ascold et Dir, en les écoutant, parurent extrêmement flattés de se voir l'objet de l'attention de leurs frères du Nord. Les soins que mettaient les sujets d'Oleg à se faire bien venir, n'étaient pas une preuve sans valeur de la réputation dont ils jouissaient, eux princes kiéviens, dans les États du puissant prince de Novogorod. C'était la première fois qu'ils se voyaient accorder une telle distinction par des personnes de marque. Leur orgueil devait naturellement en savourer la nouveauté. Et ne se dirent-ils pas encore que cette visite accordée aux commerçants novogorodiens devait procurer à la Kiovie d'autres et de meilleurs correspondants, multiplier les moyens de

s'enrichir et leur donner comme princes une belle part dans ces bénéfices inespérés? Excités par ces deux mobiles, la vanité et l'âpreté au gain, les princes de Kief répondirent qu'ils consentaient à se rendre près des marchands russes.

Loyaux, honnêtes, il ne leur était pas possible de pressentir qu'un infâme complot pouvait se déguiser sous des semblants de politesse. Le soupçon ne pouvait entrer dans des cœurs abandonnés aux émotions du patriotisme. Les deux frères, croyant aller à une fête d'amis, partirent accompagnés de quelques hommes seulement, pour se rendre au rivage où avaient abordé les négociants voyageurs. Découvrant une à une les barques amarrées sur la rive du fleuve, ils s'en rapprochent le visage riant. Ils se préparaient à aborder les Russes avec de bonnes paroles dites dans la langue maternelle, qui leur semblait, plus que toutes les autres familiarités, devoir établir cette confraternité sur laquelle les envoyés s'étaient appuyés, quand Oleg se présenta brusquement devant eux.

Le Régent attendait les princes. Les scènes que l'on allait voir se succéder avaient été préparées d'avance; tous les incidents possibles étaient prévus. Depuis qu'il les avait vus sortir de la ville,

le Régent n'avait pas quitté les deux frères du regard. Les laissant s'avancer, mesurant à chaque pas la distance qui l'en séparait, quand il les jugea à sa merci, faisant un signe aux soldats couchés dans les barques, ces hommes se montrèrent inopinément cuirassés, le glaive hors du fourreau. Étonnés, les Kiéviens s'arrêtent. Les Russes se jettent sur le groupe inoffensif qui ne comprend pas ce que peut signifier cette brusque attaque. Les princes ne sont pas revenus de leur surprise qu'ils se voient enveloppés et tellement serrés que toute tentative pour se dégager est et demeurerait inutile. Oleg se porte en avant, tenant Igor dans ses bras : — Vous n'êtes pas princes, lui dit-il, ni même issus de princes. Tenez, ajouta-t-il, en leur montrant Igor, fils de Rurik, voici votre maître [1]. —

Il n'avait pas achevé d'articuler ces mots que vingt glaives se lèvent sur la tête des princes. Les Russes frappent. Percés de coups, ils tombent aux pieds de leurs assassins ; ils nagent dans le sang et bientôt expirent tous les deux.

Ascold et Dir succombent unis dans la mort, comme ils l'avaient été dans la vie. Pendant le

[1] Nestor.

cours de leur existence, toujours liés, toujours frères, ils n'avaient cessé d'agir de concert, de s'aider, de se soutenir, de s'aimer; et dans l'histoire, on ne trouve point qu'Ascold ait été nommé et Dir passé sous silence. Cette union parfaite ne pouvait, paraît-il, être rompue, même par une fin tragique. Leurs derniers soupirs se sont confondus. Touchante et respectable affection, honorable et digne coexistence qui rend plus exécrable le crime d'Oleg.

Il ne lui manquait plus que de passer sur leurs restes sanglants pour se rendre dans la ville.

Il se dit que le temps était précieux; que le grand coup porté, il lui fallait profiter de la confusion que la mort des princes causerait à Kief. Mais le masque était tombé. La vue des Russes produisait à cette heure une impression toute différente de celle qu'elle avait laissée le matin. Leur armée était arrivée, ses bataillons s'avançaient en colonnes serrées. A la place de quelques barques ancrées auprès de celles des Kiéviens, sur le Dniéper, on voyait une flottille portant des guerriers en train de débarquer avec armes et bagages. Le bruit du meurtre des princes répandu avec la rapidité de l'éclair, ainsi que l'astucieux Oleg l'avait bien prévu, glaçait d'épouvante

la population pleine d'affection pour les deux frères. Ce n'était, dans tous les quartiers de la ville, qu'irrésolutions, regrets et terreur. En même temps, on annonçait les Russes. Ils arrivaient ; ils allaient paraître. Le Régent, le jeune prince Igor marchaient en avant et devançaient les chefs. Les soldats venaient après, armés comme jamais les Kiéviens ne l'avaient été, de lances, d'épées, de massues de fer. Les habitants consternés s'enfermèrent dans les maisons ; ne pouvant pas leur opposer des moyens de défense suffisants, ils se bornèrent à des protestations inutiles.

Une fois les Russes dans la ville, tous les habitants s'étaient résignés à l'obligation de leur être soumis. Oleg en prit possession avec l'assurance d'un heureux conquérant. Que l'indignation flétrisse la déloyauté, l'astuce, l'assassinat, partout où ils se trouvent ; mais toujours plus haut, lorsque ces crimes auront servi de marchepied au succès ; car le bien obtenu par le mal est une monstruosité dans la sphère élevée où se meuvent la moralité et la conscience. Les païens approuvèrent Oleg, cela n'a rien d'étonnant, et les félicitations lui furent prodiguées : c'était déjà le grand Oleg.

Si les dieux enseignaient aux Varègues à ne point s'embarrasser des moyens du moment qu'ils pouvaient réussir, il en était autrement chez les disciples du christianisme. Ils avaient des appréciations plus justes, un jugement plus ferme. On ne devait pas les voir courir sur les pas de la multitude inconstante, à la recherche d'un regard, d'un mot d'Igor ou du Régent. Ils resteront fidèles à la mémoire des princes les ayant gouvernés dix-huit ans avec équité. Ils se souviendront qu'elle ne s'est jamais démentie ni leur bonté lassée. Avec Oleg, le bruit, l'éclat avaient envahi la ville ; séparés de la foule, ils se souvenaient et priaient. Il y en eut parmi eux de plus dévoués encore aux victimes : le soir du crime, à la nuit close, ils se rendirent par des chemins détournés au lieu où le meurtre avait été commis. Les corps des princes s'y trouvaient abandonnés, défigurés, souillés de poussière et de sang. Ils furent relevés, lavés, ensevelis, portés en lieu sûr avec tout le mystère que demandait cette œuvre pieuse. Après les avoir confiés à la terre, honorés des larmes d'une profonde affliction, après avoir pris toutes les précautions possibles pour dissimuler leurs sépultures, ces amis de la dernière prière se dispersèrent, gardant en leur cœur le

secret des arbrisseaux penchés sur les tombes et devant les faire reconnaître dans l'avenir.

Plus tard, des preuves de la dernière évidence viendront démontrer que les princes étaient chrétiens, et que les devoirs suprêmes leur avaient été rendus par des chrétiens.

Le plus important était obtenu ; mais il devenait pressé pour Oleg de se mettre en un contact plus personnel avec les Kiéviens. Il lui importait de chercher à faire tomber les préventions de l'élite du peuple, rendues manifestes par sa froideur.

Le peuple aime à voir les grands de près ; il lui semble qu'il diminue ainsi la distance qui l'en sépare. Le Régent connaissait trop bien les hommes pour ne pas avoir saisi ce trait caractéristique des masses. Aussi, décida-t-il de visiter tous les quartiers de la ville avec une escorte royale. Il prit Igor avec lui. En présentant ce fils de Rurik aux Kiéviens, il espérait les intéresser à cet enfant gracieux et d'aimable physionomie. Les habitants, commençaient à être plus rassurés. Ils les regardèrent tout en restant sur la réserve : Oleg parcourut toutes les rues praticables du centre à la circonférence. Les princes et le cortége montent sur le plateau couronnant Kief

de sa troisième ligne de hauteurs. Oleg s'étonne. De son œil, que la superstition païenne disait pouvoir fixer le soleil, il embrasse cette position magnifique : une ville prospère, un fleuve pour la desservir ; tout près des champs à récolter ; au delà des forêts à exploiter. Il s'arrête longtemps, et se parlant à lui-même : — Cette ville, dit- il, sera la première de toutes les villes russes. —

Ces paroles décidèrent de la destinée de Kief pour trois cents ans et plus.

L'ébauche de gouvernement installée à Kief par les princes varègues convenait au Régent. On ne pouvait mieux combiner, dans le présent, les intérêts des Kiéviens et ceux de leur chef. Les améliorations à y apporter devaient être amenées par le temps et dépendaient des circonstances appelées à les rendre nécessaires. Jusqu'à cette date indéterminée, il entendait respecter les lois en vigueur, dont le pays se montrait satisfait. Le seul changement qu'il se permît, c'est qu'à mesure des vacances il choisit les chefs de service parmi les Varègues venus du Nord avec lui, et souvent il leur recommandait de ne pas heurter les Kiéviens par des innovations intempestives. Par eux, confidents et ministres de ses volontés, il dirigeait en réalité la principauté sans insister davantage.

Les nouveaux administrés, laissés à leur commerce, à l'agriculture, n'étant pas contrariés non plus dans leurs coutumes et leur religion, finirent par trouver qu'ils n'avaient, en ce qui les concernait, rien à reprocher au Régent. Ils n'hésitèrent pas en même temps à le considérer comme le souverain de la Kiovie.

Tout en s'affermissant au Midi, Oleg n'oubliait pas les Slaves du Volkoff. Toutefois, s'il allait souvent les inspecter, il ne passait que peu de jours de suite sur ses anciens domaines. Kief l'avait captivé. Il ne s'en éloignait qu'avec peine, y revenait avec empressement, y restait de préférence. Kief fut déclarée capitale.

L'histoire trouve ici des motifs de louer le Régent : en effet, pas plus sous son règne que pendant celui des princes qu'il avait remplacés, on ne découvre une trace de persécution exercée envers les chrétiens. Oleg ne pouvait pas ignorer leur existence ; ils vivaient au grand jour, et la doctrine évangélique gagnait notablement dans la ville et les campagnes. L'Église grecque persistait à entretenir la propagande en lui envoyant, selon les besoins, des prêtres, ardents ouvriers à la vigne du Maître. En prêchant les saintes maximes, ces ministres d'une loi civilisatrice s'adressaient aux

intelligences, cherchant à les tourner vers Dieu par un peu de savoir et beaucoup de réflexions. Ils enseignaient partout à lire, pressant les fidèles d'apprendre. L'alphabet slavon, composé par saint Cyrille pour les Slaves de Moravie, leur avait été apporté. Comme on parlait indistinctement les deux langues à Kief, le slave et le scandinave, les catéchistes appartenant aux deux nations pouvaient répandre l'instruction et faire participer les catéchumènes slaves ou russes à leurs prédications. Les premières notions de lecture leur furent données dans les livres saints traduits par l'apôtre des Moraves. La jeunesse, formée pour la musique d'église, chanta les louanges de Dieu dans l'idiome slave, sous la dalmatique du clerc et du diacre. En somme, le clergé devait se réjouir : l'esprit du peuple s'élevait insensiblement vers des régions plus hautes. L'Evangile expliqué, l'étendue, la rigidité du devoir pénétrèrent dans les âmes qu'il avait touchées. La manière de sentir et de vivre se ressentait de cette règle invariable. Soumis aux prescriptions de l'Église, désirant la gloire du Très-Haut, occupés de leur fin dernière, sachant à l'occasion faire taire un ressentiment, oublier une injure, rendre le bien pour le mal, les nou-

veaux chrétiens ne permettaient pas qu'un dissentiment où la morale était engagée, vînt troubler la paix d'une famille chrétienne. Par esprit de concorde on les voyait s'adresser à leurs prêtres pour le plus léger différend, toujours prêts à s'en rapporter à leur décision. Le clergé était aussi chargé de trancher souverainement les questions les plus graves. Les chrétiens étaient un peuple à part, vivant au milieu de deux peuples au sein desquels il avait pris naissance par une agrégation continue.

En même temps qu'ils se voyaient encouragés par le nombre, la hardiesse chrétienne augmentait. Ils recherchaient les occasions d'affermir leurs croyances, ne s'effrayant pas des tribulations qu'ils pourraient s'attirer. Ils possédaient des chapelles et ne cherchaient pas à s'en cacher. Les offices des dimanches et des fêtes y étaient célébrés avec régularité. Les fidèles s'y rendaient publiquement et les sacrements y étaient conférés : le baptême par immersion, la confirmation, la communion sous les deux espèces, la confession, l'ordre et le mariage. S'il leur manquait le cérémonial pompeux usité dans les Églises grecques, c'est que l'évêque avait jugé avec raison qu'il valait mieux attendre, pour ne pas exas-

pérer les idolâtres par trop d'éclat et de bruit.

La condescendance du Régent vis-à-vis des chrétiens n'était pas le résultat d'un mouvement de générosité ou de tolérance, indépendant d'un retour sur ses propres intérêts. Il connaissait leurs principes, et loin de les suspecter, de les tenir pour des hommes dangereux, Oleg trouvait qu'ils avaient des sentiments de soumission qu'il aurait voulu inspirer à tous les Kiéviens. L'Évangile veut que l'on sache honorer ses maîtres, que l'on fuie les séditions, que l'on soit respectueux, bien intentionné pour ceux qui nous gouvernent, affectueux, secourable à nos pareils ; il n'est pas de prince régnant qui ne soit heureux de trouver des qualités aussi rassurantes chez ses sujets. C'était plutôt par règle gouvernementale bien entendue que le Régent laissait aux chrétiens toute liberté de continuer l'existence sévère et retirée qu'ils avaient embrassée. Il estima ce que valaient ces vertus, parce qu'elles tournaient à son profit.

Afin de pouvoir se consacrer aux projets qui s'étaient emparés uniquement de son esprit : rester à Kief, et n'avoir pas à se préoccuper des Russes de Novogorod et des tribus circonvoisines, Oleg en avait réparti l'administration, à peu près

complète entre plusieurs boyards. La plupart ayant, depuis le partage des terres, le titre de prince, avaient accoutumé les peuplades Slaves à leur autorité. Oleg se tenait en relations régulières avec ses lieutenants ; il conservait la haute main sur les plus grandes questions, quoique leur laissant le droit d'initiative et celui de décider en son nom presqu'en toutes choses.

Le chef russe, aux prises avec une situation critique, en avait assumé les embarras présents, en raison de ce qu'il entrevoyait pouvoir en retirer dans un avenir peu éloigné. Il ne lui avait pas fallu trois mois de séjour à Kief pour s'apercevoir qu'il ne pouvait garder son armée dans la ville, au milieu d'habitants indolents par caractère et opposés à toute idée guerrière. Il était à craindre que, se laissant gagner par leur apathie, elle ne perdît son goût pour les armes. S'il ne voulait pas faire violence aux Slaves, il ne pouvait pas non plus consentir à ce que ses troupes, séduites par l'espoir d'un moindre assujettissement quittassent l'épée pour la charrue. Pourtant l'armée ne devait pas s'éloigner ; il voulait l'avoir sous la main.

A la suite de reconnaissances opérées dans les environs, Oleg adopta pour elle un système

d'occupation fait pour mettre un terme aux dangers qu'il avait découverts et qu'il voulait écarter. Sur des terrains bien exposés il résolut de faire construire des villes. Les forêts en fourniraient le bois, le petit peuple de Kief les ouvriers. Celles-ci terminées il devait établir des cantonnements où ses troupes logées autour des petites cités continueraient tous les exercices des camps. Les villes bien percées, les camps délimités furent entrepris et ces travaux menés avec une extrême diligence furent achevés dans l'espace d'un an.

Les soins qu'il apportait à cette double besogne ne l'absorbaient pas en entier. Le Régent, pendant cette même période, envoya demander en Scandinavie, chez les Varègues-Russes, ses amis de jeunesse, un renfort d'hommes rompus à la guerre, déterminés à servir sous ses ordres. Il lui en vint un si grand nombre, qu'Oleg put former avec ces guerriers un corps spécial, chefs et soldats.

Il lui imposa ce qui ne s'était pas jusqu'alors fait chez les Normands : les lois constitutives d'une troupe régulière. Depuis il les fit consentir à recevoir une solde fixe, et afin de se mettre à même d'y pourvoir, il leva un surcroît d'impôts sur les Krivitches et les autres Slaves. La ville de

Novogorod s'engagea à lui fournir cent cinquante livres pesant d'argent.

On le savait hardi, circonspect et sage. Froid songeur pendant qu'il mûrissait une idée, sitôt que sa résolution était prise, que l'action avait succédé au calcul, ses facultés puissantes concentrées sur un seul point agissaient avec d'autant plus de pénétration et de lucidité. Son activité était dévorante et les impossibilités semblaient disparaître au souffle de son génie. Homme de précision avant tout, à la date qu'il s'était fixée Oleg avait doublé ses troupes. Elles étaient parfaitement aguerries, s'étaient formées, dans les camps, par des marches journalières et de rudes exercices. Les soldats, pleins de courage, manifestaient un vif désir de faire campagne. C'est à quoi le Régent avait voulu les amener. Entouré à l'est et à l'ouest de peuplades indépendantes, il projetait depuis que Kief était à lui de les attaquer et de les soumettre. Le moment était venu.

La plus marquante sans contredit était la tribu des Drevliens. Aussi voulait-il lui porter les premiers coups, se disant que lorsqu'elle serait vaincue, elle ne pourrait plus fournir des secours à ses alliés amoindris et affaiblis d'avance par une défaite.

*

chands les envoyaient, par le Dniéper, aux négociants de Crimée et de Constantinople. Le Régent, en frappant les Drevliens de l'impôt par lequel ils étaient forcés de donner une martre noire par personne, leur faisait un tort immense. Par cette même contribution, il se mettait à leur lieu et place pour la vente des martres, et s'assurait des rentrées en numéraire, indispensables dès lors qu'il soldait les Scandinaves à prix d'argent. Les Drevliens s'étant libérés de leur dette, Oleg se retira vers Kief [1].

Les Khozars n'avaient point d'autorité autre qu'une autorité nominale sur les peuplades qu'ils avaient soumises au tribut d'une martre noire et d'un glaive par maison. Après avoir perdu Kief, leurs relations, elles se bornaient à une imposition perçue simple ou doublée, continuèrent avec toutes celles restées dociles. Ruiner peu à peu les Khozars, amener à soi les peuplades Slaves engagées, ne fût-ce qu'à titre de confédérées, telle fut la politique du Régent, quand il en eut fini avec les Drevliens. Bientôt, il jeta son armée sur les Sévériens du Dniéper et les Radimitches. Il dit aux Sévériens : — Je suis l'ennemi des Khozars et

[1] Nestor.

non pas le vôtre. — Après les avoir affranchis du tribut qu'ils payaient au Khan, il se contenta pour lui d'une légère rétribution. Il agit avec autant de ménagements à l'égard des Radimitches car, de bonne volonté, ils consentirent à remettre aux Russes ce que leur prenaient les Khozars : une petite pièce de monnaie par charrue[1].

Les Khozars s'étaient laissé dépouiller non-seulement des contributions qu'ils levaient chez les Slaves ; mais les auteurs ne disent pas qu'ils se soient opposés au Régent lorsqu'il se rendit maître d'une portion du royaume des Khans. Ce peuple positivement brave, déchu de sa vaillance par suite d'une vie molle, énervante, et de la fréquentation des Grecs de la Chersonèse, chez lesquels ils avaient pris de la civilisation ce qu'elle a de mauvais, déclinait sensiblement.

Tranquille de ce côté, le Régent se retourna pour s'en prendre aux Slaves voisins au sud-ouest des terres Polaniennes. Il réussit, dans une simple promenade militaire, à ranger sous son obéissance les Doulèbes, les Titverses et les Corvates.

Les pierres angulaires d'un vaste empire Russe

[1] Nestor.

étaient posées, et Oleg triomphant et insatiable songeait à renouveler ses excursions.

Peut-être allait-il se porter sur l'autre rive du Boug, quand il fut rappelé en Kiovie, sa capitale étant sérieusement inquiété.

Les Ongres (Madgyars ou Hongrois) descendus tardivement de l'Oural, se trouvaient postés, dans le IXe siècle, à l'est du Dniéper et au nord des Khozars. On annonçait qu'ils se remettaient en marche, encore suivis de tous leurs bagages, leurs chevaux, leurs familles, preuve évidente qu'ils voulaient poursuivre leur migration. Où se fixeraient-ils ? Au grand effroi de la population, ils avaient à ce moment transporté leur camp près de Kief ; on pouvait en distinguer les enseignes flottant à la pointe de fer au-dessus de la tente des chefs. Oleg, aussi péniblement surpris que les Kiéviens, plus irrité même de cette intrusion sur des terres qu'il regardait justement comme lui appartenant, vole au salut de la ville aussi Russe que Slave. Grâce à sa grande diligence, il arrive à temps. Les positions réciproques n'étaient pas changées depuis le départ du courrier qui l'avait averti. Les Kiéviens se fortifiaient derrière leurs murailles nouvellement mais légèrement construites. Les Madgyars

n'avaient pas essayé de tourner la ville ; le Dniéper les séparait encore. C'est tout ce qu'il pouvait espérer. Néanmoins, et malgré son esprit inventif, le Régent se trouvait dans une cruelle alternative : ou attendre le choc des Madgyars, ils pouvaient l'écraser ; ou tomber sur eux résolument ; la nuit, surprendre leur camp, les mettre en déroute et les obliger à reculer. Tout bien considéré, voyant ce peuple si nombreux, tandis que son armée à lui était exténuée par les dernières marches forcées, songeant qu'en cas de revers la population de Kief serait menacée, quoi qu'il en dût coûter à son orgueil, offensé de toute concession, il lui fallut se décider à conjurer, cette fois, le péril, en se servant de paroles de paix. Il envoya porter aux Madgyars la proposition suivante :

— Traversez le Dniéper et vous pourrez gagner des plaines où abondent l'herbe et l'eau, et plus favorables à votre extension. Vous les trouverez au delà. Nous nous engageons, si vous prenez ce parti, le meilleur que vous puissiez adopter, à ne point inquiéter votre voyage. —

Les Madgyars, dupes de la politique du prince Russe, se rangèrent à cet avis spécieux. Une prodigieuse quantité de chariots traversa le fleuve à la file, s'éloigna et se perdit à l'Ouest. Des

deux parts, les conditions furent strictement tenues ; Kief était sauvée.

Dans l'opinion des Russes, des Slaves, de l'armée aussi, Oleg n'avait été revêtu que d'un pouvoir temporaire, lorsqu'il avait été nommé Régent. Igor, fils de Rurik, était majeur. De Kief à Novogorod, on s'attendait à le voir gouverner, et son tuteur s'effacer désormais devant lui. C'était méconnaître le caractère altier d'Oleg. Il n'acceptait pas la possibilité que le jour fût venu, qu'il pût même venir, où il serait contraint de remettre au jeune prince le pouvoir qu'il avait tant étendu et si bien fait accepter. Il lui laissait, à ce qu'il paraît, une bien petite place dans tout ce qui se passait dans ses états puisque l'annaliste ne mentionne pas une fois qu'il ait accompagné le Régent dans ses allées et retours du Nord au Midi. Il ne dit pas, non plus, qu'il ait paru dans le gouvernement des Novogorodiens, au-dessus ou parmi les Knès feudataires. Igor n'apparaît sur le théâtre de l'histoire de Russie qu'en 903.

On ne sait pas à quelle date ce prince était venu au monde ; il était né aux environs du Volkoff sûrement, dans une de ces résidences qualifiées de châteaux, d'après leur aspect monumental, l'étendue de leurs dépendances et de leurs enclos.

Qui était sa mère? On peut répondre hardiment que ce fut une femme de noble race. De tout temps, les Normands s'étaient enorgueillis de descendre de haute lignée, comme ils avaient été jaloux de s'allier à des familles illustres. Ils paraissaient moins délicats sur la manière de contracter ces grandes alliances : à peu d'exceptions près, elles étaient la conséquence d'un enlèvement. Fille d'un prince pirate ou d'un petit roi de Norwège, qu'elle eût été faite prisonnière sur la Baltique sous les yeux de son père, qui l'aurait eue à son bord, enlevée d'un donjon pris par escalade, ou saisie dans un combat naval, défendant vaillamment sa vie, un javelot à la main, sitôt que la destinée de cette femme lui donnait un maître, que son existence était unie à celle d'un chef, elle disparaissait entièrement. Il ne lui restait rien de son titre ni de son rang. Sœur ou épouse d'un prince, elle venait vivre chez celui qui l'avait conquise, tout à fait retirée, forcée d'oublier toutes les émotions puisées dans la haine, la défense du manoir paternel, l'attaque en mer de bâtiments rivaux, dont son cœur héroïque avait été animé dans les heures de l'extrême jeunesse et de la suprême énergie. Elle avait rompu et sans regret, dit-on, avec son passé.

La femme scandinave aimait volontiers d'amour son vainqueur, se trouvait heureuse sous son toit, employant les journées que son époux restait près d'elle à retracer avec l'aiguille, sur la toile, les hauts faits, arrivés à sa connaissance, des héros de terre et de mer [1]. Entourée de ses femmes, il lui était interdit de se commettre. Défendue par sa fierté, elle n'eût trouvé aucun attrait à se prodiguer. S'il lui venait des fils, elle s'en occupait jusqu'à l'âge où ils entraient dans la vie active des hommes de sa famille, initiés à la gloire par ses viriles leçons.

D'après ces principes nationaux, l'enfance et l'adolescence du prince Igor s'étaient passées à s'entendre répéter des maximes de guerre, à prendre ses distractions au fracas des armes. Ses plus anciennes impressions lui représentaient son père partant, suivi de ses Varègues; Rurik de retour, rapportant le montant des tributs et recevant des honneurs que justifiaient ses succès.

Empêcher le prince, sous différents prétextes, de s'associer aux expéditions de son tuteur, c'était le moyen d'aiguillonner, par la contrainte, ses premiers penchants. Oleg, en ceci, avait oublié

[1] Voir *Histoire maritime des Normands et de leur établissement en France au Xe siècle*, par M. Depping.

que l'essor de la jeunesse n'est point si aisément refoulé. A en juger par le sang qui coulait dans ses veines et par son éducation, cette exclusion préméditée était une injure pour lui et il devait la trouver tyrannique. Pour se donner le change il se livrait à des exercices violents, faits pour l'étourdir et préférait ceux où il découvrait quelque ressemblance avec les excitations du champ de bataille. Il s'était mis à aimer la chasse à la fureur. Dans toutes les saisons, le prince partait de Novogorod, se faisant accompagner de quelques familiers, comme lui armés de dagues, de haches et de flèches, pour s'en aller battre les forêts. Il restait avec sa suite dans les bois pendant plusieurs semaines, occupé à chercher, à traquer, à poursuivre les sangliers, les loups et les ours. Dur à lui-même, Igor ne permettait pas que ses serviteurs prissent le soin de lui préparer des repas pour le jour, ou des gîtes pour la nuit. L'hiver, un tapis jeté d'une branche à l'autre des sapins, lui servait d'abri ; au temps chaud il dormait étendu sur une couche de bruyère. Absorbé volontairement par cette suite d'occupations uniformes, les plus précieuses années du prince héritier passaient inutiles, sans portée, au détriment, pensait-il, de son avenir.

Pendant une de ses courses, en automne, le prince Igor avait perdu son chemin ; il est surpris par le soir à l'entrée d'un village nommé Vouiboutskoï, peu distant de la ville de Pskoff, à la lisière de cette même forêt dont il possédait ordinairement si bien les détours. Un certain nombre de maisons en bois, propres, assez neuves, avec un toit à pignon, garni d'un rebord en planches découpées à jour, annonçaient que les habitants unissaient l'ordre à l'aisance. Cette qualité manquait aux Slaves forestiers, quoique l'exemple leur en eût été donné par les Varègues-Russes. A cette heure, les travailleurs de la campagne, terrassiers et bûcherons, étaient rentrés ; toute la famille se trouvait réunie, assise sur des bancs autour d'une chambre bien close. Pour se mieux chauffer, on avait laissé ouverte la porte du poële. Le brasier jetait sur les murs des lueurs qui les coloraient de teintes mordorées. Les fagots résineux dont on s'était servi depuis le matin, pour l'alimenter, avaient répandu une odeur piquante, cependant agréable, qui durait encore. La conversation était animée, par instants bruyante ; elle s'entendait du dehors. Ceux-ci sont des Varègues, dit le Prince ; leur hospitalité me sera meilleure que tout autre. S'avançant avec une cordiale viva-

cité, il frappe à la porte d'une de ces rustiques demeures. Une femme se lève aussitôt et vient lui ouvrir. Lorsque les paysans eurent deviné, à ses vêtements, à son escorte, un personnage de la plus haute qualité, tous ôtant leur coiffure, se levèrent et s'inclinèrent devant le prince, pendant que le chef de famille lui offrait sa maison et tout ce qu'elle contenait pour qu'il en usât à son gré. Igor ne se fit pas répéter l'invitation; il entra, heureux d'avoir trouvé des compatriotes avec qui passer quelques heures. Il aborde ces honnêtes villageois, non en prince, mais en hôte bienveillant, paraissant se promettre du plaisir de cette rencontre. Intimidés tout d'abord, les paysans reprirent rapidement leur assurance; ils se serrèrent sur leurs siéges et firent place au prince.

Un peu en arrière du cercle se tenait, debout, silencieuse, une jeune fille parée de jeunesse et de beauté. Éblouissante de fraîcheur, ses yeux étaient bleus, ses cheveux blonds. L'élévation de sa taille, son air noble, sérieux, lui donnaient une distinction remarquable; sa tenue disait sa fierté, le regard son intelligence. En tous lieux, elle se serait attiré l'admiration. Au milieu de cette réunion de gens de basse classe, dont elle était ou la fille ou la sœur, cette femme paraîssait

une merveille ; sa séduction devenait irrésistible. C'est à elle que le prince s'adressa quand il fut revenu de la surprise qu'il avait éprouvée à la vue de cette belle fleur des champs. Elle lui parla avec sagesse, avec modestie. Il aborda des sujets variés ; elle lui répondit, sans témoigner d'embarras, s'exprimant avec simplicité et montrant beaucoup de sagacité et de jugement. Tout en elle annonçait que la nature avait été prodigue envers la jeune Russe de dons exceptionnels. Cet entretien plut extrêmement au prince et lorsqu'il se sépara de la famille Varègue, il se promit de retourner jouir plus à loisir de la présence et des discours de cette fille incomparable.

Il revint en effet, de loin en loin, plus assidûment en hiver, si fréquemment dans l'été, qu'il devenait évident que le Prince s'était pris d'une violente passion pour elle. Que cette passion se laissât voir, c'était malgré lui ; il ne voulait en parler à personne, et n'aurait pas permis que quelqu'un lui en parlât. Igor cherchait à éviter les représentations que de vieux amis se seraient trouvés en droit de lui faire entendre.

Un jour, au retour d'une visite à Vouiboutskoï, l'étonnement des seigneurs de sa maison, knès et boyards, fut porté au delà de toute expression,

quand le Prince déclara qu'il était résolu à prendre pour épouse celle qui avait su captiver son cœur. Il était trop tard pour chercher à l'en détourner. Ses conseillers habituels y auraient trouvé à tout le moins une disgrâce, et ne seraient point parvenus à le faire changer de résolution. Sa volonté avait acquis force de loi, puisqu'il avait passé l'âge de la majorité. Il voulait, il exécutait sa volonté, il agissait en grand prince, il usait de ses droits. Igor était si bien épris qu'il paraissait décidé, quelque déférence qu'il dût au Régent, à ne pas tenir compte de son mécontentement, si Oleg tentait de contrarier son inclination. Les opposants n'avaient plus qu'à se taire. Pour ne pas leur laisser le temps de l'indisposer contre son projet par un avertissement indiscret, le Prince se hâta de partir pour Kief.

Rendu près de son tuteur, il lui dit en toute sincérité l'histoire de son amour : la beauté, l'esprit de la jeune Varègue, l'impression qu'il en avait gardée, le feu qu'elle avait allumé dans son cœur, son désir ardent de l'élever jusqu'à lui, son empressement à publier son choix. On aurait compris, et le prince devait s'y attendre, un impétueux mouvement d'humeur de la part d'Oleg, avec de vifs reproches à l'annonce de cette déci-

sion, prise avant qu'il eût été consulté. Il était naturel que le Régent se préocupât de la femme à donner à son pupille. En lui faisant épouser la fille d'un boyard, il pouvait procurer à Igor des alliances lui donnant pied dans les familles les plus riches et les plus haut placées ; cependant, s'il fit quelques remontrances au Prince, ce fut pour la forme. Le vieux maître en fourberies avait compris, au premier mot, qu'il pouvait garantir sa situation personnelle en secondant les vœux du jeune Igor. Il s'était fait ce raisonnement : deux passions, l'amour et l'ambition, ne peuvent pas régner ensemble dans un cœur ; elles sont l'une et l'autre trop exclusives. Assez amoureux pour tout sacrifier à un amour, qu'il était inutile de combattre, le Prince allait renoncer à toute vue ambitieuse. Si la belle Varègue était parvenue à prendre sur ses aspirations un empire si absolu, qu'elle lui avait fait oublier la classe infime dont elle sortait, en même temps que la convenance qui commandait à Igor une union assortie à son rang, près d'elle il n'aurait d'autre pensée que celle de jouir de son bonheur domestique. Oleg pourrait donc continuer à exercer les pouvoirs qu'il avait conservés jusqu'alors, dans l'administration du pays et celle de l'armée.

Il céda de grand cœur, en y mettant un semblant de complaisance, aux raisons de son pupille et celui-ci ne chercha pas quel pouvait être le mobile d'un consentement si rapidement obtenu.

Avec l'assentiment du Régent, entouré d'un long cortége, Igor repartit pour Voniboutskoï, emportant des bijoux, des étoffes précieuses, ravi de pouvoir rendre à sa compagne les honneurs qui revenaient à celle qui allait devenir grande princesse pour les Varègues-Russes et pour les Slaves. Il n'avait pas d'ailleurs de cérémonie à préparer pour son mariage. Sous ce rapport les coutumes étaient toutes primitives chez les Varègues. Une femme, sauf le cas de force majeure, était présentée aux parents, aux amis, par le Scandinave qui l'avait recherchée ; puis il l'emmenait au vu de l'assemblée. A partir de ce moment, elle jouissait des prérogatives de l'épouse, prérogatives qui se bornaient au droit d'être reçue aux divers domiciles de l'époux, sans qu'il lui fût permis tôt ou tard de la chasser et de la répudier. Ce contrat suffisait pour établir les bases d'une nouvelle famille [1].

Igor arriva à Voniboutskoï avec les brillans seigneurs dont il s'était fait accompagner. Répon-

[1] Depping.

dant à l'invitation qui leur avait été adressée, les parents, les voisins entouraient la jeune fille, pour la dernière fois, de leur fraternelle amitié. Ils s'étaient mis sur deux rangs devant la maison, abrités par un dôme formé par les ramures de hêtres en pleine croissance. La belle Varègue-Russe parut. Elle avait déposé le costume rustique de son village; de riches habits le remplaçaient. Le prince la tenant par la main, la fit asseoir dans son char, garni de tapis d'Orient, et elle partit. Quand d'un geste expressif, la jeune paysanne dit adieu à ses amis, à sa chaumière, aux joies de son enfance qu'elle quittait pour la majesté d'une couronne princière, il n'y eut pas un de ces Varègues qui ne crût participer en quelque chose à sa brillante fortune. A cette heure, un sentiment national, profond, durable prit naissance. Dorénavant, l'intérêt devait se porter avec une intensité égale sur le prince et sur la fille du paysan inséparablement unis. Le lien était formé, l'attachement du menu peuple aux grands princes était sanctionné par le mélange du sang royal et du sang plébéien [1].

L'heureux Igor dut poursuivre son voyage avec

[1] Telle est la tradition en Russie. Karamsin en fait mention et une ancienne biographie russe le dit plus longuement.

une grande pompe. Les Varègues étaient pleins de vanité et recherchaient les distinctions. Ils tenaient à tout ce qui pouvait rehausser leur personnalité, les mettre en évidence, marquer la différence des rangs, établir quels étaient les plus élevés et ils en tiraient gloire. Dans le cas présent, jeter de l'éclat sur sa route, c'était attirer à la princesse des respects et des hommages ; et cette considération aurait plutôt engagé Igor à un excès qu'à une diminution d'apparat.

Les voyageurs étaient attendus avec impatience à Kief. La grande princesse excitait la curiosité ; chacun se demandait si elle était vraiment digne d'avoir été remarquée préférablement à toutes les femmes Russes-Slaves poursuivant en rêve la même destinée. Elle arriva, une foule inouie l'attendait. Elle releva son voile, se laissa voir et la trouvant d'une beauté enchanteresse, le peuple cria trois fois « hurra » sur son passage. La beauté exerce sur les foules une attraction subite et il leur plaît de s'y laisser aller. Elles sont positivement touchées de la poésie divine que Dieu a mise sur un beau visage. Elles semblent, par leurs accents chaleureux, remercier le Créateur qui les initie au sentiment le plus honorable pour le cœur de l'homme : admirer. Le

peuple sous le charme, il n'y eut pas assez de louanges pour fêter la princesse dans les rues de Kief, parmi les guerriers, chez les boyards. Le Régent la reçut dignement. Il multiplia les soins que lui inspiraient ses traits charmants, sa grâce ineffable. Il lui donna dans cette décisive journée le nom d'Olga, dérivant du sien, Oleg. Ce don de joyeux avénement la déclarait sa fille adoptive et fixait implicitement le rang qu'elle devait tenir en Russie.

La grande princesse était vive et aimable ; ses qualités la rendaient séduisante. Le Régent n'échappe pas à cette influence toute sympathique. Il chercha à lui prouver son affection par des prévenances continuelles. Les plus dispendieuses ne lui coûtaient pas. Il débuta par lui faire construire une demeure, qu'elle devait habiter avec Igor, où se trouvaient de vastes appartements et de beaux jardins, y joignant le cadeau de serviteurs de choix, d'esclaves attentives. Grâce à ces libéralités, elle eut un état au-dessus de celui du Régent.

Si on n'avait pas connu sa naissance, nul ne l'aurait devinée. Olga, à partir de son entrée dans la famille régnante, avait pris le maintien, les manières commandées par ses grandeurs récentes.

Douée d'une rare distinction naturelle, d'une intuition fine et perspicace, elle acquit bientôt le savoir-vivre particulier aux sphères les plus élevées de la société. S'il est différent selon le temps et les milieux, il a toujours existé. A Kief le caractère en était plus imposant que familier, plus silencieux qu'expansif, plus sérieux qu'affable, ce qui provenait de l'habitude du commandement. Quant à l'origine de la grande princesse, puisqu'elle se trouvait naturellement effacée du souvenir de ses sujets, Igor n'avait aucune peine à l'oublier. A la vérité, jamais il ne s'en était beaucoup préoccupé. L'épouse choisie par lui était aimante, dévouée, soumise ; son esprit prompt et délié venait encore augmenter les séductions de sa jeunesse ; il adorait la princesse Olga.

Toutes les prévisions du Régent se réalisaient : enivré de son bonheur, Igor aurait refusé de prendre le timon des affaires si Oleg le lui avait proposé. Puisqu'il voulait bien le garder, il croyait lui devoir et gratitude et respect.

Jusqu'en 907, les chroniques ne parlent plus des princes Russes. Ce temps ne fut point cependant perdu pour Oleg. Il mit toute son attention, pendant ces quatre années, à améliorer les différentes parties du gouvernement, à faire rentrer

les impôts, à perfectionner son armée. Le Régent, que ses contemporains devaient croire fatigué de la guerre, méditait au contraire de nouveaux exploits. Sur un prétexte sans doute frivole puisqu'il est resté inconnu, le vaillant Russe déclara à ses chefs de cohorte, cette même année 907, qu'il allait incessamment attaquer les possessions de l'Empire. C'était le cas de s'assurer s'il devait se fier à la loyauté des peuplades, placées forcément sous sa dépendance. Il ordonna que le ban de guerre fût publié chez elles. Il les trouva prêtes à le servir. Sitôt que la sommation leur en fut faite, toutes les tribus Slaves envoyèrent l'élite de leur population rejoindre les enseignes de Kief. Du lac Ilmen au cours du Boug, l'empressement à lui obéir fut général.

Cherchant à cacher sa pensée, pendant qu'il utilisait au mieux les années à préparer cette expédition, le Régent n'avait pas donné à Léon VI [1], alors empereur, des raisons de supposer qu'il pouvait devenir avant peu son ennemi. Oleg avait laissé entretenir, il avait même favorisé, de Kief

[1] Fils de Basile le Macédonien qui avait remplacé Michel III, après l'avoir assassiné. A part ce crime impardonnable, ce fut un grand Empereur.

à Constantinople, des rapports qui auraient plutôt témoigné de ses bonnes intentions envers les Grecs. Il se faisait entre les deux villes un échange continuel de gens de commerce, de Russes-Kiéviens allant offrir leur épée à l'Empereur, et de prêtres venant en Kiovie concourir à l'extension du Christianisme. Il reste des attestations de ses voyages, de plus en plus fréquents, et jamais interrompus. En 902, Kief était inscrit avec le chiffre de soixantième évêché dans la liste des éparchies, dépendant du patriarche Ignace, pour lors réintégré sur le trône patriarcal de l'Église d'Orient. Une cathédrale élevée sous le vocable de saint Elie avait nécessité l'envoi d'un évêque grec résident. Durant la même période, sept cents Russes étaient partis pour aller prendre du service sur la flotte des Empereurs.

L'armée mise en bataille et alignée sur plusieurs rangs de profondeur, quand elle fut inspectée par les princes, présentait un très-beau coup d'œil. Elle frappait par son air belliqueux. Les armes des guerriers brillaient. Neuves, solides, bien que fort lourdes, elles semblaient un ornement plutôt qu'un fardeau entre les mains de ces soldats grands, vigoureux, imposants d'aspect et d'allure.

Pour la première fois un corps de cavalerie se trouvait flanquer, à cette revue, l'infanterie scandinave.

Les escadrons Madgyars, quand ils avaient traversé le pays Slavo-Russe, avaient montré ce que l'on peut obtenir des chevaux, animaux pourvus d'intelligence, perfectibles, supportant bien la fatigue, quand ils sont conduits par des cavaliers dressés à les maîtriser. Oleg, attentif à tous les progrès, s'était pénétré de l'utilité d'une pareille adjonction pour son armée. Il avait formé un contingent de cavalerie bien supérieur à ceux qui lui avaient servi de modèles.

L'ordre du départ avait circulé dans toutes les brigades. Les moyens de transport étaient apprêtés sur les deux rives du Dniéper. Quelle différence entre les deux cents barques, petites, légères, que l'on pouvait comparer à des goëlands, jouets des vents et des vagues, qui avaient porté les premiers Russes dans le Bosphore, et les deux mille navires qui prenaient d'Oleg leur mot d'ordre ! Tout était changé, la quantité, la capacité, la coupe. Ces derniers étaient construits avec une entente plus parfaite de l'art de naviguer, mis en œuvre du reste par les pirates Normands. Les yarls, les chefs, ancêtres des Russes, posse-

daient depuis les temps reculés de grandes embarcations connues sur les côtes de l'Europe où ils étaient descendus. On les appelait Seckars, ou serpents de mer, Dreckars, ou dragons de mer. Ces noms avaient pour origine des figures de serpents et de dragons qu'ils avaient fait peindre grossièrement sur la proue. Les navires obéissant à Oleg rappelaient ces Dreckars; ils avaient été aménagés pour contenir quarante combattants. Pendant le voyage, en attendant qu'ils se servent de leurs glaives, ils seront employés à manœuvrer les voiles démesurées roulées sur la mâture et à tenir les rames. L'embarquement n'éprouva aucun retard; soldats et chefs s'y portèrent merveilleusement. On eût dit que ces Varègues-Russes, enfants de la Baltique, se sentaient nés pour braver les tempêtes et ne faisaient que suivre leur vocation première.

Le Régent avait déclaré que le grand prince Igor ne s'éloignerait pas de Kief; il jugeait sa présence indispensable au maintien de l'autorité ainsi qu'au règlement de toutes les affaires arriérées à l'intérieur de ses États; il lui laissait à décider les questions imprévues qui se produiraient pendant son absence.

Mais son exclusion de l'armée dans des cir-

constances aussi profondément nationales ne pouvait qu'offenser le jeune prince ; il en ressentit une vive mortification. Que faire? Se résigner. Le génie s'impose. On ne l'entendit pas proférer une plainte, un murmure ; il souffrit silencieusement de cet amer regret. Olga le partageait ; Olga, le charme, le bonheur de sa vie en devenait la consolation. Refuge d'un cœur blessé, l'épouse se mit à la hauteur des devoirs que le Régent lui laissait. Lui affligé, elle consolatrice, l'union des deux époux n'en devenait que plus étroite ; leur tendresse mutuelle y gagnait.

Après quelques jours d'une navigation accélérée par un très-fort courant, bien que les timoniers eussent été prévenus et qu'on leur eût recommandé une grande prudence, plusieurs navires de la première division vinrent toucher sur les bancs de rochers d'où s'élançait une des sept cataractes. La fréquence des excursions à Constantinople avait donné aux Slaves commerçants accoutumés à ces rencontres, l'habitude de les franchir. Les mariniers plaçaient leurs barques au fil de l'eau, renonçant à toute direction ils les laissaient porter par le flot jusqu'à la tête aplatie des roches d'où elles glissaient mollement sur l'autre côté, emportées par la chute des

rapides. Cette manière n'était possible que pour les quelques petites barques attachées à la flotte du Régent. Les bâtiments récemment construits étaient plus malaisés à manier ; ils étaient plus grands, surchargés d'hommes et de provisions ; les Russes se trouvaient dans la nécessité de leur frayer un autre débouché. Ce temps d'arrêt ne pouvait décourager des guerriers entreprenants, et ne doutant de rien ; il n'y avait d'ailleurs pas à hésiter. Ils n'eurent qu'à se souvenir de leurs pères : devant Paris, en 886, sur les rivages d'Angleterre, en 893, les Normands, contrariés par des estacades, ou des tours garnies d'archers gardiens et défenseurs des rivières, avaient sorti leurs bateaux des fleuves, les avaient traînés à terre pendant plusieurs milles, se réservant de les mettre à l'eau plus loin. Les Russes pouvaient faire de même ; l'exemple était à suivre. Les soldats dirigèrent les plus forts navires sur les bords du Dniéper, d'où on les tira à force de bras sur les berges. Avec les plus grands efforts, et grâce aux manœuvres les plus ingénieuses, on parvint à les faire glisser le long de la rive jusqu'au point où le fleuve, débarrassé de barrage, permettait de les remettre à flot.

Dans ce transport, pendant lequel ils avaient

creusé la terre et broyé les cailloux, les navires éprouvèrent d'importantes avaries. Quand elle fut arrivée au Liman, embouchure du fleuve, la flotte dut être visitée. Les dommages réparés, elle fut lancée sur le Pont-Euxin et repartit à toutes voiles du côté de l'Empire grec.

Les cavaliers russes, en quittant les terres des Titverses, avaient laissé le Dniéper derrière leurs escadrons et traversé le Dniester. Ils se trouvèrent fouler le territoire des Hongrois, ancien royaume des Avares. Oleg y retrouvait ces Madgyars auxquels il avait appris le chemin de l'Occident peu d'années auparavant. Par réciprocité de bons offices, il paraîtrait qu'il eut plutôt à s'en louer qu'à s'en plaindre.

Longeant la côte, la cavalerie arriva au Danube. La troupe à cheval et la flotte avaient l'ordre de suivre les contours du littoral de la mer Noire. C'était une chose effrayante que de voir ces deux convois, semblables à deux serpents fabuleux, marchant de conserve, exécutant les mêmes mouvements, s'avançant vers un terme ignoré pendant que chaque nation pouvait craindre de devenir la victime de cette terrible armée. Oleg avait adopté cette disposition, voulant être toujours à portée d'être secouru par la flotte, si

sa cavalerie était attaquée par l'un des peuples qu'il savait devoir rencontrer.

L'armée avait franchi le Danube; de l'autre côté elle se trouva sur les terres d'une nation dont les intentions étaient douteuses. Les bords de la mer Noire lui appartenaient du Danube aux Balkans. On ne pouvait préjuger quelle réception lui feraient les Bulgares; comment ils accepteraient son arrivée, que n'avait précédé aucune explication venant des Russes. C'était le moment de redoubler de vigilance; mais toutes les craintes étaient imaginaires. Les Bulgares se dirent que des armements aussi considérables ne pouvaient avoir été exécutés seulement pour les réduire, et devinèrent le but de l'expédition. Ne s'en trouvant pas lésés, conduits à la lâcheté par l'égoïsme, oubliant ce qu'ils devaient à l'Empereur, leur allié, ils laissèrent les Russes paisiblement suivre leur route. Marchant par escadrons se soutenant mutuellement, le flanc gauche appuyé à la mer, ceux-ci passèrent sains et saufs à travers le royaume des Bulgares. Du Dniéper aux Balkans, Oleg, ses hommes, ses vaisseaux n'avaient pas éprouvé de notable contre-temps.

Il se félicite : tout lui a réussi. Les espaces parcourus par ses cavaliers, unis, sablonneux, ou

coupés par de gras pâturages, ne leur avaient offert que des chemins partout commodes. Lorsqu'ils se trouvèrent au pied des monts Balkans, ils s'aperçurent d'un grand changement : Ici finissaient les routes battues. La vue d'une chaîne de montagnes étonna justement ces gens des pays plats. La hauteur des sommets dépassait de beaucoup l'idée qu'ils s'en étaient faite. A droite, les Balkans se prolongeaient pour disparaître dans les vapeurs du couchant; à gauche, ils s'abaissaient graduellement pour tomber dans les eaux de la mer Noire. Cette barrière, hérissée de pics brumeux, paraissait infranchissable. Il fallait cependant en affronter les périls. Le Régent n'avait-il pas dit qu'ils pénétreraient sur le territoire de l'Empire en commençant par la Thrace? Avancés comme ils l'étaient pouvaient-ils agir autrement? Oleg ne s'arrêterait pas pour si peu. Eux-mêmes eussent pensé se couvrir de honte s'ils avaient reculé. Aussi, chefs et soldats entrèrent-ils résolument dans les défilés des Balkans.

Chacun devait user des précautions indiquées par les chefs. Ils recommandaient de gravir lentement les sentiers serpentant sur le flanc des montagnes, de descendre les pentes avec pru-

dence, de tenir les chevaux bien en mains, de ne pas marcher d'un pas inégal. Les Russes suivirent exactement ces conseils et franchirent sans accidents ces redoutables fortifications naturelles, utilisées en ceci qu'elles fixaient au Nord la frontière de l'Empire.

Oleg ferme la marche. Le précédant, la cavalerie se déploie en bon ordre dans la plaine. Du haut du dernier contrefort, le Régent la voit défiler. Il aurait pu s'écrier à l'imitation d'Annibal regardant l'Italie du versant des Alpes : « Empire grec, beau pays du soleil, de la civilisation, des arts, de la richesse, je te salue. » En même temps il aperçoit sa flotte au mouillage qu'il lui avait indiqué. Les navires l'attendaient échelonnés sur les côtes de Thrace.

Léon VI n'était pas un roi fainéant : c'était un roi trop occupé. On l'appelait le Sage, le Philosophe, et il avait justifié ces titres par ses longues études, par son amour des lettres, par son savoir en théologie. Très-appliqué à composer des sermons, il se complaisait à les mettre en beau style; auteur d'un recueil de lois estimé, Code complet, qui déjà fonctionnait sous sa surveillance, suivant et se mêlant aux questions philosophiques agitées dans les écoles, on peut supposer

qu'il n'était pas très au courant de ce qui pouvait survenir à l'extrémité de son royaume. Quoiqu'il en soit, l'Empereur, et ses ministres ne prirent aucune mesure pour refouler, ou plus modestement retarder la marche de l'ennemi. Le grand Conseil avait-il compté sur les Bulgares? en attendait-il ce service? il avait mal jugé alors ces faux amis de l'Empire et trop bien auguré de leur amitié.

Pas un corps d'armée en Thrace pour combattre les Russes ; et cependant la Thrace touchait aux murailles, seules fortifications de Constantinople. Pour cette raison elle aurait dû être gardée en tout temps par des troupes bien commandées. On peut ajouter que ses campagnes, ses villes, ses bourgades produisaient toutes les ressources de la vie matérielle et donnaient réunis, les agréments que pouvaient lui demander un empereur, sa cour, le peuple et les grands. La population, formée des restes de tous les peuples européens, et asiatiques, venus successivement envahir et habiter cette terre fortunée, n'avait pas de nationalité distincte. Elle aurait eu besoin de plus de temps, l'unité de race lui ayant manqué pour acquérir ces qualités homogènes imprimant à une nation son caractère original. Sans attache-

ment pour le sol, morcelé au gré des représentants de nationalités si diverses, sans reconnaissance pour l'Empereur, car elle s'était vue dans ses jours de détresse abandonnée par lui, elle répondait à son indifférence par une indifférence encore plus profonde.

Oleg arrête le rôle que doit jouer chacune des deux divisions de son armée. Il fait mettre à terre les hommes de pied que la flotte portait depuis Kief. Aux bateaux ainsi allégés, il confie la tâche de requérir sur les côtes tous les vivres nécessaires et de tirer de l'argent des villes maritimes. Quant aux villages, un petit nombre de soldats et quelques embarcations, suffiront pour les réduire. Les guerriers débarqués, agissant séparément ou d'accord avec la cavalerie, étaient autorisés à battre la campagne, comme ils le trouveraient plus avantageux. Aucune limite ne leur avait été posée, pas une consigne ne leur avait été donnée En tout et pour tout cette instruction succincte, empruntée à la barbarie : Réussissez.

Il eût été plus loyal de marcher droit sur la capitale de l'Empire, mais le sang Normand reprenait le dessus. Les brigands des rivages de l'Océan et de ses fleuves renaissaient dans les brigands de la mer Noire ; et ils allaient suivre le

système qu'ils avaient employé pour ravager les côtes de France, cent ans plus tôt. Les Russes questionnés n'auraient pas hésité à répéter le dernier mot de leurs campagnes précédentes : Nous voulons nous enrichir.

Poussés au crime par les crimes, ils s'abandonnèrent en Thrace aux plus abominables excès. Chefs et soldats se firent un jeu d'incendier, de piller les riches, les pauvres, les églises, les couvents ; les villageois étaient forcés de leur remettre leurs provisions, leurs armes, leurs vêtements avec les quelques pièces de monnaie, petite épargne constituant tout leur avoir en numéraire. La fureur des Russes s'exalte encore ; ils massacrent les habitants des campagnes. « Les Grecs sont ou prisonniers ou passés au fil de l'épée. Les uns sont assommés, les autres précipités dans la mer ; ceux-ci sont percés de flèches, ceux-là torturés cruellement, sans parler d'une infinité d'autres supplices que les Russes font subir aux Grecs et qui sont fréquemment employés dans ce genre de guerre [1]. »

Ils n'épargnaient pas plus les riches que les pauvres. Au beau temps de Rome, capitale de l'Empire, les patriciens romains bâtissaient de

[1] Nestor.

somptueuses villas sur les collines de Baïa, voisines de Naples. Dès que Byzance lui eut succédé, les hauts et puissants seigneurs composant la cour des empereurs à Constantinople, continuant les traditions des patriciens, avaient commencé à se faire construire des habitations d'été sur les rives de la mer Noire. Le nombre s'en était périodiquement augmenté, et était devenu considérable. Presque toutes avaient la même exposition : la façade était tournée au soleil levant, les terrasses dominant la mer. Dans une autre direction, la vue se portait sur les collines boisées, les champs cultivés de la campagne. Au nord on découvrait, se détachant sur l'horizon bleuâtre, la chaîne dentelée des Balkans. Les jardins dessinés avec un art régulier étaient embellis d'arbres exotiques, de plantes gracieuses, rafraîchies par des eaux jaillissantes que déversaient des fontaines de marbre blanc d'une singulière élégance. Des statues de marbre, de bronze doré, des vases de porphyre ornaient les parterres. Les corps de logis alternaient avec les colonnades et les galeries, et plus en arrière les logements des serviteurs, entretenus par centaines, faisaient que dans l'éloignement on prenait ces palais pour de petites villes féeriques.

Au dedans, le luxe tenait du prodige. Depuis la déchéance de Rome, tout ce qui avait pu être distrait des antiques demeures des familles sénatoriales et consulaires était venu par voie d'achat, si ce n'était par succession, prendre place chez les dignitaires de la cour d'Orient. De génération en génération, on avait mis des siècles à les réunir. Aussi les plus belles œuvres d'art se voyaient dans ces résidences que l'on appelait champêtres, parce que l'on y trouvait abondamment l'air, la lumière et l'espace. Les patriciens y déposaient avec un soin jaloux des objets d'une valeur inappréciable et qui mieux que toute autre chose, attestaient leur ancienne noblesse et leur grandeur actuelle. On ne saurait s'imaginer une plus grande magnificence que celle dont ils s'entouraient dans ces maisons des champs : une vaisselle d'or et d'argent couvrait les tables du maître ; sur les murs des salles de festins de séduisants peintures réjouissaient les convives ; sous les pieds se succédaient des mosaïques d'une finesse, d'un dessin, d'un coloris délicieux. Depuis le péristyle jusqu'aux plus petits appartements les degrés, les galeries du haut, les cabinets de bains étaient garnis de statues d'une expression de vie idéale. Des lampadaires se voyaient par-

tout ; des draperies tissées de pourpre et d'or servaient à séparer les chambres de réceptions, et à les embellir ; et encore des siéges en ivoire, des meubles incrustés de camées inestimables ; des coupes montées sur or, des émaux byzantins ; bustes, colonnes, souvenirs de l'antiquité, bronzes sans pareils échappés à la ruine d'Athènes, à l'incendie de Corinthe, coffrets couverts de rubis et de perles ; bas-reliefs en marbre de Paros, dont les rayons vifs du soleil semblaient éveiller les personnages et leur donner le mouvement du sang et de la pensée. Ces trésors, ils auraient dû les éblouir assez pour les leur faire respecter, ne purent trouver grâce devant la barbare effervescence des Russes. Entrés en furieux dans les villas, emportés par la passion de l'or, ils se saisirent de tout ce qui leur paraissait avoir une valeur vénale, ils assouvirent leur colère sur le reste. Les belles statues tombèrent en morceaux sous le pommeau des glaives, les bronzes furent martelés, les meubles mis en pièces, les étoffes déchirées en lambeaux ; les propriétaires de ces merveilles, leurs intendants, leurs serviteurs mis à mort. Pour en finir, un incendie allumé en s'en allant consumait tous ces débris [1].

[1] Voir Nestor et l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau.

Que d'horreurs, que d'injustices! quelle cruauté, quelle barbarie! L'âme se soulève révoltée: l'indignation nous transporte; on voudrait une punition terrible, une punition du ciel; mais elle ne vint pas. A l'heure présente marquant son passage par le sang et l'incendie, laissant après lui des populations ruinées, décimées, au désespoir, Oleg dirigeait en toute sûreté son armée et lui montrait Constantinople à l'horizon.

A la fin, il ne fut plus possible de fermer l'oreille aux bruits venant de Thrace. Ils apportaient de douloureuses plaintes, de sévères reproches et racontaient dans toute leur triste vérité les crimes des Russes. Ces rapports présageaient aux Grecs et à la capitale de sinistres événements à moins que l'on ne parvînt à les éloigner. L'Empereur voulut bien alors s'enquérir de leurs progrès. Ayant demandé l'avis de son conseil, il décida qu'une chaîne serait jetée en travers, à moitié du golfe; elle empêcherait les navires Russes de venir mouiller dans la Corne d'Or[1].

Ce n'était pas la peine qu'il eût écrit un traité de science militaire, l'un des ouvrages les plus appréciés de l'Empereur, pour ne rien proposer de

[1] Nestor.

plus décisif qu'une précaution isolée et insignifiante. Une capitale fortifiée par deux rangées de murailles flanquées de tours, le tout en bon état, assez de troupes disponibles, des vivres, de l'argent, des ressources en tous genres ; il y aurait eu là pourtant de quoi soutenir des résolutions plus énergiques. On se détourna des sentiers de l'honneur, se rappelant que la diplomatie avait été en bien des rencontres heureusement employée par le Bas Empire. Ces caractères abaissés ne surent pas trouver une détermination plus digne d'un grand pays et d'un grand peuple. On prétendit, au milieu de l'assentiment général, que le plus sûr était de négocier. Il resta convenu que l'Empereur enverrait à Oleg des députés lui faire des propositions de paix. Léon nomma des ambassadeurs, il les choisit parmi les patriciens les plus considérables de l'État, et comme plusieurs d'entre eux étaient fort avancés dans sa confiance, il déclara s'en rapporter à leur sagesse pour poser les premiers jalons d'un traité avec les Russes.

Oleg, alors dans l'enivrement que lui causait le bonheur qui ne l'avait pas quitté durant tout son long voyage, énorgueilli plus encore et avec raison, de l'importance politique et per-

sonnelle que l'Empereur paraissait vouloir lui accorder, bardé de fer, ses boyards debout à distance, Oleg attendait les députés sous sa tente.

Ceux-ci, pour cette fois, crurent devoir parler avec une entière franchise et renoncer à toutes les circonlocutions dictées par l'astuce, introduites par les Byzantins dans leurs rapports diplomatiques comme le plus habile des moyens. Ils entrent dans la tente du Régent et lui adressent ces paroles : — Consens à ne pas détruire notre ville et nous te paierons le tribut que tu exigeras. — Oleg suspendit les hostilités et les Grecs portèrent à son armée la nourriture et des vins qu'Oleg ne voulut pas accepter et avec raison, car, d'après Nestor, ces mets étaient empoisonnés.

Cette accusation toutefois demanderait confirmation. A moins de preuves irrécusables que l'on ne rencontre nulle part, on ne saurait attribuer une aussi lâche trahison à une réunion d'hommes, au demeurant les plus éminents de l'empire, chrétiens diserts sinon zélés, et qui dans l'intérêt de leurs négociations devaient viser à ne point pousser à bout les chefs Russes. Oleg mort, était aussitôt remplacé et vengé. Les politiques en général s'abstiennent d'une mau-

vaise action quand elle n'a pas d'utilité. Quelqu'incroyable qu'elle nous paraisse, l'accusation nettement formulée par Nestor, prouve tout au moins le peu de crédit qu'il accordait à la loyauté des Grecs au xe siècle.

Il paraîtrait que l'opinion du Régent ne différait guère de celle de son historien. Soupçonneux à l'égard de ses avances, il voulut bien recevoir les ouvertures de l'Empereur, mais il demanda du temps pour les examiner. Les ambassadeurs durent se retirer assez formalisés de n'avoir pas obtenu une conclusion immédiate de l'affaire qu'ils étaient venus traiter. Ils avaient, en attendant, obtenu que les Russes s'éloigneraient de la capitale.

Le Régent, ayant pris quelques jours pour y réfléchir, fit ensuite porter ses conditions aux ambassadeurs : Oui, il entrerait en arrangements avec le très-haut, très-magnifique Empereur, lui, Oleg, tuteur du grand Prince et Régent de Russie sur les bases suivantes : Il prenait l'engagement, pour ce qui le regardait, d'arrêter les hostilités et d'évacuer les terres de l'Empire, exigeant d'autre part la signature par les Grecs de tous les articles d'un traité qu'il se réservait de rédiger.

Quoique l'humiliation fût si grande qu'elle pouvait passer pour un affront, le conseil et le souverain n'osèrent pas plus discuter que repousser ces prétentions exorbitantes. Alors des délégués russes furent envoyés à Constantinople, c'est par leur entremise que le traité devait être conclu.

Malgré les progrès apportés avec le temps dans le droit politique européen, il est juste que l'on s'arrête à ce traité. Cet acte international, le premier où la Russie soit appelée à figurer sur un pied d'égalité avec une puissance d'un ordre élevé, est un monument de sagacité et de prévoyance. Les avantages pour ses sujets, qu'Oleg désire voir se mêler de plus près à l'activité commerciale de la capitale, y sont stipulés avec une connaissance aussi certaine des profits qui en reviendront à son peuple que des promesses qui devaient plus sûrement engager l'Empire. Il commence par exiger douze grivenas d'argent pour chaque homme de ses deux mille vaisseaux; puis il oblige le trésor impérial à faire un présent aux villes russes qu'il désigne : Kief, Tchernigoff, Pereiaslaw, Polosk, Rostorf et Lubetch. Les articles suivants doivent être considérés comme un contrat d'introduction légale des Russes à Constantinople, avec des immunités à

l'arrivée, et pendant le séjour. Au départ, si besoin est, les Grecs doivent leur fournir une ancre, des cordages, une voile, en un mot tout ce qui leur est nécessaire pour la traversée de retour. Le faubourg de Saint-Mamée leur est assigné à titre de résidence temporaire; ils y doivent recevoir un traitement mensuel; s'y établira qui voudra. En tout ce qui avait rapport au commerce, le traité donnait aux marchands les plus larges franchises et des priviléges à l'avenant.

« Les tzars Léon et Alexandre (son frère) firent donc la paix avec Oleg; peu après être convenus du tribut, ils firent le serment et baisèrent le Crucifix, l'un après l'autre. Oleg et ses soldats jurèrent aussi d'observer le traité; mais à la manière des Russes, en élevant leurs armes et en invoquant leur dieu Péroun et le dieu des bestiaux Voloss et la paix fut ratifiée [1]. »

Le chef de l'expédition, celui qui avait obtenu par sa seule présence ces résultats inattendus, n'entra pas dans la capitale de l'empire grec. Reçu au palais, spectateur du luxe inouï du cirque, du forum, des bains, merveilles de la ville, l'annaliste l'eût appris par ouï-dire ainsi que tout ce

[1] Nestor.

qu'il raconte et n'eût pas manqué de faire ressortir cette circonstance toute à la gloire de son héros. A en juger d'après son silence, le traité fut souscrit par les Empereurs à l'intérieur de leur palais, en présence des envoyés russes, et le serment d'Oleg prêté dans sa tente avec des ambassadeurs grecs pour témoins.

Dieu faisait son chemin. Il voulut pour l'instant que le contrat où se constituait en société européenne la nation russe, fût solennellement et au grand jour marquée du signe de la Croix. Le Crucifix présent au serment prononcé par Léon et Alexandre, c'était une reconnaissance implicite faite par les Russes du Dieu des Chrétiens. Avec leur consentement, le Christ venait prendre sa place dans leur vie politique; ils acceptaient avec son existence son intervention, son autorité morale dans les faits qui leur importaient le plus. Par une conclusion naturelle, ils étaient forcés de croire en lui, puisqu'ils lui demandaient de se rendre garant des promesses qu'ils recevaient des Grecs; le Dieu des Chrétiens avait par là acquis droit de divinité dans leur esprit.

Le délai convenu expiré, il était temps de se retirer. — Alors, dit Oleg, préparez des voiles de soie pour les Russes et des voiles de coton

pour les Slaves[1]. — Le Régent ne se départit pas ici de son habitude de rappeler la différence qu'il établit entre les Varègues vainqueurs et les Slaves tributaires ; les uns et les autres étaient si bien habitués à ces distinctions qu'il ne paraît pas que les Russes s'en soient prévalus et que les Slaves s'en soient trouvés offensés. Le Régent fut obéi. Il tardait aux Grecs de le voir repartir. Les voiles de soie et de coton se trouvèrent distribuées ainsi qu'il l'avait demandé. Les dernières dispositions venaient d'être prises ; les armes avaient été reportées sur les navires, les guerriers s'y rendaient ; mais avant de les suivre, Oleg trouva qu'il lui restait à marquer d'un dernier trait, digne d'un conquérant, la fin de cette glorieuse campagne. Il prit son bouclier et s'en alla le suspendre de ses mains à l'une des portes de Constantinople[2].

A Kief, l'armée était attendue avec une vive impatience. Les nouvelles répandues sur son compte étaient vraies cette fois. Elle revenait victorieuse, sans avoir livré bataille et riche de butin. Lorsque la flotte jeta l'ancre devant la ville, le peuple l'avait devancée sur le rivage. Au fur et à

[1] Nestor.
[2] Nestor.

mesure que les barques se vidaient, parents et amis cherchaient ceux qu'ils attendaient, les aidaient à débarquer, leur faisant fête et leur première expansion épuisée, s'enquérant de ce qu'ils rapportaient, leur enthousiasme devait être augmenté ou refroidi à proportion. Tous les visages respiraient le contentement. Après la joie ce fut le tumulte et de tous côtés des cris et des chants. Beaucoup de soldats montèrent à la ville ; là les Kieviens leur promettaient des réjouissances. Cette exaltation populaire pénétra jusque dans la demeure des princes ; ils se réunirent dans des banquets. Sous peine de manquer à ses ancêtres, à ses dieux et à ses compagnons, le guerrier varègue devait célébrer son retour par des festins, les tables servies avec une abondance excessive de viande, de bière, d'hydromel. Ces repas ne dégénéraient que trop souvent en orgies. En compensation ils étaient anoblis par l'audition des poèmes ou héroïdes que récitaient les Scaldes, au son de la harpe, usage suivi de temps immémorial dans les circonstances semblables. Les Slaves ne durent pas refuser de s'y asseoir, car ce peuple aime à boire et à se réjouir, dit Karamsin.

Pendant l'absence du Régent, Igor avait on ne peut mieux rempli la charge de chef du gouverne-

ment; Oleg n'avait pas à se repentir de la lui avoir confiée ; nul n'aurait pu s'en acquitter mieux. Bien qu'il eût été tenu à l'écart pendant l'expédition, Igor ne pouvait être oublié dans la répartition des sommes payées par les Grecs et même de leurs dépouilles. Il reçut en don, sous la forme d'une quote-part qui lui aurait été réser vée, des vins, des fruits, des objets d'orfèvrerie, des étoffes de toute beauté. La jeune princesse Olga fut comprise dans les largesses d'Oleg. Accoutumée à l'atmosphère des grandeurs, elle se laissa aisément charmer par ces colliers de douces et blanches perles d'Orient aussitôt fixées autour de son cou, par ces tissus de couleurs éblouissantes, sur lesquelles des fleurs nuancées, plus belles à son appréciation que toutes celles épanouies dans ses jardins, se détachaient sur des fonds clairs. Elle se prit de goût pour la parure, et se vêtit de robes de pourpre recouvertes de soyeuses tuniques, les rattachant avec des ceintures d'émail parsemées de pierreries; elle ne porta plus que des chaussures de maroquin brodé d'or. Là ne se bornèrent pas les générosités du Régent. A cette même occasion, ou peu après, il donna en apanage à la grande princesse de vastes terres dépendant d'un village non loin de Kief;

situé sur une élévation bordant le Dniéper, il devait s'accroître, rapidement atteindre les proportions d'une ville ; il s'appelait Vouitchgorod.

Le traité passé avec l'Empereur était trop en faveur des Russes pour qu'Oleg ne cherchât pas à lui assurer une durée indéfinie. Quoique très-fidèlement observé pendant trois ans, il pensa qu'il serait bon de le réviser et de le confirmer par des conventions nouvellement débattues. Il lui paraissait utile de tenir en éveil cette cour byzantine, inconstante et oublieuse quand elle ne craignait plus. Le Régent envoya donc une ambassade à Constantinople ; il désigna pour en faire partie presque tous les chefs signataires ou présents avec lui au premier traité. Ils étaient au nombre de quinze, tous boyards, chefs de guerre, ou feudataires. Leurs noms se lisent en tête du protocole, et attestent des ancêtres varègues [1].

Ces négociateurs réussirent dans leur mission. L'Empereur leur accorda tout ce qu'ils demandaient d'engagements nouveaux. Les Russes n'employèrent dans le second traité que des expressions d'amitié et de courtoisie ; ils voulaient faire oublier aux Grecs les humiliations qu'Oleg

[1] Voir Nestor, *Régence d'Oleg*.

leur avait infligées autrefois. Il est à remarquer que le nom de Dieu y est prononcé à différentes reprises. Ils débutent par reconnaître Léon, Constantin son fils et Alexandre son frère pour grands autocrates et tzars de la Grèce « par la grâce de Dieu. » Ils poursuivent : « Suivant la volonté de notre grand prince et l'ordre de tous les Russes qui sont sous sa domination, notre seigneurie souhaite avant tout qu'avec l'aide de Dieu, la bonne amitié qui régnait entre les Russes et les Chrétiens soit confirmée et renouvelée. »

Plus loin, au paragraphe final : « Et nous aussi Russes, nous avons fait le serment au dit tzar (César), devant Dieu, comme étant créatures de Dieu, suivant notre foi et notre nation [1]. »

Quand on compare ces deux documents, le traité dicté par Oleg, en 908, remporté à Kief et celui conclu par ses envoyés en 912, on s'étonne combien les vérités chrétiennes ont gagné en si peu d'années chez les Russes idolâtres. Dans le premier, le nom de Dieu, le nom de Chrétien ne paraissent pas ; dans le second, les Russes parlent de Dieu parce qu'ils ont appris qu'il existe. Ils lui donnent même un grand pouvoir sur les

[1] Nestor.

mouvements du monde : — Le Tzar est Tzar par la grâce de Dieu ; — les Chrétiens ont une loi, ils admettent cette loi. Ils jurent publiquement devant le Dieu des Chrétiens, sous la seule réserve de leur foi et de leur nationalité. Cette affirmation, ne fût-elle pas comprise, prouve cependant un affaiblissement de l'idolâtrie dans le cœur de ceux qui l'ont prononcée. La théorie des dieux slaves et scandinaves n'étant plus absolument irrévocable, mais sujette à discussion, discutée même, que pourront dire ceux qui s'y sont prêtés en abandonnant leur foi exclusive au paganisme?

Quant aux ambassadeurs, ils eurent personnellement à se louer de ce voyage. Léon leur avait fait de beaux présents qui, consistaient en bijoux, habits, étoffes. On leur montra les palais et les églises ; on ouvrit devant eux les trésors que possédaient les églises et les palais ; ils y virent entassés par monceaux l'or, la pourpre, les pierreries, les joyaux les plus délicatement travaillés. Par grande bienveillance, le clergé leur permit de considérer les instruments sacrés de la passion du Sauveur : la couronne d'épines, les clous, le manteau d'écarlate sous lequel on avait abrité sa royauté dérisoire. Ils visitèrent aussi

d'autres reliques de saints[1]. Les prêtres en prirent occasion de les entretenir de la religion du Christ; ils les engagèrent à se faire instruire, à devenir chrétiens. Les Russes ne se laissèrent pas fléchir; toutefois lorsque l'Empereur les eut fait reconduire dans leur pays avec un cérémonial tendant à prouver son estime et sa considération pour le Régent, les princes et le peuple Russe, le Christ avait frappé un coup de plus sur ces hommes de bronze ; il leur était, pour ainsi dire, entré par les yeux.

Certainement les Slaves emportaient des doutes sur la puissance de leurs divinités et sur l'opportunité des sacrifices humains qu'elles exigeaient; les Varègues commençaient à percer les nuages de la Valhalla, le paradis scandinave. Par-dessus tout, ils éprouvaient une admiration sans borne pour les œuvres parfaites exécutées par les chrétiens, un respect involontaire pour la civilisation inséparable de leurs principes religieux.

A leur retour, avec la curiosité et l'insistance de son âge, la grande princesse les interrogea sur ce qu'ils avaient vu : la ville des Tzars, ses monuments, les costumes du peuple et de la

[1] Nestor.

cour. Ils connaissaient les merveilles de Constantinople ; elle se fit raconter tout ce qu'ils savaient de la somptuosité des palais, de la majesté de l'empereur Léon, de l'étiquette présidant à ses audiences, de la pompe du culte chrétien, de la magnificence des églises. Olga ne tarissait pas de questions, les Boyards de récits. Ces entretiens renouvelés paraissaient faire une vive impression sur l'imagination d'Olga. Qui connaît la jeunesse en est assuré : il est impossible qu'entraînée par ces descriptions si séduisantes pour un esprit avide de savoir, elle ne se soit pas écriée à la fin avec un soupir de regret : Heureux ! heureux celui qui a vu et admiré Constantinople !

La paix, le contentement, étaient le partage de Kief. Les Slaves avaient toujours eu les mêmes penchants, les Varègues s'apercevaient, à leur continuelle surprise, qu'une vie contraire à celle des camps avait sa séduction. Le commerce prenait un grand développement. Bien des soldats russes avaient fait dans les environs de petits établissements, tantôt agricoles, tantôt de métiers, annonçant qu'ils commençaient à trouver quelque douceur aux occupations de l'homme que nourrit le travail de ses mains. Les chefs mandataires des lois que le peuple était obligé de suivre,

s'y soumettaient eux-mêmes. Rien ne pouvait, au milieu de cette félicité à laquelle tout le monde se prêtait, autoriser des troubles et des récriminations. Oleg gouvernait d'ailleurs avec la rectitude du génie et de l'expérience ; le grand prince et la grande princesse se faisaient aimer ; les deux peuples s'unissaient. Par le concours de ces dispositions universelles, ils formaient un peuple, un seul peuple réellement satisfait. Puisse-t-il vivre longtemps ainsi !

Cependant l'automne vint (912), et Oleg se souvint d'un cheval qu'il avait donné à entretenir, sans vouloir le monter davantage. Cela venait de ce qu'un jour, voyant un sorcier, il lui dit : — Comment dois-je mourir? Et l'enchanteur ou sorcier lui avait répondu : — Ce cheval que tu aimes et sur lequel tu es monté sera la cause de ta mort. Oleg se dit à lui-même : — Je ne veux le monter ni le voir plus longtemps. Il donna l'ordre à un valet de le nourrir et de ne jamais l'amener devant lui. Quelques années se passèrent sans qu'il le vît, jusqu'à la guerre contre les Grecs. A son retour à Kief, cinq ans après la prédiction, il se souvint du cheval qui, d'après le devin, devait être la cause de sa mort. Il fit

venir son ancien palefrenier, et lui dit : — Tout ce que les sorciers prophétisent est mensonger. Que fait le cheval que je t'avais donné à nourrir et à soigner? Celui-ci répondit : — Il est mort. Alors Oleg se mit à se moquer du devin et dit : — Mon cheval est mort et je suis encore en vie. Et il fit seller un cheval et le monta pour aller par lui-même voir ses os. Quand il fut arrivé à l'endroit où gisait la carcasse de l'animal, il descendit du cheval qu'il montait et dit : — Voilà donc la bête qui devait me faire mourir!

Là-dessus il lui donna un coup de pied dans le crâne; mais aussitôt il en sortit un serpent qui le piqua au pied et lui fit une blessure dont il mourut.

Le fait est rapporté dans le livre de Nestor de la manière qui précède. Il y croit en aveugle et nous apprend jusqu'où pouvait aller la crédulité russe au x[e] siècle, même chez un moine instruit, savant chroniqueur, essentiellement sérieux et sincère.

Que le Régent fût mort d'un simple accident ou qu'il eût payé sa dette à son grand âge, c'était un grave, un sensible événement. Tout le pays en ressentit une commotion parti-

cipant de la douleur, du regret et du doute. Oleg, cette grande figure, dans laquelle s'était incarné le bonheur constant des Varègues-Russes venant à disparaître, il semblait aux vieux Boyards qu'il laissait après lui une place vide que ses élèves dans la science de la guerre et de l'administration seraient impuissants à remplir. Qui pourrait jamais occuper le rang du héros qui les quittait ? N'avait-il pas surpassé Rurik ? C'est au Régent qu'était due la formation de l'état Russe. Ses frontières étaient désormais, au Nord le Volkoff, la mer Noire au Sud, à l'Est le Don, le Bourg à l'Ouest. Lui encore avait illustré l'armée des Varègues. C'est sous ses ordres qu'ils étaient devenus redoutables aux Slaves, qu'il avait soumis, et à l'Empire envahi. Il laissait une capitale, une armée permanente, des trésors accumulés, à l'aide des impôts consentis par les tribus et du rendement de sa campagne chez les Grecs. Enfin il venait de couronner son œuvre, en obtenant des empereurs, par des traités formels, que la Russie serait mise au rang des nations privilégiées. Oleg mourait en pleine possession de sa gloire. La société païenne, dont il était un des plus fiers représen-

tants ne songeait pas à lui reprocher le meurtre d'Askold et Dir et les crimes dont il avait souillé son passage en Thrace. D'un accent convaincu il est, par les guerriers, les princes, les peuples, proclamé Oleg le Grand, l'Invincible, le Juste.

Il avait régné trente-trois ans.

CHAPITRE V

RÈGNE D'IGOR.

Les larmes du peuple sèchent vite, plus vite encore celles d'un successeur quand il devient héritier d'une puissance longuement convoitée. Si, dans sa plus grande jeunesse, Igor s'était fait à la vie renfermée que le Régent lui avait imposée en la compagnie de la grande princesse, il n'en fut pas de même lorsque son esprit mûri se prit à réfléchir. Les inclinations de sa race s'étaient alors réveillées pour la seconde fois ; mais il était trop tard : le pli était pris ; son tuteur était le maître dans ses états. La grande princesse, par des avis que n'aurait pas désavoué le plus clairvoyant des conseillers, avait su garder son époux dans l'obéissance la plus stricte aux volontés d'Oleg. Elle insistait sur ces considérations qu'un dissentiment entre les princes diviserait l'armée, que la guerre

civile s'ensuivrait, ce qui pourrait remettre en question, sinon détruire, la puissance conquise par les Scandinaves après tant d'efforts.

En grande partie pour occuper des loisirs qui lui pesaient, Igor s'était composé un entourage de Boyards et d'autres Varègues de son âge qu'il avait distingués ; tous se recommandaient par leur intelligence et leur attachement à sa personne. La grande princesse, de son côté, avait rassemblé autour d'elle un cercle de femmes russes de noble maison. Celles-ci, sans porter le titre ou remplir les devoirs de dames d'honneur, lui formaient une cour ; elle en recevait les respects et souffrait leurs services.

Ainsi qu'il arrive toujours après un long règne, ceux qui s'y trouvaient intéressés, et beaucoup de Russes de même, se réjouirent de voir paraître une ère nouvelle et avec le changement de chef, des modifications plus ou moins désirées. Au contraire, le grand prince s'était judicieusement arrêté à la pensée qu'il ne pouvait plus sagement gouverner ses sujets qu'en suivant les voies de son fidèle parent. Pour cela il n'avait qu'à s'en tenir à l'exécution des lois existantes et continuer à garder sous sa dépendance les peuplades tributaires.

Les Drevliens, les plus difficilement asservis, étaient restés, au fond, hostiles et révoltés. Trompés sur le caractère d'Igor, le jugeant d'après l'inaction qu'ils lui avaient vu garder tant d'années, les Drevliens se flattèrent que le moment était favorable pour secouer le joug et se déclarer affranchis de toute sujétion envers lui. Ils refusèrent nettement, à la première sommation, d'acquitter le tribut annuel. Les réfractaires ne tardèrent pas à se convaincre qu'ils avaient été trompés par les apparences. Igor marcha contre la peuplade récalcitrante, la vainquit dans un sanglant combat et la contraignit à payer un tribut plus fort que celui auquel elle avait voulu se soustraire.

Cette tentative d'émancipation châtiée, Igor rentra à Kief. Son armée forte, brave, qui avait fait maintes fois ses preuves, lui parut, en y regardant de plus près, susceptible de recevoir des réformes sous plus d'un rapport. S'appuyant sur l'expérience des guerriers qui la commandaient depuis longtemps, sur les conseils que lui donnaient les Boyards et les Voïëvodes, Igor, après avoir étudié son organisation, reconnut qu'elle devait être radicalement changée. Tout d'abord il crée une hiérarchie indispensable. Il

se déclare chef des armées de terre et de mer; puis institue des grades. Les corps sont divisés en bataillons, cohortes, escouades, de mille, de cent et de dix hommes, qu'il met sous les ordres d'officiers devant recevoir leur commission de lui. Non content de ce règlement imité du régime militaire des Grecs, Igor prit dans les cadres des hommes de choix, et il en forma un corps d'élite qui devint sa garde particulière : elle prit le nom de garde d'Igor. Sveneld, favori du Prince, en fut nommé Voïëvode ou chef de guerre; ce titre achevait de lui donner une prééminence incontestable. Sveneld et ses guerriers devaient suivre toujours le Prince, l'entourer sur les champs de bataille, l'accompagner dans ses voyages. École préparatoire pour quelques-uns, on y fit entrer des fils de Boyards, adolescents, titrés de pages d'armes et porte-glaives, et classés comme serviteurs immédiats du grand Prince.

Quant aux Varègues-Russes, enrôlés par Oleg, ils restèrent une troupe séparée avec solde. Les soldats slaves et les finois devaient se contenter d'une part de butin lorsqu'on les mènerait en expédition.

Pendant ces années, que les princes, Oleg et Igor, mettaient à consolider en Slavie le règne des

Varègues, Kief, la capitale de toute la Russie, s'était fort agrandie : elle avait empiété sur les terrains cultivés de ses dehors et une ceinture de remparts lui permettait de se croire bien gardée. Ses murs lui servaient d'ornements extérieurs. Dans la ville, les habitations n'étaient plus en bois, basses, humides et resserrées ; dans bien des quartiers, elles avaient été remplacées par des bâtiments en pierre et en ciment, révélant le talent d'hommes entendus. Ils se suivaient dans des rues droites et sur des places nivelées, ombragées d'arbres. Convenablement exhaussées, ces maisons étaient bien distribuées intérieurement, contenaient beaucoup de chambres, des appartements d'été et d'hiver, des caves, des magasins, des garde-meubles au rez-de-chaussée ; elles dénotaient chez leur propriétaire les recherches du bien-être. Les voyages que faisaient les marchands à Constantinople, les maisons de plaisance qu'avaient vues en Thrace les princes russes avaient pu leur donner quelque idée des progrès à réaliser ; mais l'impulsion véritable, ils la devaient aux Chrétiens. Avec Ascold et Dir, et la conversion des Kiéviens venait le besoin de bâtir des chapelles, puis des églises ; il fallut bientôt les multiplier. Des architectes

demandés aux Grecs accoururent. La première église avait excité l'admiration ; celles qui s'élevèrent ensuite eurent une influence incontestable. Elles furent pour les habitants sédentaires une véritable révélation. Les Princes, les Boyards, les riches marchands cherchèrent à profiter pour eux-mêmes de cet art qui frappait si agréablement les yeux. Les maîtres architectes construisirent à leurs demandes des habitations convenables à chaque situation, consultant les ressources pécuniaires de chacun, cependant déployant pour les contenter un luxe relatif.

La liberté tacite laissée par Oleg aux Kiéviens, ainsi qu'à ses autres sujets, d'abandonner le culte de Péroun et la mythologie d'Odin pour la morale de l'Évangile, à la condition que ces conversions n'eussent aucune influence sur la vie politique qu'il cherchait à inculquer au pays, cette liberté leur avait été continuée depuis le règne d'Igor. Ni gênés, ni blâmés, ni surveillés, les enfants du Christ profitaient de cette tolérance et les prêtres avec eux. Les ministres de Dieu instruisant, prêchant la foi, ne cessaient de fixer les âmes épurées par la pauvreté, le malheur et le remords. Ils se portaient avec une pareille ardeur dans les familles slaves et russes, dans le centre de la ville

et dans les campagnes ; ils avaient accès partout. Exerçant le saint ministère avec discrétion, ils surent heureusement éviter la haine des idolâtres, les soupçons des autorités. Le Ciel favorisait leurs efforts et leurs vertus ; la réussite marchait à grands pas ; les prêtres eux-mêmes en étaient surpris. Au milieu du règne du prince Igor, les Chrétiens reconnus comme tels étaient en aussi grand nombre parmi les riches Varègues que chez les pauvres Slaves. Le troupeau réuni sous la crosse pastorale de l'évêque croissait journellement en importance ; le culte prenait plus d'extension ; les églises se multipliaient. On mettait à les construire une émulation qui tenait du miracle. L'une n'était pas achevée qu'une plus belle commençait à sortir de terre. Sur le toit de la Cathédrale, cinq coupoles couvertes de métal, brillaient, phares du salut, aux derniers feux du soleil couchant ; sous les voûtes, la simplicité primitive avait fait place à une grande recherche d'embellissements. Les artistes de Constantinople étaient venus en décorer les murs, les piliers et les nefs, de peintures, de mosaïques et de marbre. L'art byzantin s'y montre aussi correct que peut le permettre l'imitation. Comme les mosaïques et les peintures, les images sont copiées

sur les plus célèbres types de Constantinople : c'est le Christ vu à mi-corps, la main droite levée pour bénir ; c'est la sainte Vierge Marie dans les mêmes proportions, les mains croisées sur la poitrine; toutes sont invariablement d'une seule couleur, bistre teinté, et sur fond d'or ; les vêtements sont figurés avec des plaques d'argent doré ; elles sont encadrées et portatives. Sous le porche précédant la porte d'entrée, une scène du Nouveau Testament, rendue par un large pinceau, dispose les fidèles au recueillement.

Quelques années plus tard, deux temples moins superbes appelaient les Chrétiens et se trouvaient consacrés par un souvenir presque contemporain. Les corps d'Ascold et de Dir, tués par Oleg, lorsqu'il s'était rendu possesseur de Kief, avaient été, on s'en souvient, ensevelis et inhumés d'après les règles du Christianisme. Hommes de bonne foi, tombés sous les coups du mensonge et de la traîtrise, ils furent, d'après la logique des âmes pieuses, considérés comme des martyrs. Leur sépulture était devenue aussitôt un lieu de pèlerinages, mais ils étaient accomplis la nuit, dans le plus profond mystère. Nul n'aurait osé s'y rendre ostensiblement ; on ne pouvait braver impunément le courroux du meurtrier souverain de

la Kiovie. Pourtant cette dévotion vivait dans toutes les consciences; les pères avaient transmis aux enfants les moindres incidents de cette catastrophe ; d'une génération à la génération suivante, on se l'était répétée. Rien ne pourrait mieux prouver que les Princes étaient Chrétiens. Autrement, l'événement, le même temps écoulé, serait devenu indifférent, les meurtres étaient alors trop fréquents, et n'aurait plus appartenu qu'au domaine de l'histoire. Un autre motif avait encore attiré l'intérêt et l'attention sur les deux frères : en eux, le sang chrétien avait été versé par des mains idolâtres. Du vivant d'Oleg, on leur rendait des hommages secrets qui tenaient à la fois du regret, de l'affection et du respect religieux; Oleg mort, les sentiments comprimés demandèrent à s'exprimer plus hautement. Deux églises furent élevées par la dévotion publique et leurs restes vénérés s'y abritèrent. Sur le tombeau d'Ascold, l'église Saint-Nicolas fut bâtie; le corps de Dir reposa au chevet de l'église Saint-Irénée [1]. Des chrétiens seuls pouvaient être, de cette manière, honorés par des Chrétiens. Jamais, si leur foi eût été douteuse, des prêtres, un évêque pré-

[1] Nestor.

posé à la discipline de son clergé, décidant de l'opportunité de l'érection des églises, n'auraient permis dans des vues mondaines, même les plus louables, que des païens fussent transférés pour leur dernier repos dans l'asile sacré d'un temple du vrai Dieu.

Chez les Chrétiens, pas de cette misère immonde, fille du vice, pas de querelles, pas de rixes, partout un soin réel à remplir exactement toutes les charges du citoyen. Les églises, tout à l'heure nombreuses, ce clergé bienfaisant, cette corporation irréprochable, tout était devenu un sujet d'observation pour la grande princesse intelligente, avide à se rendre compte des choses. L'étonnement que causait dans la ville leur attitude, l'exemple qu'ils donnaient l'excitaient à suivre attentivement les progrès de la famille chrétienne. Elle ne s'y prêtait pas, elle n'encourageait pas, elle regardait.

Olga étant unie au grand prince par une affection mutellement passionnée, les pensées, les joies, les dégoûts, les succès, étaient communs à ces deux cœurs également dévoués. C'est pour ne pas s'exposer à les voir séparés sur le terrain des affaires sérieuses qu'elle s'était promis de ne rien négliger dans ses études, de ce qui pouvait

se rapporter au bien de la principauté russe. Quand Igor eut le pouvoir, la place de la grande Princesse était marquée près de lui. Elle la prit et le Prince la lui conserva. S'il ne fit pas connaître au Conseil permanent, avec lequel il conférait sur tout ce qui était relatif à son gouvernement, l'empire qu'elle pouvait exercer sur ses décisions, on peut assurer qu'elle eut sa part d'avis et d'influence sur les faits intéressants accomplis sous le règne d'Igor.

Le grand prince, à tort assurément, témoignait clairement une préférence, blessante pour les autres, aux guerriers ayant partagé son éloignement de la vie active, alors que, en suivant Oleg, ils auraient pu recueillir comme leurs compagnons d'armes, de l'or et de l'illustration. Du jour où les récompenses lui étaient devenues possibles, il avait accablé de bienfaits les Russes ses familiers, leur donnant des terres qu'ils étaient libres d'imposer, des villes à commander, des districts à gouverner.

Le Voéïvode de sa garde, Sventeld, paraissait celui pour lequel il éprouvait la plus irrésistible prédilection. Il lui avait abandonné les Ouglichis ou Loutitches. Le favori les opprima. Cette peuplade alors refusa de lui obéir, déclarant qu'elle

ne se laisserait pas traiter si injustement, résolue plutôt à résister au grand prince lui-même. Igor, prenant fait et cause pour son Voëivode, leur fit répondre qu'il allait partir pour les soumettre.

Cette peuplade possédait une ville, Péréciecz ; il s'y rendit et en commença le siége. Les Ouglichis le firent durer trois ans. Les Slaves payèrent cher cette belle défense : Igor et Sventeld saisirent cette occasion de les pressurer doublement. Poussés à bout, les Slaves quittèrent leur pays, cherchèrent des terres inhabitées, les trouvèrent sur les rives inférieures du Dniéper et s'y fixèrent, heureux dans leur malheur de s'éloigner de Kief. En dédommagement, le prince céda au Russe insatiable le tribut consenti tout dernièrement par les Drevliens : encore une martre noire par feu.

Ces générosités excessives mécontentèrent les troupes, qui n'y avaient aucune part. Elles s'en plaignirent, disant : — Tu donnes tout à cet homme [1].

La Russie voyait s'avancer vers elle, sans le craindre encore, un peuple des pays orientaux. C'était le tour des Petchenègues [2] de faire leur

[1] Nestor.
[2] C'est le peuple appelé Patzinaces par les auteurs.

trouée en Europe. Arrêtés pour un temps dans les plaines qui se trouvent entre le Volga et le Don, de là, de 914 à 915, ils foulaient la lisière des territoires russes. Ils demandaient des pâturages et de l'or ; ils eurent même un instant l'intention de piller Kief. S'ils y renoncèrent, ce fut dans la crainte d'être repoussés avec perte et dispersés, ce qui aurait consommé leur ruine. Appuyant à gauche, ils laissèrent Kief sur leur droite. Peu après, on apprit qu'ils avaient fait un établissement à l'ouest des cataractes du Dniéper, bien qu'ils s'étendissent par moitié au nord des embouchures du Danube.

Ce voisinage devenait pour le grand prince un embarras et même un danger dans la suite. Les Petchenègues faisant la loi sur le Dniéper, à l'endroit où se trouvent les cataractes, il dépendait de leurs caprices d'entraver le commerce de la Russie. A tout le moins, il faudrait à celle-ci prendre un permis de navigation sur le fleuve. Igor prévit toutes ces difficultés, et, pour en affranchir les marchands, il offrit son alliance aux Petchenègues. C'était peu ; aussi, cédant à leurs exigences, dut-il y ajouter de grosses sommes payées en or.

Olga, après l'avoir désiré bien des années,

donna le jour à un fils; il fut nommé Sviatoslav (920)[1].

Le grand prince ne pouvait que rendre grâce aux dieux ; ses entreprises et tous les essais qu'il avait tentés dans son gouvernement avaient réussi. Cependant le prince languissait. Il lui manquait un de ces succès éclatants, qui seuls rendent un nom à jamais célèbre. Son tuteur en avait joui et lui en était privé. L'ambition de l'égaler avait été le tourment de la meilleure partie de sa vie; elle se trouvait aiguillonnée par ce souvenir toujours présent. Il n'y a pas loin d'un regret à un rêve s'il peut en avoir raison et l'effacer. Que ne cherchait-il à imiter Oleg, chef comme il l'était d'un peuple auquel on pouvait se fier, devant compter sur son armée, certain de l'enthousiasmer s'il lui offrait l'appât d'une grande guerre, d'un pays fortuné à parcourir et de richesses à enlever à un ennemi vaincu? Ces assurances étaient autant de stimulants ; elles lui donnèrent la confiance de s'arrêter à un projet, le plus flatteur de tous, quoique le plus hasardeux, celui qui demandait le plus d'efforts et d'habileté dans ses préparatifs. Avec l'aide des

[1] Nestor.

années tout alla bien : il était prêt. Il l'avait annoncé à tous les chefs, princes ou voéïvodes : il voulait fondre sur l'Empire ; il voulait entrer, du plein gré de l'Empereur, ou par force, dans Constantinople, cette capitale orgueilleuse qu'Oleg n'avait fait qu'entrevoir. Il entendait y faire acte de vainqueur en lui imposant une rançon écrasante. Avec cet argent il comptait récompenser ses troupes ; ce qui lui en reviendrait serait versé dans son trésor privé, fort appauvri par suite des dépenses occasionnées par l'augmentation de son armée, par la solde accordée aux Vorègues-Russes, et surtout par la marine considérable qu'il avait dû faire construire pour le transport de ses troupes.

Ces flottes, dont le grand prince se vantait, encombraient le fleuve. A ses ordres, elles se remplirent d'hommes et d'armes. Lorsqu'elles défilèrent au pied de la ville de Kief, l'étendard de guerre déployé sur le bâtiment que montait le prince, les Kiéviens pouvaient compter avec une juste fierté dix mille navires lancés sur les eaux du Dniéper.

Quel étonnant changement accompli dans l'espace de quatre-vingts ans ! Ascold et Dir paraissent dans le Bosphore avec deux cents

barques (866). Oleg entre dans la mer Noire suivi de deux mille navires (907) ; trente-quatre ans plus tard Igor se présente à l'embouchure du Dniéper conduisant dix mille de ces mêmes bâtiments (941).

Les Petchenègues achetés ne s'opposèrent pas au passage des flottes. Mais les Bulgares, alors en paix avec l'Empire, ayant appris que les Russes paraissaient sur la mer Noire, devinèrent que leurs desseins ne pouvaient les porter que vers Constantinople. Ils en prévinrent l'Empereur, ajoutant à cet avis des renseignements circonstanciés sur les forces dont les Russes disposaient en navires et en guerriers ; immense service si les Grecs avaient pu en profiter.

On assistait à un de ces actes habituels au moyen âge : faire de la guerre un brigandage éhonté. Igor était en paix avec l'Empire. Un traité avantageux à son peuple les liait mutuellement. Les Grecs ne l'avaient pas enfreint et ne donnaient aucun prétexte à la rupture de leurs relations avec les Russes ; ils ne cherchaient pas à les offenser plus qu'à leur nuire. Pourtant, ne consultant que son bon plaisir, sans une déclaration directe ou détournée, dédaignant la vaine formalité d'un blâme ou d'un mécontentement,

même simulé, le grand prince, ses préparatifs faits à loisir, partait sans scrupule pour attaquer son allié, et d'un jour à l'autre se montrait son plus inflexible ennemi. Il faut se dire que cette manière d'agir était entrée comme une loi générale dans les mœurs du temps, ou bien il faudrait s'arrêter à chaque instant devant l'histoire pour flétrir la fourberie, le manque de parole et la cruauté réfléchie de tous les hommes qui ont fait alors du bruit dans le monde. Mais si l'on peut consentir à tenir compte de l'époque où ils vivaient, on ne doit point les absoudre. Le mal est toujours le mal, et il n'y a pas de conscience honnête qui puisse transiger avec lui.

L'empereur des Grecs pouvait mourir, être remplacé; la cour, la ville, la province n'en étaient que plus ouvertement la proie d'une corruption invétérée, dont les tristes conséquences s'accusaient par la faiblesse du gouvernement, le désordre dans la vie privée et la réussite des révoltes suscitées par les factieux, souvent dans le peuple, parfois sous les drapeaux. Fils de Léon le Philosophe, Constantin VII, dit le Porphyrogénète, ou né dans la pourpre, était monté sur le trône à l'âge de six ans, pourvu de tuteurs plus soucieux d'augmenter leur fortune que de se

dévouer à la cause du prince. Fatalement destiné à devenir le jouet de tous ceux qui auraient dû le soutenir, de la tutelle de sa mère, l'impératrice Zoé, et de son oncle Alexandre, associé à l'Empire, il était passé sous la conduite de Romain, grand amiral. En cette qualité, Romain Lécapène s'était brillamment acquitté de son devoir et avait bien mérité de la patrie. Populaire et protégé par l'Impératrice, il était parvenu à écarter tous ses rivaux, à circonvenir l'enfant, qui alors âgé de onze ans et bon par nature, paraissait s'être fort attaché à lui. Visant toujours plus haut, dans une période de quelques années, Romain avait réuni en sa personne les honneurs suprêmes, une action dirigeante sur les armées impériales et le gouvernement dans toutes ses parties. Par une première hardiesse, il s'était introduit dans la famille régnante en faisant épouser sa fille, Hélène, à l'Empereur, âgé de quinze ans. Abusant de l'amitié ingénue qu'il avait fait naître dans le cœur du prince, il en obtint ensuite d'être nommé César. Après quelques mois et avec son consentement, il prenait le diadème et sortait de Sainte-Sophie couronné par le patriarche, ni plus ni moins que s'il était né sur les marches du trône.

Cette élévation du beau-père de Constantin laissait dans une position mal définie les membres de sa famille : il prétendit que tous devaient y participer. Qui aurait osé le contredire ? Il avait par avance étouffé les voix disposées à réclamer. Sa femme, Théodora, reçut le titre d'Auguste ; son fils aîné, Christophe, devint deuxième associé à l'Empire. Grâce à cette ligue de parents, Constantin, que sa jeunesse privait de tout moyen de défense, relégué au second plan, n'était plus, lui, le véritable Empereur, Empereur que de nom tout au plus. L'intrigue, l'audace, le talent avaient à la fois concouru à l'exaltation du César Romain Lécapène.

Au demeurant, c'était à Romain que s'adressait la provocation portée par Igor à l'Empire. Le 11 juin, sa flotte se présenta à l'entrée du Bosphore. Au bout de peu de jours, après avoir paru indécise, elle vira de bord et se dirigea sur la Bithynie. Les guerriers débarqués en Asie, gagnèrent les corps dont ils faisaient partie et reformèrent l'armée.

Dans ces parages, les mêmes horreurs furent commises que dans la précédente irruption des Russes : massacres, pillages, incendies ; il tombait plus de victimes qu'il n'y avait de bourreaux.

Les campagnes étaient désolées, les bourgades détruites, les hameaux réduits en cendres. On comparait les Russes à un fléau vengeur, à la foudre, à la famine, à la peste, qui frappent et ravagent sans choix ni répit.

Cependant ils avancent dans le Pont, jusqu'à Héraclée et la Paphlagonie. Les populations désespérées demandent des secours de toutes parts. L'armée grecque, employée contre les Sarrazins, est instruite de l'extrémité où elles se débattent. Un corps de cavalerie et d'infanterie conduit par le général Bardas Phocas se détermine enfin, accourt, joint les Russes, tombe sur eux et les taille en pièces. Cependant, à la chute du jour, les Russes réussissent à opérer leur retraite avec le reste de leur armée ; puis, à la faveur de la nuit, ils s'embarquent en toute hâte et gagnent le large [1]. A ce moment l'Empereur, prévoyant un retour agressif des barbares sur la capitale, songea de quelle manière il pourrait achever leur défaite. Il n'y en avait qu'une : les attaquer en mer. Il le savait, mais il n'avait pas de vaisseaux. Sa flotte était en croisière vers la côte occidentale d'Asie, dans l'Archipel, pour surveiller les Sarrazins qui, venus d'Afrique,

[1] Nestor.

parcouraient la Méditerranée. Il ne restait dans le port de Constantinople que quinze brigantins désemparés, jugés hors d'état de tenir la mer et condamnés à pourrir dans les vases du golfe. Romain ne s'abusait pas ; il sentait son infériorité à tous égards. Cependant il se disait aussi qu'il est bien rare qu'en un péril extrême, il ne reste pas quelque moyen d'en sortir, oublié par la mauvaise fortune. S'adressant d'abord à la Providence, il prescrivit un jeûne général de trois jours. Ensuite, il fit en toute diligence radouber les débris négligés de sa belle flotte absente. Dès qu'ils eurent reçu les réparations les plus urgentes, il y fit embarquer des officiers de marine et le peu de soldats encore disponibles. Il donna le commandement de cette division à Theophane, patrice, et lui commanda de se porter au-devant ou à la poursuite des Russes, à son gré.

En homme d'expérience, ainsi que l'Empereur l'avait prévu, après avoir quitté les côtes d'Asie dès qu'il eut réembarqué ses guerriers, Igor était venu se poster à l'entrée du Bosphore. Attendait-il ses bâtiments en retard ? Voulait-il procurer à ses hommes quelques jours de tranquillité ? Il était instruit de la pénurie dans laquelle se trouvaient les Grecs ; il savait l'armée éloignée, le

port dégarni de vaisseaux ; à cette distance, avec le calme des eaux, les vents soufflant faiblement de l'Est, il pouvait attendre, sa quiétude devait être complète.

Pourtant les quinze brigantins sortent du golfe; ils tournent le phare ; ils se présentent en vue des Russes, le cap tourné sur leurs navires.

Le grand prince, en les apercevant, commence par mépriser ce semblant de flotte qui accusait plus clairement encore que les informations qu'il avait reçues, les misérables ressources restées à l'Empereur. Plus il les regarde attentivement, plus il les prend en pitié. Il persiste à témoigner le peu de cas que l'on en doit faire par l'ordre intimé à ses marins de les regarder s'approcher, de ne pas bouger qu'ils ne soient à portée de flèche, et alors d'envelopper cette pauvre escadrille, de la prendre à l'abordage, tout en évitant d'exercer sur elle trop de violences ; de faire des prisonniers sans tuer ou blesser inutilement. — Laissez arriver, disaient les chefs aux matelots, et nous aurons des captifs et des rançons. —

Étonnés de cette inertie, dont ils ne pouvaient comprendre le motif et qui les servait si bien, les Grecs orientent leurs voiles, appuient sur leurs rames et marchent plus rapidement. Même

impassibilité chez Igor. Théophane redoublant de vitesse, porte son brigantin au plus près de la flotte immobile. D'un brusque mouvement il s'arrête : la position acquise est unique. Il donne un signal ; ses soldats paraissent porteurs de longs tuyaux ; du bout sortent des jets de flammes : c'est le terrible feu grégeois, qui, habilement dirigé, retombe en pluie sur tous les bâtiments Russes. Les autres brigantins suivent la même tactique : en avant, de côté, par l'arrière, ils lancent le feu sur le bois, les cordages, les voiles de l'ennemi. Des torrents de flammes circulent sur les plats bords, montent en spirale autour des mâts. L'incendie gagne, consume les navires et rien ne peut l'arrêter.

Spectacle affreux ! spectacle dont on voudrait détourner la vue ! De toutes parts, on entend pousser des cris de douleur et de désespoir. Vaincus par la frayeur, pour se soustraire au feu, les guerriers se précipitent dans la mer ; revêtus d'un casque et d'une lourde cuirasse, ils ne peuvent réussir à nager, et la mer engloutit ceux qui ne périssent pas brûlés. S'il y en a qui parviennent à se tenir sur l'eau, ils sont assommés à coup d'avirons par les matelots Grecs. Il s'établit au milieu des flots des luttes terminées

chaque fois par la capture ou la mort du marin russe. Cette mêlée se prolonge tant que l'incendie trouve des hommes à étouffer, des mâtures à calciner. Enfin, le vide se fait autour des Grecs. Ils peuvent se retirer et rentrer glorieux à Constantinople, en y rapportant cette assurance que si la flotte d'Igor n'est pas totalement anéantie, elle a perdu tant de guerriers et de navires, qu'elle n'est plus à redouter ni en Asie, ni en Europe ; ceux des bâtiments du grand prince qui ont pu échapper à une ruine totale en forçant de voiles, avant que le feu magique ait gagné leurs agrès, regagnent les petits ports de Thrace ; là, Igor espère trouver un refuge et les moyens de réparer son désastre.

Théophane avait emmené beaucoup de prisonniers ; ils eurent la tête tranchée sur une place publique de la capitale, l'Empereur ayant trouvé que ces exécutions étaient des représailles nécessaires.

De retour à Kief, voici ce que disaient les Russes : — Les Grecs ont un feu qui parcourt l'air aussi promptement que l'éclair ; ils l'ont lancé sur nous et ont brûlé nos vaisseaux ; voilà pourquoi nous n'avons pu les vaincre [1]. —

[1] Nestor.

L'Empire devait se croire pour longtemps à l'abri d'une autre tentative de cette armée mise en complète déroute : le prince russe ne pouvait être que tout à fait découragé : ses flottes avaient disparu et sa garde était plus qu'à moitié détruite. Mais Igor n'avait pas un caractère à se laisser ainsi abattre ; il était vaillant, il était fier, il sentit son énergie redoubler à la vue de ces désastres. Du moment où il connut tout ce que lui avait coûté cette rencontre fatale, il n'eut plus qu'une pensée : travailler à réparer le mal qui lui avait été fait et se venger. Dévoré par une ardeur que seconde son orgueil blessé, il ne fait entendre aucune plainte. Renfermant sa douleur et son humiliation au fond de son âme, il imprime une activité de toutes les heures à ses chantiers de constructions ; il arme ses navires, engage des marins et des guerriers chez les Scandinaves de la Baltique, où, quand il naissait un homme, on pouvait dire qu'il poussait une épée ; il recrute des soldats parmi les peuples qui lui avaient dernièrement fourni des renforts ; il s'entend encore avec les Petchenègues, les Titverses, les prend à sa solde, tout en stipulant qu'ils donneront des otages. Moins de trois ans après son échec dans la mer Noire, le grand prince, ses

flottes sous voiles, était en mesure de repartir. Il dit adieu à Olga, à son fils, à la Kiovie, et se porte sur l'Empire par terre et par mer. Il lui semble qu'il tient déjà sa revanche.

Cette fois, au lieu d'un avertissement, l'Empereur en reçut deux ; les habitants de Cherson lui firent dire : — Une foule innombrable de vaisseaux Russes apparaît, la mer en est couverte [1]. — Par un second courrier, les Bulgares lui firent tenir le même avis.

Cette circonstance imprévue du retour des Russes, la certitude qu'ils s'étaient fortifiés et pouvaient mettre sur pied de plus nombreuses armées qu'il ne l'avait pensé, l'évidence que les revers ne pouvaient les amoindrir, tout mettait Romain dans un cruel embarras. Ayant moins de troupes encore que lorsque ses marins avaient mis les Russes en fuite, car le dernier de ses bataillons avait été grossir l'armée d'Asie, il en revint forcément à l'expédient des soumissions et des traités. L'Empereur, s'en ouvrant à des Patrices, leur expliqua sa détermination, leur exposa le but de sa politique et les chargea de se rendre en ambassade auprès d'Igor. Qu'ils partent

[1] Nestor.

au plus vite, qu'ils traitent au plus tôt, voilà le dernier mot des instructions que les Grecs reçoivent de lui.

Les envoyés parcourent avec une extrême diligence la distance qui les sépare des Russes. Ils les rejoignent près du Danube. S'étant présentés au grand prince, ils lui dirent : — N'allez pas plus loin ; élevez le tribut qu'Oleg avait établi ; nous y ajouterons même quelque chose[1]. — Igor ne s'attendait pas à cette démarche ; elle l'adoucit singulièrement. Les offres qui l'accompagnaient y contribuèrent sans doute ; il demanda à connaître plus exactement les propositions que lui faisait Romain. En réalité, l'Empereur s'y montrait fort large et à moins que la folie du sang et du carnage qui allait recommencer n'eût obscurci l'esprit d'Igor au point de l'emporter chez lui sur les avantages d'un dénoûment raisonnable, on pouvait supposer qu'il s'en contenterait. L'astucieux Empereur, toujours prévoyant, avait cru utile de les appuyer de flatteries à l'adresse des amis du prince russe. Séduire, détacher les alliés de son ennemi, les corrompre au besoin, n'inspirait au Grec aucune répugnance : c'était dans

[1] Nestor.

le Bas-Empire immoralités courantes. Romain parvint à faire tenir par des voies cachées des étoffes, des habits, beaucoup d'or aux Petchenègues. Obligé à prendre plus de ménagements avec des princes, des Boyards et des guerriers Scandinaves, après les avoir pressentis, il leur laissa le temps de se faire à la pensée d'entrer en composition avec lui.

La réponse d'Igor ne pouvait être donnée de suite. Il devait d'abord en conférer avec les chefs, ses compagnons. A la nouvelle des propositions venues de Constantinople, un cri de réprobation s'éleva du côté des Scandinaves de la Baltique. Ils avaient à regretter d'être venus, quand on leur avait promis une guerre fructueuse et un butin considérable à se partager. Le prince chercha à les apaiser par des raisons supérieures à ces considérations personnelles ; il termina en leur déclarant que dans son opinion elles étaient compatibles avec l'honneur russe et que l'on devait s'en montrer satisfait. Les princes et les Boyards ayant été presque tous ramenés à l'idée d'un traité, les agents de l'Empereur qui n'attendaient qu'un appel pour se représenter, vinrent se mettre aux ordres du grand prince. Les articles fondamentaux étant dressés et les paroles

échangées, les Grecs quittèrent les Russes, se félicitant d'avoir réussi à préserver l'Empire d'une invasion dont on ne pouvait mesurer les conséquences, et en même temps de s'être montrés les fidèles interprètes d'un maître aussi prévoyant qu'habile.

Ce qui avait été convenu au camp d'Igor n'était qu'un aperçu d'engagements plus explicites à contracter par les deux parties. Pour les examiner et les rédiger plus à loisir, il avait été nommé des délégués des deux parts. Les conférences devaient se tenir à Constantinople. La condition la plus sévère mise dans les conventions préparatoires à la charge d'Igor, lui enjoignait de repartir de suite pour ses États. Il l'avait promis et il s'exécuta en homme qui se sent lié par une promesse inviolable. Ses fondés de pouvoir en même temps s'en allaient avec les plénipotentiaires Grecs trouver l'Empereur.

Sûrement les représentants de Léon IV, rédacteurs du traité, devaient être gens de marque, appelés à remplir des postes d'honneur au palais ou des charges dans l'État. Ceux du grand prince, on en connaît les noms, étaient des plus haut placés dans son estime et à sa cour. Ils se nomment tous, ayant soin de spécifier leurs titres

et qualités. Ils parlent d'abord : — Nous, Yvan, de nation Russe, député mandataire du grand prince Igor, assisté de Phuevast, fils de Sviatoslav, — Igor, serviteur de la princesse Olga et son parent..... Cinquante-six noms se trouvent écrits de la sorte aux préliminaires du traité. Tous se déclarent députés par le grand prince et les autres Knès de Russie aussi bien que par tous les habitants du pays, pour renouveler l'ancien traité de paix et en conclure un nouveau qui, triomphant des artifices du diable, rétablisse, pour un grand nombre d'années, la paix entre les Grecs et les Russes, une paix qui dure aussi longtemps que peuvent le soleil briller et le monde exister [1].

L'article premier ne laisse plus aucune obscurité planer sur la propagation du Christianisme à Kief; le voici : « Puisse le Russe qui chercherait à rompre ici l'alliance résolue, s'il est chrétien, encourir les vengeances du Dieu tout-puissant et se voir maudit dans ce monde et dans l'autre ; si l'infraction vient des Russes non baptisés, puissent-ils implorer toujours en vain le nom de Péroun, n'être plus à l'abri sous leurs

[1] Voir Nestor.

boucliers, tomber percés de leur propre glaive, de leurs propres flèches et de toute autre arme, et se voir à jamais esclaves dans cette vie comme dans l'autre [1]. »

Un fait principal s'en dégage : Si l'on compare les termes de cette deuxième convention avec les expressions employées dans celle dont Oleg fut l'auteur, on est frappé du progrès qu'a fait le Verbe chrétien dans le langage officiel des Russes. Ils donnent ici leurs preuves d'adoption, de noblesse chrétienne ; on reconnaît plusieurs noms pris au baptême : Yvan, Jean, Jacum, Jacques. Personne ne les leur conteste. Voilà publiquement portés ces noms empruntés au martyrologe universel. La prééminence est aux chrétiens. C'est d'eux qu'il est question d'abord ; les idolâtres viennent en second. Ils restent passibles de malédictions particulières ; elles ne leur sont pas épargnées. Tous doivent, en cas de trahison, encourir la vengeance du Dieu tout-puissant, le Dieu des chrétiens dans toutes les langues, les idolâtres invoquent les dieux ; se voir maudire dans ce monde et dans l'autre est une affirmation du dogme chrétien sur les punitions de l'autre vie,

[1] Nestor.

et nul ne proteste. L'atmosphère chrétienne les enveloppe. Non-seulement des princes, des Boyards sont imbus de la vérité, mais ils cherchent à mettre en avant cette qualité toute récente. Ils professent hautement leurs croyances ; ils proclament avoir reçu le baptême à la face des Grecs, de leurs nationaux, de leur patrie, de l'Église d'Orient qui les observe. Ils sont chrétiens et veulent qu'on le sache. La religion du Christ est reconnue religion d'état social et partie contractante des lois internationales. Elle a pris possession du sens moral des masses dans les pages d'un document qui devient fondamental par sa valeur, sa publicité et l'ère qu'il va ouvrir dans l'histoire de Russie. Son autorité est constatée par la bouche des hommes spécialement délégués pour représenter les princes, le peuple et le pays.

Le Christianisme est et sera. On le voit monter insensiblement ; il touche et envahit les âmes les plus hautes. Il est entré, il circule, il échauffe les veines du corps barbare. La nation entière connaît son existence et son nom. En attendant une assimilation plus parfaite, elle le respecte dans les personnes. Parmi les parents du souverain, les guerriers, les Boyards, la foi compte des

disciples qui s'en font honneur. Dans la ville, dans les faubourgs, dans les campagnes, sans briller d'un très-vif éclat, elle a pris une grande extension ; jusque dans les hameaux on trouve des prêtres. Elle peut marcher la tête levée ; ses racines ont poussé en profondeur, et ses branches se sont étendues, alimentées par la même séve vivifiante, la grâce de Dieu et la bonne volonté des hommes.

Il se trouve encore un fait des plus nouveaux consigné dans ce traité. L'un des négociateurs se qualifie serviteur de la princesse Olga, comme il aurait fait valoir le titre de serviteur du grand prince, s'il l'avait eu. Par cela même Olga est présentée à l'Empereur, à l'Empire, aux Grecs comme inséparable de la grandeur de son époux. Elle est grande princesse comme lui est grand prince. Être attaché au service de la princesse est une distinction estimée par les grands. Elle participe à la souveraineté, elle y est de moitié. Précédemment, aucune princesse scandinave, même née de sang royal, n'avait été mise sur la même ligne que le chef dont elle était reconnue la compagne.

Vint le moment où les Russes, allés à Constantinople avec les pouvoirs nécessaires pour con-

clure définitivement le contrat d'union, devaient retourner à Kief. Igor s'y trouvait; il avait persévéré à faire de cette ville le chef-lieu de son gouvernement. Les Boyards ramenaient les députés Grecs apportant les conventions souscrites par l'Empereur. Conduits vers le grand prince, ils l'abordèrent en lui disant : — Tes ambassadeurs ont juré devant notre Tzar ; il nous envoie pour que nous fassions le même serment devant toi et les tiens [1]. —

La présence des agents du très-fameux Empereur d'Orient était de nature à piquer la curiosité d'une population n'ayant jamais eu de spectacle de ce genre. Cet événement devait produire une grande sensation parmi tous les Kiéviens. Le peuple les suivait dans la rue et les examinait émerveillé. Les Boyards les reçurent dans leurs maisons, leur offrirent des banquets, empressés de donner l'hospitalité à ces nobles visiteurs. Le grand prince leur prodigua les égards. Ils virent la grande princesse. Les Grecs, néanmoins, fixèrent le jour de leur départ, demandant à prêter auparavant, selon l'usage, le serment que l'on savait devoir clore la série de leurs travaux diplomatiques.

[1] Nestor.

Igor se rendit à ce désir. Voulant prendre part à une cérémonie où devait courir le peuple, qui attirerait tous les regards sur les Grecs, tandis qu'elle le laisserait dans l'ombre s'il n'y assistait pas, le grand prince se dit qu'il ferait mieux de se mettre à la tête d'un pompeux cortége auquel on prierait les Grecs de se joindre. Il retrouvait ainsi le rang et le rôle qu'il lui convenait de garder et donnait une plus solennelle consécration à cette alliance dont les Russes, bien plus que les Grecs, avaient lieu de se vanter. Il fallait de plus que Dieu et les dieux fussent mis en regard.

Au jour indiqué, un long cortége militaire suivit les détours des quartiers populeux de Kief. Le prince était en avant. A deux pas de lui, les ambassadeurs Grecs ; plus loin, les Boyards, la garde, les officiers et les guerriers. Ils se dirigent vers une des portes de la ville. L'ayant tournée, Igor gravit la hauteur où se voit l'autel dédié à Péroun. L'idole ayant été saluée par un baiser déposé sur le bout des doigts et reporté aux dieux par un geste, un à un les Russes viennent se ranger à ses pieds. Le grand prince, ceux qui lui tiennent de près, les Boyards, les Voéïvodes posent à terre leurs armes, leurs boucliers,

leurs ornements distinctifs, et tous les païens prononcent leur serment [1]. On repart ensuite. Le grand prince, les Grecs, les Russes redescendent en ville et s'arrêtent devant la cathédrale. A cet endroit se place naturellement la phrase complémentaire de Nestor :

— Quant aux Russes chrétiens, ils allèrent prêter leur serment dans la cathédrale de Saint-Élie avec les ambassadeurs. —

Deux fois dans le même traité, puissance invisible et législateur, le Dieu des chrétiens est mis en cause ; la dernière est plus positive encore : le grand prince vient d'autoriser ses sujets à prêter serment en son nom et dans la forme que prescrit sa loi. Ils ont juré par le Dieu vivant à la vue des Boyards, des chefs, du peuple. Igor reçoit, bien plus, il offre aux Grecs la garantie de leur foi. Ainsi les maximes chrétiennes pénètrent dans toute leur majesté, sous les traits de la vérité et de l'honneur, dans les conseils du prince et font corps avec les engagements les plus sacrés que puisse prendre un État vis-à-vis d'un peuple étranger. Cette cérémonie publique du serment national accomplie à Saint-Élie en

[1] Nestor.

face de l'Évangile, lui assure tous ses droits. Elle est l'acte de reconnaissance le plus complet, le plus autorisé de la religion de Jésus-Christ par le grand prince et par les chefs de la nation Russe. Singulière expression de la volonté divine; le prince idolâtre est lié par une parole chrétienne ; c'est par lui que le Christianisme sera à tout jamais établi, qu'il poursuivra sa marche, le conduisant de progrès en progrès. On le verra couvert de la protection des institutions internationales, estimé dans le pays, aimé, pratiqué assidûment, et au milieu de ses enfants il s'en trouvera de prédestinés qui feront adorer dans les âges futurs sa glorieuse paternité.

Une existence toute passive ne pouvait convenir à la longue à un prince tel qu'était devenu Igor après la mort d'Oleg. On devait encore moins espérer la voir adoptée de bon gré par une armée que l'inaction faisait périr d'ennui dans les camps et dans les petites villes où elle tenait garnison. Forcé de l'occuper, s'il ne voulait pas la voir se fondre ou se porter à quelqu'acte d'insubordination, il se demanda s'il ne pourrait pas, par une attaque subite, inattendue, forcer les Drevliens à lui payer un double tribut.

Pendant que ces idées, vagues encore, flottaient

dans l'esprit du grand prince, un vif mouvement d'irritation parut se propager parmi ses guerriers. La garde en était le sujet. Cette troupe trop favorisée, tant à cause de son service spécial près d'Igor que de la solde exagérée qu'elle recevait, excitait depuis sa création une sombre jalousie, qui tôt ou tard devait éclater.

Igor allait à des intervalles rapprochés visiter ses troupes, les passer en revue. C'est dans une de ces occasions qu'il reconnut les symptômes d'un mécontentement sur le point de se faire jour. Il s'informe ; les chefs se mettant aux lieu et place des soldats, lui répondent :

— Les troupes de Sventeld (la garde) sont richement pourvues d'armes et d'habits, tandis que nous, nous marchons tout nus. Viens avec nous, grand prince, exiger de nouveaux impôts afin que toi et nous soyons dans l'abondance [1]. —

Bien que fort âgé, Igor n'avait rien perdu des forces qu'une santé parfaite avait entretenues depuis sa jeunesse. Il n'avait pas renoncé à l'habitude de séjourner quelques mois dans le Nord, portant l'œil du maître sur ces possessions que la

[1] Nestor.

distance enlevait à une surveillance plus soutenue. Renonçant à son voyage cette année, il désigna Sventeld pour le remplacer, et se mit à la tête de ses bataillons impatients. Malgré la saison avancée, il entre en campagne et les emmène du côté des terres appartenant aux Drevliens.

Quoique demeuré des plus barbares, ce peuple avait profité de quelques bons exemples pris dans la région de Kief. Bien plus tard que les autres Slaves il avait habité les forêts, dans des huttes perdues sous bois, ou tout au plus dans des hameaux disséminés ; mais il possède maintenant des villes et même une sorte de capitale nommée Khorostène. La cité est assez vaste et fortifiée par de larges fossés avec des pieux posés en retrait C'est la place de sûreté. Igor n'est pas obligé de s'enfoncer si avant dans le pays ; il a trouvé plus près ce qu'il cherchait. Les Drevliens sont riches ; l'argent leur vient du commerce des fourrures, alors très-prospère. Le grand prince effraie les villages, pris au dépourvu. Ils se croyaient, depuis le tribut payé à Sventeld, affranchis des tournées d'Igor. Il parcourt la contrée la plus rapprochée de la frontière, menaçant et frappant tour à tour. Il exige le glaive hors du fourreau ; il est obéi.

Les Drevliens se soumettent à ce surcroît d'exactions. Igor s'empare d'une quantité prodigieuse de pelleteries, pille ce qu'on ne lui donne pas, emporte tout ce qu'il trouve en valoir la peine ; puis, gorgé de butin, poursuivi par les malédictions des Drevliens, le prince Russe reprend la route de Kief.

S'éloignant accompagné de tous les siens, il n'avait plus que quelques étapes à faire pour se trouver sur sa principauté, quand il s'arrêta. Il laissa passer devant lui le gros de son armée et ses officiers, qu'il chargea de ramener au camp les dépouilles à distribuer sitôt qu'il serait revenu en Kiovie, puis, gardant peu de gens avec lui, il leur dit : Nous n'avons pas assez de butin ; retournons chez les Drevliens en amasser d'autre ; celui-là nous le partagerons entre nous.

Igor dans ses vieux jours était devenu avare ; il souhaitait les richesses et les poursuivait avec l'âpreté des passions séniles. Posséder, cette sombre aspiration avait remplacé dans son esprit tous les rêves de la vie. Il en perdait les plus simples notions de la prudence ; il ne se demande pas si cette aventure vient à son temps, il ne voit que les chances d'augmenter son trésor.

Ainsi que le voulait le prince, ses gardes

retournèrent en arrière. Ce mouvement bien que tenu secret jusqu'à la dernière heure, ne pouvait se faire si discrètement que les Drevliens, le faisant espionner, n'en fussent avertis par les coureurs des bois et les chasseurs de martres. A l'annonce de la réapparition des Russes, l'inquiétude, presque le désespoir, se répandirent dans la population, car l'on avait singulièrement exagéré le nombre des guerriers faisant escorte au grand prince. Leur livrer bataille, on serait puni de cette témérité ; les éloigner par le sacrifice répété d'un tribut d'argent, on ne le pouvait plus ; les Drevliens étaient épuisés, à bout de ressources. Les chefs de famille, les meilleurs conseillers, ceux dont la voix était généralement écoutée, proposèrent de réunir une assemblée des notables, de lui exposer la gravité de la situation, puis d'attendre de son patriotisme une direction plus nécessaire que jamais.

Les Drevliens avaient un chef supérieur qu'ils nommaient prince. Il ne pouvait qu'approuver cette mesure. Le conseil rassemblé, le fait froidement envisagé, la question se trouva posée en ces termes : Une soumission absolue, écrasante, ou des démarches pour chercher à détourner un pillage sans rémission ; on avait à opter.

La seconde proposition réunit le plus de suffrages; elle fut donc adoptée.

Les députés auxquels était confiée la délicate mission de faire renoncer le prince à ses rigueurs étant partis à la hâte, rencontrèrent Igor à deux marches de la ville. Parlant à ses porte-glaives : — Nous sommes des envoyés des Drevliens, dirent-ils. Notre grand Conseil, en permanence à Khorostène, nous a délégués. Nous demandons à présenter au grand prince les observations qu'inspire à tout le peuple son retour inopiné sur notre territoire.

Igor, que l'on était allé prévenir, consentit à les voir. L'un des ambassadeurs prenant la parole et s'adressant au prince lui dit : — Pourquoi reviens-tu parmi nous? Tu as déjà levé sur nous de lourds impôts. — Ce langage, tout empreint de modération, n'amena point le changement qu'en espérait celui qui le tenait. Quelques propos échangés, les Drevliens peu écoutés furent éconduits d'un ton qui ne leur laissait pas d'illusion sur la ténacité du grand prince à persévérer dans ses projets cruels. De plus, ils virent le lendemain combien il méprisait leur caractère de députés et se jouait de leurs observations. Aussitôt après les avoir congédiés, il partit en

avant, marchant sur Khorostène. Les ambassadeurs, rentrés dans leurs foyers, se hâtèrent d'aller instruire l'assemblée de l'insuccès de leur intervention.

Arrivés au milieu des notables et des anciens, ils firent l'aveu douloureux de l'inutilité de leurs efforts, appuyant sur la dureté et le manque d'égards du grand prince. Le Conseil outré fit taire ses frayeurs pour n'écouter que son indignation, il s'écria tout d'une voix : — Puisqu'il le veut, défendons-nous contre ce prince tyrannique. Malheur à lui ! Pas de demi-mesure ; employons toutes les ressources, tous les moyens que nous pouvons rassembler ou concevoir. — On parla de recourir aux armes ; les députés insistèrent pour combattre la déloyauté par la trahison et se venger de la cupidité du prince par sa mort.

— Quand, reprirent-ils, on lâche le loup contre les brebis, il égorge tout le troupeau ; il en est de même d'Igor. Si nous ne le tuons pas, il nous dépouillera entièrement [1]. —

Pas un conseiller ne s'éleva contre cet arrêt ; il leur paraissait légal, comme s'il eût été pro-

[1] Nestor.

noncé par une Cour de justice. Le secret confié à un petit nombre d'hommes dévoués, les Drevliens, frémissant de colère, sortirent de la ville le cœur rempli de toutes les ardeurs de la haine, décidés à en finir avec le prince hautain, insatiable, qui ne cherchait qu'à les réduire au dernier point de la pauvreté et de la sujétion.

Un peu au delà des ouvrages en terre servant d'enceinte à Khorostène, ils trouvèrent le prince campé; il faisait reposer son monde. Quand on aperçut les Drevliens, comme ils paraissaient peu nombreux, on crut que c'était encore des ambassadeurs entêtés à lui demander des entrevues de conciliation. Igor était persuadé qu'ils venaient offrir d'eux-mêmes un tribut, disposés à s'estimer trop heureux si la peuplade pouvait en être quitte pour une somme fixée d'un commun accord.

A leur première visite, les Drevliens avaient remarqué que le prince était faiblement gardé. Cela facilitait l'accomplissement de la conspiration. Comme alors, en effet, l'escorte était disséminée, les sentinelles semblaient faire leur service avec négligence; seul un groupe de porte-glaives se tenait à l'entrée de la tente du chef. Les Drevliens marchent serrés, sans trop

hâter le pas; les Russes s'y sont trompés. Arrivés près des sentinelles, ils sont interpellés, ne répondent pas, s'élancent en furieux et les mettent à mort sur place. De là, ils prennent leur course, tombent sur les gardes postés aux abords de la tente et les dispersent, tuant, renversant, blessant tout ce qui veut leur barrer la porte. Passant par-dessus les corps des Russes, ils pénètrent jusqu'au prince. Ils tuent cruellement à ses côtés les officiers que le dévouement porte à sa défense ; le glaive teint de sang, se précipitant des boyards aux gardes, ils ne font quartier à personne. Il ne reste plus debout un parent, un ami, un officier du prince, il est seul et les Drevliens s'en emparent. Le grand prince prisonnier, il ne tenait qu'à eux de le faire consentir à l'abandon de ses prétentions sur la tribu ; ils pouvaient même lui imposer des conditions plus dures, et il était obligé d'y souscrire. Pour ces barbares, ce n'était pas assez. Altérés de vengeance, altérés par le sang répandu, ils s'étaient promis sa mort. Il est percé de coups. Dans un instant, du royal vieillard on ne voit plus que des membres sanglants, un corps inerte, un visage qui garde les traces des dernières convulsions.

Les Drevliens sont repartis. La nuit venue, les serviteurs, frappés d'une terreur subite au premier choc des assaillants, reviennent pour se livrer à la recherche de leur maître. Où est-il? Qu'en ont fait les Drevliens? Ils trouvent son corps gisant à terre, méconnaissable, abandonné à la voracité des oiseaux de proie. Relevant avec respect ce cadavre défiguré, ils creusent une fosse et le grand prince y est couché. Igor est descendu dans la tombe sur les bras de ses amis, accompagné de regrets et de plaintes. Ils accusent le sort, s'en prennent aux dieux, et pourtant les survivants de la campagne de Bithynie auraient pu appeler sa fin tragique la peine du talion, les chrétiens une punition du Dieu trois fois juste.

CHAPITRE VI

OLGA RÉGENTE. — SA VENGEANCE. — SA CONVERSION

Ainsi l'armée était retournée dans ses cantonnements, et les Boyards, qui savaient les motifs de sa rentrée en Drevlie, annonçaient d'avance ses succès, pendant que les derniers compagnons d'Igor parcouraient le chemin du retour en proie au chagrin, dévorés de soucis. Leurs réflexions autant que le regret contribuaient à les frapper de tristesse.

Ils étaient de ces vieux Scandinaves qu'un inviolable attachement avait unis au prince Igor, et ils s'étaient pris d'un amour non moins vif pour l'œuvre commencée par Rurik, si brillamment continuée par Oleg, consolidée par l'éminent guerrier que la Russie venait de perdre. Qu'allait-il en advenir de tous ces talents, de tout

ce courage, de tout ce bonheur, de tout ce savoir-faire, de toute cette intelligence dépensé au service de l'établissement des Varègues-Russes en Slavie ? La solidité n'en était point parfaite. On n'en était qu'à la troisième génération. Le contretemps d'une défaite devait-il renverser avec le prince qui s'en trouvait le chef l'état social graduellement édifié autour de lui, le prenant pour centre et point d'appui, pareil à la clé de voûte d'un monument de grandes proportions ? Après sa disparition, quelle capacité assez étendue, quelle volonté assez forte pourrait faire face à la situation avec toutes ses difficultés ? D'abord l'ambition des Knès, grands vassaux, demandait à être contenue. Ce n'est pas qu'ils n'eussent été amplement dotés, pour la plupart, de terres et d'honneurs, mais ils se souvenaient que leurs égaux en Scandinavie, Rurik, Oleg et Igor les avaient longtemps gouvernés en maîtres, et ce que l'on regrette paraîtra toujours préférable à ce que l'on possède. Ensuite, la fidélité des Slaves tributaires était-elle si fermement établie que l'on n'eût pas à redouter des défections parmi eux ? Dernière et plus difficile question : maintenant qu'il ne craignait plus le grand prince, l'Empereur des Grecs, s'y trouvant humilié à chaque

ligne, ne dénoncerait-il pas ses traités avec Kief? Après cette rupture, les marchands Kiéviens, leurs confrères de Novogorod, lésés et réduits aux spéculations d'un commerce limité à l'intérieur de la Russie, pourraient bien s'entendre et employer de concert leur influence et leur argent à fomenter une réaction contre les Russes, dont les Slaves n'avaient eu, comme tous les peuples forcés à la soumission, que trop souvent à se plaindre.

Et qui aurait à se mesurer avec de si grands embarras? Un enfant, le fils d'Igor, Sviatoslav, succédant à son titre, et la grande princesse Olga appelée à la régence pendant la minorité du prince.

On dirait que la sensibilité n'avait pas de prise sur le cœur des hommes du moyen âge. Ils pouvaient se montrer mornes, attristés, inquiets, jamais émus.

Les guerriers arrivant de Drevlie se rendirent chez la grande princesse encore couverts de la poussière du voyage. Troublée déjà de ne pas le voir, elle demande où est le grand prince. Ils répondent en hésitant ; Olga s'étonne, les considère et trouve que s'ils ne donnent aucun signe d'attendrissement, cependant tout en eux révèle

un deuil profond : leur maintien, l'expression de leur visage, le négligé de leurs vêtements. Elle questionne encore, et dans sa terreur elle redoute une réponse. Bientôt son courage se relève, elle ne repousse plus la vérité : Dites, dites-moi tout, s'écrie-t-elle.

La voyant préparée à l'entendre, le plus ancien des serviteurs d'Igor prend la parole et dans un récit où il ne dissimule aucun incident du sinistre événement, aucun des motifs qui l'ont amené, il lui apprend comment le prince est allé deux fois attaquer les Drevliens, comment il s'est aventuré dans les environs de Khorostène, son refus de se rendre aux instances des ambassadeurs qui demandaient au moins un sursis pour le second impôt qu'il exigeait ; enfin il raconte la mort du grand prince.

Pendant qu'il parle, une pâleur mortelle se répand sur les traits de la grande princesse. Ses lèvres blêmes entr'ouvertes s'agitent convulsivement ; mais elle ne peut faire sortir aucun son de sa gorge contractée. Elle est glacée ; un long frémissement secoue tout son être ; sa vue s'obscurcit. D'un geste elle renvoie les messagers, cruels par trop d'exactitude, et demande à être seule.

Les transports d'une immense affliction succédèrent à l'annonce de son veuvage. La grande princesse, d'un abattement sombre, passa à des explosions violentes de courroux contre les Drevliens. Elle se livra à un désespoir qui n'était que l'expression sincère de sa douleur, où se confondaient l'amour et la haine : amour pour son époux et haine pour les assassins ; elle trouva tout à la fois des effusions de tendresse pour Igor, et des malédictions pour les traîtres. Ces élans désordonnés dévoilant son cœur en laissèrent deviner la profondeur extraordinaire. Elle s'écrie qu'elle n'a qu'à mourir ; elle appelle la mort ; elle ne veut pas survivre à celui qui emporte ses joies et son amour. Son cœur est brisé et ne saurait résister aux déchirements qu'il éprouve. Ah ! si elle pouvait expirer sur l'heure !

Sans qu'il eût perdu de son intensité douloureuse, ce mouvement excessif parut se calmer sous l'effort d'une pensée nouvelle à laquelle elle s'attache tout entière : son fils ; elle était mère, son fils la réclamait. Pour lui ne fallait-il pas se modérer ? Ne lui devait-elle pas ses forces, son courage, son énergie ? L'amour maternel la sauva du dernier excès de la douleur ; il détourna le cours de ses tumultueux sentiments et la rattacha

à la vie, à l'instant où elle se disait que la vie ne lui était plus rien.

Peu après cette journée d'inconsolable tristesse, Olga avait repris possession d'elle-même et son entourage ne la voyait occupée que de ses devoirs de souveraine. Majestueuse et belle encore, au premier conseil qu'elle dut présider, on retrouva en elle la grande princesse d'autrefois : digne, contenue, impénétrable. La pensée d'Igor la soutenait. Elle ne voyait pas de plus noble manière de lui prouver la constance de son éternel amour, que de se montrer digne de lui succéder. Elle se répétait que l'accablement serait une lâcheté, une ingratitude ; le courage et la force d'âme un hommage rendu à son souvenir.

La princesse était douée par la nature d'un esprit distingué : elle ne croyait pas que le savoir nécessaire au gouvernement des peuples s'improvise ou puisse être dû à d'heureuses inspirations. Ce qu'elle avait appris des affaires de la Russie ne lui paraissait pas devoir suffire pour diriger habilement l'État, bien qu'elle s'y trouvât en plus des dispositions prononcées. Elle en appela à deux hommes qu'un long exercice des principales charges de l'armée, de la cour, du pays, avait

mis à même de lui donner de bons avis. Elle n'entendait pas être influencée, encore moins gouvernée, mais elle voulait être éclairée et dans tous les cas loyalement servie. C'est à Sventeld, le favori d'Igor, désespéré de la mort de son maître, que la grande princesse s'adressa, sûre de son attachement. Elle se tourna de même vers Jasmund, le gouverneur de son fils : sa vigilance, ses soins pour son élève, avaient permis à Olga d'apprécier la distinction de son caractère ; elle leur accorda toute sa confiance.

Les Drevliens, heureux de leur délivrance, ne s'inquiétaient pas des suites qu'elle pourrait avoir. La joie de s'être défaits d'un suzerain aussi impitoyable que l'était devenu Igor, dura même quelque temps ; mais en y réfléchissant, les coupables perdirent cette confiance trompeuse et finirent par comprendre qu'ils avaient moins de sujet de se réjouir de la mort du prince qu'ils ne l'avaient pensé tout d'abord. Leur ressentiment s'était enivré de son sang ; mais la sécurité et l'indépendance de la peuplade s'en trouvaient-elles plus certaines ? Ils avaient irrité et offensé les Russes autant que possible ; si les Russes allaient revenir ! Tout en recherchant la paix, n'avaient-ils pas allumé entre Khorostène et Kief

une guerre interminable ? Les griefs réciproques récapitulés, n'était-ce pas sur eux que retombait la plus lourde responsabilité ?

On se demanda s'il ne serait pas prévoyant et sage de donner aux Russes quelques satisfactions de nature à prévenir leur retour, par exemple d'envoyer à Kief des ambassadeurs, dont la conduite tiendrait le milieu entre une obéissance qui serait une marque de faiblesse, et une hostilité trop déclarée contre les Kiéviens. Hommes inexpérimentés, les Slaves attachaient un grand prestige à ces formules cependant bien usées : ambassade, paroles conciliantes, compliments répétés et exagérés. D'après eux, les circonstances actuelles se prêtaient à un accommodement et ne se retrouveraient plus ; ils croyaient le pouvoir dirigeant tombé à Kief dans des mains débiles ou inhabiles : un enfant n'a pas de volonté à soi ; une femme, au commencement de son règne, ne se refuserait pas à des concessions lui garantissant une trêve nécessaire à la marche d'un gouvernement encore mal affermi sur ses bases. La grande princesse était orgueilleuse, se disait-on ; c'est donc son orgueil que les ambassadeurs doivent flatter. Olga veuve, il faudrait lui proposer d'épouser le prince des Drevliens. Cette combi-

naison changerait, pour la plus grande sécurité des deux peuples, un traité transitoire en une union forcément durable.

Cette idée, portée au Conseil par les agents du prince Drevlien, parut un éclair de génie. L'assemblée n'eut rien de plus pressé que d'en faire son profit. La députation est nommée ; il lui est recommandé, outre les offres de paix, de s'efforcer par toutes sortes de complaisances de gagner les bonnes grâces de la princesse. Vingt personnes, bien préparées au rôle qu'elles auront à jouer, prennent le chemin menant de Khorostène en Kiovie.

Sortis pour la première fois de leurs froides et humides forêts, les moindres choses excitent la surprise des Slaves. Ils s'étonnent de voir, sur les bords du Dniéper, des champs si bien cultivés et couverts d'abondantes récoltes. Les laboureurs qu'ils rencontrent, d'une nature douce et bonne, les reçoivent, eux voyageurs inconnus, comme ils auraient accueilli d'anciennes connaissances. On leur donne chaque soir le coucher et un repas. Partout ils trouvent des mœurs qu'ils ignorent et qui leur paraissent bien préférables à celles des Drevliens.

Vers la fin du voyage, ils passèrent à portée

des vedettes placées à la porte d'un camp surveillant la route, tout en protégeant les abords de la ville. Ils firent connaître leur qualité de députés, la libre circulation du fleuve leur fut aussitôt accordée. De la sorte ils parvinrent, toujours dans leurs embarcations, au bas de la montagne de Kief.

A des hommes aussi éloignés de toute civilisation que l'étaient les Drevliens, Kief devait paraître une des merveilles du monde. En la regardant, d'une demi-verste, les ambassadeurs avaient été frappés des coupoles brillant au-dessus des églises, de la quantité des maisons rassemblées autour de ces monuments. En suivant la courbe du terrain, ils remarquèrent avec admiration quelques habitations, d'un aspect considérable; elles semblaient chacune un quartier, ils crurent voir là des demeures princières. Ils ne se trompaient pas, car la famille d'Igor possédait trois résidences dans la capitale : un palais au centre, un autre dans le voisinage des faubourgs; sur le point culminant de la montagne, la citadelle, château bâti tout en pierre. Suivant la saison, Olga et Sviatoslav séjournaient à la ville, au faubourg, à la citadelle.

Il s'était passé quelques mois depuis que la

mort l'avait séparée de son époux bien-aimé. Le cœur d'Olga, aussi ulcéré que le premier jour, nourrissait les mêmes sentiments de colère et de vengeance ; tout ce qu'elle avait pu faire, c'était de cacher ses souffrances. On eût dit qu'elle dérobait à tous les yeux un trésor dans la crainte qu'il ne lui fût enlevé. Aimant à la folie, haïssant à mort, en proie à ces exagérations qu'autorisaient le paganisme, l'époque où elle vivait, les libertés d'un esprit que n'arrêtaient point les bornes posées par la conscience, elle trouvait que c'était assez de se dominer extérieurement. L'orage intérieur ne s'entendait pas au dehors ; ses amis mêmes pouvaient la croire apaisée.

Les députés Drevliens se firent annoncer à la grande princesse, en la priant de les recevoir. Ils n'étaient plus aussi assurés qu'à leur départ ; ils commençaient à se demander si cette audience aurait les résultats heureux que l'on s'en était promis. La question qu'ils venaient traiter leur semblait maintenant plus compliquée qu'elle ne l'avait paru à l'assemblée de Khorostène. La grande princesse voudrait-elle seulement les voir ? Ils attendaient avec anxiété une réponse. Enfin Olga leur fit dire qu'elle consentait à ce qu'ils lui fussent présentés ; donnant à juger

par sa résolution soudainement prise, combien son caractère était énergique et sa volonté maîtresse de ses actions.

Quand les députés furent avisés de la facilité avec laquelle la grande princesse accordait la conférence qu'ils avaient sollicitée, ceux qui avaient montré le plus de doute furent les premiers à penser que leurs craintes étaient chimériques, que leur cause n'avait jamais été mauvaise, qu'ils devaient complétement se rassurer. Par suite, comme il arrive très-souvent, ils passèrent d'un extrême à l'autre. Ils avaient cru leur cause perdue, ils en vinrent à la trouver des meilleures. Ils abandonnèrent comme trop servile la pensée de présenter une justification du meurtre d'Igor. Tout au contraire, venus avec le projet de s'avouer en faute, ils convinrent de se porter accusateurs. Leurs avances plaisaient, on cherchait à les ménager ; il serait bien, dès cette première entrevue, de montrer que les ambassadeurs Drevliens entendaient traiter de puissance à puissance avec le gouvernement de Kief.

Pénétrés de leur importance, le port arrogant, on les vit traverser la ville, se rendant chez la grande princesse. Elle les attendait. Quand ils

parurent devant la Régente : — Soyez les bienvenus, chers hôtes, leur dit-elle. — Les Drevliens prirent alors un ton de hauteur que jamais Russe n'avait entendu : — Nous venons, répondirent-ils, vers la princesse. — Eh bien ! reprit Olga, dites-nous le motif de votre visite. — Les Drevliens nous députent pour te parler ainsi : « Princesse, nous avons tué ton époux, car c'était un loup ravissant et cruel. Nos Knès sont bons et rendent notre patrie heureuse. Viens au milieu de nous et choisis notre prince Mall pour époux [1]. »

Bien que les coutumes du moyen âge sur lesquelles les usages Drevliens étaient en arrière de plusieurs siècles, n'eussent pas de règles définies, enseignant la convenance ou l'inconvenance des discours, cette proposition, faite en termes si rudes, devait grandement blesser la grande princesse. Dans des entretiens précédents avec les serviteurs d'Olga et ceux de son fils, les envoyés avaient-ils laissé préjuger leurs instructions ? Les connaissait-elle par cette voie indirecte ? En recevait-elle la première ouverture, là, au milieu de sa cour, de ses gardes, de sa mai-

[1] Nestor.

son ? Si, au lieu d'avoir reçu un avertissement antérieur, elle en fut instruite par la bouche des députés, cette insolence imprévue ne pouvait qu'ajouter à l'offense. Ainsi elle, la veuve d'Igor, la mère du grand prince, la souveraine de la Russie, elle était conviée à un second hymen, et par qui ? Par les Drevliens ! Et avec qui ? Avec un misérable chef de tribu à moitié asservie, tout à fait barbare ! Sensible outrage ! Sa fierté bondit sous l'aiguillon.

Quelqu'odieuse que lui fût l'image présentée à dessein de lui faire oublier le prince qui avait rempli son cœur durant trente années et comblé son existence d'un bonheur constant, quelle que fût l'irritation causée par l'incroyable orgueil de gens si inférieurs que l'insulte en était doublée, elle n'en laissa rien paraître. La dissimulation chassa de son front la rougeur dont il s'était couvert. Elle leur répondit avec le plus grand calme : — Votre proposition me sourit ; je ne puis rendre la vie à celui que j'ai perdu, mais avant tout je veux, en présence de mes gens, vous traiter avec honneur et selon votre mérite. Retournez-vous-en donc à vos navires. Restez-y jusqu'à demain confiants et tranquilles. Je vous enverrai mes gens. Ayez soin de leur dire : —

Nous ne nous rendrons au palais ni à pied, ni à cheval, ni en voiture. Nous exigeons que vous nous transportiez avec notre navire sur vos épaules, et mes gens vous obéiront. — Cela dit, Olga les congédia et ils revinrent à bord [1].

Cette bienveillance insinuante et exagérée aurait dû sembler suspecte aux Drevliens ; mais persistant plutôt dans leur présomption, ils se dirent que les honneurs qu'Olga venait de leur promettre, ne devaient pas les étonner : la grande princesse pouvait-elle prodiguer trop de distinctions à des hommes envoyés par le prince dont elle approuvait la recherche ? C'était lui qu'elle avait l'intention d'honorer en la personne de ses ambassadeurs.

Pendant que les Drevliens s'entretenaient de ces idées flatteuses, retirés dans leurs canots accostés à la berge du Dniéper, Olga se préparait à leur donner un cruel démenti. Cette journée de représentation terminée, elle se trouva délivrée de la contrainte qui lui avait tant coûté ; rentrée dans la solitude, son cœur s'ouvrit et elle trouva un soulagement à laisser, comme un fleuve trop longtemps contenu, couler à torrents ses

[1] Nestor.

sentiments les plus cachés. Que de fois les souvenirs alors évoqués s'étaient offerts à elle ! Mais elle n'y avait jamais trouvé tant d'amertume qu'à ce moment. Ce cher passé, cause de ses douleurs, jadis sa gloire et sa félicité, Olga le revit jusque dans les plus simples circonstances : amour, joies, succès, se placèrent un à un sous la lumière de tel jour, de telle heure : son existence de jeune fille, l'entrée du prince Igor dans la cabane du paysan Varègue, les épousailles, la naissance de ses enfants, l'attachement si tendre, si pur qu'elle lui portait ; l'amour absolu que lui rendait le grand prince ; cette vie si fortement unie qu'ils avaient menée ensemble sous le règne d'Oleg, lorsque, relégués à Kief, ils entendaient, après d'heureuses expéditions, porter aux nues le nom du Régent, Igor se plaisant à lui répéter que sa tendresse d'épouse dévouée avait pris dans son cœur une bien autre place que l'ambition et remplaçait facilement ce qu'il aurait pu souhaiter par ailleurs. Que de marques de considération affectueuse lui furent encore données! Elle avait partagé sa toute-puissance ; il l'entoura de tous les égards qui devaient la faire respecter de ses peuples. Pour elle, le prince avait fait briller dans son palais le luxe des rois ; la garde du

souverain était sa garde, et les femmes de Boyards appelées à l'entourer, s'étaient assujetties, selon son désir, à l'étiquette des cours. Et depuis, tout le monde croyait qu'Igor avait manifesté, avec des recommandations expresses aux Knès, sa volonté de voir Olga lui succéder à la tête de la Russie. Cette succession amenait nécessairement une révolution dans l'état de l'épouse ; elle l'obligeait à rompre avec toutes les lois scandinaves opposées en principe à ce qu'une femme exerçât une autorité quelconque. Igor ne s'était pas contenté de briser cette loi séculaire, il avait élevé Olga au point de la mettre de niveau avec les impératrices régentes de Constantinople. Une telle comparaison enflammait son orgueil : elle aurait donc son règne et ce règne porterait son nom. Des larmes de reconnaissance, des élans de désespoir se mêlèrent dans ce retour vers le prince généreux, si regrettable, qu'elle avait tant aimé, vers une époque dont les souvenirs devenaient déchirants par le contraste avec son triste veuvage. Était-elle donc vouée désormais à toutes les épreuves? L'audace des Drevliens l'exaspérait. Il lui semblait que leur proposition touchait sa vie comme un fer rouge marque la flétrissure. Elle se raidit de fureur et de dégoût en pensant

qu'ils avaient pu l'abaisser jusqu'à lui demander de passer de la couche du grand prince dans celle de leur chef. De plus, traîtres et bourreaux, ils n'avaient pas trouvé un mot à dire sur son époux. Ainsi ils méprisent sa mémoire ; ils ne gardent aucun regret de sa mort ; de plus, aucune marque de fidélité, même équivoque, pour son fils ; pas un semblant de respect pour la grande princesse de Russie ! Cette injure, éprouvée alors qu'elle était entourée de ses parents, de ses amis, de ses serviteurs, soulève dans son cœur des flots de ressentiment. Elle ne se possède plus. La haine trouble ses sens, fortifie ses décisions : la vengeance la sollicite ; elle veut se venger, elle se vengera ; elle le doit pour satisfaire à sa tendresse et apaiser l'ombre irritée d'Igor.

Les longues et poignantes réflexions de la princesse avaient exalté toutes les passions de son âme, pleine d'orgueil, irascible, violente, implacable. Elle finit par se dire que les moyens les plus horribles seraient toujours au-dessous de la haine qu'elle brûle d'assouvir.

La grande princesse, au moment où ces événements se passaient, habitait le palais situé hors de la ville. Il était placé au milieu d'un verger attenant à de larges allées boisées et pré-

cédé d'une très-vaste cour fermée de palissades. Accolée aux appartements d'Olga, une haute tour portant le drapeau des grands princes déployé à côté de la vigie, lui donnait à la fois l'aspect champêtre et celui d'une demeure féodale. Le séjour en était agréable, et tout y était combiné pour éviter les indiscrets. Comme au xe siècle, chez les princes Russes, la guerre était habituelle et la paix un accident, leurs habitations devaient prudemment tenir à la fois d'une forteresse et d'une retraite paisible.

De ce château partit l'ordre qui envoyait les gens de la grande princesse inviter les Drevliens à venir la trouver.

Quoiqu'il fût heure indue, les hommes occupés à l'entretien des jardins avaient été mandés pour un travail que l'on ne pouvait remettre. Réunis dans l'obscurité, travaillant en silence au milieu des ténèbres, d'après les indications données à ses intendants par la grande princesse, en peu de temps ils eurent creusé dans la cour du palais un fossé large et profond. La tranchée béante, les terres entassées au-dessus des talus, les ouvriers se retirèrent.

Le jour paraissait : sortant seule du gynécée où elle avait laissé ses femmes endormies, Olga

vint prendre place sur la plate-forme crénelée du haut de la tour. De cette élévation elle pouvait mieux suivre et jouir du spectacle qu'elle s'était préparé. Le fossé attira ses regards : de ses yeux s'échappèrent des étincelles sinistres. Elle se pencha en avant des créneaux pour interroger les bruits légers qu'elle croyait entendre dans un lointain difficile à mesurer. La grande princesse attendait les Drevliens : ils s'avançaient certainement et ne pouvaient tarder à paraître ; mais une fièvre d'impatience lui faisait compter les minutes.

Les gardes chargés de les ramener étant sortis de la ville, descendent la montagne par la route aboutissant au Dniéper ; ils s'approchent des barques Drevliennes d'où ils sont aussitôt reconnus.

En voyant avec les domestiques les officiers nommés pour être leurs conducteurs, les députés ne cherchèrent pas à dissimuler combien cet appareil cérémonieux leur causait de satisfaction. Une nombreuse escorte, des guerriers ayant de hauts grades dans l'armée, il y avait de quoi les étourdir. Ils reçurent donc dignement le premier officier, lequel s'avançant vers les barques : « La princesse, dit-il, vous attend pour vous rendre

de grands honneurs, venez. — C'est bien, répondirent-ils. Nous vous prévenons que nous n'irons ni à pied, ni en voiture : nous exigeons que vous nous portiez avec nos navires. — Nous ne sommes plus libres, dirent les gens d'Olga, notre prince est mort et sa veuve va épouser le vôtre [1]. »

A ces mots, les canots longs et légers, creusés dans des arbres, furent retirés du fleuve. Les envoyés s'y placèrent ; les Russes les eurent bientôt hissés sur leurs épaules.

Si l'on se figure, dans leur originalité, ces groupes de Drevliens debout, fièrement appuyés sur leurs longues et vieilles épées, portés sur les bras de soldats blanchis sous le bouclier, on se demande comment Rome n'a pas eu l'heureuse idée de décerner les honneurs d'un semblable triomphe à Duilius, ce consul qui avait eu la gloire de gagner la première bataille navale inscrite aux fastes de la République. Cette innovation aurait dû venir des Romains ; le joueur de flûte précédant Duilius dans les rues, ne l'avait pas remplacée, tant s'en faut.

Olga l'invente et change le sens qu'aurait gardé cette ovation dans la capitale du monde. Les

[1] Nestor.

paroles engageantes de la grande princesse aux Drevliens n'étaient qu'une amorce, une raillerie, et cachaient un piége. Aussi longtemps que les députés conservèrent une trompeuse assurance, leur physionomie respira un grand dédain. En regardant au-dessous d'eux, ils paraissaient écraser de leurs regards les passants aux allures modestes qui se trouvaient croiser le cortége. On aurait dit qu'ils se considéraient déjà comme les chefs du pays, comme tenant le sceptre qu'ils voulaient enlever des mains d'Olga pour le donner à leur prince. Quand l'orgueil, à force de parler en maître finit par dominer le raisonnement, la vérité n'existe plus pour l'homme, ses pas sont dirigés au hasard d'une lueur intermittente et fausse, et il sombre dans un abîme de maux et d'erreurs. Les Drevliens qu'échauffait leur vanité, parvenue au plus haut point de l'exaltation, firent une entrée joyeuse dans la cour attenant au palais. Les porteurs vont en avant ; ils marchent dans la direction qui leur a été indiquée ; ils s'avancent et arrivent près de la fosse ouverte depuis la dernière nuit. Là, tous les porteurs s'arrêtent à la fois. D'un même mouvement, ils font glisser les barques de leurs épaules sur leurs mains. Les Drevliens lèvent

leurs armes, croyant que l'on veut les déposer à terre. Les Russes saisissent cet instant pour les précipiter eux et leurs navires dans la tranchée qui les attendait, où ils roulent pêle-mêle et puis tombent au fond. Étourdis et meurtris, ils jettent des cris lamentables, les uns de surprise, tous de douleur. Leur pensée, plus rapide encore que leur chute, comprend toute l'horreur du guet-apens qui leur a été tendu : ils se sont livrés sans défense à un ennemi qui n'est et ne fut jamais accessible à la pitié, et maintenant ils vont périr, périr vaincus, d'une mort ignominieuse. Ils s'encouragent mutuellement à montrer une virile fermeté ; au moins ne devrait-on pas les faire languir. Tout à coup une voix se fait entendre : c'est Olga qui veut prononcer leur arrêt et confirmer leur condamnation à mort. Du haut de la tour où, depuis l'aube, elle attend cette heure néfaste, droite, les bras étendus vers les victimes, le visage impassible, ressemblant à une pâle et terrible figure du Destin, la grande princesse leur crie : « Eh bien ! chers hôtes, tant d'honneur ne vous flatte-t-il pas ? — Hélas ! répondent-ils en gémissant, nous expions le meurtre d'Igor ! [1] »

[1] Nestor.

Cette réponse était un aveu : elle témoignait des remords. Quoique tardifs, un autre aurait pu en être attendri. La grande princesse, inexorable, poussa une exclamation. A sa voix, des gens apostés accoururent, portant des pelles, et se hâtèrent de jeter dans la fosse la terre mise de côté ; ils en couvrirent les Drevliens, ne devant abandonner leur abominable travail que lorsqu'un dernier cri étouffé aurait appris à la princesse que les malheureux avaient tous été enterrés vivants.

L'émotion causée à Kief par la mort des députés durait encore dans toute sa force. Olga, sans prendre le temps de se calmer, reprit la suite du drame terrible en plusieurs actes dont elle avait, dans son for intérieur, arrêté toutes les effrayantes péripéties.

Un jour elle fait appeler quelques Boyards, plusieurs officiers des gardes ; elle leur apprend qu'elle les a choisis pour être ses ambassadeurs près de la tribu Drevlienne et pour aller porter un message à leur prince. Ils reçoivent les brèves instructions de la grande princesse, sans se permettre une question. Dans leur aveugle soumission, sachant ce qu'ils allaient dire, point trop ce qu'ils allaient faire, les ambassadeurs entrèrent

de confiance dans le dédale de cette affaire. Ils en avaient pourtant assez compris pour se garder de divulguer le sort qu'avaient subi les députés du peuple Drevlien, partis quelques mois auparavant pour Kief. Attentifs à conserver une extrême discrétion, ils arrivèrent à Khorostène avec le titre d'amis.

Chez les Slaves restés purs de tout mélange avec les Varègues, le grand Conseil tenait lieu de tout autre gouvernement. Représentant du législateur, il appliquait la loi d'usage ; ayant une autorité illimitée, il décidait de tout ce qui touchait à la tribu. C'était donc à lui qu'incombait le soin d'entendre les Russes. Les ambassadeurs se rendirent devant cette assemblée, et l'un d'eux, après avoir prévenu qu'il parlait au nom de la grande princesse, s'exprima ainsi : — Elle nous charge de vous dire : « Si réellement vous désirez m'avoir parmi vous, envoyez-moi les principaux de votre pays avec lesquels je puisse honorablement me rendre chez vous. Les Kiéviens ne voudraient pas sans cela me laisser partir [1]. »

Cette communication amicale venait surprendre

[1] Nestor.

agréablement les Drevliens. Aucune, ils le croyaient du moins, ne pouvait leur offrir plus de garanties. Olga avait tout oublié ou tout pardonné, puisqu'elle consentait à épouser leur prince. Si elle demandait qu'on lui envoyât de nombreux députés et désirait un long cortége de Drevliens, c'était pour donner à ses sujets de Kief une plus haute idée du peuple qui la recherchait et du prince auquel elle devait s'unir.

Ces conclusions satisfaisantes n'étaient que raisonnables. Elles sauvegardaient les intérêts et la fierté des deux nations, et peut-être les Drevliens y trouvaient-ils plus d'avantages que les Russes. Dans la forme, comme dans le fond, cette entrevue demandée par Olga parut mettre le dernier sceau à la bonne harmonie entre les Slaves et les Varègues. Tous les conseillers furent du même avis. Les anciens, pour faire parade de leur zèle, recherchèrent avec empressement les hommes qu'ils pensaient devoir le plus noblement figurer dans une ambassade. Ils en trouvèrent plus qu'il n'en était besoin. Chacun se fût trouvé honoré d'être désigné pour représenter, près de la grande princesse, sa nation, l'assemblée plénière et son pays.

Les députés Drevliens s'éloignèrent de Kho-

rostène avec les guerriers de Kief qui devaient les surveiller soigneusement pour les empêcher de s'informer des événements passés. Ils arrivèrent ainsi à la résidence des grands princes Russes dans une complète ignorance du sort des ambassadeurs qui les avaient précédés.

La princesse se fit excuser auprès de la nouvelle députation de ne pouvoir l'entretenir de suite, en lui faisant dire toutefois : — Prenez d'abord le bain et puis vous viendrez me trouver [1]. —

Il était préparé depuis le matin, suivant les ordres de la princesse. Les étuves, dans les villes et villages Slavo-Russes, étaient ce que nous les voyons de nos jours. Comme chez les Romains, le bain était devenu une habitude journalière des Slaves. Il restait pour eux une condition d'hygiène. Chez un homme de condition, dans une cour séparée, afin que la maison seigneuriale n'en fût pas incommodée, un corps de logis en bois était réservé pour le recevoir; deux ou trois chambres chauffées à différentes températures, où plusieurs baigneurs pouvaient entrer, donnaient l'une dans l'autre et étaient desservies au moyen d'une

[1] Nestor.

étroite ouverture. Chaque pièce était éclairée par une toute petite fenêtre. Dans la dernière pièce, celle où se prenait le bain, un fourneau allumé du dehors supportait les chaudières contenant l'eau à la fin versée en aspersion. La vapeur s'échappait de ces récipients. La chambre bientôt était remplie d'une vapeur tellement épaisse qu'il aurait été impossible d'y résister si la porte ou la fenêtre n'avait été ouverte de temps à autre pour permettre de respirer.

Ce fut dans un bain disposé de la sorte que les députés Drevliens entrèrent tous à la fois. Ils y étaient tout au plus depuis quelques minutes, quand on vint fermer les issues par lesquelles l'air était distribué dans les salles. Les députés tout d'abord s'étonnent, puis ils s'irritent ; ils étouffent, ils se plaignent, appellent au secours. Personne ne leur répond. Ils se débattent, cherchent à faire sauter tantôt la porte, tantôt la fenêtre, mais toutes les deux sont parfaitement consolidées ; elles ont été barricadées en dehors à l'aide de madriers arc-boutés. On ne peut en douter, la chaleur augmente ; il est évident que le feu des fourneaux est alimenté outre mesure ; bientôt la chambre ressemble à une fournaise. La vapeur devient si ardente que les membres

des Drevliens en sont pénétrés jusqu'à la moelle et que leur peau en est gonflée. Des cris rauques, puis d'affreux rugissements se font entendre et se répercutent de rue en rue jusqu'au loin. Si quelqu'un se sent pris de pitié, il ne le laisse pas voir, car nul ne vient leur porter assistance. Les chrétiens prient le Dieu de miséricorde, ils ne peuvent rien de plus. Le bruit occasionné par leurs luttes et les vains efforts auxquels ils se livrent avec frénésie pour échapper au supplice qui les torture, en frappant à coups redoublés les parois de leur prison ou en se jetant de tout le poids de leur corps contre la fenêtre qu'ils cherchent à enfoncer, s'éteint graduellement. Les coups ne s'entendent plus qu'à de longs intervalles ; ils deviennent plus faibles, ensuite indistincts. Le bruit cesse tout à fait. Un silence aussi effrayant que les cris s'établit et se prolonge ; les Drevliens ne sont plus. Alors les exécuteurs des hautes-œuvres viennent ouvrir la porte des bains et compter les cadavres : pas un ne manque. Ils les font aussitôt enlever. Les Drevliens sont morts suffoqués et brûlés, c'est-à-dire qu'ils ont succombé aux plus atroces tortures que l'homme puisse être condamné à subir[1].

[1] Voir Nestor.

Ah ! il faut tâcher de l'oublier : c'est une femme, c'est une souveraine qui souille son nom, son caractère, son règne, d'actes aussi barbares. Quand on les a suivis dans les raffinements de leur exécution, on se refuse à croire qu'une si grande criminelle puisse un jour être admirée.

Certes, il ne peut venir à l'esprit de personne que l'on veuille atténuer ici des crimes dont la perfidie révolte toutes les âmes ayant reçu du Ciel quelques notions du juste et du bien. Pour donner cependant aux rigueurs de la grande princesse leur véritable caractère, il faut se rappeler qu'elle ne les avait pas imaginées. Elle ne faisait que mettre en usage les lois expiatoires de l'Empire : sous le règne de Léon V (de 813 à 820), Michel le Bègue, soupçonné d'être son compétiteur au trône, accusé du crime de lèse-majesté, convaincu d'avoir tenu des discours compromettants, se vit condamné à être brûlé vif dans les bains du palais. Les prières de l'Impératrice parvinrent, à force d'instances, à lui éviter l'application de cet arrêt, mais il était légal.

Le cœur où la grande princesse a distillé goutte à goutte sa vengeance ne déborde pas encore. Elle apprête d'autres trahisons. Par malheur, il ne se trouve autour d'elle que de dociles

instruments de ses volontés ; ils ne demandent qu'à lui obéir et pas un n'oserait chercher à deviner ce qu'elle cache sous les paroles ambiguës dont elle se sert avec les boyards. De nouveau, elle commande qu'une ambassade se tienne à sa disposition ; la Princesse l'enverra tromper une fois de plus les crédules Slaves de Khorostène. — Partez, dit-elle à ses ambassadeurs. Allez chez les Drevliens. Portez-leur l'expression de mon très-gracieux vouloir. Voici ce que je leur fais dire : — « Actuellement, je veux me rendre parmi vous. Apprêtez une grande quantité d'hydromel, à l'entrée de la ville, à l'endroit même où vous avez tué mon mari, afin qu'après avoir pleuré sur sa tombe, nous nous livrions à la joie[1]. » —

Les députés transmirent ponctuellement l'expression de ses volontés.

Les Drevliens abusés jusqu'au bout n'avaient aucune raison de mettre en doute la sincérité de la grande princesse. Il leur était au surplus bien facile de se rendre à ses recommandations. Des milliers d'essaims d'abeilles ingénieusement dispersés étaient un des meilleurs revenus des

[1] Nestor.

campagnes ; celles-ci avaient entrepris un commerce de miel que l'on évaluait très-haut. En outre, on y composait de l'hydromel, cette liqueur si appréciée des peuples du Nord qu'il n'y avait pas de funérailles, ni de banquets chez les princes, sans que l'hydromel y fût prodigué et même chanté. Flattés de la demande de la grande princesse, les riches propriétaires offrirent les rayons de leurs ruches. Le miel récolté, remis en des mains expertes, se trouva à point nommé transformé en un breuvage particulièrement exquis. D'autres provisions de choix avaient été réunies. Tout était disposé pour la recevoir quand les sentinelles postées avec cette consigne firent avertir à Khorostène que la régente arrivait aux avant-postes de la ville.

Olga n'avait que peu de monde avec elle et nul déploiement militaire ne l'entourait. Avant de se mettre en rapport avec la foule de Drevliens accourue à sa rencontre, elle voulut se rendre sur la tombe d'Igor. La masse du peuple fut tenue à l'écart, tandis qu'Olga marchait vers le tertre qui lui avait été indiqué. Sous quelques pieds de terre recouverts d'herbe reposait le corps de son époux. Elle y touche, sa main peut cueillir la fleur sauvage que la nature compatissante y

avait posée. A ce moment la femme se retrouve; sa raideur a fléchi; l'explosion de sa douleur fait comprendre à ceux qui la voient et l'entendent que son cœur peut nourrir à la fois la plus froide cruauté et la sensibilité la plus touchante. Elle répand d'abondantes larmes. Or le méchant, le réprouvé, n'a jamais pleuré. Bénies soient les larmes pour le soulagement qu'elles donnent à un cœur déchiré ! Bénies soient les larmes, signe de rachat pour une âme coupable ! Bénies soient les larmes qui accompagnent la joie ! Oui, bénies soient les larmes ! Une larme peut ouvrir le ciel !

L'attendrissement d'Olga avait été de quelque durée, mais elle ne tarda pas à reprendre tout son sang-froid. Quand elle se retourna du côté des Boyards confondus avec les notables accourus de la ville de Khorostène, ses traits avaient repris leur expression ordinaire : une dédaigneuse fierté se lisait sur les contours de sa bouche crispée.

La cérémonie des morts allait commencer ; les Russes et les Drevliens se préparaient à y participer. Le cheval favori du grand prince doit être immolé sur sa tombe. En face de ce sacrifice tout païen, les apprêts d'un banquet, souvenir des mœurs scandinaves, s'étalaient sur des tables

où les ordonnateurs de la fête s'étaient complu à faire montre de quantité de mets.

Les Drevliens vinrent s'y asseoir. La grande princesse y tenait le haut bout. Les Slaves mangent, ils boivent; la liqueur fermentée leur est versée à pleins verres par les gens d'Olga, transformés en sommeliers. Cette profusion de nourriture et de boissons venait aussi réjouir le petit peuple, que les chefs avaient relégué à une distance respectueuse : la grande princesse lui faisait faire d'incessantes distributions. Cependant la raison des chefs Drevliens, bien que fort obscurcie par l'hydromel, secouant ces vapeurs, fit un dernier effort auquel on n'aurait pas dû s'attendre : — Mais où sont donc nos frères que nous t'avons envoyés? dirent-ils. — Ils viennent, répondit la princesse, avec les gardes de mon mari. — Les Drevliens se remettent à boire et commencent à s'enivrer [1].

Le repas continua longtemps; l'ivresse les poussait à l'inadvertance. Ceux qui auraient été le plus obligés de se contenir tant pour leur sûreté que pour garder le peuple, s'oubliaient et l'oubliaient. De moment en moment, les chefs

[1] Nestor.

perdaient leur présence d'esprit, la conscience de ce qui se passait à leur portée, avec la perception des périls auxquels ils s'étaient exposés. Livrés à l'entraînement grossier du plaisir de boire, les yeux alourdis, la langue épaisse, le cerveau embarrassé, ils ressassaient une seule idée : les Kiéviens sont des Slaves ; quand les Slaves ont rompu le pain et mangé le sel ensemble, c'est un accord, un signe de paix, un gage d'amitié, qui vaut tous les serments prêtés, tous les dieux invoqués.

Si Olga avait pu être désarmée par l'abandon des Drevliens et leur bonne foi, certaine maintenant, puisqu'ils demandaient à être gouvernés par la grande princesse de Kief, cette débauche, où l'homme ne se distinguait plus de la brute, aurait suffi pour exciter chez elle un dégoût capable de refouler toute velléité de pardon. En les voyant de près, sa haine s'était accrue ; elle ne pouvait porter les yeux sur ces êtres dégradés sans trouver que leurs traits, leur voix dénotaient la férocité. Elle se disait que parmi eux il devait s'en trouver qui avaient trempé dans l'assassinat du prince Igor, qui avaient été les instigateurs ou même les auteurs de sa mort. Les uns

l'avaient voulue, d'autres y avaient contribué, combien y avaient applaudi ? Tous étaient plus ou moins coupables, d'innocents il n'y en avait pas.

Oubliée pendant quelques instants la cruauté s'empara de nouveau de la grande princesse. Après avoir recommandé à ses gens de ne pas cesser de les faire boire, elle se retire. A peine si les Drevliens s'en aperçoivent. Son armée était restée en arrière ; en ceci la grande princesse avait dit la vérité, mais Olga n'avait quitté les Drevliens en proie à l'ivresse que pour aller la retrouver, lui intimer ses ordres, lui expliquer les particularités du bànquet qui devait en faciliter la prompte exécution. Les troupes précipitent leur marche et s'avancent, prenant garde que le bruit de leurs armes heurtant les boucliers ne révèle leur approche. Elles entourent les Drevliens avant que ceux-ci ne se doutent qu'ils sont cernés. Les guerriers Russes tirent le glaive, se précipitent sur les grands encore assis au banquet, puis sur le peuple accouru en foule. Ils frappent, renversent, massacrent tous ceux qu'ils peuvent atteindre. Quand leur bras fatigué laisse tomber l'épée, cinq mille Drevliens ont perdu la vie et

le sol est jonché de cadavres aussi serrés que sur un champ de bataille laissé à la discrétion du vainqueur [1].

Olga regarde sans frémir ce peuple trahi par elle, égorgé de sa main ; bien plus, elle jouit de son triomphe. Tous les sacrifices consacrés par les religions païennes à glorifier les sépultures royales étaient surpassés ; cette hécatombe, à la hauteur du crime qui l'avait provoquée, devait consoler les mânes d'Igor ; quant à elle, le poids de son chagrin s'en trouvait allégé. Laissant les Drevliens atterrés, les sachant dans l'impossibilité d'inquiéter sa retraite, la princesse revint dans ses États, exaltée par les Russes, poursuivie par les malédictions des Drevliens. Quelle compensation pouvaient-ils trouver à de tels malheurs, si ce n'est l'espérance d'avoir, par ce dernier revers, comblé la mesure des vengeances que la princesse s'était promis d'exercer contre eux?

Excitée par la passion en laquelle se concentrent toutes les autres, la haine, elle cherchait et ne trouvait pas la limite de ses désirs et de ses forces. Un an s'était écoulé depuis sa campagne au pays des Slaves. Son activité, durant cette

[1] Nestor.

année, s'était portée spécialement sur l'armée ; les vieilles bandes avaient été renforcées de jeunes guerriers ; les glaives, les flèches remis à neuf ; les cottes de mailles, les casques réparés ou changés. Par une intuition que l'on peut dire universelle, la grande princesse paraissait avoir saisi les règles invariables d'une bonne armée : des généraux expérimentés, de jeunes et ardents soldats, des armes neuves, des provisions en abondance. Dans un espace de temps relativement court, elle était parvenue à rassembler tous les éléments indispensables pour rendre une troupe excellente.

Les bataillons étaient au complet. La grande princesse fit répandre le bruit que l'armée quitterait prochainement ses campements. On ne disait pas où elle irait, et les guerriers Varègues ne savaient pas même le nom des chefs désignés pour les commander. La cuirasse au dos, le casque en tête, les enseignes déployées, les bataillons étaient déjà en marche, quand ils virent venir à eux la grande princesse, son fils, le Voéïvode Sventeld et Yasmund, l'ami et le mentor du jeune prince. Les Voéïvodes venaient prendre le commandement de toutes les forces réunies. La grande princesse ne devait pas s'en

séparer ; elle se réservait d'user de son pouvoir dans les conseils et les délibérations des princes.

Par un de ces pressentiments que dans les occasions graves on sent courir dans les réunions d'hommes et qui finissent par les entraîner dans une même conviction, l'armée se dit en partant : « Nous allons attaquer les Drevliens [1]. » Un peu plus tard, la route qu'on leur fit suivre leva tous les doutes : ils se dirigeaient vers le massif des forêts, appartenant à la tribu Drevlienne et qu'elle habitait.

La grande princesse s'était prononcée pour la diligence ; il paraissait également aux chefs que le mieux serait de surprendre l'ennemi. Des rapports fournis à la légère, il est vrai, l'avaient dépeint abattu, complétement découragé, incapable de soutenir l'attaque des Russes, surtout si elle était imprévue et vivement menée.

D'après cela, sans se laisser toucher par cette considération que les troupes pourraient bien murmurer des fatigues excessives qui leur étaient imposées, les Voéïvodes, pendant les derniers jours, les firent avancer à marches forcées.

Les Drevliens n'étaient pas dans l'état de

[1] Nestor.

prostration que les espions leur avaient attribué. Déplorant l'aveuglement qui les avait fait tomber trois fois dans les piéges de la grande princesse, ils s'étaient remis et calmés bientôt. Quoique ne croyant pas à un retour agressif de l'armée de Kief, ils avaient recommencé à se garder comme aux jours où ils se savaient menacés; pas une mesure de prudence n'avait été omise : les guerriers devaient toujours se tenir prêts à partir, les défenses de la ville de Khorostène jugées incomplètes avaient été augmentées et consolidées. Des éclaireurs, postés à la lisière des bois, s'étaient engagés à rendre compte au prince Mall du plus petit rassemblement aperçu aux frontières de la principauté des Russes. On avait des vivres et des armes.

A l'apparition de l'avant-garde des Kiéviens, prévoyant qu'elle annonçait l'approche d'une armée et qu'une agression de sa part était imminente, les vedettes accourant à la ville, avertirent les chefs que les Russes, en état d'hostilité, avaient franchi les frontières de la Drevlie.

Loin de chercher à cacher au peuple que la grande princesse s'approchait rapidement, on lui apprit aussi que le corps détaché conduit par elle se composait de guerriers Varègues, que le plus

grand ordre régnait dans ces troupes et se remarquait dans toutes ses évolutions ; le gros de l'armée qui la suivait n'était guère moins bien organisé.

Pendant que ces rumeurs agitaient la cité, le Conseil s'était réuni en assemblée plénière. Les observations des éclaireurs ayant été reconnues exactes, c'est à elle à se prononcer. Que va-t-elle décider et que fera-t-on ? Les anciens sont timorés : ils voudraient parlementer d'abord. Les jeunes chefs se montrent plus hardis : Céder, toujours céder serait lâche et honteux, disent-ils. Que l'on se souvienne : qu'avons-nous à faire d'attendre les Russes, de traiter, d'en obtenir des conditions de paix ? elles seraient tout aussitôt violées. Ce peuple n'a ni foi ni loi. Il n'y a pas à balancer. Les Drevliens doivent affronter l'armée Kiévienne, engager la bataille, ne pas craindre d'être téméraires et rivaliser d'intrépidité avec les soldats de la grande princesse. Que l'amour de la Drevlie nous soutienne et nous pouvons espérer les arrêter, les battre et qui sait ? les refouler peut-être assez maltraités pour les décourager définitivement. Ils l'emportèrent sur les gens timides. A des orateurs si éloquents revenait le privilége de se placer à la tête des soldats appelés

au secours de la patrie en danger. Ils resteront cependant en sous-ordre : le prince Mall devait même en ceci garder la suprématie qu'il avait sur la nation. On partit. Le prince avançant de son côté, Olga du sien, ils se rencontrèrent à quelques verstes de la ville capitale.

Les Russes et les Drevliens, poussés par une animosité que le temps avait attisée, allaient en venir aux mains avec une opiniâtreté qui ne pouvait laisser la victoire longtemps indécise. Son gouverneur et la grande princesse avaient réservé au prince Sviatoslav l'honneur de lancer le premier javelot. Mais le trait ne blessa que l'oreille du cheval et tomba aux pieds du cavalier auquel il s'adressait. Le prince est encore jeune. Ce que voyant, les Voéïvodes Sventeld et Yasmund s'écrièrent :

— Frères, votre prince vous donne l'exemple : en avant [1] !

La bravoure chez les princes leur attire les louanges et l'admiration des peuples. S'ils se montrent, on les suit. A la guerre leur vie est un enjeu; elle fait pencher en leur faveur en bien des cas, le plateau tenu par le bonheur plus sou-

[1] Nestor.

vent que par la justice. La présence de Sviatoslav au combat pouvait enflammer les Russes. Le jeune fils d'Igor en était à ses premières armes ; il gagnait ses éperons. Unissant le courage à la faiblesse, la douceur au sang-froid, paré des grâces de la beauté des derniers jours de l'adolescence, il y avait dans cet assemblage de charme et de qualités, de quoi agir sur des natures primitives, aussi bien que sur des esprits plus réfléchis. Mis au défi par ce premier acte militaire du prince, obéissant à l'entrain dont ils étaient coutumiers, les Russes s'élancèrent avec une fougue inouïe sur les Drevliens. On peut dire que ce fut une véritable tempête : leurs armes jetaient des éclairs, leurs cris, leurs piétinements produisaient le bruit du tonnerre, la poussière était soulevée en épais tourbillons. Les Drevliens essayèrent bravement de soutenir le choc ; ils firent bonne contenance, gardèrent les rangs, se battirent en lignes ; enfin rompus, ils engagèrent la lutte soldat contre soldat. Mais à la seconde charge des Russes reformés, les cohortes soutenant les cohortes, malgré une défense digne d'une nation valeureuse, les Drevliens furent enfoncés au centre et sur les ailes. Alors commença la déroute ; ils se sauvèrent de toutes parts. Les chemins où ils

passent sont couverts d'armes brisées, de fugitifs blessés; les guerriers ménagés par le hasard, prennent les sentiers conduisant à Khorostène, trop heureux s'ils peuvent parvenir à s'y mettre à couvert. Après une défaite si complète c'était l'unique refuge qui leur restât. Olga, son fils, les chefs furent d'avis de chercher à leur couper la retraite; mais les fuyards avaient trop d'avance; les portes de la ville s'étaient refermées sur eux, lorsque l'armée de la grande princesse arriva singulièrement déçue à deux cents portées de flèche des fortifications de Khorostène.

Les Drevliens lui échappaient; toute idée de soumission, de rançon était pour le moment écartée. Dans la ville avait été accumulé tout ce que les Drevliens possédaient collectivement de richesses, d'or, de pelleteries. La ville était sur la défensive et ne répondrait à aucune sommation, car elle pouvait mépriser les menaces; ainsi la guerre allait entrer dans une phase nouvelle. Assurément la grande princesse ne consentirait jamais à encourir le déshonneur d'avoir reculé devant un petit peuple naguère si dédaigneusement traité par elle. Si elle entendait faire payer les frais de son expédition aux Drevliens, en tirer de quoi récompenser ses troupes, si elle avait cru

les dominer, puis les asservir plus durement, si elle y persistait malgré ses premiers mécomptes, Olga ne pouvait que continuer ses attaques.

Par un de ces revirements communs à toutes les guerres, les Drevliens devaient susciter aux Russes, dès à présent, des difficultés avec lesquelles ils ne s'étaient, pendant de longues années, réellement jamais trouvés aux prises. Ils allaient probablement faire un siége. Excepté quelques-uns des lieutenants d'Igor témoins de son échec devant Peresiez, les chefs n'avaient aucune idée de ce qu'il pourrait leur en coûter de temps, d'hommes et de dépenses. Afin de se donner le loisir d'étudier ces complications et leurs embarras, de se consulter sur les événements qui pouvaient se présenter, de s'entendre enfin sur toutes choses, les Voëïvodes rassemblèrent les différentes divisions de l'armée. On abattit des arbres, on élargit des clairières et on établit un camp à l'abri des surprises.

Les chefs ne devaient pas se flatter de réduire Khorostène par des combinaisons et des moyens expéditifs. La ville était entourée d'ouvrages en bois et en terre; elle contenait des chefs et des soldats. Calculer combien le blocus pouvait durer eût été bien téméraire : l'imprévu se fait une

grande part dans tout ce qui se rapporte aux décisions populaires. Les Russes ne pouvaient-ils pas espérer voir, dans un moment de lassitude, le désaccord se mettre parmi les Drevliens ? Une querelle, un oubli de vigilance, une âme vénale à qui acheter l'ouverture d'une porte, il n'en fallait pas plus pour y entrer. La meilleure tactique des chefs paraissait donc devoir se résumer dans l'expectative ; mais il faudrait garder l'armée sur le qui-vive, prête à saisir l'occasion que pouvait leur offrir une mésintelligence intérieure chez les Drevliens. On ne devait pas en attendant leur laisser un doute sur la volonté de la grande princesse de les poursuivre jusque dans leurs derniers retranchements. D'après cela, les lignes du camp entourèrent Khorostène d'une ceinture de troupes, avec armes et bagages et chaque officier à son poste.

L'été venait de finir. L'hiver s'annonçait ; avec lui viendraient le froid et les autres intempéries de la mauvaise saison. Quand les arbres auront perdu leurs feuilles, les hommes seront exposés aux souffrances causées par des neiges abondantes ; mais des bois étant là tout près, Olga fit élever des baraques où le soldat pouvait trouver jour et nuit à réchauffer ses membres engourdis

par le service de vedette ou de ronde. Les chefs eurent des abris d'une égale simplicité. La grande princesse ne voulut pas être mieux traitée; elle alla habiter une maison en planches et en rondins, posée au ras de terre et menacée de destruction par les neiges qui viendraient à s'amasser sur le toit. Elle était faiblement défendue contre l'ouragan par les branches à travers lesquelles sifflait avec furie le vent du nord. C'était une sombre demeure où la princesse devait être dépourvue d'aises et d'agréments, mal servie, obligée de se contenter d'une mauvaise nourriture, et ce qui lui coûtait le plus, privée de la société des femmes, du cercle de la cour, sa distraction journalière en Kiovie. En réalité chef ou ordonnatrice de cette guerre, Olga paraissait tenir à partager toutes les privations de l'armée, à lui donner l'exemple, à vivre de sa vie.

Dans cette circonstance, les Russes s'étaient fait des raisonnements spécieux, la réalité leur donnait tort. Depuis un an, ils n'avaient pas quitté Khorostène; bien que complétement investis, sans communications avec l'extérieur, les Drevliens ne montraient aucun signe d'impatience. Courageux, ardents patriotes, ils avaient supporté bravement leurs misères, sans prononcer une parole qui pût

les faire accuser de vouloir en accélérer le terme par une lâcheté. Une noble émulation de sacrifices régnait dans ce milieu où les Russes avaient compté voir la désunion s'introduire.

La grande princesse était exaspérée d'une si longue résistance ; cette ténacité apprendra à ses sujets que sa puissance n'est pas irrésistible ; elle pense à l'effet produit sur son armée par l'oisiveté et l'incertitude de cette situation indéfiniment prolongée. Elle connaît trop bien les variations de la politique pour ne pas imposer silence à la voix qui lui redit ses griefs, quand elle considère le bien qu'en peuvent retirer ses peuples et son armée. Olga se ravise ; elle fait convenir les Boyards qu'il est grand temps de sortir de l'impasse dans laquelle tous ensemble se sont fourvoyés et propose de faire les premières avances d'une réconciliation avec les Drevliens. Les Knès acceptent.

Olga s'y prit amicalement : elle fit dire aux assiégés : — Pourquoi voudriez-vous résister plus longtemps? Toutes vos villes [1] me sont soumises, me paient tribut et leurs habitants peuvent actuellement se livrer aux travaux de la campagne ; aimez-vous mieux mourir de faim que de suivre

[1] Les villes slaves.

leur exemple? Les Drevliens répondirent : — Que veux-tu de nous? du miel, des fourrures [1]?

La princesse refusa cette offre, disant vouloir se contenter d'un tribut sans importance : quelques oiseaux; seulement de quoi prouver qu'ils avaient cédé à son autorité et se déclaraient de nouveau ses tributaires.

Les Drevliens envoyèrent remercier Olga de son désintéressement et protester de leur reconnaissance. Celle-ci répondit aux députés : — Mon fils et moi nous sommes apaisés, retournez chez vous, demain je quitte votre pays et regagne le mien. Les Drevliens enchantés reportèrent cette nouvelle à leurs compatriotes et la joie fut dans toute la ville [2]. —

Après avoir souffert tous les maux qui désolent un peuple assiégé, les habitants de Khorostène ne pouvaient que se trouver très-heureux d'obtenir la paix à si bon marché. Poussant un soupir de soulagement, la ville respira. Il semblait que chacun, à la suite d'un engourdissement précurseur de la mort, eût retrouvé instantanément une nouvelle vie ; les familles reprirent leur existence antérieure ; les hommes retournèrent à la chasse ;

[1] Nestor.
[2] Nestor.

les commerçants se remirent au négoce. Dans ce premier enivrement, qui du peuple avait gagné les chefs, les Drevliens ne songèrent pas à s'enquérir si la grande princesse tenait ses promesses ; on se contentait d'entendre répéter qu'elle se préparait au départ.

Dans le laisser-aller des premières réjouissances, plusieurs soldats Russes visitèrent la ville sans être astreints à décliner leur nationalité. Il y avait tant de Slaves parmi eux, que leur costume suffisait pour les confondre. La confiance, paraît-il, est donnée aux cœurs les plus farouches. Les Drevliens auraient dû, ce qu'ils ne firent pas, se méfier de la modération subite de la grande princesse, se rappeler qu'ils avaient été plusieurs fois cruellement victimes de sa duplicité. Aussi tranquilles qu'ils se sentaient joyeux, ils négligèrent toutes les précautions qu'il aurait fallu prendre contre elle et ne lui demandèrent aucun gage de sincérité, aucun gage de sa parole. Cependant le camp des Russes n'était pas levé, et si des préparatifs se faisaient, ils y apportaient une extrême lenteur. La grande princesse s'y trouvait encore.

Une nuit, la ville était plongée dans le plus profond sommeil, quand un bruit sourd, que l'on

ne pouvait comparer à un orage ni au vent d'automne, vint à circuler des rues aux places de Khorostène. Quelques habitants réveillés en sursaut sortirent de leur logis, cherchant à en découvrir la cause. Surpris et terrifiés, ils jetèrent des cris d'effroi et d'avertissement ; ces clameurs mirent toute la population sur pied. Le feu avait été allumé aux quatre coins de la ville. L'incendie attaquait des bâtiments en bois, et s'étendait avec une rapidité dévorante : les toits s'effondraient avec d'affreux craquements. Les portes, les cloisons tombaient ; en peu de temps la ville entière ne forma plus qu'un brasier. Tous les malheureux Kiéviens sont sur les places ; on s'appelle, on se cherche ; enfants et vieillards, pères, mères, courent de toutes parts. Ils essaient de traverser le cercle de feu dont ils sont entourés : mais suffoquant, ne respirant plus que des cendres brûlantes, ils changent de direction ; c'est en vain. L'air est embrasé et roule des nuées d'étincelles ; la chaleur est insupportable et les asphyxie ; le feu les poursuit. On n'entend que des voix plaintives, les accents de la souffrance et du désespoir, et au-dessus le pétillement du sapin et le sifflement des flammes. Éperdu, fou de terreur, chacun persiste à vouloir se sauver.

A la lueur que projette le bois résineux, on voit la population s'obstiner à fuir, quoiqu'il lui tombe des brandons sur la tête et que des pans de murs brûlants viennent les effleurer dans leur chute. La majeure partie parvient à franchir ces foyers ardents, soutenue par la force du désespoir ; les autres périssent carbonisés au seuil de leur maison, qu'ils n'ont pas eu assez tôt le courage d'abandonner. Les débris du peuple de cette ville réduite en cendres, se trouvèrent en quelques heures épars dans les champs environnants.

Le tableau est déjà bien lugubre, ce n'est pas cependant tout encore.

Des lueurs ardentes à l'horizon, la voûte céleste vivement illuminée avaient annoncé au camp des Russes l'incendie de Khorostène. Ils pouvaient en suivre tous les progrès. Quand ils furent certains que la ville était devenue inhabitable, que les Drevliens avaient dû la quitter et s'enfuir au dehors, l'armée se mit en marche. La cavalerie défila par les routes ordinaires, l'infanterie prit les chemins les plus courts, et elles arrivèrent en même temps dans la plaine où se trouvaient les fugitifs.

Ces pauvres gens, épuisés de fatigue, affolés par la terreur, assourdis, aveuglés, étaient dans

une extrême confusion, les uns groupés par familles, au milieu des quelques effets, en lambeaux et noircis, qu'ils avaient pu emporter, d'autres pleurant dans l'isolement la disparition des leurs. Sur toutes les physionomies se voyait une affliction sans remède et un abattement complet.

La générosité ne doit pas être confondue avec la pitié : les siècles barbares n'ont pas connu la pitié, tandis que la générosité ne leur fut pas toujours étrangère. Les Russes ne se sentirent aucunement touchés de compassion pour ces êtres à demi-mourants, vaincus par avance. Ils se précipitèrent sur ces hommes désarmés avec une rage que ne justifiait aucun apprêt de défense. Les Drevliens essayèrent pourtant de résister ; ranimés par l'odieux d'une pareille attaque, ils tentèrent de se réunir pour combattre. Leur tentative héroïque fut inutile ; le nombre, l'ardeur, la force étaient du côté des Russes. A tous les coups frappés par les glaives Varègues, les Drevliens tombaient pour ne plus se relever. Les vieillards, en grand nombre, les plus pauvres des citadins mis à mort, quelques-uns furent pris et destinés à la servitude. Les riches, sommés de déclarer leur fortune, furent soumis à un tribut excessif dont Olga réserva les deux tiers

pour Kief et l'autre tiers pour Vouitchegorod, lieu de sa naissance [1].

Tous les excès ont une fin que l'on peut prévoir, suite de leur exagération même. Plus ils sont grands, plus ils se terminent d'une façon soudaine ; les ressorts de l'âme ne peuvent être indéfiniment tendus au même point. Sur quelle pente glissent-ils à leur déclin? C'est le secret du naturel qui les a produits. Rien dans l'ordre moral, non plus que dans le règne de la nature, ne meurt tout à fait et tout s'y renouvelle. Chez la princesse, l'exaltation avait eu une longue durée ; Olga parut tout à coup renier la haine, la vengeance, et se détourner de l'armée pour reporter son activité sur des projets d'un ordre plus calme. Si elle n'avait fait que s'arrêter après avoir parcouru tous les degrés de la cruauté, toujours aussi altière et aussi vindicative, on pourrait croire qu'elle cédait à la satiété et à la fatigue, ce qui s'expliquerait facilement ; mais en la voyant obéir à des sentiments tout opposés, rechercher les bonnes actions à faire, les maux à réparer, on reconnaît la première vibration d'une âme qui

[1] C'est par erreur que Nestor ajoute : lieu de sa naissance. Olga était née à Vouiboutskoï, pays de Pskov. Vouitchegorod, ville bâtie sur le Dnieper par Oleg, faisait partie de l'apanage de la grande princesse.

s'interroge. Olga s'étonne, elle cède à des impressions qu'elle n'avait pas ressenties jusque-là; elle commence à distinguer vaguement le bien du mal, à s'émouvoir de la différence qu'elle y trouve. Plus elle y réfléchit et plus son changement devient apparent.

L'armée devait s'en retourner à Kief; elle lui confie son fils, conserve une partie de sa garde et ne quitte pas la Drevlie. Elle parcourt le pays, cette fois bien différente de ce qu'elle a été: elle visite les villages, parlant aux plus misérables habitants, s'informant de ce qui peut leur manquer, donnant et promettant plus encore. Partout sur son passage la grande princesse publie des ordonnances pour organiser la Drevlie, et donner aux commerçants des facilités pour leurs voyages et leurs transactions. En prévision des différends qui pouvaient surgir de tribu à tribu, elle anticipe sur les événements et les règle d'avance. Elle fonde sur ce territoire où ses bienfaits égaleront ses crimes, des établissements, c'est-à-dire des centres de populations, en exigeant qu'ils deviennent des entrepôts de marchandises et de véritables marchés où les fournisseurs et les expéditeurs pourront se rencontrer et discuter leurs intérêts. Il est évident, d'après

les soins qu'elle y met qu'Olga cherchait à faire oublier, autant qu'il était en son pouvoir, les calamités dont les Drevliens avaient été accablés.

La rentrée d'Olga dans sa capitale compta comme un des plus beaux jours de sa vie. Ce dernier fut un jour de triomphe, car son absence ayant dépassé de beaucoup ce que l'on croyait, elle fut reçue par le peuple, heureux de la revoir, avec autant de joie que d'admiration. Elle se vit entourée d'une popularité raisonnée. Le bonheur n'avait cessé de s'attacher à toutes ses tentatives tant au loin que chez les Russes; la dernière était marquée, aux yeux des Kiéviens, du sceau de la véritable gloire, et comme il arrive pour les gens heureux, on en attribuait tout le mérite à ses talents. On traçait d'elle le portrait le plus beau et à la vérité le plus ressemblant : grande d'esprit, forte de caractère, intelligente au conseil, intrépide à l'action ; unissant à ces qualités, qu'eussent enviées ceux que l'on est convenu d'appeler des hommes d'État, une haute prudence, n'oubliant pas que dans les actes sérieux d'un gouvernement sage, il y a trois périodes : la préparation, l'exécution et le résultat, qui demandent une pareille attention et la même sûreté de combinaisons pour les bien diriger au

but indiqué. Cet ensemble de facultés si remarquables s'était développé avec les circonstances et à mesure qu'elles en sollicitaient l'application. A l'heure actuelle, il lui était permis de s'entendre appeler et par les hommes de guerre et par les amis de la paix, la glorieuse grande princesse.

La régente parut alors entrer dans une voie bien négligée depuis Oleg. De tous les dons qu'elle pouvait faire à ses peuples, le plus précieux était un complément de ces premières lois civiles, indices d'une nation que ses débuts annoncent à l'histoire. Elle laisse de côté les questions militaires, leur temps est fini, et s'occupe, pour ne plus s'en distraire, des améliorations souhaitées, par ses sujets de Kief, dans les institutions locales. Elles étaient en retard, et auraient été avant peu en désaccord avec les conditions sociales, telles qu'elles cherchaient à s'établir depuis quelques années en Russie. Ce progrès avait commencé à l'époque des traités conclus avec l'Empire et il s'était accentué par suite des relations de Kief avec Constantinople.

Olga employa une année à s'occuper de législation; son travail terminé, elle rendit des décrets modifiant profondément les règlements introduits par les Varègues-Russes en Kiovie; ensuite elle

partit pour Novogorod. C'est sur cette partie de sa principauté qu'Olga prétendait essayer en grand les réformes promulguées à Kief.

Le Nord était riche ; la fortune individuelle avait été alimentée par un commerce continuel. Isolé par les onze cents verstes qui le séparaient de l'autorité principale, ramenée au Sud, il avait conservé une espèce d'autonomie. C'est à la faire disparaître qu'Olga devait d'abord penser, si elle voulait qu'il entrât dans le courant d'un tout bien ordonné, ainsi que l'exigeait l'unité de l'État au bénéfice non moins certain du Nord que du Midi.

En se montrant dans les pays de Novogorod et de Pskov, la grande princesse avait voulu s'attirer personnellement les sympathies du peuple. Précédée de la réputation que lui avaient acquise la vengeance de la mort de son époux, la lutte dont elle venait de sortir victorieuse, la soumission des Drevliens, elle lui parut grandie par le succès. Cédant à une influence toute-puissante, les Slaves se montrèrent disposés à se prêter à toutes ses volontés. Quand les ordonnances qu'elle apportait furent publiées dans les villes et dans les villages, ils les acceptèrent volontiers. Comme elles ne touchaient pas aux immunités seigneuriales, les Russes leur firent bon accueil. Par un ordre spécial,

Olga fit lever des impôts sur les bords des deux rivières, la Lugha et la Mesta, comme droits de navigation; de plus, elle astreignit tous les habitants, laboureurs, marchands, tributaires et Finois annexés, sans admettre d'exception, à une taxe uniforme ou capitation.

Elle visita Pskov. De tout temps cette ville avait été protégée par la grande princesse qui se plaisait à rappeler qu'elle était sortie de ses environs pour arriver aux plus hauts honneurs chez les Russes. La cité slave avait gagné au voisinage de Novogorod; sa population s'était accrue, son commerce était florissant, sa prospérité avait rapidement augmenté. A Pskov, à Novogorod, dans toutes les stations où elle avait fait pénétrer ses lois réformatrices, on la trouva la même : sévère contre les abus. Pleine de sollicitude également pour tous ses sujets slaves et varègues-russes, elle écoutait les plaintes, y faisait droit quand elles en valaient la peine, prononçant ses arrêts hautement, dût le plaignant être des plus infimes et le défendeur riche et influent. Vis-à-vis des Knès, elle sut resserrer les liens de la suzeraineté de son fils. Elle en était venue par ses instances à les intéresser aux classes dépendantes; sur celles-ci elle répandait de grandes générosités,

les yeux fermés, à pleines mains. Voyant partout son nom porté aux nues par les Boyards, bénie par le peuple, Olga fut profondément touchée par l'expression de la reconnaissance que tous éprouvaient réellement. La gratitude, cette éphémère qui n'attend pas toujours le soir pour mourir, devait vivre plus longtemps en l'honneur d'Olga; elle survécut même à la génération sa contemporaine. Cent quarante ans plus tard, on conservait à Pskov le traîneau de la grande princesse, en souvenir de sa visite.

Pour elle, il n'y avait plus de préférence : elle s'occupa avec autant de souci des contrées du centre. En retournant à Kief, la princesse les parcourut, multipliant les ordonnances bienfaisantes. Le pays n'avait pas de commerce; elle créa dans le haut du Dniéper un entrepôt pour en recevoir les produits et les faire circuler. Il y en aura même un autre sur la Desma, à peu de distance de Tchernigoff. L'essentiel était de persuader aux Slaves qu'il était avantageux pour eux de quitter leurs forêts et de se rapprocher d'un centre plus civilisé. Olga, pour les aider à changer d'habitudes, décida que des villages seraient bâtis et qu'elle en supporterait les frais [1].

[1] Nestor.

Quand est venu le temps de percer à jour une vie illustre et de prononcer un jugement, lequel pourra devenir définitif pour quelques-uns, on doit chercher tout d'abord la part d'influence que les événements ont pu avoir sur les sentiments du personnage et ensuite l'influence que ses sentiments ont exercée sur les faits dont l'initiative lui a appartenu. Jusqu'ici Olga agit à ciel découvert ; elle se répand au dehors sans hésiter, sans réserve. Il est facile de voir comment s'enchaînent les actes divers du règne dramatique de la grande princesse : ils ont pour lien commun l'amour, la haine, la vengeance, l'orgueil. Maintenant cette chaine est rompue. Le caractère d'Olga entre dans une phase nouvelle, et l'observateur doit se placer à un tout autre point de vue. Du moment que la régente avait ressenti un élan de pitié pour les Drevliens décimés et ruinés, elle aurait pu s'écrier : Je ne connaissais pas le meilleur de moi. Or, cette émotion, Olga l'avait éprouvée ; le soin qu'elle prit de visiter ce pays désolé, d'y laisser des marques de bonté, le prouve suffisamment. Le rayon de la justice vient ensuite frapper ses yeux. Elle s'aperçoit, ce dont elle ne s'était amais doutée, que le sens moral existe et que bien des lois, qui en dépendent, sont outragées

chaque jour par elle et autour d'elle; que l'injustice est généralement pratiquée, et que cela ne devrait pas être. Pourquoi? pour quelle raison? Olga ne se le demande pas encore, mais elle le sent. Alors la princesse s'éloigne, déterminée à établir dans le Nord une répartition plus équitable des droits et des charges de chaque individu, de chaque classe. Elle change les coutumes nuisibles au peuple, l'écoute, le soutient, le soulage, adoucit le contact forcé des Knès avec leurs vassaux. Elle a fait sa part à l'équité.

Un sentiment sinon plus délicat, du moins plus féminin, succède à celui-là : elle se trouve généreuse; elle donne et ne se lasse pas de donner; elle empiète sur ses revenus pour donner encore; elle voudrait, pour en disposer, que l'avenir lui appartînt tout entier; elle cherche à prévoir ce qui pourrait procurer à ses sujets, avec le temps, une aisance compatible avec leur condition de tributaires. Pour la première fois, la dure écorce de son égoïsme éclate : elle a pensé aux autres, tressailli à la vue de la misère, de la souffrance d'autrui; elle entend que les pauvres soient mieux logés, nourris, habillés. Elle fonde des villages; ils y trouveront un asile, ils y seront entretenus par ses largesses. C'est ainsi que la grande prin-

cesse satisfait aux droits de la charité. Ces inspirations avaient germé jour par jour dans son cœur comme tout ce qui doit y prendre autorité; elle leur obéit, parce qu'elle se trouve entraînée sans pouvoir s'expliquer d'où peut partir cette heureuse impulsion. Dans son trouble elle se demande quel flot l'emporte, à quelle plage inconnue elle ira tôt ou tard aborder.

La grande princesse, dont les réflexions d'ordinaire ne se perdaient pas dans les demi-teintes de l'incertitude, est effrayée de se trouver en face d'impressions qu'elle ne peut définir; elle s'inquiète d'où lui viennent ces idées d'une origine inconnue, les antipodes de celles dont sa vie a été nourrie. Quel est donc leur pouvoir qu'elle se voit forcée, liée au joug qu'elles lui imposent, de renier tout son passé, de plier devant leur contrainte? Les combattre, elle ne le peut; s'en détourner, elle le voudrait; mais le penchant est irrésistible. Le plus étrange, c'est qu'après s'être révoltée, elle s'y complait parfois et ne se plaint plus de leur être soumise. Cependant le doute les accompagne. Il l'agite et la tourmente. Elle prend alors le parti de chercher à en pénétrer la substance créatrice : c'était descendre, au fond d'une âme dévoilée, jusqu'à

l'infini. Il en est plus qu'on ne pense qui arrivent au sentiment par l'intelligence, le mot sentiment étant employé ici dans le sens philosophique et non pas affectif. Ce ne sont pas les âmes les plus tendres, mais les mieux trempées pour toutes sortes de combats. La grande princesse était de celles-là. Elle s'en prend à ce qu'elle ne comprend pas, sonde ce qu'elle éprouve, étudie les ressorts qui font mouvoir sa volonté, veut se raidir et ne peut résister; prise de colère contre elle et contre l'influence occulte qui la domine, elle apaise son esprit et l'excite tour à tour; elle le trouve paresseux quand il est satisfait, trop exigeant quand il ne l'est pas; attristée de ne pas connaître le point de départ, désolée de ne pas apercevoir le point d'arrivée, Olga, avec la connaissance du bien et du mal, a reçu le fatal et commun héritage des angoisses du cœur et de l'esprit.

La princesse n'accorde à personne le droit de s'immiscer dans cet incessant travail, de compter ses peines, ses tourments, les oscillations de son âme. Elle s'arrête à supposer qu'une puissance mystérieuse agit en elle et dispose de toutes ses pensées.

La cour de la grande princesse avait pris les

proportions d'une cour de maison souveraine. Plusieurs de ses parentes y tenaient le rang de princesses du sang ; elle avait des dames d'honneur attitrées ; des Boyards, des Voéïvodes, des princes s'y rattachaient par un service honorifique. Nombre de ces grandes charges militaires et civiles étaient remplies par des chrétiens. Depuis le traité passé entre Igor et Léon VI, où ils figurèrent pour la première fois, ils avaient considérablement augmenté dans le monde officiel et ils y étaient aussi considérés que les chefs encore attachés aux anciens cultes. Quoique s'entourant d'une extrême réserve, ils s'étaient rendus respectables dans la vie publique, et étaient chéris de ceux qui les voyaient de près. On les trouvait hommes de bonne foi et de bon conseil. Les gens du peuple s'étaient faits leurs clients, et leurs égaux en dignités convenaient qu'ils possédaient de rares et grandes vertus.

On a beau s'en défendre, il vient un moment où le secret pèse trop à l'âme ; elle en est oppressée ; son courage ne suffit plus à le porter ; il devient un poids écrasant. L'impatience s'en mêle et l'on cherche à qui se confier. Cette heure était arrivée pour la princesse. Elle voudrait s'épancher dans le cœur d'un ami discret et fidèle ; elle ne sait

auquel s'adresser. Ses observations lui avaient montré la supériorité de la société chrétienne sur la société païenne; tout ce qui se passait à Kief journellement confirmait en elle cette opinion. Les chrétiens, ses serviteurs, se faisaient remarquer par une plus grande douceur dans leurs pensées, leurs paroles, leurs ordres; s'ils étaient d'accord avec les autres, on les devinait d'accord avec eux-mêmes; la paix se lisait sur leurs traits reposés, la paix régnait dans leur vie. C'était le cas de les interroger. Que croyaient-ils? à quelle divinité inconnue obéissaient-ils? à quelle source avaient-ils été puiser ce calme après lequel, depuis Khorostène, Olga soupirait en vain?

— Ils adorent le Christ, Fils de Dieu vivant, Créateur du ciel et de la terre, Dieu lui-même, mort pour le salut des âmes. Ils le confessent à tout venant; ils obéissent à ses lois écrites, enseignées par des ministres dont la sagesse se compare au savoir. Leur foi est simple. Ils tâchent de régler leurs actions, leurs pensées, leurs paroles sur ces préceptes qui défendent le mal et recommandent de faire le bien. C'est la loi de leur existence. Avec elle ils peuvent braver les passions et les surmonter souvent; ils ont trouvé le repos de l'esprit, la placidité du cœur. —

Plutôt édifiée qu'instruite par de semblables réponses, depuis qu'elle étudiait davantage les chrétiens, la grande princesse avait cependant pensé plus d'une fois à interroger un prêtre. Assurée de sa sincérité, elle aurait été instruite par lui de cette doctrine renfermant la science, tant cherchée, de la paix et du contentement. Mais rougissant de ce qu'elle nommait une défaillance, Olga rejetait bientôt cette invitation de la grâce et retombait dans ses alternatives d'impatience et de langueur.

Ses hésitations renouvelant toutes les blessures dont elle souffrait, durèrent encore quelque temps ; enfin de guerre lasse, cédant à un entraînement qu'elle s'efforçait de nier, mettant cet appel au compte de la curiosité, Olga fit avertir un ministre de l'Église chrétienne qu'elle désirait le voir.

On aime à s'imaginer que le prêtre, s'étant rendu au palais, mis en présence de la grande princesse, entre eux s'établit l'entretien suivant. Du reste, connaissant déjà leurs sentiments respectifs, il semble qu'ils aient dû nécessairement se parler ainsi :

« D'où viens-tu, prêtre ?

— De mon église.

— Qu'y fais-tu ?

— J'instruis mes frères.

— N'aimerais-tu pas mieux porter les armes?

— J'ai choisi la vigne du Seigneur à labourer et à faire fructifier. Je désire y mourir.

— Si je t'ordonnais de quitter ta maison, tes frères?...

— Je partirais et j'irais dans un autre pays reprendre mon labeur.

— Sans maudire les dieux?

— J'obéirais humblement.

— Et cela?

— Parce que je dois accepter toutes les épreuves.

— Et si je prenais tout ce que tu possèdes?

— J'en aurais une grande peine.

— Tu tiens donc à leur possession?

— Je tiens à aider mes frères.

— Quels sont tes frères ?

— Tous ceux qui ont besoin de moi.

— Même ceux qui t'auraient offensé ?

— Même ceux-là.

— Mais s'ils avaient brûlé tes moissons, tué tes proches ?...

— Je devrais leur pardonner et de plus les aimer.

— Qui t'enseigne tout cela ?

— La doctrine que je professe.

— Elle te conseille cette abnégation ?

— Ce n'est point de conseil, mais de précepte.

— Si je t'envoyais sacrifier à Péroun, que ferais-tu ?

— Je n'irais pas.

— Quoi ! tu mépriserais ma colère ?

— Je crains moins la vôtre que celle de mon Dieu.

— Mais si je te faisais mourir ?

— On ne meurt qu'une fois.

— Je puis avant la mort t'infliger les plus cruelles souffrances.

— Il m'en sera tenu compte.

— Ainsi tu braverais les supplices, la mort, plutôt que de porter une offrande à un autre dieu que le tien ?

— Mille fois.

— Qu'a-t-il donc fait pour que tu lui sois si fidèle ?

— Il est mort pour moi.

— Que dis-tu ?

— Je dis que mon Dieu est mort pour m'assurer un bonheur éternel, et que cette assurance me donne la force de tout souffrir en son nom.

— Es-tu riche ?

— J'ai où reposer ma tête et de quoi me nourrir.

— Et tu es content ?

— Je ne demande rien de plus au ciel.

— Et si l'on te forçait à choisir un bienfait?...

— Je demanderais à rester ce que je suis.

— Mais le don de terres, de forêts ?...

— Qu'en ferais-je ? Suis-je sûr de vivre demain ?

— A cette idée tu n'es pas tremblant ?

— Pourquoi ? c'est Dieu qui l'aura voulu.

— Explique-moi ce Dieu si fier et si jaloux.

— Pour vous l'expliquer, il faut beaucoup de temps ; quant à vous énumérer ses perfections, les vies réunies de tous les hommes qui ont vécu, qui vivent et qui vivront, n'y suffiraient pas.

— Dis toujours.

— Je ne parle de Lui qu'avec adoration et vous devez m'entendre avec respect. Nul ne doit blasphémer son saint nom, pas plus vous que vos sujets.

— Comment! tu oses ne pas mettre de différence entre moi et mes sujets ?

— Pas la moindre. Aux yeux de l'Éternel vous êtes égaux.

— Tais-toi, prêtre audacieux. Je te chasse. Ne reparais jamais devant moi.

— Tu m'as entendu, Olga, tu ne m'oublieras pas. »

Si l'on a su se pénétrer du caractère de la grande princesse, on peut comprendre sa surprise, la révolte de tous ses instincts dominateurs en entendant un langage aussi libre. Mais ce n'est pas à Kief seulement, partout les prêtres chrétiens, à cette époque, qu'ils s'adressent aux rois ou aux magistrats, lorsqu'ils comparaissent à leur tribunal, s'expriment avec cette même indépendance. Il y avait encore des martyrs de la vérité et de la justice ; ils en prenaient en ces rencontres volontiers l'air et la parole, s'inquiétant peu s'ils pousseraient la ressemblance jusqu'à la mort.

Ayant été pendant toute sa jeunesse et son âge mûr, belle, aimée, adulée, enivrée des hommages d'une cour qui ne vivait que par elle, Olga, se redressant de toute sa grandeur, ne pouvait que trouver outrageante l'audace du prêtre, et impardonnable ce premier coup porté à son orgueil. Sa susceptibilité en fut froissée plus qu'elle ne se l'avoua ; elle accusa les chrétiens de s'oublier, de méconnaître ce qu'ils lui devaient comme prin-

cesse régente ; elle leur tint rigueur et s'en retira.

Cependant la réflexion, bonne et charitable conseillère, une sollicitation marquée de la grâce efficiente, amenèrent à point nommé une réaction : l'irritation de la princesse s'affaiblit par degrés ; elle vit les choses autrement. Oui, ces prêtres étaient courageux ; ne l'avaient-ils pas positivement bravée ? Ils étaient convaincus et le prouvaient par leur attitude même. Pour inspirer et soutenir cette fermeté, ces convictions, la foi des chrétiens avait des forces cachées pour elle, mais dont il était impossible de méconnaître la valeur. Mieux eût valu ne pas s'irriter si vite. Ce mystère profond demandait plus de persévérance à ceux qui tenaient à le scruter. Elle avait été prompte et dure avec le prêtre ; elle se reproche de l'avoir interrompu trop tôt. Pourquoi ne l'a-t-elle pas laissé continuer ? Au moyen de ce retour sur elle et sur lui, Olga finit par étouffer les griefs que lui avait laissés une première conversation et consentit, en se condamnant elle-même, à revoir les prêtres qu'elle estimait déjà.

Ils vinrent et revinrent encore. Ils parlèrent en apôtres ; ils dirent l'incarnation du Verbe, la vie et la mort du Dieu fait chair. La grande

princesse écoute, elle s'intéresse, son émotion grandit ; il lui semble qu'elle sort d'un abîme, qu'elle quitte un monde de ténèbres pour entrer dans un second univers resplendissant d'une clarté dont s'éclaire jusqu'au moindre des objets qui le composent. L'univers, c'est son propre cœur, la clarté c'est le christianisme. Un élan vient la porter au pied de la croix ; elle voudrait être chrétienne. Mais dans quel éloignement elle se trouve de cette loi divine et consolante de l'amour pour Dieu, du sacrifice en vue de Dieu, et de la récompense en Dieu proclamés par la religion du Christ ! Ah ! que d'efforts douloureux il en coûterait à la grande princesse pour arracher de son cœur une à une ces inclinations païennes, si fortement enracinées, et les remplacer par autant de vertus opposées ! La loi du Christ exige ; elle est inflexible et n'admet pas de compromis : Olga, naturellement hautaine, devra se rendre accessible à tous ; impérieuse, elle devra être soumise ; violente, il lui faudra être douce ; orgueilleuse par-dessus tout, elle sera obligée de pratiquer l'humilité. Quelle périlleuse et fatigante lutte ! C'est se saisir, se briser soi-même dans une étreinte que la nature révoltée taxera de cruauté. Et si l'on pouvait encore mar-

cher d'un pas assuré dans cette voie étroite ! Non : elle est hérissée d'embûches. Il faudra tomber et se relever ensuite et recommencer sans cesse ; il faudra partager son cœur en deux, y étouffer les mauvais penchants d'une main inexorable et protéger le germe des bons avec l'aide de Jésus, jardinier. Comprendre qu'elle descend du piédestal élevé par l'admiration d'un peuple pour rentrer dans la poussière de l'égalité, quelle transformation ! Changer du tout au tout, quelle entreprise et combien en ont été détournés par les épines rencontrées à chaque pas !

Un cœur moins vaillant que celui de la grande princesse eût succombé en route. Dieu, dès qu'elle sut l'invoquer, fortifia cette âme prédestinée dans ses heures de découragement ; elle persista dans le saint vouloir. Les entretiens ayant été repris, les conférences devinrent plus fréquentes. Son instruction bien commencée, fut achevée par des prêtres possédant l'art de façonner les âmes. Ils la dirigèrent sans ménagement, lui dictant ses obligations dans toute la rigueur de la plus stricte observance. Pour l'assouplir, il était indispensable de lui faire porter le joug d'une volonté inflexible. Sans précipiter leur mission, ils avancèrent sûrement. Un jour vint,

où touchée de la grâce d'une soumission exemplaire, la grande princesse accepta avec les remontrances les plus sévères, l'anéantissement de son être païen. Elle aima Dieu : sans amour, toute connaissance de Dieu et de soi est à peu près inutile. Elle se renonça elle-même. Fondue comme un métal précieux dans le moule de la vérité, initiée au bienfait réparateur de la souffrance, du sacrifice et de l'amour divin, Olga se trouva heureuse d'avoir à compter avec son cœur et ses actions ; elle l'avait désiré, voulu, et s'en félicitait. Sentir en soi deux puissances : celle qui dirige et une autre qui agit ; sentir qu'elles sont unies et séparées ; sentir qu'au dedans de nous brûle une flamme sans laquelle on ne pourrait vivre, une âme enfin, foyer inépuisable de toute délicatesse, de toute inspiration, de tout noble épanouissement, une âme que l'on n'a pas de peine à croire, quand elle s'est révélée, détachée de Dieu pour y retourner ; se dire que l'on possède une raison qui est le régulateur de l'esprit et une conscience qui commande à notre faillible raison ; savoir que Notre-Seigneur Jésus-Christ doit nous servir de modèle, qu'il nous a promis et nous donnera la vie éternelle selon nos œuvres, c'est avoir reçu du Ciel la plénitude des dons

surnaturels. La pensée du salut devient alors dominante, le devoir est la grande affaire de la vie, Dieu est le but. On vit pour mériter une sainte mort. Sauf les amitiés honorables, les tendresses légitimes, les préoccupations de la charité, rien ne trouble plus l'existence. C'est la paix en attendant l'éternel repos.

La grande princesse, soulevée jusqu'au sommet de la pure croyance, n'eut plus qu'une seule aspiration : s'y maintenir par des actes et des engagements solennels. Considérant qu'elle devait tout d'abord rompre bien des attaches, elle quitta graduellement le gouvernement de la Russie : Sviatoslav lui succédait de droit, investi des pouvoirs dont la grande princesse lui faisait l'abandon. Toutefois, elle ne se dépouilla pas de toutes les prérogatives princières ; elle garda et se prévalut de celles qui lui permettaient de répandre des bienfaits, se réservant d'en faire dans un avenir prochain un usage sans précédents.

Olga formait des projets : pour les exécuter, elle demandait la liberté la plus entière et ne cherchait qu'à se dégager. Avant d'en parler, elle avait voulu pourvoir aux intérêts de la Russie ; le pays était heureux, les peuples fidèles, la jeunesse

de son fils tempérée par des conseillers d'une expérience consommée. Sa dette de mère acquittée, son indépendance lui était rendue.

Tout adonnée à une fervente dévotion, recevant familièrement le clergé, se faisant amener les pauvres pour avoir la joie évangélique de soulager les misères en y ajoutant de bonnes paroles, visitant les églises, assistant aux offices, redisant aux enfants les mystères et les dogmes de la religion du Christ, honorée d'avoir le même catéchisme que le petit enfant, ce changement parfait s'accomplissait au su de tous les Kiéviens. La cour, la ville en pouvaient juger. Tous les regards étaient portés sur ce genre de vie exceptionnel ; les chrétiens en rendaient gloire à Dieu ; les païens, s'ils murmuraient, n'osaient élever la voix. La grande princesse leur préparait une plus grande surprise en autorisant ses amis à dire au peuple qu'elle allait faire une absence qui la conduirait hors des États de son fils.

— Je veux aller à Tzaragrad, disait-elle, près du chef de nos prêtres, demander et recevoir le baptême [1]. —

Quelqu'activité que missent ses gens aux pré-

[1] Tzaragrad ou Tzargarad, ville du César. — Constantinople.

paratifs de ce voyage, il leur fallait un peu de temps pour les achever, car Olga tenait à garder aux yeux de l'Empire tous les dehors d'une grande souveraine. L'humilité n'est point l'abaissement. La princesse pensa qu'elle ne devait rien négliger pour faire ressortir sa nation, et en même temps pour garder son rang il lui importait de paraître avec tout le prestige possible, au milieu de cette cour des empereurs, dont l'éclat, les cérémonies, le luxe, l'avaient jadis éblouie par les seuls récits qu'on lui en avait faits. Olga composa sa suite de ses parentes, de femmes de distinction, de Boyards illustres. Elle y joignit des secrétaires, des interprètes, un aumônier.

Elle quitta Kief sur un navire préparé à son intention. Le Dniéper et la mer Noire prêteront leurs eaux à la flotte russe, pacifique cette fois et naviguant non plus sous un pavillon menaçant, mais portant les couleurs douces et rassurantes de la confraternité chrétienne.

CHAPITRE VII

OLGA A CONSTANTINOPLE.

Les commerçants russes et slaves résidant à Constantinople s'y étaient divisés en plusieurs corporations. Les princes de Kief, quand ils eurent distingué parmi eux quelques notabilités, en avaient fait des agents diplomatiques et consulaires. Accrédités depuis assez longtemps ils surent les premiers que la grande princesse s'apprêtait à venir visiter la capitale de l'Empire grec. Ils en firent tenir la nouvelle aux ministres, les ministres à l'Empereur.

Lors du dernier traité passé entre les Grecs et les Russes trois Césars se trouvaient en nom. Tous les trois le signèrent : Romain Lecapène, Constantin Porphyrogénète, seul empereur légitime, et Etienne, fils de Romain. A la fin de

cette année (944) une révolution où se trouvaient résumés tous les vices du Bas-Empire détruisit cet ensemble de souveraineté, ce triumvirat seulement apparent. Avant qu'il n'eût éprouvé un remords des empiètements dont l'abus les avait fait monter lui et les siens si fort au-dessus de l'empereur Constantin, de droit son maître, Romain devait recevoir une punition exemplaire et se trouver frappé par la plus noire ingratitude. Le châtiment sera, cette fois, porté au delà de l'offense faite à la morale : ses enfants se chargeront de lui infliger sa peine. Ses deux derniers fils, auxquels il avait enseigné le chemin tortueux des usurpations, poussés, selon quelques auteurs, par Constantin Porphyrogénète, s'entendirent pour conspirer contre l'auteur de leur incroyable fortune. Ils aspiraient à le déposer, à le remplacer comme César-Auguste, à s'emparer du gouvernement. Romain, qui les aimait, ne pouvait se douter de leur trahison; le secret avait été bien gardé par les complices, peu nombreux, engagés dans le complot. Agé, malade, faible, le vieil Empereur, surpris une nuit pendant son sommeil, saisi dans son lit, avait eu la tête rasée, marque de déchéance, puis, enveloppé dans un voile, ses fils s'étaient

entendus pour le transporter dans une île de la Propontide, l'île de Proti.

Quoique les conjurés eussent apporté un grand mystère à cet enlèvement, le peuple, le jour suivant, apprit que le palais était tombé au pouvoir de quelques conspirateurs, qu'il s'y était passé des scènes de violence. Dans la chaleur de ces mouvements que pouvait être devenu, se demandait le peuple, Constantin Porphyrogénète? Il courait, à ce sujet, plusieurs versions assez difficiles à contrôler. Tout à coup il s'éleva dans la ville une rumeur furieuse; dans tous les cœurs se réveilla l'attachement conservé, en dépit de tous les Lecapène, au fils des Empereurs. La foule se rendit en tumulte au palais, demandant à voir Constantin; elle voulait être certaine qu'il était toujours à Constantinople, libre, le père et l'ami de son peuple. Pour la contenter, l'Empereur, les cheveux en désordre, se montra à une des fenêtres du palais; sa vue suffit à rassurer la multitude. Elle se retira sans porter plus loin ses recherches sur des crimes qui l'avaient inquiétée mais dont elle n'avait plus le droit de s'étonner. Les fils de Romain, apprenant par cette démonstration significative, combien ils étaient impopulaires et Constantin cher aux basses classes

prirent la fuite. On dit qu'étant allés à l'île de Proti à la poursuite de leur père, ils le trouvèrent moine dans un couvent.

Jusqu'à quel point Constantin avait-il participé par des suggestions, des menées souterraines, à cet acte criminel? L'histoire ne s'est pas prononcée sur ce point; elle en reste aux soupçons. A tort ou à raison, il devait être accusé à cause du changement qu'avait opéré en sa faveur cette tentative de parricide : de toute sa vie c'était le premier instant où il se trouvait indépendant et maître de ses actions, le premier où le titre d'Empereur prenait pour lui une signification réelle. Monté sur le trône à l'âge où le sceptre est un hochet, ayant associé à l'Empire, avec l'inadvertance de ses quinze ans, Romain Lecapène, qui en était arrivé à compter quatre Césars dans sa lignée, il avait été pendant trente ans annihilé et écrasé par cette famille parvenue. Non contente de le primer, elle avait cherché à le perdre dans l'opinion des Grecs en le rendant méprisable. Pour l'atteindre plus sûrement elle n'avait cessé de l'humilier, de le rabaisser en tout : ainsi, tandis qu'elle logeait dans les plus beaux palais, on donnait à Constantin le dernier sur la liste des demeures impériales. Père et fils

prenaient le pas sur lui dans les cérémonies, aux fêtes religieuses, à Sainte-Sophie, dans les réceptions, au cirque, à la cour. Son beau-père l'avait tenu systématiquement écarté de ce qui aurait pu lui donner un semblant de participation au pouvoir. Usurpateurs dans toute l'étendue que ce mot peut prendre, jamais ils ne lui rendirent une parcelle des grandeurs dont ils l'avaient privé.

Quelques chroniqueurs ont avancé que Romain le laissait dans l'abandon et supprimait souvent son traitement. Est-il vrai qu'il dut parfois subvenir à ses besoins avec le prix qu'il retirait de ses peintures? Nous l'ignorons ; mais, qu'il ait été forcé ou non de se faire un revenu de son pinceau, le prince ayant trouvé plaisir à cultiver les arts, s'était ménagé des distractions et se mettait à l'abri de l'ennui, puisque le travail en faisait les frais, que la nature lui servait de modèle et que le travail et la nature ont des charmes qui ne se peuvent épuiser. Il y réussissait; Constantin était peintre et bon peintre.

De plus, il était musicien; il composait des chants d'église, se mettait à la tête des chœurs, chantait avec les choristes. Poëte aussi, il s'entendait à arranger des divertissements pour la cour, musique et décors.

Pour varier ses journées, il s'occupait alternativement d'art, de science et de littérature. L'Empereur avait étudié l'astronomie, la géométrie; il estimait les philosophes, les historiens, les attirait dans son intimité. Il écrivit également des ouvrages variés et de longue haleine; il a fourni sur l'Empereur grec, Constantinople et sa cour au x[e] siècle, des détails pris sur le vif, minutieux et circonstanciés. Il travaillait énormément et avec méthode.

Romain précipité du pinacle, enfermé sans rémission dans un cloître, le diadème lui échappait. Dès qu'Étienne et son frère se furent retirés devant la répulsion du peuple, le Porphyrogénète n'avait plus un rival. Il va enfin régner et gouverner.

En reprenant le rang suprême, Constantin empereur y trouvait les obligations qu'aucun roi ne peut en séparer; il n'en devait pas moins continuer à se laisser entraîner par ses penchants. Le pli était pris; ses goûts dominants et ses habitudes étaient trop vivaces pour qu'il pût les changer brusquement. Bien plus il profita pour les satisfaire de ce qu'il venait d'acquérir d'autorité et de trésors; il donna un brillant essor à l'enseignement, établit des cours où chaque

individu, se découvrant des dispositions pour les sciences ou les lettres, n'avait qu'à se rendre pour se faire instruire gratuitement. Il ouvrit une bibliothèque sans égale dans laquelle il avait rassemblé les manuscrits les plus rares, principalement écrits en langues orientales. Malheureusement elle a été dispersée, et aujourd'hui, nos érudits s'en disputent les fragments sauvés en petit nombre.

Ce n'était pas assez de décréter des institutions libérales, l'Empereur en faisait valoir l'utilité par l'attention qu'il donnait à leurs progrès. Apte à tous les arts, ses sujets le virent conduire des travaux d'architecture, d'embellissements dans le palais, aussi passionné, aussi bien préparé pour les œuvres de ce genre que pour celles du pinceau et du burin.

Il aurait semblé que la résidence impériale, sorte de ville dans la ville, rendue splendide par les bâtiments successivement dus aux empereurs Constantin Ier, Justinien II, Théophile et Basile le Macédonien ne laissait rien à faire à leurs successeurs, non plus que les églises qu'ils avaient élevées. D'abord, Constantin Porphyrogénète répara quelques-uns de ces édifices tombés en ruine : il rebâtit l'église des Saints-Apôtres,

lieu de sépulture des empereurs, l'une des plus anciennes de la capitale : elle avait été fondée par Constantin le Grand; ce fils, le plus tendre et le plus respectueux des fils, s'y était fait préparer un tombeau à côté de celui où reposait sainte Hélène, sa mère : elle et lui avaient inauguré la nécropole.

Il lui plaît de bâtir. Constantin fait sortir de terre un palais pour son héritier, Romain, puis encore celui d'Eria. Le palais impérial avait sur la Propontide un port, qui servait aux princes, appelé le Boucoléon; il l'orna d'une collection de statues et de groupes en marbre, spécimens de l'art grec de la plus belle époque, repris par ses soins dans les grandes et petites villes de l'Attique et de l'Ionie, où ils étaient oubliés. Infatigable en ce qui flattait ses talents, il poussait par des conseils continuels tous les métiers à perfectionner leurs produits. Pouvant lutter avec les plus habiles dans les travaux d'orfévrerie, art tout oriental, on avait posé deux portes d'argent, dues à son travail, dans une des salles du palais, au Triclinium ou salle d'or, quand il eut fini de la restaurer.

Il aurait pu aussi tirer vanité d'une table d'argent avec des incrustations en bois, faite de ses

mains, de dimensions à permettre que plusieurs personnes vinssent s'y asseoir.

Comme tous les maîtres artisans du moyen âge, Constantin le Porphyrogénète avait exposé sa pièce de maîtrise. C'était une fontaine : du milieu d'une vasque de porphyre s'élevait sur un socle, un aigle en argent massif, qui étouffait un serpent dans ses serres. Il ne serait pas contraire à la raison de chercher dans ce groupe une allégorie : l'aigle avait toujours passé, et en Grèce cela remontait à Jupiter, pour être l'oiseau impérial. Constantin Porphyrogénète se trouvait définitivement empereur ; il ne voyait plus d'ennemis sur les marches du trône. Toute compétition anéantie il était l'aigle, et les Césars éconduits le serpent étouffé. L'esprit byzantin se prêtait à merveille aux interprétations symboliques.

L'histoire l'a blâmé de s'être beaucoup trop distrait des affaires de l'État pour donner entièrement son temps aux arts et aux dissertations philosophiques. Hélène, sa femme, le remplaçait. De son consentement, elle s'était insinuée dans toutes les avenues de l'administration de l'Empire, et le suppléait généralement.

Mais que l'intervention de Constantin eût été à souhaiter !

Fille de Romain Lecapène, dominée par le sang dont elle était issue, l'Impératrice était avide. Possédée par l'amour de l'argent, elle ne reculait pas devant les moyens honteux pour s'en procurer. De compte à demi avec un chambellan nommé Basile, elle s'avilit au point de vendre les charges de cour à Constantinople et les offices lucratifs dans les provinces. Favorisant ses créatures au gré de ses caprices, elle en était venue à flatter ou repousser les ministres selon son intérêt privé; elle les soutenait ou les combattait d'après la complaisance qu'ils mettaient ou ne mettaient pas à seconder ses marchés.

Bon, affectueux, un peu insouciant, l'Empereur l'avait aimée depuis le premier moment de leur union; il l'aimait encore. Écoutant son cœur il ne pouvait la juger avec l'impartialité désirable. L'Impératrice, abusant de sa faiblesse, se compromettait sans aucune réserve dans des intrigues incessantes.

Constantin avait aussi une véritable affection pour sa jeune et florissante famille, composée de cinq filles et d'un fils. Il portait un soin vigilant à leur éducation, et les instruisait lui-même. On lui connaissait une prédilection pour ses trois filles, Zoé, Théodora et Agathe; toutes à l'envi avaient

acquis des qualités brillantes, solides; elles recherchaient l'étude, y étaient assidues et se trouvaient on ne peut plus flattées de servir de secrétaires à leur père qu'elles adoraient.

Une toute jeune femme se rattachant à ce groupe de haute origine l'aurait déparé, si une beauté incomparable n'eût pallié au premier regard la bassesse de son extraction. C'était la belle-fille de l'Empereur, l'épouse de Romain. Ce prince, marié une première fois, à l'âge de cinq ans, à une fille de Hugues, roi d'Italie, était déjà veuf à onze ans Quelques années plus tard il devint éperdûment amoureux de la fille d'un cabaretier des faubourgs. Elle était habile, rusée, lui un enfant. Il poussa la folie jusqu'à l'extrême : il voulut l'épouser et il ne craignit pas de venir en demander l'autorisation à l'Empereur. Ce père qui, de tous les sentiments paternels, ne connaissait que la tendresse, résista faiblement à cette fantaisie d'un cœur trop facilement surpris ; il chercha à gagner du temps. Espérant que le prince se détacherait, avec la légèreté de son âge, d'un objet indigne de lui, il ne refusa ni ne donna son consentement.

Mais Romain tomba malade. Toutes les résolutions de l'Empereur furent ébranlées : cédant

à la crainte de voir mourir ce fils adoré, sur lequel reposait la perpétuité de sa race, Constantin se laissa fléchir. Il accepta de compter parmi ses enfants une femme qui devait jusqu'à un certain point se ressentir de l'abjection où elle était née, du milieu où elle avait pris un ton, des idées, et contracté des habitudes dont elle devait conserver sûrement l'empreinte si ce n'était les mauvais instincts. Une fois épousée il fallut l'admettre, quoiqu'à regret, à jouir de tous les honneurs accordés aux princesses Porphyrogénètes. La famille impériale dut se contenter de changer son nom trivial d'Anastasie en celui plus relevé de Théophano.

C'est devant ce cercle imposant qu'Olga aurait à paraître. Beaucoup, à sa place, eussent été intimidés par la pensée qu'elle pouvait prêter à la critique, à la raillerie chez ces représentants de la majesté du trône, de la science, du luxe, par leurs manières, leur savoir, l'éclat dont ils étaient environnés. Trop dédaigneuse des petitesses de la vanité pour s'arrêter à ces considérations, la grande princesse ne devait éprouver que le désir bienveillant de voir, d'admirer les personnes et les choses susceptibles de l'instruire ou de lui plaire.

La princesse est sortie de la mer Noire; le bâtiment qu'elle monte, accompagné de la flottille russe, glisse sur les eaux du Bosphore. Avant de prendre à droite, pour remonter la Corne d'Or, ses matelots serrent les voiles et rentrent les rames; on s'arrête. Olga est en vue de Constantinople.

Le ciel était clair et pur. Une chaude réverbération du soleil de septembre mettait tous les environs en lumière. Placée sur le pont de son navire, un vaste tableau va se dérouler sous ses yeux.

En face d'elle se présente un amphithéâtre composé de sept collines sur lesquelles la ville est échelonnée. Des maisons, des palais, des basiliques, des cirques, des bains sont groupés en quartiers; dans le lointain, il s'en trouve de bâtis sans ordre et suivant la pente des collines. On n'a pas cherché à éviter les accidents du terrain; ils ont été au contraire utilisés. La princesse pouvait du même coup d'œil apprécier le périmètre de la ville, en fixer les contours et se rendre compte de la plupart des monuments offerts à ses regards.

Constantinople est situé à l'ouest du golfe et la ville s'arrête au fond du port. Bordée d'une

double rangée de murailles crénelées, flanquée d'un double cordon de tours espacées, du côté de la Thrace, une seule ligne de murailles fortifiées de la même façon la défend vers la mer et le golfe.

Adossée aux terres d'Asie que le détroit sépare du continent européen, tout en haut Olga aperçoit la galerie supérieure du grand cirque raccordée aux gradins par une colonnade. Descendant les collines elle voit le palais impérial, pris en longueur, par une de ses extrémités, l'autre tient au cirque. Il est situé à mi-côte de jardins immenses embellis par des allées droites, des bosquets, des plantations d'arbres de haute futaie, des eaux courantes distribuées en viviers et en fontaines. Ces jardins sont accidentés de portiques, d'églises, de palais détachés, élevés sur les surfaces planes des terrains onduleux; leurs parterres viennent finir aux bords de la Propontide. Une enceinte, exigée par la prudence, les sépare de la pointe occidentale, le berceau de Byzance, à présent le quartier du menu peuple.

Rome était en pleine décadence au xe siècle, tandis que la capitale de l'empire d'Orient comptait une si nombreuse série d'églises, de forums, de bains, de cirques, de monuments commémo-

ratifs, que les étrangers, lorsqu'ils l'avaient visitée. déclaraient ne savoir comment exprimer leur admiration.

Quant aux palais, ils étaient très-multipliés. Outre le palais impérial et tant d'autres répartis dans la ville, il y en avait douze réservés pour loger les ministres. Toujours il en restait de vacants. Que l'une de ces habitations ait été proposée à la grande princesse, qu'elle ait accepté ou refusé cette offre courtoise de Constantin, Olga, entrée dans la capitale du monde oriental, s'y établit certainement en grande princesse. Sa qualité et ses habitudes de souveraine le voulaient ainsi.

Elle était venue chez les Grecs avec le projet de séjourner une année à Constantinople; elle s'était promis, après avoir obtenu le saint baptême, de connaître, de visiter ce que la cour, la ville, les églises, les palais, renfermaient d'intéressant. Chaque chose le deviendrait tôt ou tard, car si elle sortait d'une contrée comparativement des plus retardées, son intelligence ayant dépassé les bornes qui retenaient encore son peuple, était préparée à sentir et demandait à comprendre tout ce qui servait à la réalisation des grandes pensées.

La demeure des empereurs était digne de satisfaire la curiosité la plus impatiente. Cette merveille du Bas-Empire s'était composée, par la suite des règnes, de cinq palais réunis. A eux cinq, habilement soudés, ils avaient complété un tout de bâtiments, une succession de galeries, de salles de réception, de chambres privées, de portiques, de terrasses que la princesse connaîtrait à leur temps.

En le prenant par une de ses extrémités, celle qui touchait au grand cirque, venait le plus ancien des palais, le Cathisma, avec une tribune d'où l'Empereur assistait aux courses. La Chalcée y attenait, ouvrant ses portiques sur une place, le Forum Augustéon, en face de Sainte-Sophie. Doublant celui-ci le palais de Daphné : il tenait son nom d'une statue de la nymphe, qui ornait ses galeries; tous les trois étaient achevés à la mort de Constantin le Grand. Puis en continuant le palais de Daphné, on trouvait le palais sacré bâti par Théophile; à la suite, appuyé à l'un des prolongements du palais sacré, le palais de Cénourgion, construit par Basile le Macédonien, aïeul de l'empereur Constantin Porphyrogénète. Le palais était donc assis sur une ligne longitudinale; au sud, à l'est, à l'ouest en partie, il était entouré

des jardins qu'on voyait de la Propontide. De la plate-forme du phare qui terminait ces bâtiments on prenait la perspective à revers : le regard embrassait les jardins avec la rivière et les bois, les églises, les chapelles, le port du Boucoléon et ses statues, différentes constructions, étagées irrégulièrement, le palais du Porphyre, près de l'enceinte à créneaux, la mer et au dernier plan la bande bleue de la côte d'Asie.

A droite de la Chalcée, isolé par un espace pris sur les jardins, le palais de la Magnaure se dressait avec sa façade à l'occident, il était séparé de Sainte-Sophie par le Sénat et deux chapelles sur le même alignement.

La porte d'Or, la fameuse entrée, le péristyle du palais dépendait de la Chalcée. Il avait été décoré de marbre, de dorure et de bronze, en même temps que les oratoires élevés auprès par Justinien, lorsque cet empereur rétablit le palais tout à fait dégradé dans une émeute et par un incendie, accident malheureux arrivé au début de son règne. L'Empereur sortait par là, précédé et suivi de toute la pompe d'une cour resplendissante, quand il allait assister à quelque solennité d'église ou se montrer au peuple.

Il traversait ensuite le forum Augustéon. Bien

que le nom de forum lui eût été donné en souvenir de l'antiquité, l'Augustéon n'était pas une répétition exacte du forum portant la tribune aux harangues. L'Augustéon, musée en plein air, n'invitait pas aux revendications populaires. Sans être précisément d'une dimension considérable, il était assez étendu pour rester une belle place presque carrée. Un portique à doubles colonnes l'entourait sur les quatre faces. Au nord elle était fermée par un côté latéral du temple auguste de Sainte-Sophie, au sud par le palais de Cathisma, et la façade de la Chalcée ; à l'est, par le jardin longeant la Magnaure, le Sénat et l'église Sainte-Marie Chalcopratiana. A l'ouest, bordé par deux églises, ces ouvertures le mettaient en communication avec la ville.

Pour rendre ses visites au palais, Olga ne pouvait faire autrement que de traverser le forum Augustéon. Cédant à un premier mouvement tout naturel, elle adressa d'abord ses hommages aux monuments que la voix du christianisme lui recommandait. Il ne faut pas l'oublier, le paganisme avait fini à Constantin, et la religion chrétienne avait commencé à ce souverain. De son temps ils se touchent et se mélangent plus d'une fois. Sur une colonne de porphyre s'élevait une

statue d'Apollon, l'Apollon Pythien, sauvé du désastre de la Grèce, patrie d'Apelle et de Phydias. La beauté du corps et du visage, le fini, la souplesse du ciseau, attestaient une œuvre parfaite. Constantin l'avait mise en cet endroit ; mais l'opinion pouvant critiquer ce monument et l'accuser d'honorer un dieu païen, il lui donna son nom et le dieu devint la représentation d'un mortel. Afin de détourner les soupçons et d'obvier aux allusions de la piété ombrageuse de chrétiens, plus anciens et plus rigoureux que lui, voulant faire montre aux yeux de tous ses peuples d'une dévotion inattaquable, Constantin avait fait mettre autour de la tête un cercle d'où partaient des rayons que les habitants de la ville savaient être les clous ayant attaché le Sauveur à la Croix [1].

Entre toutes, une station sollicitait encore la pieuse princesse. Une haute colonne avait été posée sur quelques degrés ; l'extrémité figurait une croix. Cet emblème était aussi un reliquaire : il contenait, exposé à la vénération des fidèles, un morceau de la vraie Croix. Sur la traverse on lisait : Saint, saint, saint. Au soubassement, les figures de Constantin et de sainte Hélène assis-

[1] Voir l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau.

tés par des esprits célestes, se montraient les gardiens de ce trésor. Les statues, anges et personnes, toutes en marbre, lui donnaient les proportions d'un monument tout en lui conservant un caractère purement religieux.

Des nombreux ornements de l'Augustéon, la statue équestre de Justinien était le plus justement cité. Le groupe était exhausssé par un piédestal reposant sur des marches de marbre blanc d'où s'épanchaient des eaux abondantes. Sa dimension colossale, une attitude triomphante donnée au cavalier, la véritable beauté du cheval causaient une profonde admiration. Le grand Empereur portait le costume d'Achille, ou plutôt d'un héros grec; la tête, couverte d'un casque, se tournait à l'orient; il étendait le bras dans la même direction. De la main gauche il tenait un globe, attribut de la puissance universelle.

Au centre du forum était le Millière. Ce petit temple administratif des plus élégants, était praticable des quatre côtés. Il servait de point de repère, lorsqu'il fallait mesurer combien de milles séparaient une ville, une frontière de la capitale de l'Empire. Sous la voûte du milieu les statues de la mère et du fils, avec une croix entre les deux, unissaient leurs mémoires. Sainte

Hélène, que sa constance à découvrir et le bonheur d'avoir retrouvé les instruments de la Passion, a fait mettre au rang des élus, aima sans partage l'empereur Constantin. Elle tenait la croix, elle était près de lui ; sa vie de fille du Christ et de mère du César chrétien, ne pouvait être plus dignement résumée.

Mais bien d'autres raretés se partageaient le Forum : groupes, colonnes, groupes de chevaux, colonnes en marbre, en porphyre, surchargées de sculptures, avec des reproductions d'animaux, figures de lions, de crocodiles, de tortues, de sphinx, produits indigènes ou imaginaires de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, rappelant les pays conquis, les peuples subjugués par Justinien. Là encore s'élevaient des chapelles (Naos, ou oratoires), toutes charmantes, enrichies chacune par un empereur ou une impératrice, le plus souvent pour accomplir un vœu.

On ne peut se rendre directement de l'Augustéon à l'hippodrome, quoiqu'il n'y ait de l'un à l'autre que l'épaisseur du Cathisma, mais il n'existe pas de passage sous le palais. Moyennant un détour, le cirque fournissait par plusieurs portes prises dans sa longueur regardant la ville, des entrées au peuple les jours où se

donnaient les spectacles. Même avant Constantin les combats de gladiateurs étaient abolis; mais la foule gardait toujours la même ardeur pour les courses de chars, et l'Empereur, qui n'aurait pu s'y faire qu'une part de complaisance, eût perdu peu à peu le plus sûr de l'amour de ses sujets. S'étendant du nord au sud, au nord se trouvait la partie rectiligne, la loge du Cathisma au-dessus; de forme oblongue, il finissait en hémicycle à l'extrémité opposée.

Placé au sommet des collines, vue étendue, matériaux, architecture, œuvres léguées par la grande pléïade des artistes anciens et fournies par les artistes nouveaux, aucune splendeur ne lui avait été refusée. Du haut en bas, construit en marbre, des rangées de gradins, une colonnade, une galerie superposée, donnaient des siéges à une quantité immense de public. De partout il pouvait à son aise suivre les jeux, les applaudir, et, quand il était mal disposé, huer et couvrir d'invectives les cochers maladroits ou distancés. Sa distribution intérieure était appropriée à son emploi. Une sorte de chaussée se trouvait partager le champ de course, mesuré en long, laissant au commencement et à la fin un large tournant pour donner aux chars la facilité

de circuler autour sans accrocher leurs rivaux, sans être exposés à se heurter aux deux bouts.

Sur cette surélévation a été planté un obélisque en granit égyptien supportant des bas-reliefs de bronze. L'Empereur s'y voit dans la tribune du cirque, au moment où il va décerner la couronne aux vainqueurs des courses. Différents épisodes, reprenant ce sujet inépuisable, y sont tracés tous avec exactitude. Il occupe le milieu de l'hippodrome. En remontant, sur la même base, ou rencontre un second obélisque de pierre revêtue d'airain. Entre les monolythes, une colonne de bronze doit être plus attentivement examinée, car il s'y rattache des souvenirs que la Grèce ne désavoue pas : elle porte, au lieu de chapiteau, un débris du paganisme que l'on sait avoir eu ses jours d'influence décisive sur les destinées de Sparte et d'Athènes; il n'a pas été altéré malgré son antiquité. Trois serpents d'abord entrelacés sont debout ; ils se séparent plus haut, ils lèvent la tête, ouvrent un triangle, et les trois têtes soutiennent un trépied enlevé au temple de Delphes. C'est bien le même ; il avait porté naguère la Pythonisse inspirée, exerçant le sacerdoce féminin et rendant ses oracles au nom et dans le temple d'Apollon.

Dans le cercle du pourtour, les groupes, les statues de marbre se déployaient magnifiquement. Leurs auteurs les avaient admirablement travaillées. Ici avec le sous-entendu d'un emblème, Carybde et Scylla, les gouffres redoutés des mers de Sicile; ensuite le sanglier de Calydon, suscité par Diane et tombé sous la flèche du berger Méléagre; puis les statues en marbre ou en bronze de quelques empereurs, Gratien, Valentinien, Théodose [1].

Tout est grandiose et beau, mais que l'on garde un éloge à part pour le quadrige de bronze rapporté de Chio, ouvrage de Lysippe : celui qui va le conduire, héros ou triomphateur, est debout sur un char; il tient les rênes des quatre chevaux attelés de front; l'homme est fier, les chevaux sont dociles. Approcher de ce chef-d'œuvre, c'est se convaincre que la statuaire ne saurait aller au delà d'une telle perfection de formes et d'expression; c'est le dernier mot du génie [2].

Les autres cirques, les théâtres possédaient une

[1] Voir l'ouvrage de M. J. Labarte, *Le palais impérial de Constantinople et ses abords*...

[2] Ce quadrige existe encore; il est actuellement au-dessus de la grande porte de l'église Saint-Marc, à Venise.

multitude de beautés du même genre, pourtant elles n'étaient pas comparables à celle que contenait le cirque impérial.

La grande princesse avait fait prévenir l'Empereur de son arrivée. Sa réception officielle est commandée ; on lui en a fait connaître le lieu et l'heure. Tout, dans les cérémonies de ce genre, était strictement réglé, jusqu'au nombre et au degré des salutations ; aucun manquement, aucune variante n'était toléré. Même rigueur en ce qui regardait les personnes de la cour ; les plus titrés n'étaient pas libres d'y assister ou de s'en abstenir. Ainsi tout était exposé à des révolutions brusques dans cet empire grec, pour lequel la fortune était aussi variable que les races qui se succédaient sur le trône, tout, excepté les formules du cérémonial de cour. Constantin les rapporte avec leurs minuties dans son *Traité des cérémonies de la cour de Byzance ;* toutefois il n'en n'était pas l'inventeur, avant lui on les avait réglées et classées.

Le palais de la Magnaure, agréablement situé sur le bord des grands jardins, non loin du portique entourant le forum Augustéon, avait une destination spéciale ; il servait aux réceptions extraordinaires. Ici, l'Empereur se rendait acces-

sible aux princes étrangers, donnait audience aux ambassadeurs à leur première présentation. De bel aspect, les salles en étaient spacieuses, bien distribuées. Le Triclinium, où s'accomplissaient les grandes présentations, était séparé en trois par des colonnes. Il avait une nef longée par des galeries ; au fond, en tête de la nef, se découpait un hémicycle ; on y mettait sur une estrade le trône de l'Empereur, le jour où il devait recevoir quelques hauts personnages. Près du trône étaient placées des chaises d'or ; sur les dossiers étaient étalés les costumes à choisir par l'Empereur, avec les couronnes que Constantin, dans ses descriptions, nomme les bandeaux.

L'Empereur, entré à la Magnaure, se retire dans les pièces de dégagement. Il reviendra au Triclinium sitôt que le grand-maître l'aura prévenu que tous les apprêts du cérémonial viennent d'être terminés. Alors, il rentre, reçoit des mains du préposé à leur garde, une longue robe de soie brochée d'or, et la chlamyde ou vêtement court en pourpre brodé de pierreries. Une fois habillé, il lui est posé une couronne sur la tête.

C'est à tort que ce signe impérial est appelé indistinctement par les Grecs diadème, bandeau et couronne. Ce n'était ni un bandeau, ni une

couronne, ni un diadème, mais une espèce de tiare, participant des trois, imitée de la coiffure des rois persans ; de ce bonnet pyramidal on a fait un écrin. L'orgueil de la richesse a rassemblé sur l'étoffe, à ne laisser aucun interstice, des diamants, des perles fines, des pierreries. Un cercle d'or l'assujettit en serrant les tempes. Deux arcs en or partant du cercle se rejoignent au sommet. A leur point de rencontre un globe surmonté d'une croix éblouit par le scintillement de ses diamants. Deux cordons de perles tombent sur les joues [1].

Revêtu de pourpre, d'or, de pierreries, raide et courbé sous le poids, Constantin monte les marches de marbre vert conduisant au trône. Dès qu'il est assis, le préfet donne ses ordres. L'huissier à la baguette d'or descend le Triclinium, soulève les portières fermant la nef centrale, et annonce aux généraux d'armée, aux officiers de la chambre, aux titulaires de toutes les charges qui constituent la première classe, qu'ils peuvent se présenter et adorer l'Empereur. Adorer était le mot employé, toujours bien reçu,

[1] Voir Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, tr. Guizot.

quand il aurait fallu dire : complimenter. Parole ridicule que personne ne songeait à relever.

Une longue série de ministres, de patrices couverts de costumes éclatants, s'avance lentement ; ils se prosternent tour à tour devant le trône. Leur marche est réglée par le préfet, puis tous se rangent en arrière de la nef, sous les lustres d'argent suspendus dans les entrecolonnements par des chaînes dorées. Tant que dure ce défilé, on entend le peuple demeuré sur le parvis crier à toute voix : « Longue vie à notre Empereur ! »

Il en sera pour Olga comme pour les princes de tous pays précédemment reçus à Constantinople. Elle arrivera à la Magnaure par l'entrée d'honneur ; son parcours est tracé : elle traversera le forum Augustéon, franchira le portique oriental, parviendra à la cour précédant le palais. Quelques pas de plus, elle se trouvera toucher aux portières qui s'ouvrent sur la salle même où l'Empereur l'attend [1].

La draperie écartée, Olga est vis-à-vis de l'Empereur, seul, bien seul, assis entre la voûte et le sol, planant sur une foule s'effaçant à

[1] C'était le neuvième jour de septembre 955.

plaisir, n'ayant des yeux que pour le regarder. La majestueuse figure de l'Empereur lui apparaît encadrée dans un bosquet touffu dont toutes les branches sont en or, les feuilles d'or. Sur les branches perchent des oiseaux d'espèces variées, au plumage émaillé de toutes couleurs, avec les pattes et le bec en or. De chaque côté, sur le premier degré du trône, un lion énorme, encore en or, est fièrement campé.

— Elle entra avec les autres princesses de sa famille et ses dames de compagnie. Elle marchait en tête de ses femmes qui la suivaient à la file, l'une après l'autre. Olga se tint debout à la place où est le Logothète, lorsqu'il interroge, au nom de l'Empereur, les envoyés admis en audience. Puis elle fit entrer les agents de correspondance et les agents commerciaux des princes russes qui demeuraient à Constantinople; mais ils restèrent en arrière, vers la porte. Le reste de la cérémonie se fit suivant le mode de réception déjà indiqué [1]. —

D'après Constantin, pas une coutume n'avait été modifiée pour Olga au cours de sa présentation. Quoique femme et princesse, elle avait

[1] *Traité des cérémonies de la cour de Byzance,* par Constantin Porphyrogénète, l. II, ch. xv.

été obligée de passer par les formalités prescrites.

A toutes les grandes représentations de la Magnaure, dès que la personne que l'on attendait paraissait au bas du Triclinium, des instruments cachés se faisaient entendre; le nouvel introduit se prosternait ou saluait profondément. Les orgues, orgues d'or, semées de pierreries, doucement touchées, remplissaient la salle d'un suave concert. Le logothète interrogeait; l'étranger répondait; l'Empereur écoutait, mais ne prononçait pas une parole, il était arrivé à l'état de demi-dieu. Une nouvelle musique venait couper l'entretien; les oiseaux nichés sur l'arbre se mettaient à chanter : c'était une harmonie délicieuse. Les lions d'or s'agitaient, se redressaient, se tenaient debout de toute leur hauteur, ils poussaient des rugissements d'une vérité effrayante. Mais, tout à coup, les oiseaux et les lions se taisent, les lions retombent muets sur leur base, les oiseaux ferment leurs ailes. L'étranger se retire. Les instruments exécutent une musique savante, prolongée tant qu'il reste un invité dans le Triclinium. L'Empereur est déjà retourné dans les appartements où il doit quitter ses ornements [1].

[1] Voir l'*Histoire du Bas-Empire*, par Lebeau.

Les patriciennes, de même que les impératrices, étaient, dans l'Empire grec, exclues des cérémonies officielles, comme des jeux qui se donnaient au cirque. Les princesses se cachaient pour assister à une course, derrière la colonnade d'une tribune privée. A l'église, les femmes se tenaient dans des galeries supérieures; l'usage interdisait aux hommes de les y accompagner.

Au sortir de la Magnaure, Olga est invitée à se rendre chez l'Impératrice qu'elle avait demandé à voir. La réunion doit se faire dans la salle de Justinien au palais impérial. Cette pièce, d'une splendeur inouïe, ses murs recouverts de mosaïques sur fond d'or, étonnamment vaste de surface et de hauteur, était peut-être la plus belle du palais, qui n'en comptait pas moins d'un millier [1].

La grande princesse, cherchant à se reposer de la scène bruyante de la Magnaure, s'était assise sous le portique du forum Augustéon; mais il lui faut continuer pour gagner la galerie du palais de Daphné [2].

Pendant ce temps, l'Impératrice est montée sur le trône; auprès d'elle, sa belle-fille, femme

[1] Bâtie par Justinien, embellie par Théophile.

[2] Voir *Des cérémonies de la cour de Byzance*, par Constantin Porphyrogénète.

de Romain, l'intrue dans la famille impériale, s'assied sur une chaise d'or. Autour des princesses, l'élite des grandes dames reste debout. Les dames d'atour, la maîtresse de sa maison, les patriciennes, les femmes de dignitaires, parées de longues jupes traînantes de brocart, couvertes de pierreries, belles et jeunes pour la plupart, formaient une cour nombreuse et brillante. Le préfet et les huissiers les ayant symétriquement placées, suivant les règles admises, se portent au-devant d'Olga.

La grande princesse est introduite en cérémonie; elle marchait en avant de sa suite, composée des princesses et de ses dames pour accompagner. Les hommes de sa nation n'ont pas eu l'autorisation de l'escorter. Toujours obéissant à l'étiquette, le préfet lui adresse la parole au nom de l'Impératrice; Olga se sert de son interprète pour répondre. C'est d'ailleurs la répétition du cérémonial qu'elle vient d'observer dans son entrevue avec l'Empereur. Cet échange de phrases à peu près vides de sens, ne pouvait ressembler à une conversation. Par égard pour la grande princesse, sa visite ayant été abrégée, l'Impératrice quitte la galerie au bruit des orgues alternant avec sa musique ordinaire. Olga, sortie

par la porte du fond dans l'axe du trône, se retire dans une salle laissée à sa disposition, pour le temps que mettra la cour à se disperser [1].

Retournée dans le nouveau palais, l'Impératrice était rentrée dans ses appartements. Peu à peu toutes les salles étaient devenues désertes ; la grande princesse, revenue sur ses pas, parcourait dans toute sa longueur la salle de Justinien, venait au Lausikaos qu'elle devait suivre aussi, traversait quelques autres pièces interminables et parvenait au palais du Cénourgion.

Cette galerie du Lausikaos appartenait au palais sacré. Un bel oratoire, chapelle privée de l'Empereur, en dépendait. Riche entre toutes, elle devait ses embellissements à Théophile, le plus somptueux des empereurs. Étrange rapprochement, inadmissible si l'histoire du Bas-Empire n'avait accoutumé les esprits à tous les contrastes, à toutes les inconséquences reprochées tour à tour aux souverains et au peuple. Théophile l'Iconoclaste, autrement dit le destructeur d'images, aimait à construire. Par le palais sacré, le grand palais dans son ensemble lui devait ce qu'il pos-

[1] Voir *Des cérémonies de la cour de Byzance*, par Constantin Porphyrogénète. — *Le palais impérial et ses abords*, par M. J. Labarte.

sédait de plus luxueux. En fait de décorations, tout venait de lui : pavé de porphyre, escalier en marbre d'Italie, porte de bronze et d'ivoire, plaquée d'argent, mosaïques, colonnes en marbre antique, voussures dorées. A lui revenaient de même le trône aux lions rugissants, aux oiseaux chanteurs, les dressoirs surchargés de vaisselle d'or : urnes, plats, bassins garnis de bordures faites d'un assemblage de pierreries. En un mot, il avait prodigué, partout où sa main avait touché, un faste éclatant, avec infiniment de goût artistique et une véritable prédilection.

Suivant son itinéraire, la princesse était appelée à remarquer les salles où se trouvaient accumulés le plus de riches ornements, tout ce qui pouvait le mieux prouver la grandeur de la famille impériale qui lui en faisait les honneurs. Du Lausikaos elle ne saurait manquer d'entrer dans l'Horologion, vestibule du Chrysotriclinium, ou chambre d'or, celle-ci encore salle du trône. Plus ancienne que le palais sacré, délaissée depuis longtemps, en partie dégradée, Constantin en avait renouvelé l'intérieur. Sur cette salle se fermaient les deux fameuses portes d'argent dues au faire artiste du prince régnant.

Cette salle était octogone ; huit absides creu-

saient autour d'elle un nombre égal de petites chambres, closes par des draperies glissant sur des tringles d'argent. Il n'y en avait point de semblable, comme architecture, dans tout le palais. Dans l'abside centrale un trône était installé à demeure. Une figure du Christ remplissait la demi-coupole sous laquelle le trône était abrité. L'Empereur, chaque fois qu'il entrait dans cette salle, courbait la tête et faisait une prière devant l'image sainte.

L'abside septentrionale, à gauche, correspondait par une porte à la galerie des Quarante Saints. L'empereur Théophile y avait accumulé toutes les magnificences imaginables. En lui donnant le nom de Quarante Saints il s'était attaché à perpétuer le souvenir de la sublime constance de quarante-deux officiers de son armée, héros pendant leur vie, héros à leur mort. Retenus prisonniers par les Sarrazins en Asie, Théophile avait demandé à les racheter. Les musulmans s'étaient refusé à les rendre ; ils voulaient en faire des Mahométans. Plutôt que de renoncer à la foi chrétienne, les officiers avait souffert le martyre [1].

[1] A Sébaste. Ces quarante martyrs sont fêtés dans l'Église romaine, le 10 mars.

L'abside méridionale donnait accès dans le palais ou corps de logis du Cénourgion ; l'empereur Constantin, l'impératrice Hélène et leurs enfants l'habitaient ensemble. Partout dans les appartements, le même génie avait présidé aux décorations. Quoiqu'il réunît l'art à la somptuosité, il paraissait monotone et ainsi n'était pas irréprochable ; pas de bas-reliefs, pas de statues, pas de marbres aux formes pures et simples. D'après une manière bien comprise d'envisager les arts, leur absence était regrettable, et l'on devait y reconnaître une faute d'imagination et de goût.

Le salon de l'Empereur, la pièce principale du palais du Cénourgion, nous est resté décrit tel qu'il était au x[e] siècle. — Cette construction est soutenue par seize colonnes disposées à intervalles égaux, dont huit en marbre de Thessalie et six d'onychite. Toutes ont été couvertes d'ornements par les sculpteurs et historiées de ceps de vigne ; au milieu se jouent des animaux de toutes sortes. Les deux dernières sont d'onychite aussi ; mais elles n'ont pas été traitées de la même manière. L'artiste en a enrichi la surface de traits obliques ; dans tout ce travail on a cherché dans la variété de la forme un surcroît de

plaisir pour les yeux. Toute la salle, depuis le dessus des colonnes jusqu'à la voûte, est ornée, ainsi que la coupole orientale, d'une mosaïque de toute beauté, où se trouve représenté l'ordonnateur de l'ouvrage, l'Empereur (Basile) trônant au milieu des généraux qui ont partagé les fatigues de ses campagnes. Ceux-ci lui présentent comme une offrande les villes qu'il a prises. Immédiatement au-dessus de la voûte, on a reproduit les faits d'armes herculéens de l'Empereur, ses grands travaux pour le bonheur de ses sujets, ses efforts sur le champ de bataille et les victoires octroyées par Dieu [1]. —

Dans le vestibule à côté de ce salon, un murmure d'eau, tombant en gerbes sur une vasque de porphyre, charmait l'oreille et entretenait une agréable fraîcheur. On avait mis au milieu la fontaine à l'aigle et au serpent d'argent, signée Constantin Porphyrogénète.

La chambre à coucher qui venait ensuite ne le cédait en rien aux salles réputées les plus belles. Mais ce n'est pas dans les appartements privés que l'étrangère pouvait être reçue. Elle

[1] Constantin Porphyrogénète cité par M. J. Labarte, *Le palais impérial de Constantinople et ses abords.*

ne les a point visités ; les salons seuls lui ont été ouverts.

— Cependant, l'Empereur vint dans le pavillon de l'Impératrice et s'y assit avec l'Impératrice et ses augustes enfants. Alors la princesse Olga fut appelée au nouveau palais Cénourgion. Elle fut invitée par l'Empereur à s'asseoir et lui fit part de ce qu'elle voulait lui dire [1]. —

Cet entretien, si l'on s'en rapporte au Porphyrogénète, était le premier engagé entre l'Empereur et la grande princesse de Russie. Il lui avait été indiqué, pour qu'elle en prît occasion d'expliquer de vive voix dans quel but elle prenait leur ville pour terme de son voyage.

Olga a parlé. En disant, selon la vérité, qu'elle vient chercher le baptême à Constantinople et que là s'arrêtent ses désirs et ses prétentions, son caractère grandit singulièrement dans l'opinion des Impériaux. Tant de modestie, tant de résolution, devaient les porter à estimer et respecter la grande princesse. Le lui avait-elle demandé? Le lui avait-il offert? Peu importe : il est certain qu'au sortir de cette visite, Constantin Porphyro-

[1] Constantin Porphyrogénète, *Traité des cérémonies de la cour de Byzance*, liv. II, ch. xv.

génète était lié par la promesse d'être son parrain.

— Le même jour eut lieu un repas de bienvenue dans la salle de Justinien. L'Impératrice s'y assit sur le trône que nous avons déjà cité ; sa belle-fille était auprès d'elle ; la princesse se tint d'abord de côté jusqu'à ce que les autres femmes, ses alliées, eussent été introduites par le maître d'hôtel et eussent adoré l'Impératrice. Ensuite la princesse elle-même inclina légèrement la tête en signe d'hommage et s'assit à la place où elle était restée quelque temps debout, à une table éloignée d'une certaine distance, avec ses dames d'atours, comme c'est l'usage. Les chanteurs de l'église des Apôtres et de Sainte-Sophie assistaient à ce repas et chantaient les louanges de la famille impériale ; ils exécutaient aussi des morceaux d'orchestre de toute espèce. En même temps on servit dans la salle d'or [1] un autre repas auquel prirent part les agents de correspondance des princes russes, les suivants et les alliés de la princesse et ses agents commerciaux. Après le repas ils reçurent des présents. L'oncle maternel de la princesse reçut trente miliarèses [2], ses

[1] Triclinium d'or ou Chrysotriclinium.

[2] Monnaie courante d'argent.

huit favoris ou intimes reçurent chacun vingt miliarèses; les vingt agents de correspondance en reçurent chacun douze, ainsi que les quarante agents commerciaux; le pope ou chapelain de la princesse, Grégoire, en reçut huit; les deux interprètes en reçurent chacun douze; les hommes de Sphendonave (Sviastoslav, fils de la princesse et souverain de la Russie), en reçurent cinq; les six hommes des agents de correspondance en reçurent trois, enfin, l'interprète de la princesse reçut quinze miliarèses. —

— Lorsque l'Empereur se fut levé de table, il y eut encore le service des douceurs ou le dessert dans la salle des dîners. On y plaça la petite table d'or qui est dans le Penta-Pyrgé ou pavillon des cinq tours. On y servit le dessert dans des plats ornés de pierreries et revêtus d'émail. Alors l'Empereur s'assit à cette table avec Romain le Porphyrogénète, associé à l'Empire, ses augustes enfants Porphyrogénète, la belle-fille de l'Empereur et la princesse. Celle-ci reçut, comme présent, cinq cents miliarèses posées sur un plat d'or orné de pierreries. Ses favorites eurent vingt miliarèses et ses dix-huit servantes huit [1]. —

[1] Constantin Porphyrogénète, *Traité des cérémonies de la cour de Byzance*, liv. II, ch xv.

La salle indiquée par Constantin sous le nom de salle des dîners, était le Triclinium des dix-neuf lits. Dans des circonstances analogues, il avait servi et servit depuis à donner des dîners du plus grand apparat[1]. Aux fêtes solennelles les sommités de la cour s'y réunissaient. C'était une des galeries les plus magnifiques du palais. L'Empereur en ayant fait restaurer la maçonnerie chancelante avait pris à tâche de l'embellir. Il est probable qu'artiste orgueilleux, il était assez touché des compliments qu'elle devait lui valoir pour les provoquer en y amenant des hôtes royaux. Les éloges pouvaient venir de bonne part, et de plus un louangeur sincère vaut un connaisseur pour celui dont il flatte les goûts et le talent.

La galerie des dix-neuf lits servait à deux fins : les jours de fête la cour s'y réunissait, le lendemain elle devenait une salle de dîners officiels. En y entrant on se trouvait sur un plain pied où se servaient des banquets. Montant quelques marches dans le sens de sa longueur, on voyait le trône impérial précédé par deux colonnes d'argent et entouré de draperies de pourpre. Il suffisait à l'Empereur de tirer le rideau pour

[1] Entre autres à Luitprand, ambassadeur du marquis d'Ivrée, en 948.

s'isoler complétement de la cour rassemblée dans la salle. Dix-neuf lits ou couchettes faisaient partie du mobilier, et lui avaient valu sa dénomination. Roulés devant dix-neuf tables, souvenir des mœurs grecques passées à Rome et ramenées à Constantinople, ils servaient à l'Empereur et à ses convives lorsqu'il prenait un repas couché en compagnie de quelques amis, le jour de Noël par exemple. Tout y était assorti, et le service fait avec un luxe raffiné. Il ne fut pas épargné à la grande princesse, dès qu'elle y prenait le dessert ; il n'entrait aux dix-neuf lits que des objets en or : tables, plats, aiguières, vases à fruits.

Eh bien ! il s'était néanmoins glissé au milieu de toutes ces richesses une œuvre simple : c'était le plafond. L'art pur, l'art élégant tirant son mérite de la simplicité, avait été substitué cette fois à l'aspect froid et uniforme que donne la surcharge des mosaïques et des métaux. Par une heureuse innovation, des panneaux de bois partageaient l'espace aérien en plusieurs compartiments. Des ceps de vignes sculptés, courant au travers, figuraient une treille, avec ses branches, ses feuilles, des pampres et des grappes de raisins. Des gouttes de rosée tremblaient sur la dentelure des feuilles et la rondeur des fruits, à s'y mé-

prendre. La couleur en était rendue au naturel, et le tout avait un degré de vérité capable de charmer les Grecs, bien plus tournés cependant par leur nature, du côté de la magnificence conventionnelle que vers la suavité des dons de la nature. Constantin Porphyrogénète avait peint lui-même ce décor champêtre. C'est avec raison qu'il en était fier; jamais son imagination n'avait été mieux inspirée, et son pinceau plus gracieux.

Le séjour de la grande princesse à Constantinople ne sera pas en tout exactement décrit, par suite de la rareté des détails transmis par le chroniqueur; ainsi il est fâcheux que l'on ignore où et comment s'accomplirent les cérémonies de son baptême. Le reçut-elle par immersion comme les enfants qui viennent de naître? Des fonts baptismaux du grand palais, ou de ceux de Sainte-Sophie, lesquels servirent à laver les fautes païennes? Nulle part la distinction n'est spécifiée. Se conformant à la parole sobre de l'annaliste, on ne peut que dire : — Olga fut baptisée à Constantinople par le patriarche, l'empereur Constantin Porphyrogénète étant son parrain.

Elle prit le nom d'Hélène, celui de l'Impératrice; toutefois, elle ne perdit pas sa première

appellation : dans les chroniques, dans l'histoire, elle est nommée invariablement Olga, grande princesse de Russie.

Les mœurs du moyen âge exigeaient à la cour, chez les seigneurs, de splendides repas, lorsqu'il s'agissait de célébrer des événements heureux ou extraordinaires, et de fixer leur date. Au mois d'octobre de cette même année 955, pour fêter la nouvelle chrétienne, l'empereur Constantin reçut, dans deux banquets séparés, les Russes présidés par lui et la grande princesse réunie aux femmes de la famille impériale.

— Le 18 du mois d'octobre, jour du Seigneur, ou le dimanche, il y eut, dans la salle d'or, un repas solennel, auquel l'Empereur assista avec les Russes, et l'on servit dans le pavillon des cinq chambres consacré à saint Paul, un autre repas auquel assistait l'Impératrice, ainsi que ses enfants Porphyrogénètes, avec sa belle-fille et la princesse (Olga). Celle-ci reçut alors en présent deux cents miliarèses; son oncle reçut vingt miliarèses ; son pope ou chapelain, Grégoire, en reçut huit; ses seize favorites en reçurent douze, et les dix-huit servantes six. Les vingt-deux agents de correspondance reçurent douze milia-

rèses ; les quarante-quatre agents commerciaux et les deux interprètes douze [1]. —

Il semble qu'à partir de ce moment, le sujet soit épuisé, que toutes relations amicales de la grande princesse avec l'Empereur soient interrompues. Constantin ne discontinue pas d'écrire et tout à coup il cesse d'en parler.

Olga, évidemment fatiguée de ces représentations théâtrales, causes d'ennuis et d'assujettissement, devait chercher à s'y soustraire, pressée de recouvrer sa liberté. Sa préoccupation était constante ; les jours lui échappaient. En définitive, pouvait-elle être venue s'agenouiller au pied du trône patriarcal, pouvait-elle, se trouvant à même de visiter églises et reliques, désormais si chères à son cœur, si précieuses à sa foi chrétienne, repartir avec le regret de n'avoir pu fréquenter les temples et saluer les pieuses images dont la ville impériale était la dépositaire ? Ses vœux tendaient à porter ses prières à tous les autels ; elle ne trouvera le temps de commencer ses pèlerinages qu'en s'éloignant de la cour.

On la cherche dans l'église des Saints-Apôtres. Si elle doit y fouler la poussière des empereurs,

[1] Constantin Porphyrogénète, *Traité des cérémonies de la cour de Byzance*, l. II, ch. xv.

rencontre qui amène chez les plus endurcis de salutaires réflexions sur la fragilité des grandeurs, une autre tombe s'adressait à elle avec une éloquence encore plus persuasive ; c'était celle contenant les restes de saint André, martyrisé à Patras en Achaïe : saint André l'apôtre, est celui qui a béni d'un signe de croix les hauteurs de Kief et prophétisé que là s'élèverait une cité où le vrai Dieu serait servi. Quelle émotion ! Que de consolations pour la princesse à retrouver, à vénérer les cendres de l'immortel précurseur de la parole divine en Russie ! La translation sous les voûtes impériales des corps de saint André, saint Luc, saint Timothée, avait fait mettre cette église sous le vocable des Saints-Apôtres.

A Sainte-Marie de Blaquerne, Olga aurait à contempler le palladium chrétien de la capitale de l'Empire, la robe de la Vierge Marie, la relique préservatrice de l'invasion des Russes [1]. Après avoir troublé la mer, elle avait amené la destruction de l'expédition conduite par Ascold et Dir, et, par suite, favorisé la conversion des Slaves et des Russes, personne ne l'a oublié.

[1] La sainte Vierge Marie était morte à Éphèse où elle était venue joindre saint Jean l'Évangéliste.

Dans une chapelle du palais, les aumôniers de l'Empereur conservaient une précieuse relique de l'Église d'Orient ; on l'appelait l'image d'Edesse. Sur cette toile était représentée la figure de Jésus-Christ, contemporaine du Sauveur ; lui-même l'avait envoyée au prince d'Edesse, Abgar. Restée depuis dans cette ville, elle n'en avait été rapportée que peu d'années auparavant [1].

Tous les chrétiens questionnés auraient pu dire aux Russes dans quelle église se conservait avec la plus respectueuse vénération le manteau d'écarlate jeté sur les épaules de Notre-Seigneur par les soldats du gouverneur romain, Ponce-Pilate, à l'heure où, pour compléter les insignes d'un roi, ils lui mettaient un roseau à la main, une couronne d'épines sur la tête.

La sainte couronne est également à Constantinople [2]. En contemplant ce témoin sacré des souffrances de son Dieu, Olga éprouve un frémissement de douleur qui lui fait recevoir, par le désir, les stigmates de la Passion ; elle peut croire

[1] 942. — *Histoire du Bas-Empire,* par Lebeau.

[2] La couronne d'épines était conservée dans une chapelle. Sous le règne de Baudoin, empereur français, elle passa entre les mains des Vénitiens, comme gage d'un prêt d'argent. Saint Louis la racheta et la mit dans la Sainte-Chapelle. Elle se voit maintenant au trésor de Notre-Dame de Paris.

que chaque pointe d'épines, où tiennent encore quelques parcelles du sang rédempteur, a pénétré dans son cœur. Elle approche ses lèvres du cristal qui la recouvre, elle demande pardon au Dieu réparateur. Son repentir, traduit par ses larmes, n'a plus de limites; elle offre ce qui lui reste de vie en expiation des années coupables; elle embrasse la croix, et se soumet d'avance à la rigueur des punitions qu'elle sait avoir encourues. Que Dieu agisse, elle est prête.

Sainte-Sophie, mieux que tout autre monument, lui démontrera à quel point d'idéal et de réalité pourront arriver ces éléments réunis par Justinien Ier, au VIe siècle : une volonté puissante, des inspirations magnifiques, des artistes susceptibles de grandes conceptions, un art très-perfectionné, et une somme d'argent qu'aucune prévoyance ne tenait à calculer. Elle avait été fondée par Constantin le Grand, qui l'avait dédiée à la Sagesse, Sophie en grec; d'où son nom Sainte-Sophie, Sainte-Sagesse, Sagesse divine. Une première fois devenue la proie des flammes en 404; brûlée de nouveau pendant une sédition, en même temps que le palais de Chalcée et le portique de l'Augustéon, sous les yeux de Justinien, cet empereur répara avec promptitude les

malheurs que sa capitale venait d'essuyer. Tous ces travaux de reconstruction commencés à la fois, furent achevés avant la fin de son règne.

Dans le mur latéral de Sainte-Sophie, fermant le forum Augustéon, une porte ménagée sous le portique, était laissée à l'usage particulier de l'Empereur.

Le peuple arrivait directement au temple par la façade tournée vers la ville, la plus grandiose, la plus superbe du monde. De suite il pénétrait dans l'atrium, ou première cour. Des eaux vives, tombant d'une fontaine de jaspe, arrosent les dalles en marbre du pavé. Au nord, au sud, à l'occident un portique l'entoure aux trois quarts; on poursuit. Deux vestibules se succèdent; ils sont séparés par des colonnes en marbre et des piliers de briques; neuf portes donnent ensuite entrée dans la nef du milieu, en même temps que dans les deux bas-côtés. Ces issues franchies, on peut juger les admirables proportions du vaisseau : elles sont immenses, le regard pourrait s'y perdre, mais divisées par les lignes harmonieuses des colonnes, des arcs des pendentifs, on en saisit clairement l'ensemble.

A la prendre dans sa hauteur, la grande nef est coupée en deux parties. De chaque côté et

sur le dernier vestibule s'allonge une galerie nommée le Gynécée; sa destination est de recevoir les femmes. Pour soutenir cette galerie et pour séparer la nef des bas-côtés, il y a cent colonnes de marbre grec-égyptien, transporté d'Italie; elles sont couronnées de leur chapiteau divinement ouvré. Au centre est une coupole d'une hardiesse inconcevable et qui n'eut de rivale nulle part; elle est percée de quarante fenêtres; un grand nombre d'ouvertures, dans les murs de l'édifice, contribuent à jeter dans toutes les directions une lumière savamment ménagée. Sous la coupole, en avant du point correspondant à la lanterne, se trouve une large tribune appelée Ambon; faite de marbre avec des rebords d'argent, elle est assez grande pour permettre aux Empereurs de s'y faire couronner.

Très au delà et tout au fond, trois absides, au débouché des trois nefs, accentuent le chevet du temple en dehors. Le corps de l'église est séparé de l'abside central par un chœur ouvert, où se tiennent les chantres, et après le chœur l'Iconostase.

Pour bien voir la basilique et apprécier tout ce qu'elle contenait de précieux, on n'avait qu'à

se placer pendant l'office au bas de la grande nef; dans cette situation rien n'en était perdu. L'attention se fixait, sollicitée par les mosaïques d'un vif coloris, les marbres unis et ajustés en toutes sortes de dessins, dont les murailles, les arcs, les pendentifs étaient recouverts. Il ne faut pas craindre de le dire, la peinture sur bois, sur toile, à fresque, est bien inférieure, en effets produits, aux mosaïques comme elles étaient travaillées à Constantinople ; nous n'avons plus, pour embellir nos temples, qu'un art très-amoindri. La vigueur, l'éclat des couleurs n'excluaient pas en Orient les teintes douces et nuancées. On peut s'en assurer à l'église Saint-Marc à Venise, l'avantage est du côté de la manière byzantine.

Pour l'énergie, la sûreté dans le trait, les vêtements, le Père Éternel bénissant le monde, les prophètes Jérémie, Jonas, Abacuc, détachés sur fond d'or, étaient des chefs-d'œuvre; on se sentait dominé par l'expression de ces figures de la Bible. La grande tournure, les draperies, l'attitude et le geste, haut et ferme, des instituteurs du peuple juif, donnent à penser que l'auteur avait reçu une inspiration directe de la divine grandeur de Jéhovah et de la poésie sévère de l'Ancien Testament.

Mais non loin de cette image vivante de la puissance et de l'expansion dominatrice, une large part était faite à de plus suaves émotions. Dans des dimensions que l'on aurait pu trouver exagérées de près, et qui n'étaient que belles, les distances observées, des anges debout, à la longue tunique flottante, au regard céleste, étendent les ailes d'un mouvement caressant; anges gardiens, ils en préparent le refuge à qui les implore. Parmi tant de figures prises dans cet ordre d'idées, nécessairement on fait un choix : il y en a deux que l'on ne regarde qu'avec attendrissement. Bien que séparées, et chacune dans un tableau à part, on découvre entre elles une parenté d'âme. Ces hommes sont-ils frères? Ce sont deux martyrs, deux frères en Jésus-Christ. Ils sont jeunes, beaux de corps et de visage : la douceur rayonne dans leurs yeux; ils respirent la tendresse chrétienne. Une robe blanche, serrée autour du col, les enveloppe et vient en plis nombreux et droits tomber jusqu'aux pieds; sur leurs épaules passe une étole; c'était donc des prêtres. De chaque côté de la poitrine; ils portent une croix rouge à droite, bleue à gauche, une troisième au bas, nombre de la Trinité : le bleu c'est la fidélité, le rouge est

voué aux martyrs. Les couleurs aussi bien que la forme ont une signification dans le cadre hiératique. Ils bénissent d'une main, tiennent de l'autre un livre qui ne saurait être que l'Évangile. L'acte de bénir répond au précepte du pardon des injures, des offenses et même de la mort; le livre le leur apprend, ils s'y conforment. Une auréole bleu mêlé de gris pâle cercle leur tête. Ils ressortent sur un fond d'or comme une image des premiers âges du christianisme : radieux devant la persécution [1].

Ainsi cet édifice colossal de Sainte-Sophie n'avait pas le plus petit espace de mur de voûte ou de pavé qui ne fût rehaussé de mosaïques sur fond doré, représentant des prophètes, des saints, des docteurs, des Pères de l'Église, le Christ, la Vierge, des anges, des martyrs. Ils alternaient avec des plaques, où le vert antique et divers marbres incrustés, roses, blancs, rouges, veinés, rayés, pointillés, traçaient des guirlandes de feuillages en bordures et des arabesques, des losanges, des rosaces, dissemblables en tout : couleurs et dessins.

L'Iconostase est une cloison qui se retrouve dans

[1] Voir l'ouvrage à planches coloriées de M. de Salzenberg sur Sainte-Sophie et les vieux monuments de Constantinople.

toutes les églises grecques, il a pour but de séparer le sanctuaire, ou Béma, du corps intérieur du bâtiment, partie du temple assignée aux fidèles. Il devait toujours briller de richesses plus ou moins traditionnelles.

A la grande basilique, il se dressait appuyé sur douze colonnes d'argent; il était soutenu par un soubassement et surmonté d'une architrave de même métal. Dans des médaillons, sur les colonnes, les têtes de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, de prophètes, d'apôtres, une foule d'anges ressortaient purement burinés. Au soubassement, le chiffre entrelacé de l'empereur Justinien avec celui de l'impératrice Théodora son épouse, atteste l'année de son achèvement.

Trois portes de l'Iconostase donnaient sur le sanctuaire pris dans l'abside orientale, dont il conserve le modèle voûté à demi arrondi; il était en ligne droite avec l'entrée de la grand nef. La porte du milieu, la grande porte, la porte sainte, ne pouvait être franchie que par le patriarche et les prêtres.

Le sanctuaire fermé, les chantres, revêtus de leur chape, se tiennent debout dans le premier chœur. L'office commençait par des chants en langue grecque; la musique, liturgiquement

vocale, en est grave, sonore et pénétrante. Après l'Épître, l'officiant sortait par une porte, tenant serré sur sa poitrine le livre des Évangiles. Il passait lentement le long de l'Iconostase, et rentrait dans le Béma par la porte sainte. Jusqu'au moment de la consécration, les portes restaient ouvertes ; alors elles étaient refermées pour quelque temps. Cependant, avant la communion, l'officiant revenait, portant sur sa tête, et le soutenant des deux mains, un calice où se trouvait l'hostie consacrée. Il paraissait et disparaissait de la même manière que précédemment.

C'est durant ces moments fugitifs que le public pouvait se rendre compte du sanctuaire où jamais un laïque ne devait songer à prendre place, puisque la loi religieuse la plus formelle le réservait aux patriarches, aux prêtres, à l'Empereur, par droit de souveraineté et par mesure d'exception. A la faveur de ces aperçus renouvelés chaque dimanche, toute la population avait fini par connaître ce qu'il renfermait et la destination de tous les objets.

A tout prendre, le Béma était une grande chapelle, au lieu d'un sanctuaire, ressemblant aux Bémas ordinaires :

— L'autel, auquel on montait par quelques

degrés revêtus d'or, s'élevait au milieu. Le dessous n'était pas plein; la sainte table, dont la surface était toute en or et enrichie de pierres fines et d'émaux, reposait sur des colonnes d'or ornées de pierreries, et le sol sur lequel ces colonnes s'appuyaient, était également recouvert de plaques d'or.

Un magnifique ciborium s'étendait au-dessus de l'autel et de ses degrés. Quatre colonnes d'argent doré, d'une grande élévation, portaient quatre arcades qui soutenaient un dôme à huit pans, de forme triangulaire. Un cordon noueux, qui se déroulait en suivant la courbure des arcades, serpentait à la base des pans du dôme et se redressait sur leurs arêtes jusqu'au faîte. Ce dôme en argent, rehaussé d'ornements niellés, se terminait, comme on le voit, d'une façon aiguë. C'était une espèce de pyramide; il portait à son sommet une sorte de coupe dont les bords recourbés étaient découpés en forme de fleur de lys ; cette coupe recevait un globe, image de la sphère céleste. Une grande croix d'or, enrichie des pierres précieuses les plus rares, s'élevait au-dessus du globe et dominait tout l'édifice. Huit candélabres d'argent, placés à la base du dôme, aux points où les différents pans s'unis-

saient l'un à l'autre, complétaient la décoration. Ces candélabres, simple motif d'ornementation, n'étaient pas destinés à porter des lumières.

Au fond de l'abside, en arrière de l'autel, s'élevait le trône du patriarche. A droite et à gauche, des siéges réservés aux prêtres en garnissaient le pourtour.

Quatre colonnes entraient dans la décoration de cet hémicycle : trône, siéges et colonnes tout était en argent doré. Dans le sanctuaire seulement, il y avait quarante mille livres pesant d'argent [1]. —

Olga est venue le jour et les nuits de Noël et de Pâques, assister aux solennités de ces fêtes de l'Église dans la basilique de Sainte-Sophie. Pour se retirer elle ne pouvait se mêler aux flots populaires ; en sa qualité de princesse, toutes les sorties lui étaient permises. Une des salles à l'usage de l'Empereur, renfermait la margelle du puits de Samarie, près duquel Jésus-Christ avait parlé à la Samaritaine. Elle dut y passer, heureuse de pouvoir interroger cet ancien souvenir de la vie du Sauveur.

A très peu de chose près, du vi[e] au x[e] siècle

[1] J. Labarte, *Le palais de Constantinople et ses abords...*

l'architecture était restée stationnaire dans l'Empire. L'idée sur les temples consacrés à la Divinité, la manière de les rendre majestueux, d'honorer son service, de lui exprimer, soit de longs remords, soit la reconnaissance d'un peuple ou d'un Empereur, n'avait pas varié. La dernière expression de la pensée votive se trouvait développée dans la nouvelle église bâtie par Basile le Macédonien.

L'édifice, très-beau en lui-même, était construit dans les jardins, non loin du Boucoléon, isolé des bâtiments et dépendances du palais impérial. Les arbres, les fleurs, les ruisseaux annonçaient que l'on avait consenti pour cette fois, à faire concourir les dons du soleil et du sol aux embellissements que Basile lui destinait.

La Nouvelle Église, c'est son nom, se dégage de cet entourage de verdure, par des toits couverts de lames de bronze doré. Dans l'intérieur, les murs, à toutes hauteurs, ont été revêtus par divisions, de plaques d'or et d'argent. Les pierres précieuses, les perles y sont comme partout jetées sans crainte de les prodiguer. L'art des mosaïstes, bien que représenté, y a été moins employé que dans toutes les autres fondations religieuses; quoiqu'il ne soit pas en baisse, il n'est

pas le plus considéré. La mode des métaux, leur application sur de larges surfaces, l'emporte sur les tableaux coloriés.

Les nombreuses églises de la capitale de l'Orient se ressemblaient beaucoup.

Dans les oratoires du palais, on avait plus abusé encore des pierreries : les autels, les croix, le cercle des images en étaient surchargés ; il est vrai que c'étaient des chapelles privées appartenant aux dévotions de la famille impériale [1].

Les compétitions que l'on savait avoir divisé l'Orient dans la personne d'Ignace et de Photius, existaient toujours. La dissension n'était qu'assoupie, elle se réveillait vivace comme à ses débuts, au premier vent qui venait souffler sur ses feux mal éteints. En quelques années, plusieurs patriarches avaient occupé le siége de Constantinople : Photius régnait depuis dix ans quand il fut renversé et remplacé par Ignace, appelé à reprendre possession de la chaire patriarcale. A la mort d'Ignace, Photius lui

[1] Pour bien se représenter les richesses, la magnificence des basiliques et des chapelles de Constantinople, au xe siècle, il faut avoir vu les cathédrales de Moscou, surtout l'église de Troïzka (La Trinité), couvent d'hommes à quelques lieues de la ville.

succéda peur la seconde fois. En 877, au bout de neuf ans, Photius déposé de nouveau, était envoyé dans un couvent d'Arménie, où il mourut quatorze ans plus tard.

Après lui, Étienne, frère de l'empereur Léon VI, porta le titre de patriarche. Son pontificat dura trois ans. Sa mort laissait vacant ce trône si envié; Triphon, élu ensuite, ne régna que trois ans à peine; il fut évincé par suite de mille basses intrigues de cour, et le peuple vit avec surprise Théophilacte, presque un enfant, fils de Romain Lecapène, appelé à remplir cette grande dignité.

C'était ce même Théophilacte, plus vieilli par des excès de tous genres que par le poids des années, que la grande princesse trouvait à la tête de l'Église d'Orient, quand elle vint à Constantinople. Il reçut Olga avec bienveillance.

— L'Empereur la tint sur les fonts baptismaux, avec l'assistance du patriarche, dit Nestor. —

Le patriarche ayant été son second parrain, cette circonstance avait créé entre lui et sa filleule des relations qu'elle devait, par convenance, entretenir au moins pendant la durée de son séjour chez les Grecs. La princesse trouvait

à gagner à le voir et à l'écouter; il pouvait lui donner de bons conseils, quoiqu'il eût scandalisé l'Orient par une conduite qui le mettait à part de tous les patriarches, lesquels menèrent successivement une vie pure, à l'abri des reproches et des calomnies. Il s'était d'ailleurs fort amendé; il en était aux sages réflexions, s'éteignant dans son palais au milieu de courtisans préoccupés de sa succession, nullement respecté, mais cependant honoré et repentant à ses heures.

Quelque bonne volonté que la princesse eût gardée de s'assimiler les enseignements qu'elle pouvait tirer de tout ce qui lui passait sans cesse sous les yeux; quelqu'admiration qu'elle éprouvât pour les beautés variées et sans nombre qu'elle avait remarquées dans la ville, dans les palais, dans les églises; quelque goût que prît sa dévotion à se prosterner au pied des autels, où elle s'était trouvée inspirée d'une piété plus ardente, Olga sentit que la satiété, résultat inévitable de tous les spectacles dont on l'avait fêtée, de tous les hommages rendus par l'Empereur à son autorité, à son rang, flétrissait les joies qu'elle en avait ressenties dans le principe. Son âme, absolument désabusée des distractions qui l'appelaient au dehors, aspirait non pas au repos

mais à reprendre possession d'elle-même. Tous ses efforts pour se recueillir durant ces quelques mois d'absence de sa chère Russie, étaient demeurés inutiles. La dissipation l'avait inévitablement envahie ; il lui tardait de se retrouver dans son oratoire de Kief, devant ce Christ en bois, fixé par sa main tremblante, le jour où elle s'était avouée vaincue par Jésus crucifié. C'était là que, dans la solitude et le silence, abîmée dans la pensée consolante d'une rénovation possible, elle avait, pour la première fois, senti Dieu passer, et le souffle divin effleurer son cœur. Ce souvenir ranimait son désir de quitter la grande ville resplendissante, pour aller rejoindre sa chrétienté, si pauvre, mais si fervente.

Le respect d'une sainte pauvreté l'avait touchée. Fatiguée de cette continuelle exhibition de richesses présentées sous tous les aspects, et n'en comprenant pas le mérite artistique, le sentiment de ce qui est simple, sobre, naturel, dû à l'action visible du Créateur sur la matière, s'était fortifié en elle. De même, l'excès des adulations adressées à l'Empereur et à l'Impératrice, avait dissipé sans retour ce besoin d'éloges dont jadis elle semblait si jalouse. Au début, si elle avait paru se laisser séduire par la nouveauté des mer-

veilles offertes à son ignorance, son cœur n'y avait jamais été pris. Maintenant, son esprit lassé demandait grâce.

Olga avait rencontré, auprès du patriarche et des évêques, des consolations infinies. Charmée par leurs discours, guidée par leurs avis, bien neuve au bercail, elle ne pouvait trop estimer le bonheur d'avoir été dirigée par eux, avec autant de raison que de lumière, dans la connaissance des voies à suivre désormais. Elle allait nécessairement renoncer à cette liaison spirituelle. Bien que briser de si sûres amitiés lui soit une peine sensible, sa résolution n'en est pas ébranlée; il est temps qu'elle parte, son départ ne peut tarder.

La princesse, au moment de s'éloigner, n'aurait pu se dispenser de faire quelques adieux, de rendre quelques devoirs. Ses plus grandes obligations, elle les avait contractées envers le patriarche, chef de son Église, oracle de ses convictions. Il était alors très-malade, la consomption le conduisait au tombeau, il lui était de toute impossibilité de venir prendre congé de la grande princesse. Sans se demander si elle dérogeait aux usages des princes, si elle changeait l'étiquette applicable aux moindres démarches à

Constantinople, Olga se rendit à son palais.

Ce patriarche mourant, dont les remords devaient, il faut l'espérer, racheter l'existence scandaleuse, cette souveraine barbare, tout dernièrement convertie, dont le repentir remuait incessamment la conscience, ne pouvait engager un entretien intime que sur Dieu, les embûches du monde et les considérations de la vie éternelle. La crainte et la confiance l'animèrent tour à tour; chacun répondant à sa pensée, éclairé par son expérience, pouvait, en se rappelant sa propre conduite, expliquer à l'autre la source des troubles qu'il laissait deviner. Tous deux étaient de grands pécheurs et tous les regrets se ressemblent. Parlant en général, mettant avec discrétion à l'apport de la faiblesse humaine, les crimes et les fautes qui avaient entaché leur nom, et les déplorant, ils soulagèrent leur cœur par ces aveux dissimulés.

Mais, se dirent-ils, le passé est passé ; l'avenir seul a le droit de nous occuper. De cette vie si courte, si incertaine, il ne reste aux plus jeunes que quelques jours comptés, et l'on touche à tout âge aux portes de l'éternité. Ah! continua le patriarche, l'éternité, l'insondable éternité, que l'homme ne peut comprendre, ni définir que par la foi!

Qui sera admis à sa félicité, à sa gloire si la miséricorde divine ne vient pas au secours du pécheur trouvé les mains vides au jour du jugement, à moins que l'humilité et la pénitence n'aient suppléé aux vertus.

— Saint Père, reprit la grande princesse, je vous demande de bénir mon voyage. Je retourne auprès de mon fils qui est demeuré, ainsi que son peuple, dans les erreurs du paganisme. Que vos saintes prières, adressées à l'Éternel, le préservent de tout péril.

— Ma fille, tu seras fidèle, toi qui es pénétrée du Saint-Esprit. Le Christ, auquel tu t'es unie indissolublement par le saint baptême, te préservera lui-même de tout malheur, comme il a préservé Noé du déluge, Loth dans Sodome, Moïse avec les Israélites du Pharaon, David de Saül, Daniel de la gueule du lion, les trois enfants de la fournaise, et tu seras glorifiée par tes enfants et tes descendants de siècle en siècle [1]. —

Le patriarche leva ses mains défaillantes sur la tête inclinée de la grande princesse, et fit suivre cette bénédiction d'une exhortation toute pastorale.

[1] Nestor.

— Faites pratiquer autour de vous, lui dit-il, et suivez également une morale sévère. Aimez la simplicité ; ayez des mœurs exemplaires. Donnez votre confiance à des amis pieux et chastes, éloignez de vous la flatterie. Que la modération succède à la fougue de vos passions d'autrefois. Ne vous laissez tenter ni par l'intempérance, ni par les plaisirs bruyants. Jeûnez ; les carêmes vous seront des jours de grâce. Priez, oh ! surtout priez. Contente, priez pour remercier le Très-Haut des biens qu'il vous donne ; affligée, priez afin que Dieu sanctifie vos tristesses. La prière est le pain de l'âme ; heureux quand on sait s'en nourrir avec profit. Pour ce qui regarde les devoirs strictement imposés par la loi chrétienne, ils sont écrits dans les commandements donnés par le Seigneur à Moïse sur le Sinaï, et resteront les mêmes jusqu'à la consommation des temps. Aussi bien vos prêtres vous en parleront à l'heure de les accomplir. Enfin, le prélude et le complément de la vie chrétienne nous sont indiqués par cette parole du Sauveur : Aimez Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même. —

Quand Olga fut au moment de se retirer, le patriarche demanda la permission d'offrir à la

grande princesse un joyau qui lui rappellerait Constantinople, son baptême, l'intervention du premier pasteur à lui ouvrir les portes de la Jérusalem céleste. La princesse reconnaissante accepta une croix portant l'inscription suivante :

— Renouvelle-toi, terre de Russie, en Dieu, et par le baptême de la bienheureuse Olga. —

— Les gens d'église qui l'avaient accompagnée, reçurent de lui des livres, des images et différents insignes de piété [1]. —

Tout porte à croire que les adieux échangés au palais impérial, n'eurent pas autant d'effusion. Nestor laisse entrevoir que la grande princesse eut à se plaindre de l'Empereur. On aurait pensé que la politique de Constantin était de circonvenir si bien la princesse qu'elle ne devait avoir que des rapports louangeurs à faire sur les Impériaux. Il avait eu quelques distractions et la donnée principale en fut manquée.

Olga partit dignement, après avoir vu et appris plus qu'on ne l'aurait voulu, et sans laisser soupçonner qu'elle prisait à sa juste valeur cette famille en décadence, cet empire vermoulu, cette société grecque où les vices étaient bril-

[1] Nestor.

lants et d'où les qualités honnêtes étaient bannies. Sortie du port, descendant le golfe, passant en vue de toutes les églises remplies de ses prières, saluant les croix au haut des coupoles, la grande princesse prit l'engagement, considéré par elle comme un vœu, de se mettre au service de la doctrine de Jésus-Christ et de se dévouer à sa gloire.

CHAPITRE VIII

RETOUR D'OLGA A KIEF. — SA MORT.

Dès son plus jeune âge, Sviatoslav avait eu un caractère nettement déterminé : il manifestait une vive inclination pour la guerre. L'ardeur d'un tempérament auquel il avait manqué des leçons et des modèles de retenue, au temps où elles doivent concourir à l'éducation de l'enfant, la vivacité de son intelligence, la mobilité d'une imagination de feu, séduite par tout ce qui lui offrait des mérites éclatants, tout conspirait à le porter de ce côté. Il ne demandait qu'à donner un libre cours à sa passion pour les armes. Modéré, en attendant, par les boyards de son entourage, dont il consentit à recevoir les conseils, le prince était resté à Kief, s'essayant à bien gouverner, aussi longtemps que s'était prolongée

l'absence de la grande princesse. Quand ils se retrouvèrent, ce fut avec un égal plaisir.

— Sviastoslav avait un tendre respect pour sa mère, elle une tendre affection pour lui [1]. —

Toutefois une pensée importune gênait leurs épanchements. Sans se l'être dit, Olga et son fils se trouvèrent d'accord qu'il était nécessaire de déterminer pour chacun d'eux une situation nouvelle. Leurs rapports devaient recevoir plus que des modifications. Tandis que la grande princesse était éloignée de son peuple, le gouvernement de l'État avait été exercé dans toute son étendue par le prince, durant cette période d'un an ; c'était une prise de possession du pouvoir effective et reconnue telle par toute la Russie. Depuis lors il était grand prince, autant de fait que de naissance et de nom.

Olga, uniquement préoccupée de son avancement dans les sentiers de la perfection, que ses directeurs lui avaient indiqués comme devant être parcourus dans l'ombre, ne désirait qu'une chose : se retirer des affaires du monde, n'avoir plus en vue que son salut.

Le prince, tout en trouvant qu'il devait garder la prééminence acquise, ne paraissait pas disposé

[1] Nestor.

à un partage aussi formel. Le sage esprit de la grande princesse, sa pénétration, sa science de l'administration, supériorité que son séjour chez les Grecs avait dû étendre et mûrir, pouvait lui devenir trop utile en bien des rencontres, pour qu'il consentît à se priver absolument de son assistance. Des observations, dans ce sens, furent faites à Olga; elle ne pouvait en nier la valeur; elle se laissa persuader : la princesse subordonnera donc ses vœux, à l'avantage bien entendu de son fils; elle promet de se tenir toujours prête à donner des avis, à déjouer les intrigues, à parler selon la justice, dans tous les cas où elle en sera requise. Avec cet arrangement il s'établit entre la mère et le fils, l'intimité d'une vie en commun affectueuse et confiante.

Pendant une période de vingt ans, le chroniqueur ne trouve pas d'incident à signaler, si ce n'est que Sviatoslav avait contracté une union et qu'il lui était né des enfants. On ne sait dans quelle famille noble ou plébéïenne il avait pris sa compagne. Ce qu'il y a de positif, c'est que le prince russe ne consulta que son inclination : l'exemple donné par Igor devait, à une ou deux exceptions près, se perpétuer pendant bien des générations chez ses descendants.

Quelle qu'eût été sa naissance, la jeune épouse de Sviatoslav devait être effacée par la figure d'Olga, dominant chez les païens par l'habitude d'en être gouvernés, chez les chrétiens par ses grandes vertus.

Nestor nous certifie que la grande princesse ne restait pas inactive et comme pétrifiée dans sa croyance; une conviction profonde brûle le cœur; elle ne pourrait se cacher, elle déborde et se fait militante. Il nous dit que la grande princesse souhaitait ardemment la conversion de son fils, qu'elle lui en parlait souvent. Dieu seul peut compter combien de fois elle essaya d'amollir cette dure volonté. Plus elle insistait, plus la résistance paraissait opiniâtre. Sans se lasser, la foi maternelle tâchait à l'occasion, avec patience, douceur, amour et charité, de soulever la pierre du sépulcre dans lequel se trouvait enfermée, entourée de ténèbres, cette âme si chère. — En vérité, répondait Sviatoslav, poussé à bout par la contradiction et cédant à l'impatience, vous aimez mieux votre divinité invisible que moi, votre fils.

— Parce que l'on donne son cœur à Dieu, répondait la princesse, on n'est nullement obligé d'en bannir les attachements naturels et hon-

nêtes. Mon fils, je vous aime plus profondément, plus fortement que jamais. Je vous aime doublement : autrefois j'aimais votre individu corporel, votre beauté, votre jeunesse, votre santé. Un de vos regards exprimant une joyeuse expansion, fût-elle passagère, suffisait à ma tendresse. A présent, tous ces motifs de me satisfaire subsistent, conservent leur autorité, s'imposent aussi bien; mais je reporte ce même sentiment sur des objets autrement précieux, sans que ceux-ci fassent rien perdre aux autres. J'aime votre âme immatérielle et immortelle; j'aime les qualités natives que le Tout-Puissant a mises en vous; j'aime la loyauté qui accompagne vos paroles, et la noblesse que vous savez joindre à vos actions. Quand à travers l'enveloppe païenne je vois jaillir un éclair, lequel peut me faire augurer qu'une heure viendra où vous connaîtrez la loi du vrai Dieu, du Dieu des chrétiens, tout mon être tressaille, et cette émotion va chercher et fait résonner en moi, des profondeurs de sentiments, hélas! trop longtemps muettes. Depuis que j'ai reçu les grâces spirituelles, je porte jusqu'à l'infini, l'élan de mon amour maternel; je ne lui connais pas, il n'a pas de mesure.

— Mon fils, moi qui vous ai enfanté à la vie,

ne puis-je donc pas espérer vous enfanter à la lumière? Ah! si nous partagions la même croyance, vous comprendriez comme on aime en Dieu, comme on aime de l'âme bien plus étroitement que par le penchant ordinaire de la chair et du sang, qui ne s'affaiblit que trop facilement, lorsqu'il lui manque la sanction, la nourriture de l'essence divine. J'ai pris connaissance de mon âme, prenez connaissance de la vôtre; car vous possédez une âme. C'est par votre âme que vous pensez, à votre insu; vous n'avez qu'à vous mettre à sa recherche, à l'appeler, elle répondra. Laissez-vous persuader, tâchez, cherchez, croyez, comme j'ai le bonheur de croire. Vous me rendrez alors ce que je vous donne : l'amour qui s'étend du corps à l'esprit, et va se prolongeant des intérêts du temps à ceux de l'éternité.

D'autres fois, ne perdant pas un instant de vue ce changement qu'elle s'est promis de poursuivre, avec ou sans espoir, au sujet de la maladie d'un enfant ou d'une inquiétude portant sur quelqu'une de ses amitiés, elle lui parlait de la bonté de son Dieu, de ses miracles : soulagements, guérisons, résurrections : les démoniaques délivrés, les paralytiques guéris, Lazare ressuscité; et d'autres encore qu'elle avait appris, et

dont l'infaillibilité lui avait été confirmée par les Grecs.

Ces sollicitations ne semblaient pas émouvoir le grand prince. Après tout, disait-il, vous n'avez pas de reproches à m'adresser en ce qui concerne votre religion; je ne m'oppose pas à ce que mes sujets vous imitent, je ne les persécute pas s'ils abandonnent Péroun pour le Christ.

— Ce n'est point assez, reprenait la mère désolée; changez vous aussi. Ne restez pas dans les liens des religions païennes. Elles ne vous inspirent que vengeances et cruautés, ne savent pas faire naître un remords, ni susciter un repentir; leurs divinités inanimées et vides tombent en poussière dès que l'on y touche, et laissent leurs adeptes toujours barbares, toujours nuisibles, souvent le fléau des peuples et leurs propres tyrans, puisqu'elles n'apprennent pas à réfréner les passions. Ah! je vous en supplie, rendez-vous au Dieu crucifié. Là, vous trouverez la grandeur morale, la vie dans ce qu'elle peut avoir de plus élevé et de plus encourageant pour l'homme. Là vous apprendrez le bien, le bon, le vrai, le beau. Ils rayonnent de la loi chrétienne et le plus simple mortel les y découvre, comme vous pouvez les y voir, vous, prince sou-

verain. Ne soyez pas rebelle, renouvelez votre cœur ; réformez ses lois. Ne vous faites pas un rempart de votre orgueil ; cessez d'être aveugle. Venez au Christ. Ne résistez pas, ou vous mériterez que je vous dise dans ma douleur, que je vous répète dans les larmes ces paroles que je trouve dans les Livres saints :

— Ceux qui se conduisent ainsi sont des fous. Je les appelle et ils n'ont pas entendu ; je leur ai parlé et ils ne m'ont pas écouté. Ils ont dédaigné mes conseils et n'ont pas accueilli mes raisons ; ils sont donc les ennemis de la sagesse ; car ils méprisent la parole de Dieu, ils méprisent mes avis et foulent aux pieds les preuves que je voulais leur donner de la vérité [1]. —

Ces louables efforts n'obtenaient aucun résultat ; Olga ne gagnait ni ne perdait du terrain, ce malheureux cœur ne s'ébranlait nullement.

Quand il eut atteint l'âge d'homme, Sviatoslav était de sa personne beau et séduisant. Avec le temps ses penchants n'avaient fait que s'affermir. Il ne s'en cachait pas, il ne rêvait qu'expéditions, guerres et combats. Vint le jour où il se trouva, au dire de ses conseillers, avoir gagné

[1] Paroles de Salomon citées par Nestor. Il les met dans la bouche d'Olga sollicitant son fils de se faire chrétien.

assez de maturité pour commander et diriger les forces militaires de la Russie. C'était enlever ses digues au torrent. A cette déclaration, on vit ce caractère indompté se tourner ardent, passionné, vers la réalisation du rêve qu'il poursuivait en secret, depuis tant et de si longues années. Il abandonne tout à la fois les soins qui regardaient l'intérieur du pays, sa ville capitale et les provinces du Nord, pour se livrer tout entier à la jouissance de former des troupes, qu'il cherchait à rendre dignes de l'avoir pour chef. Il réunit l'élite de ses soldats, puis avec autant d'intelligence que de bonheur, il sut faire prendre, à une jeune armée, la solidité des vieilles bandes, en l'exerçant aux veilles, aux marches, au maniement du glaive et du cheval.

— Brave et belliqueux, Sviatoslav était léger comme la panthère, et ne se plaisait qu'au bruit des camps. Toutefois, dans ses marches, il allait désarmé, sans train ni bagage. A ses repas il dédaignait l'usage des viandes cuites : dépeçant lui-même la chair des chevaux, des buffles et d'autres animaux sauvages, il la tranchait en menus morceaux, la mettait un instant sur les charbons, et la mangeait ainsi à peine grillée. Dans ses expéditions, il ne se faisait dresser ni

tente, ni pavillon; la housse de son cheval lui servait de lit, et la selle d'oreiller. Les soldats habitués aux mêmes privations l'imitaient en tout [1]. —

Cette manière de vivre en plein air, de se nourrir comme le dernier des mercenaires, n'était qu'un apprentissage et l'essai le plus correct de la guerre. L'expérience faite et l'exemple donné, trouver un ennemi n'était pas une difficulté. Les prétextes de s'attaquer à un peuple manquèrent-ils jamais aux conquérants? Sviatoslav fixa son choix sur une peuplade slave, les Viatitches. Elle n'était point unie par une convention aux tribus soumises à la domination russe. Elle pouvait suffire tout d'abord à tenter son ambition. Elle jouissait de terres étendues et fertiles, entre la Desma et le Don, et se trouvait à l'est de la route directe de Novogorod à Kief. Négligée par Oleg, par Igor, qui ne pensèrent pas qu'il était urgent de la faire entrer dans la confédération, que les princes de Kief dirigeaient souverainement, elle vivait paisible, à part, et chez elle.

Le prince russe était chevaleresque. Il n'eût pas déparé cette école du moyen âge appelée la che-

[1] Nestor.

valerie d'où est sorti le point d'honneur avec ses délicatesses et ses susceptibilités. Avant lui, tous les chefs Varègues avaient mis la surprise au premier rang de leurs moyens de succès. Sviatoslav se sert d'un autre mode de procéder : il envoie un hérault d'armes, chez les Viatitches, leur porter une déclaration de guerre. Il leur fait dire : — Je vais vous attaquer [1].

Les Slaves avaient été prévenus bien à temps. Malgré cela ils ne s'étaient aucunement préparés à recevoir les Russes. Sommés de se soumettre ils se rendirent de bonne volonté, les conditions de Sviatoslav n'étant pas de celles qui laissent au cœur des nations une blessure inguérissable : la tribu payait aux Khozars une martre noire par charrue ; Sviatoslav demandait que cet impôt fût transféré au grand prince de Russie. Sans plus de sacrifices, sans plus s'appauvrir, les Viatitches, évitant l'effusion du sang, achetèrent la retraite de l'armée kiévienne.

Comme il arrive souvent lorsque l'on a pris des engagements qui ne furent pas assez précis, la grande princesse s'était trouvée liée par ses promesses plus qu'elle ne l'avait présumé. Elle avait

[1] Nestor.

pensé que son action se bornerait à quelques conseils donnés en temps opportun, tandis que par l'éloignement de son fils, soins, ordres, décisions, tout retombait à sa charge. Olga, espérant reprendre sa liberté, rentrer dans la vie privée, en finir avec les devoirs publics au retour du prince, l'attendait et le réclamait instamment.

Sviatoslav revenu dans la capitale de ses États, sa mère lui adressa des représentations fondées sur son âge, les fatigues que lui donnait la conduite des affaires, si multipliées actuellement en Russie, et demanda à s'en démettre. Mais au lieu d'entrer dans ses raisons, Sviatoslav déclara à elle et aux Knès, qu'il ne changerait quoi que ce soit au système administratif qu'il avait réglementé avant de quitter Kief; que la grande princesse devait y rester souveraine, et les Boyards continuer à exécuter ses ordres.

Il en est de la passion de la guerre comme des autres : toujours inquiète, exigeante, rarement satisfaite. Celle-ci est peut-être plus fiévreuse, plus tenace, plus entière que celle dont le cœur fait tous les frais. Elle ne connaît pas les concessions arrachées par la tendresse, les retours à l'indulgence, les accusations de soi-même, les attendrissements

vainqueurs. Le grand prince ne pouvait échapper au sort commun. Sa campagne contre les Viatitches lui avait donné ce qui s'apprend, ce qu'un guerrier peut acquérir par les leçons de l'expérience. Elle ne lui laissait plus de doute sur la bravoure de ses troupes et sur son talent à leur servir de chef; avant qu'il soit peu il l'utilisera.

Bien que les Khozars eussent été refoulés dans l'est, affaiblis par Oleg, ce peuple conservait une position respectable. Appuyé au Don, le grand fleuve, séparé de tout contact étranger, il n'était une gêne pour aucune nationalité et paraissait vouloir rester dans ses limites, incliné plutôt vers les plaines caspiennes, son pays d'origine, que vers la Russie. Il inspira à Sviatoslav le projet d'une expédition nouvelle. A quel propos? Il est possible que le khan des Khozars lui eût fourni quelques sujets d'irritation en se plaignant trop hautement et en termes injurieux du coup de main qui l'avait privé du tribut des Viatitches. C'est sur cette question que doit s'être engagé le différend. La guerre aux Khozars publiée, l'armée se met en marche. Le prince sans se soucier des distances lui donna à traverser steppes et forêts pour l'amener à la rencontre de cette nation, en mou-

vement rétrograde, jusqu'au centre de ses dernières possessions.

Dans l'antiquité, dans le moyen âge, sous les aigles romaines, sous le drapeau de Charlemagne, toutes les guerres ont la même issue. Si l'on excepte la campagne de César dans les Gaules, l'existence d'un État, d'un roi, d'un peuple, se jouait sur une grande bataille. Deux armées ennemies se mettaient en position, s'attaquaient de front, le choc était horrible; une mêlée s'en suivait, les troupes les mieux disciplinées l'emportaient. Reconnaissant son infériorité, le moins fort pliait. Ce premier succès excitait ceux qui se sentaient les plus solides. La débacle lui succédait; les fuyards étaient poursuivis, taillés en pièces; le champ de bataille se trouvait conquis. Et les vaincus? Ils sont tombés comme le blé mûr sous la faucille; une nation disparaît.

On ne saurait raconter différemment le combat livré par Sviatoslav aux forces réunies des Khozars. Jamais défaite n'eut de conséquences plus désastreuses. La bataille gagnée, le grand prince prit Bellovége ou Sarkel leur capitale. Ils n'ont plus de ressource ni de refuge, les voilà condamnés à se diperser. Heureux les fugitifs

s'ils peuvent parvenir à se retrouver aux environs de la mer d'Azof.

Un autre que le prince russe se serait contenté de cette série de victoires inespérées. Pour lui, rien de définitif tant que le chemin des aventures ne lui était pas fermé. Une fois son armée rafraîchie, lui et ses bataillons passent le Don et le Terech. S'avançant au milieu des déserts parcourus par quelques tronçons oubliés des invasions Huniques, il parvint aux monts Caucases. De petits peuples les habitaient. Il asservit les Yazes et les Kassogues, appartenant à la famille des Alains. De là, revenant vers la mer Noire et longeant la chaîne du Caucase, les Russes prirent la ville de Tamatarka ou Phanagoria, au détroit d'Iénikalé. Poursuivant avec une cruelle insistance les débris du peuple Khozar, ils s'emparèrent de tout ce qu'il possédait de territoire sur la côte de la mer d'Azof. C'est la dernière halte de l'Asiatique. Il se couche ici pour mourir.

La rentrée des guerriers à Kief suscite les acclamations des plus chaleureuses. Elles flattent le prince et mettent le comble à son enivrement. Pour ces quelques instants de délire de son peuple, de son armée, il avait compromis, il aurait donné sa vie.

La grande princesse ne partageait pas l'enthousiasme des Kiéviens, la joie de son fils lui faisait mal. Ah! qu'elle eût béni une défaite, si la mauvaise fortune avait pu, enfin, inspirer à Sviatoslav quelques réflexions le rapprochant du christianisme! Un jour, elle s'entretenait avec lui et la grande princesse le félicitait d'avoir si bien accompli son expédition. Énumérant les circonstances heureuses auxquelles il devait sa gloire: « Cependant qu'est-ce que la gloire? reprit l'infatigable chrétienne. Je l'ai connue aussi, mon fils, dans tout ce qu'elle a de plus séduisant, de plus complet. Que m'en est-il resté? Des remords et une invincible tristesse. Dût-elle, pour quelques-uns, rester pure des excès dont nous ne la voyons que trop souvent accompagnée, on en jouit si peu de temps! Cette vie est frappée de mort, et la plus longue est si brève! C'est l'autre vie, celle qui commence par delà le tombeau, qu'il faut considérer. Si grand que vous soyez en ce monde, une heure viendra où tout à la fois, richesses, honneurs, gloire, tout descendra avec vous dans la tombe. Mais tandis que votre paganisme ne vous promet dans l'autre vie rien qui ne soit copié sur les agissements de l'existence humaine, le Dieu que je sers nous assure une vie future

exempte de maux, de soucis, de regrets; c'est la vie de l'esprit, éthérée, contemplative, extension à l'infini de toutes les joies de l'âme, résumées d'après nos faibles et incomplètes perceptions par la quiétude, le repos, l'adoration de la Divinité éternellement glorieuse, éternellement resplendissante. Comparez. Et que faut-il pour obtenir celle qui nous est réservée, à nous chrétiens? D'abord le désir de s'attacher au vrai Dieu.

— Oh! mon fils, si tu voulais comme moi, ouvrir les yeux à la lumière, tu ne tarderais pas à t'en réjouir également. » Sviatoslav ne voulait rien entendre et répondait : « Comment pourrais-je embrasser une religion étrangère? mes gens se moqueraient de moi. — Si tu voulais te faire baptiser, répliquait Olga, tes sujets feraient bientôt de même. » Sviatoslav résistait aux conseils de sa mère et continuait de vivre comme un païen.

Olga n'en aimait que mieux son fils. Elle lui dit donc : « Que la volonté de Dieu soit faite. Quand il voudra avoir en grâce ma famille et mon pays de Russie, il touchera le cœur de tous et leur inspirera sa crainte ainsi qu'il m'en a fait la grâce [1]. » —

[1] Nestor.

La grande princesse avait été obligée de s'avouer à la longue qn'elle devait renoncer à le persuader par les moyens dont elle disposait. Ses incitations repoussées, qu'elle fît appel à la tendresse de son fils ou qu'elle cherchât à éclairer son esprit, Olga ne trouva plus d'autre espérance que dans un miracle du Christ, au nom de qui elle soutenait la lutte. Elle pria le jour, la nuit, demanda aux chrétiens de prier, ne leur cachant pas ses tribulations.

Quelquefois, et c'était pour la princesse le plus cruel sujet de larmes, elle perdait tout à fait la confiance en ses prières. Non, elle n'obtiendrait pas la grâce tant désirée, si ardemment sollicitée; quel droit avait-elle à croire ses supplications efficaces? En se rappelant ses années d'erreurs et de crimes, elle se disait indigne de recevoir du Ciel cette marque de condescendance. Elle se regardait comme le grand obstacle à l'œuvre surnaturelle qu'elle avait osé demander : la joie céleste de voir son fils devenir un pieux enfant de l'Évangile ne lui était pas réservée. Rien de plus juste que Dieu eût fait de son refus le châtiment évident de son passé criminel; c'était à elle à comprendre, à s'humilier, à s'accuser.

Dans ces instants où la princesse se sentait flagellée par la défiance, ses larmes coulaient, chaudes et abondantes; alors aussi elle se sentait plus blessée de tous les actes païens du prince et des siens. La statue de Péroun toujours debout, les sacrifices sur son autel, les prêtres revêtus d'un sacerdoce qui leur attirait le respect des sectateurs de l'idole, les détails de la vie encore active du paganisme, donnaient à son âme meurtrie les plus douloureuses secousses. D'autres jours, réconfortée par quelques consolantes pensées, elle se reprenait à espérer, et faisait retentir les églises de plus fréquentes prières en faveur de Sviatoslav.

Assurément, Olga devait s'affliger, en voyant une partie des Kiéviens persister à adorer les faux dieux. En compensation, il lui était loisible de resserrer son intimité avec une communauté chrétienne, chaque année plus considérable par le nombre et par l'influence. Toutefois, elle était restreinte à certaines parties de la Russie; dans les contrées du Nord, il n'y avait pas une ville, pas un village, où la religion du Christ fût entrée plus sérieusement que par échappées et quelques aperçus tronqués, inexacts, passant légèrement sur leur incrédulité La cons-

cience de la princesse était tourmentée de les savoir dans cet état neutre, languissant; ne doit-elle pas porter remède à ce mal? Elle se consulte et se décide à improviser une mission; des prêtres l'entreprendront, et Olga les accompagnera. Cette croisade nationale, inspirée par les sentiments les plus vifs qu'elle eût éprouvés et analysés depuis sa conversion, entraîna ses amis et jusqu'à ses parentes, femmes pieuses qui demandèrent à être comprises dans la phalange qu'elle organisait. Olga le permit. Tout ce monde rassemblé en une seule troupe partit et se rendit à Novogorod.

Débuter par la cité demeurée plus Slave que toutes les autres dans sa consécration religieuse, c'était s'en prendre de prime abord aux plus grandes résistances. Les gens de Novogorod naviguant dans la mer Baltique, pour atteindre les côtes d'Allemagne, lieu de vente et d'achat de leurs marchandises, ne cessaient d'être en relations avec l'île de Rughen. Ils trouvaient, à Arcon, leurs idoles, leurs prêtres, leurs temples les plus célèbres. La vogue des idoles de Rughen n'avait pas diminué. Les prêtres, intéressés à recevoir les Slaves auxquels ils vendaient les oracles de leurs divinités à beaux deniers comp-

tants, usaient de tous les artifices pour les attirer. Ils leur offraient le commerce de l'île, un point de réunion pour les frères de tous les pays, des fêtes dans les temples, des dieux complaisants.

Le courant d'idolâtrie entre Novogorod et Rughen n'étant pas interrompu, on adorait Péroun, sur les bords du Volkof, avec la jalousie que porte l'homme barbare à préconiser un culte qu'il sert mais qu'il ne raisonne pas. Aussi, à Novogorod, elle réussit peu, mais elle amena une révolution complète autre part. Dans plusieurs villes ou bourgades, Olga renversa les idoles, érigea des croix, bénites par ses aumôniers, en présence des habitants rassemblés. De temps en temps, elle en prenait occasion de parler au peuple avec autorité, en mère attentive, voyant plus loin que les intérêts qui se débattent sur cette terre, où tout passe, où tout finit, où tout meurt. Ses chapelains prenaient la parole ensuite, et dans leurs discours lui donnaient à comprendre Dieu, la Religion, l'Évangile. Elle et eux s'efforçaient de le toucher avant de chercher à l'amener à la conviction. Les cœurs simples, quand ils ont passé par la route fleurie des émotions, ne regardent pas en arrière. Ceci détermina un mouvement sensible, dans le sens désiré.

Alors encouragée, il n'est pas un village, un hameau, qu'elle ne voulut parcourir et catéchiser. Chez les paysans, il y avait à détruire des idoles, et, ne les séparant pas des faux dieux, les superstitions aux divinités secondaires des fontaines et des forêts : feux follets, nymphes, mauvais génies; ils y tenaient comme à des hôtes familiers. Tous, dégagés de leur fiction, s'envolèrent à la voix des prêtres.

Elle vint à Vouitbouskoï. Ce village, ayant vu naître la grande princesse, lui était quelque chose de plus que le reste de la Slavie : Olga y portait la croix et l'Évangile, elle y fixa son séjour.

Bien des personnes qu'Olga avait connues avaient disparu; mais les lieux savent et peuvent ne pas changer. Portée par les souvenirs où se confondaient la mémoire des grands parents et celle des petites villageoises compagnes de ses jeux champêtres, morts très-vieux ou ensevelies jeunes, couchées sur un lit de fleurs des champs, elle recherchait les sentiers ombragés, les bocages de bouleaux, les prairies couvertes d'iris sauvages, miroitées de bleu et de lilas, et la lisière moussue des bois qui avaient fait les délices de son enfance. Les traces effacées, elle

les retrouvait dans son cœur, vivantes et toujours chéries. Ses promenades étaient encore peuplées de ceux qu'elle avait aimés et perdus. Errant, marchant guidée par ses pensées, elle s'y plaisait, s'y oubliait, comme l'on se complaît et l'on s'oublie dans un cimetière où reposent des êtres, objets de notre éternelle affection.

— Un jour qu'Olga devait se rendre sur les bords de la Velikaïa, elle entra dans l'épaisse forêt, où cette rivière, coulant au nord, rencontre une autre rivière appelée la Pskowa. Au moment même où elle se trouvait arrêtée au point de leur jonction, trois éblouissants rayons apparurent et se répandirent, tombant du ciel sur le cap découpé par les eaux. La miraculeuse clarté fut non-seulement vue par la princesse, mais par tous ceux qui l'accompagnaient. Elle rendit grâce à Dieu de cette vision, la prenant pour une prédiction de la gloire chrétienne réservée à ce pays. S'adressant à son entourage, elle lui dit prophétiquement : — Sachez que par la volonté de Dieu, sur cette même place sanctifiée par ces trois rayons, sera construit un jour une église dédiée à la sainte Trinité, et bâti une ville qui sera une grande cité, féconde en toutes sortes de richesses. Elle se mit ensuite en prières, et s'empressa de

faire élever une croix pour consacrer cette apparition[1]. —

Le sort de cette mission était assuré, et la grande princesse le savait mieux que personne. Elle avait pressenti que le culte des idoles s'affaiblirait désormais; que le progrès du christianisme allait s'établir avec régularité, et que s'il était lent, il serait continu; Olga se mit en devoir de le protéger, petit et grandissant, par des décrets. Aussi les chrétiens ne furent-ils pas malmenés ou repoussés par les populations, lorsqu'ils étaient les plus faibles. Les idolâtres s'accoutumèrent à reconnaître la liberté de changer de croyances à ceux-là qu'ils n'avaient aucune velléité d'imiter. L'Évangile pouvant être prêché à la ville comme aux champs, le baptême était reçu et les sacrements administrés, sans qu'il parût nécessaire d'user des précautions craintives du mystère. Des prêtres, répartis dans le pays, s'y installèrent. Le signe de la rédemption, mis en évidence dans tant d'endroits, routes, villages et hameaux, ne se vit insulté nulle part.

Le cœur d'Olga débordait d'une sainte allé-

[1] *Vie de sainte Olga*, par M. Danielowski, auteur russe.

gresse ; elle pouvait se rendre le témoignage qu'elle venait de fonder une société chrétienne, et que ce serait l'acte impérissable de sa vie. Mais elle voulut laisser, en commémoration des travaux qu'avait coûtés le rachat des âmes, un monument qui les rappelât, et remercier le ciel par celui-là même, de son intervention visible. Sur le terrain visité par les rayons célestes, l'église de la Trinité commencée, elle promit de l'achever, de l'embellir, de l'orner, comme l'était la cathédrale de Kief, conclusion que l'on pouvait attendre de sa royale munificence. Avec les années, autour de cet édifice, complété par l'or et les peintures au dedans, un campanile à côté, des cloches d'airain et un clergé dévoué, des maisons furent successivement bâties, et des habitants accoururent pour les occuper.

Depuis que la grande princesse, filleule de Constantin Porphyrogénète, avait noué avec cet Empereur des liens que les souvenirs de son baptême devaient faire respecter, les relations apparentes de la cour des princes russes avec la cour de Constantinople, ne pouvaient que garder une cordialité tout au moins de convenance. Chacun avait mis une attention soutenue à les continuer agréables. Pour Olga, cependant, les motifs déter-

minants ne subsistaient plus. Depuis quelques années, l'Empereur érudit, artiste, le Porphyrogénète, son père en religion, avait cessé de vivre; le fils de Constantin, Romain II, accusé d'avoir abrégé les jours de l'Empereur, en lui faisant prendre un breuvage empoisonné, sorti des mains de sa femme, Théophano, figure d'ange avec un cœur de démon, était descendu dans la tombe au bout de trois ans de règne. Il laissait deux fils en bas âge, fragiles débris d'une si illustre famille, et auprès de ses enfants, l'Impératrice, leur mère, créature pervertie, dangereuse et méprisée. C'était le contraire de ce qu'il aurait fallu pour les soustraire aux embûches que leur tendraient fatalement les généraux ambitieux, les patrices rivaux, qu'allait stimuler la longue minorité des jeunes princes : l'aîné n'avait que cinq ans.

Les acteurs de ce débat devaient, en guise de trophée, se saisir du pouvoir. Ils étaient sous les armes; la lutte s'établit avec des chances égales, paraît-il, entre un ministre influent, Bringas, et le général de l'armée d'Asie, le brave, l'irréprochable Phocas. Le chef militaire était adoré. Servi par l'attachement fanatique de ses officiers, puissant à la cour, il plaisait à Théo-

phano ; on apprit, au moment où l'on s'y attendait le moins, qu'il avait été proclamé Empereur par les troupes d'Orient. Il les quitta pour venir à Constantinople faire reconnaître son élection. Les esprits avaient été préparés par ses amis, et il entra dans la ville en triomphateur. Il y avait cinq mois que Romain était mort, quand il fut couronné à Sainte-Sophie. Dans la même année, donnant à tous ses sujets le scandale d'un si court veuvage, Théophano épousait Nicéphore Phocas.

Au demeurant, en ce qui concernait les bienfaits qu'en pouvait retirer l'Empire, le choix était excellent. Le nouvel empereur réunissait les qualités d'un homme qui est à la fois probe, intelligent, habile, surtout guerrier : l'Empire, chaque année resserré davantage en Asie par les Sarrazins, n'aurait pu trouver un défenseur plus ferme, plus expérimenté, plus aimé du soldat. Non-seulement les Grecs étaient humiliés par les victoires toutes fraîches des infidèles, mais ils étaient exposés, dans un temps donné, à perdre une à une, en Asie, les belles provinces léguées par Rome et les anciens empereurs. Nicéphore sait ce qu'il peut attendre de l'armée d'Orient, valeureuse, fière de son général, qu'elle a fait empe-

reur ; il en doit profiter, et tenter une action énergique à l'encontre des Sarrazins. L'Empereur est parti, il a traversé le Bosphore, il reprend le commandement des troupes, et il se porte bravement à l'attaque des ennemis en Silicie. Il avait entrevu des chances de soustraire cette province à la domination des califes ; il y réussit avec une promptitude merveilleuse. La campagne, prolongée même au delà, resta brillante pendant toute sa durée.

Il y avait peu de temps que Nicéphore était revenu dans la capitale ; néanmoins, il se préparait à retourner en Orient. Il s'agissait de mettre ses projets au point d'être exécutés, quand il lui arriva une nouvelle qui fit suspendre tous ses apprêts : on l'informait que les Hongrois, en marche sur le Danube, menaçaient l'Empire. Le danger pressait et il se demandait comment le conjurer. L'embarras, en effet, était extrême. L'Empereur n'avait pas d'armée près de lui. S'il eût obéi à son premier mouvement, rappelant une portion de celle d'outre-mer, il aurait couru avec elle à la frontière pour repousser l'agression par la force ; mais dégarnir l'Asie, c'était donner aux Sarrazins le temps et la possibilité de reprendre le terrain perdu, et de faire

plus de progrès encore. Donc, tout autre moyen de parer le coup était préférable à celui-là. Il avait la facilité de recourir aux peuples alliés ; il se hâta de s'informer de leurs dispositions.

Pierre, le roi des Bulgares, tenait par son mariage à la famille impériale. Sa nation, depuis 679, s'était étendue en ligne droite le long du Danube. Le roi, pour peu qu'il y consentît, pouvait en garder toutes les avenues. Nicéphore lui fit demander s'il ne voudrait pas l'aider à contenir les Hongrois, en s'opposant au passage du fleuve. Par une déconvenue amère, dépassant toute prévoyance, il reçut un refus de concours hautain, catégorique et tellement accentué, qu'il n'y avait pas à insister. Dans un cas semblable, Phocas appelé à secourir le roi Pierre, l'avait abandonné : le Bulgare se vengeait. Nicéphore, furieux de se voir traité avec tant de légèreté par un prince qu'il regardait comme très au-dessous de lui, ne pouvant le châtier immédiatement, ne trouva rien de mieux que d'invoquer, pour en tirer sa punition, l'alliance des Russes. Leur fidélité aux vieux traités ne s'était pas démentie, l'Empereur avait toujours compté sur leur empressement à consolider, quand il le faudrait, par des actes nouveaux, cette amitié de peuple à

peuple. Il dépêcha donc, à Sviatoslav, un patrice autorisé à promettre au prince d'énormes subsides, s'il s'engageait à faire la guerre aux Bulgares.

Le plus raisonnable, sans doute, était de refuser : qu'avait à gagner la Russie à la diversion proposée ? Mais on venait flatter l'humeur voyageuse, le goût tant exagéré du prince pour les occasions de tirer le glaive ; la raison ne devait plus être écoutée. Devenu en cela le modèle des Knès et des Voëïvodes, Sviatoslav était sûr d'être suivi avec transport, par cette haute noblesse, s'il accédait au désir des Grecs. Leur avis ayant été demandé pour la forme, le grand prince rendit à l'Empereur une réponse satisfaisante : il acceptait ses propositions.

L'argent promis fut exactement envoyé, et arriva de même à destination ; le prince l'employa à équiper une flotte infiniment supérieure à toutes celles que les Russes avaient mises en mer jusqu'alors ; elle devait porter soixante mille hommes.

Le bruit de cet armement, de proportion presque incroyable, étant arrivé chez les Bulgares, ils soupçonnent aussitôt qu'une entente s'étant opérée entre l'Empereur grec et les Russes, ceux-ci se sont prononcés pour lui. Ils prennent de suite les

précautions nécessaires. Dès que les navigateurs sont signalés, les Bulgares courent au rivage pour garder les côtes accessibles à leurs bâtiments. Les Russes cherchent à débarquer; les Bulgares n'ont d'autre plan que de les en empêcher. Les assaillants, le fer en main, abrités sous leurs boucliers, mettent pied à terre, et repoussent les Bulgares. Les gens du roi Pierre se replient en désordre, et essaient de se rallier au principal corps d'armée, qui n'a pas donné. Ils n'y gagnent rien : ce premier échec est décisif. Il précédait une série de combats qui tournèrent tous à la gloire des Russes; ceux-ci prirent des villes, des villages, et, enfin, Péréïaslavle la capitale. Le roi Pierre en fut chassé, et le prince, avec sa garde, le remplaça dans son royaume.

Ce n'est pas que les Russes doivent y changer la vie du soldat contre la vie du citadin. Péréïaslavle était envié comme poste stratégique; les Russes n'y font pas d'établissement stable. Courant tout le pays, ils prennent des châteaux et des bourgades. Fatigués, ils rentrent à la ville pour se ravitailler et repartent. Si l'on s'en rapporte à Nestor, dans l'espace de deux ans, Sviatoslav aurait conquis quatre-vingts places fortes sur le Danube. On peut rester dans le vrai, en suppo-

sant qu'il s'agit de quatre-vingts stations, réparties sur les bords du fleuve, défendues chacune par une tour confiée à une compagnie de soldats.

De Kief, Olga suivait pas à pas le grand prince, dans cette surprenante conquête de la Bulgarie. Comme chrétienne, la princesse s'en trouvait affligée : le roi bulgare dépossédé si injustement était chrétien, sa nation de même ; c'étaient des frères qu'elle voyait frappés par l'épée de son fils.

Une attache intérieure, plus forte que ses devoirs vis-à-vis de l'État, tenait Olga fixée à des intérêts sacrés. Sviatoslav, chaque fois qu'il s'éloignait, lui confiait ses enfants. Il avait trois fils : Yaropole, Oleg et Vladimir. Tour à tour ils lui causaient contentement et tristesse. Elle avait promis à leur père de ne pas les faire baptiser malgré lui et en son absence. Il n'était pas défendu à l'aïeule, tout en tenant loyalement sa parole, de mettre dans leur cœur le germe de sentiments élevés, invitation, pour plus tard, à quitter le paganisme. Elle donnait ses exemples et multipliait ses leçons, mesurées à la compréhension de leur âge. Olga ressentait pour eux une excessive tendresse ; l'avenir de ces êtres si précieux l'inquiétait par son incertitude. En observant, dans le jet naturel de

leur caractère, de leur esprit, de leur cœur, ce qui devait les faire pencher vers le christianisme, la princesse cherchait à deviner leur destinée future. Lequel deviendrait le plus esclave de ses passions? Lequel conserverait d'elle le plus durable souvenir? L'un d'eux connaîtra-t-il le sublime amour de la loi chrétienne? Ces jeunes tiges deviendront des arbres à l'aspect royal et superbe ; mais porteront-ils de bons ou de mauvais fruits? Si, lorsque la grande princesse les serrait dans ses bras, un mirage, avant-coureur des événements, avait pu lui montrer Vladimir, le dernier de ses petits-fils, marié à la princesse impériale Anne, fille de Romain II, converti par ses soins, faisant tomber, mutilée, bafouée, injuriée, l'image de Péroun, pour élever au Christ une église à la place, le faux dieu traîné dans la boue, jeté dans le fleuve, son âme eût goûté au bonheur du ciel. Tout ceci devait arriver. Mais nulle révélation ne le lui avait appris; ne pouvant humainement le prévoir, elle gardait à leur sujet, par suite de l'entêtement du grand prince à vivre en païen, des perplexités dont son cœur était profondément froissé.

Les Petchenègues, ce peuple venu d'Asie immédiatement après les Hongrois, l'effroi de Kief

à son passage, au temps d'Igor, du jour où il s'était fixé à l'orient et à l'occident du bas Dniéper, n'avait semblé entretenir aucune prétention sur la principauté; et comme preuve, on se rappelait que ses guerriers avaient suivi le grand prince dans sa seconde expédition en Thrace. Cependant, il paraît qu'il avait gardé une assez bonne opinion des terres fertiles de la Kiovie, pour désirer se les approprier. Les absences de Sviatoslav livraient sa capitale, à des époques rapprochées, à la seule garde de sa mère et à la protection d'un nombre restreint de Varègues Russes. Quand il avait organisé son expédition en Khozarie, les Petchenègues n'étaient pas en mesure. A présent le grand prince se trouvait encore loin; son armée n'avait que trop à faire, s'il entendait s'établir en toute solidité dans le pays bulgare, sourdement agité. D'un autre côté, il avait pris en Bulgarie des habitudes difficiles à rompre : il s'était fait de Péréïaslavle, un séjour où il se procurait tous les genres de plaisirs en rapport avec la rudesse de son éducation; aussi il ne devait pas songer à retourner de suite en Russie, de pareils agréments ne se retrouvant pas à Kief. Jamais, dirent les chefs Petchenègues, nous ne nous

trouverons aussi bien favorisés qu'en ce moment, partons. Le mot d'ordre donné se répandit dans toute la contrée ; on vit, comme par enchantement, se réunir, sur la rive droite du Dniéper, une armée composée d'hommes jeunes et braves, parfaitement organisée, accompagnée de chariots et de vivres.

Au commandement de son chef, elle prend la route du nord. Elle avance et personne ne peut s'opposer à sa marche. Les cultivateurs prennent la fuite aussitôt que l'avant-garde est signalée. Le peu de troupes laissé en Russie est enfermé dans Kief, ou éparpillé dans les villages au-dessus de la ville. Les Petchenègues remontent donc à travers les provinces du midi, aisément, comme s'ils manœuvraient sur des terres qui leur auraient appartenu. Cette armée n'ayant pas été contrariée dans son trajet arrive en regard de Kief, intacte, et plus hardie qu'au départ.

Du haut des murailles on la voit se développer, cerner la ville ; l'investissement en est complet du matin au soir. Des lignes de soldats resserrent étroitement les fortifications ; toutes les communications des Kiéviens avec le dehors sont interrompues à la fois.

Ce blocus étonne tout le monde ; il porte avec

lui le trouble des choses inconnues. De mémoire de vieillard, on n'avait jamais entendu parler en Kiovie d'une de leurs villes Slaves ou Varègues, assiégée par une telle affluence d'ennemis. Il effrayait les gens simples et ignorants; les Boyards et les Voïévodes, les chefs des faibles troupes que leur avait laissées le grand prince n'étaient pas plus rassurés. Pour le vrai peuple, il mettait son espoir dans la grande princesse; il lui demande suppliant et les mains jointes de se montrer sa mère, de le défendre, la sachant, disait-il, bonne, juste et plus capable que tous. Il en fait une héroïne et un sauveur; il déclare n'en point vouloir d'autre, et repousser sans distinction les chefs qui voudraient prendre cette charge. Certes, Olga ne s'attendait pas à devoir, sur ses derniers jours, faire revivre en elle l'énergie, l'inflexible résolution de sa jeunesse païenne; tout devait être extraordinaire dans sa vie. Ébranlée par la vue de son peuple désolé, émue par les plaintes de ses petits-fils, les pauvres enfants s'effrayaient parce qu'on était effrayé, la princesse donnera de nouvelles preuves de ses qualités martiales subitement réveillées.

Dès qu'il lui a été clairement démontré qu'elle peut devenir l'âme de la résistance, Olga se

montre aussi attentive, aussi décidée que le guerrier le plus expérimenté et l'édile le plus expert. On la rencontre partout : elle se rend aux fortifications, augmente leur solidité en les faisant doubler de terrassements ; elle passe des inspections, parle aux soldats, entre au conseil où elle conduit les débats et décide les questions discutées. Elle va aux églises prier avec les chrétiens ; se promène dans les rues, tenant à se montrer la sérénité peinte sur le visage ; parfois on la voit, en rentrant dans son palais, haranguer le peuple qui l'attendait à son retour ; elle fait si bien qu'elle remonte tous les courages.

Bons ou mauvais, les jours s'écoulaient, et Kief retrouvait de temps en temps un peu de cette insouciance qui aide à supporter ce que l'on croirait insupportable. Malheureusement les vivres devenaient rares. Quand elle en est informée, la princesse s'enquiert des magasins qui en contiennent encore, de leur quantité, de leur nature ; elle en règle la distribution, exigeant qu'ils soient également partagés et donnés aux pauvres comme aux riches, aux païens comme aux chrétiens. Elle se dit que devant la détresse l'égalité est de droit divin.

Pourtant, à quoi servent son activité, sa jus-

tice, ses talents? A rien autre qu'à prolonger l'agonie de Kief. Elle ne redoute pas un assaut ; il était fait bonne garde aux murailles ; dans une surprise de nuit, les Petchenègues auraient été maltraités par les archers en faction sur les remparts, l'arc à la main, prêt à être bandé.

Mais ces durs ennemis ne cherchaient pas à accélérer leur victoire. Ils comptaient dans la ville un allié qui les secondait puissamment ; ils en connaissaient le nom, le travail et le dernier mot : c'était la famine. Le succès ne pouvait tarder ; il vint une heure où les habitants de Kief n'eurent plus les aliments les plus indispensables au soutien de la vie ; il ne s'agissait plus de ménager les approvisionnements, ils manquaient absolument. Le peuple demanda qu'on ne le laissât pas mourir d'inanition ; des groupes. grossissant à chaque pas, s'établissaient en mendiant sur les places publiques ; ils tendaient la main et criaient miséricorde, sollicitant une part de grains ou quelques poignées d'herbes vertes ; ne les recevant pas, ils gémissaient et tombaient épuisés. Les mains pleines d'or, la grande princesse descendait dans les rues, offrant et donnant aux malheureux couchés sur le sol, non du pain qui lui faisait défaut à elle-même, du

moins de quoi en acheter dans la supposition que dans quelques maisons on découvrirait des vivres cachés. D'un mouvement désespéré, les enfants, les femmes amaigries, pâles, défigurées, se soulevaient défaillants, pour repousser des richesses qui, devenues inutiles, leur paraissaient un surcroît de déception, une insulte à leur misère.

Pas un ne pouvait se faire illusion : on n'était pas maître à Kief de traiter avee les assiégeants, d'obtenir, par concession, leur retraite, moyennant la promesse, très-réalisable, de grosses sommes d'argent payées à titre de rançon. La modération après le succès est l'héroïsme le plus rarement pratiqué ; il ne pouvait se rencontrer chez les barbares asiatiques. Les Petchenègues, devinant leur détresse, auraient certainement repoussé les offres conciliantes des Kiéviens. Le territoire de Kief avait allumé leur convoitise, et aucune autre perspective ne pouvait les détourner de leur but ; ce n'étaient pas alors qu'ils croyaient y toucher, que des avantages moindres les auraient fait renoncer au premier projet. Or, céder une portion quelconque des terres russes, par un compromis sincère ou par un traité, qu'elle se serait promis tacitement de rompre au plus tôt, c'est à quoi la princesse ne se

serait jamais abaissée. Se fiant à son peuple, le jugeant assez national ponr supporter courageusement en l'honneur de la patrie tous les maux engendrés par une situation sans précédent, souffrant avec lui, plus que lui, Olga n'acceptait pas non plus la fatalité d'une reddition.

— Sans espérance, sans désespoir, nous sommes entre les mains de Dieu, disait-elle. —

Pour les Kiéviens ils s'écriaient :

— Il n'y a donc personne qui osera tenter une sortie, afin d'aller prévenir nos amis de l'autre rive? Pourtant s'ils ne viennent d'ici à demain à notre secours, nous serons obligés de nous livrer aux Petchenègues.

— J'y vais, s'écria un jeune homme.

— Eh bien ! va, lui disent les habitants [1]. —

Cette généreuse détermination calma les plus désespérés et Olga recommanda au Ciel ce messager porteur inconscient des ordres de la Providence.

Ce jeune audacieux est inventif ; une bride passée au bras, il sort en plein jour, par une des portes, la plus proche du camp ennemi. Parlant bien la langue des Petchenègues, il se mêle à

[1] Nestor.

quelques groupes, crie, fait des gestes comme s'il était impatient, paraît très-contrarié et demande : — Quelqu'un de vous a-t-il vu mon cheval s'enfuir [1] ? —

Allant d'une sentinelle à la sentinelle suivante, redisant sa même phrase, gagnant au large sous ce prétexte sans exciter de défiance, il atteint les bords du Dniéper. Là il se débarrasse de ses vêtements et se précipite dans le fleuve. Alors seulement les Petchenègues s'aperçoivent qu'ils sont joués et se doutent d'un complot. Ils courent sur ses traces à toutes jambes et une fois à portée, lui lancent une grêle de traits ; mais ils ne peuvent l'atteindre. Nageant entre deux eaux, connaissant les remous, il les évite avec une rare adresse, continue, et arrive enfin, sain et sauf, sur la rive opposée, tandis que les ennemis l'ayant perdu de vue, le croient noyé.

Dans un campement retranché, à quelques verstes de Kief, se trouvait un gros de troupes servant au prince de réserve. Elle fournissait les gardes veillant sur la navigation du Dniéper. Ceux-ci ont entrevu le Kiévien et se portent au-devant de cet homme ruisselant et nu, sortant

[1] Nestor.

comme un dieu marin du sein des flots. Ils lui font accueil; il monte dans leur barque. On le vêtit, puis il demande à être conduit au chef supérieur dont ils dépendent. Dès qu'ils ont appris les nouvelles de Kief, ils le mènent au camp en toute hâte. Le commandant le presse de questions; le jeune homme avait assisté et avait eu sa part dans les événements qu'il était appelé à retracer; aussi les peint-il dans toute leur vérité : l'inutilité de toute espèce de sortie; les vivres épuisés; les maladies faisant de nombreuses victimes; la frayeur, la grande frayeur de voir la ville se rendre à discrétion aux Petchenègues. Le Kiévien, en répétant ce récit, ne manqua pas de faire valoir à quel degré était pressante l'intervention que demandait la grande princesse. Il ajouta :

— La dernière lueur des étoiles qui vont se lever, doit trouver le libérateur devant Kief. Si vous retardez, il sera trop tard [1]. —

Le Voïévode Prétiez, en écoutant cet émouvant rapport, sentit son dévouement pour la grande Olga s'exalter en lui, en même temps que le juste orgueil de maintenir l'intégrité de la patrie

[1] Voir Nestor.

Russe. Il dit : — Dût-on y périr, chefs et soldats, nous entreprendrons la délivrance de Kief. —

Avant que l'aube eût blanchi les premières lignes du ciel à l'Orient, les bateaux amenés dans la nuit sont amarrés le long des bords du Dniéper. Le Voïévode et ses guerriers y montent. Les rames sont mises dans l'eau; on prend le courant. Il fait sombre encore. Il ne faudrait pas chercher à distinguer combien d'embarcations composent la flottille, ce qu'elle porte de soldats, de quel côté elle vient. Un bruit assourdissant se charge d'annoncer aux Kiéviens qu'elle arrive, qu'elle est là; les trompettes éclatent et sonnent la fanfare de guerre.

Les Petchenègues, troublés dans leur sommeil, sortent des tentes. Les soldats attendent des ordres; mais les chefs sont incertains. A qui ont-ils affaire? D'où est partie cette surprise? A qui l'attribuer? qui la conduit? Un ennemi connu est de moitié moins redoutable. En vertu de cette vieille maxime, le chef des Petchenègues se dit qu'il devrait tout d'abord savoir le nombre de ces visiteurs inattendus et aussi leur nom et leurs intentions. Il s'en va trouver Prétiez et lui dit :

— Qui es-tu et qui êtes-vous?

— Nous sommes des Russes dépêchés par

notre grand prince Sviatoslav. Ayant appris que vous vous étiez portés, au mépris de votre liaison d'autrefois avec lui, sur sa capitale, pour en faire le siége, il a quitté la Bulgarie et marche sur nos traces, ramenant sa puissante armée. Il ne tardera pas à paraître [1]. —

Cette réponse, fermement articulée, avait quelque apparence de vérité. Elle produit son effet et suffit pour changer dans l'esprit du Petchenègue, l'incertitude en terreur. Il voit d'avance son armée repoussée et même le prince, qui n'écoutera que sa colère, le punissant, lui, doublement, de sa témérité et de sa traîtrise. Il veut, à tout hasard, se concilier son lieutenant.

— Soyons amis, dit-il à Prétiez.

— Je le veux bien, répond le Voïévode [2]. —

Et tous deux se tendent la main.

Chez les peuples d'Asie, les présents étaient le nœud et le sceau des amitiés. Le Petchenègue offrit au Russe son cheval, son sabre et son arc. Content de voir sa ruse si bien réussir, Prétiez répondit à ses avances : il donna, en retour, au chef abusé, un harnais, un bouclier, une épée.

[1] Nestor.
[2] Nestor.

De cet échange de politesse résulta le départ immédiat des Petchenègues [1].

Le peuple russe revient à lui. La vie dans les murs de Kief, remplace la stupeur des mortelles inquiétudes. Mais ses habitants se sentaient trembler à la pensée de ce qu'ils avaient souffert. Echappés aux horreurs d'une ville saccagée, ils en voulaient au grand prince de les avoir exposés, par son absence, aux malheurs dont ils venaient miraculeusement de sortir; ils se plaignaient hautement de Sviatoslav. La grande princesse, instruite de ces récriminations, ne pouvait les leur reprocher; elle aussi dans ces jours de désolation publique, avait blâmé ce fils oublieux. Les approuvant, bien qu'elle ne voulût pas les fortifier de son adhésion, Olga permit aux reproches populaires de suivre leur cours. Ils en arrivèrent à ce résultat : aussitôt que le dernier Petchenègue, le dernier chariot, le dernier traînard eurent repris le chemin du bas Dniéper, les Kiéviens se rassemblèrent, peuple, notables et marchands. Ils avaient assez accusé le grand prince de toutes leurs infortunes, à présent Kief demandait à être rassurée quant à l'avenir. Que

[1] Voir Nestor.

l'on se dépêche, disent les notables : envoyons les magistrats de la ville lui porter nos remontrances ; qu'ils le décident à précipiter son retour. Allez, ajoutèrent les Kiéviens, s'adressant à ceux des leurs nommés pour être l'organe du mécontentement de la Kiovie, allez, et dites-lui : — Prince, pourquoi as-tu donné la préférence aux pays étrangers où tu ne trouves que des malveillants et des traîtres plus ou moins déguisés, à ta patrie où tu as laissé des sujets fidèles et tous ceux de ta famille ? Tu dois savoir que ta mère, tes enfants ont été sur le point de devenir prisonniers des Petchenègues qui ne les eussent pas épargnés. Tu as failli ne trouver ici que des cadavres. Reviens ou nous serons attaqués sous peu par eux ou par d'autres. Qui peut, qui doit nous protéger, si ce n'est toi ? Il est temps que tu aies pitié de ta patrie, de ta vieille mère, de tes enfants [1]. —

Ce message empreint d'une sévère tristesse devait être remis à Sviatoslav, alors qu'il était le plus fasciné par l'existence qu'il s'était créée à Péréïaslavle. Il n'y avait trouvé que trop répandus le luxe et les plaisirs, peut-être plus dangereux,

[1] Nestor.

de la cour des Empereurs. Il s'y livrait en homme jeune, captivé par des nouveautés séduisantes qui flattaient son imagination et ses penchants à la fois positifs et mobiles. Mais une plainte venue au nom de la Russie, de sa mère, de ses enfants ne pouvait trouver indifférent un fils, un père, un souverain naturellement sensible à ce qui touchait à l'honneur. Tout le temps que l'ambassadeur parla, le prince se contint difficilement; sur les derniers mots : Assez, dit-il, assez. Laissez-moi, je pars.

Sviatoslav ne les a pas trompés. Il mande ses écuyers, monte à cheval, ordonne à sa garde de le suivre, et s'en revient rapidement à Kief.

En retrouvant son peuple, sa famille abattue et tremblante, en apprenant tout ce que venait de supporter cette héroïque population de Kief : la faim, la soif, le désespoir, la fièvre dévorante, l'accablement, l'inertie qui tuait les plus forts; en relevant les noms des amis, des serviteurs qui avaient succombé un à un à ces calamnités, le prince se sent pris de pitié et transporté de fureur. Il jure aux Kiéviens de châtier les Petchenègues. Le Russe ne jurait pas en vain. Il prend des troupes, se met à leur poursuite, tombe sur leur arrière-garde et ne rentre près de ses sujets qu'a-

près avoir vengé l'insulte et le mal fait à sa capitale.

Tant d'émotions et de jours marqués de deuil, la contrainte, que la grande princesse s'était cru obligée de garder, les privations, avaient altéré sa santé. Les soins que lui rendait son fils étaient sa plus chère consolation. Par instant forte de sa confiance ravivée en la bonté divine, Olga, plus consolée, en venait à espérer que ce fils si tendrement aimé, pour lequel des vœux de conversion montaient au ciel tous les jours, à toutes les heures, par la voix des chrétiens ou par celle du prêtre consécrateur à l'autel, finirait, s'il restait avec elle, par être pénétré du rayon du Saint-Esprit, qui, passant par son âme à elle, se portait incessamment à toucher la sienne. Elle priait et de la chaleur de ses prières il lui semblait que Sviatoslav devait être réchauffé à son tour. La princesse s'encourageait par son propre exemple. Quand elle se reportait aux années qu'elle regardait comme les plus affligeantes de sa longue carrière, Olga se répétait qu'elle avait été bien autrement rebelle que son fils, bien plus indigne des faveurs spirituelles, par les écarts de son orgueil, par les traits particuliers à la perversité de son cœur; que néanmoins la vraie et

sainte lumière l'avait frappée, en quelque sorte en dépit d'elle-même, et alors elle s'écriait : — Mon Dieu, vous m'avez tirée d'un abîme sans fond, prenez aussi pitié de lui. C'est un grand coupable ; mais vous êtes un Dieu incommensurable et votre miséricorde est infinie comme vous.

Quelques mois d'une félicité domestique parfaite, la tranquillité, la quiétude, partage de l'âme pénitente, donnaient à la grande princesse l'avant-goût de la bienheureuse possession des biens éternels : Encore une grâce, disait-elle, et puis, Seigneur, faites que je m'absorbe dans votre immensité.

Olga seule pouvait se flatter que le grand prince se fixerait dans ses États héréditaires. Les parents, les intimes approchant le plus de la cour ne partageaient aucunement son opinion. Les doutes qu'ils avaient émis à cet égard se trouvèrent dissipés un jour par une indiscrétion des confidents de Sviatoslav : ils s'oublièrent à dire qu'ils remplissaient des ordres les autorisant à penser que le grand prince préparait un voyage. Irait-il loin? serait-ce pour longtemps? personne ne le savait, mais il partait.

Le bruit s'en répandit rapidement et produisit

généralement une mauvaise impression. Il était parvenu jusqu'à la grande princesse, quoique ses amis eussent tout fait pour lui en éviter le chagrin. Courant à lui, Olga demande des explications au prince ; surpris que son secret ait été divulgué, il en donne qui n'ont pas toute la franchise qu'Olga désirerait; elle revient à la charge, et le prince lui répond qu'à la vérité il songe à repartir et qu'alors seulement il fera connaître toute sa pensée, qui, du reste intéresse au même degré les Russes et les Slaves.

Quand les affaires à traiter avaient une gravité exceptionnelle, Sviatoslav appelait les Voïévodes, les Knès, les Boyards, les principaux guerriers, à un conseil que l'on pourrait comparer à une cour de justice. Il agit ainsi cette fois. Tous les dignitaires se rendirent à son invitation. Le front ceint du bandeau des veuves, couverte de ses voiles de deuil. Olga y parut au rang qui lui revenait, assise aux côtés de son fils. Le grand prince prenant la parole dit à la princesse, à ses feudataires, à ses lieutenants :

— Le séjour de Kief m'ennuie. Je préfère vivre à Pereïaslavle, près du Danube. Cet endroit est le point central de mes États et tous les biens y abondent : de la Grèce viennent des étoffes pré-

cieuses, l'or, le vin et les fruits de toutes espèces; du pays des Bohêmes et des Ongres, des chevaux et de l'argent; de la Russie, de la fourrure et des esclaves [1]. —

A l'entendre s'exprimer avec ce mépris de la Russie, sans qu'il eût cherché à tempérer son langage par quelques mots plus doux, adressés à la grande princesse, Olga demeura interdite, navrée, sans réponse. Elle se refusait à croire que c'était son fils qui manifestait, devant la nation, sans chercher à les colorer de quelques spécieuses raisons d'État, de si dures, et par rapport à elle, de si blessantes résolutions. Tout un monde s'écroulait dans son cœur. Le grand prince allait la quitter pour ne plus la revoir, c'était vraisemblable, pourtant il n'exprimait pas un regret. Non; il la fuyait impassible, pour courir après un bonheur dont il avait exclu les plus inviolables attachements. Ce qu'il laissait dans sa patrie, mère, femme, enfants, amis, ne lui était rien, s'il le comparait aux jouissances matérielles et toutes païennes qu'il vantait. Son cœur il l'avait brusquement fermé aux tendresses de la famille, aux devoirs de la patrie. Péroun, le

[1] Nestor.

dieu de Rughen, Odin, le dieu scandinave, exerçaient leur empire sur cette nature fougueuse et sensuelle. Dieu, le vrai Dieu, il s'en éloignait à jamais. Suprême, indicible douleur pour une mère chrétienne : son fils est perdu pour elle, son fils est perdu pour la foi.

Ulcérée en ce qui la regarde, Olga se dit qu'elle se doit jusqu'à la dernière extrémité aux Kiéviens et aux Russes. Elle aime ces peuples et doit essayer de détourner le grand prince de rentrer en Bulgarie.

La mère et le fils se revoient. L'heure décisive a sonné; Olga parle avec l'onction communicative de la douceur; Sviatoslav l'écoute en silence. D'un accent qui pour tout autre serait persuasif, la princesse en pleurs conjure le prince de ne pas mépriser ses conseils. — Mon fils, reprend-elle, cher fruit de mes entrailles, portrait vivant de votre père, comme il le ferait s'il était là au lieu de vous, laissez-vous gagner par mes paroles. Ne nous quittez pas. Ne rêvez pas de vous créer une souveraineté à part et ailleurs. Restez ici, ou vous allez causer un tort irréparable à vous et au pays russe. Vous en séparer serait une action insensée, condamnable et de plus une injustice criante, suffisant à flétrir votre

règne. Pour vous, Kief est la vraie patrie ; la Russie, la vraie royauté. Voulez-vous trahir par ce même acte inconsidéré les Varègues vos frères d'origine, lesquels suivirent votre célèbre aïeul à la conquête de la Slavie? ceux qui l'ont servi si utilement de leur sang, tant que la guerre a été nécessaire, de leur attachement quand sont venus les temps de paix? Consentirez-vous à tromper les espérances des Slaves de Kiovie, après qu'il se sont donnés si franchement à votre père, et n'ont fourni depuis lors que des preuves de fidélité? Allez-vous donc les mettre à la merci des Petchenègues? Pouvez-vous accepter la possibilité de voir cette ville, aujourd'hui une capitale, commerçante, industrielle, retomber par votre faute dans une sombre barbarie? Les bons rois savent défendre leurs peuples ; les bons rois se plaisent à les rendre ou à les garder prospères. Malheur aux sujets quand les rois disparaissent !

— Et moi, continua-t-elle, et moi, vas-tu m'abandonner? Je suis très-malade. Ton absence me donnera le coup de la mort. Attends un peu, ensevelis-moi et ensuite va où il te plaira. Du moins, je n'aurai pas assisté à ton méchant et fatal départ [1]. —

[1] Nestor.

En faisant allusion à sa fin prochaine, la grande princesse obéissait à un pressentiment. Elle n'avait dit que trop vrai ; son arrêt était porté. A la suite de cette scène, dont elle avait vu clairement les résultats négatifs, ses forces et son courage s'étaient trouvés épuisés. Les femmes de sa famille qui rivalisaient de soin près d'elle, lui conseillèrent de s'aliter ; elle y consentit comme l'on se résigne à l'exécution d'une sentence. Elle se couche et ne se relèvera pas. Se sentant s'affaiblir, Olga envisage l'instant suprême, sans regret, sans faiblesse. Son âme s'était assez épurée, pour qu'elle la sentît légère et prête à s'envoler.

Elle se recueille et murmure :

— Déjà s'éteignent les feux du jour. O vous ! éternelle lumière, Trinité sainte, répandez dans nos âmes votre divine clarté.

Et vers le soir et dès l'aube du jour nos prières vous chantent. Que l'Éternité nous entende vous chanter encore avec les élus.

A vous, à présent comme toujours, gloire, amour et merci. —

Olga se meurt. Le second jour son aumônier est appelé ; elle demande qu'il l'entretienne de Dieu et de la vie future ; celle-ci lui échappe,

l'autre l'attend. C'est à ce digne prêtre qu'elle dicte ses dernières volontés. Étendue sur la pourpre, soutenue dans les bras des dames de sa chambre, qui étouffaient avec peine leurs sanglots pour ne pas troubler cette sereine agonie, ses recommandations en prirent plus de majesté chrétienne. La grande princesse indiqua où devait être déposé son corps, ordonna qu'il ne fût fait aucune cérémonie à son enterrement. Elle chargea les prêtres chrétiens de la conduire à son tombeau, avec autant de simplicité que le plus indigent, le plus humble des disciples de la Croix. Elle se souvint des pauvres, bénit son fils, ses petits-fils, ses amis, et enfin toute la chrétienté russe.

Elle mourait lentement et en conservant toute sa lucidité : les ombres de la mort s'étendent imperceptiblement sur ses traits, et semblent ne pas oser en altérer la noblesse et la beauté. A chaque minute on attendait son dernier soupir; elle ne souffrait pas, elle s'éteignait consumée par les brûlants désirs de la céleste patrie. Au bout du troisième jour, sa faible respiration s'arrêta. La grande princesse de Russie quittait ce monde, s'en allant présenter au souverain juge qu'elle avait aimé, servi et honoré autant qu'elle

l'avait méconnu d'abord, son âme purifiée par le repentir, la prière et la douleur [1].

« Il est couché le soleil de la Russie », tel fut le cri jeté par le peuple de Kief, lorsqu'il apprit que la vénérable mère de la Kiovie venait d'expirer. Avec sa famille, la nation inconsolable versa des larmes, et consacra par ses regrets profonds, la reconnaissance qui lui était due. Partout on disait : Elle a vécu grande, bonne, compatissante et juste. Les chrétiens, plus affligés que les plus affligés, eux qui l'avaient pu mieux apprécier, puisque journellement elle ouvrait au milieu d'eux les trésors de son cœur, prosternés autour de son cercueil, prononcèrent aussi leur jugement. Les yeux levés au ciel, le prenant à témoin des convictions, montant unanimes et désintéressées de leur conscience à leurs lèvres, ils se dirent : Olga est une sainte.

Une même affirmation avait surgi par un élan spontané dans toute la société chrétienne de Russie, et les chrétiens savaient comment ils pouvaient la justifier. Ils commentaient cette vie qui venait de finir ; aucun n'avait oublié ce qu'il avait vu ou entendu raconter. Ils redisaient sa jeunesse

[1] 969. — Nestor.

profanée par les plus abominables excès de vengeance et de cruauté ; sa conversion surprenante ; ses passions impétueuses surmontées avec une vigueur supérieure à celle qu'elle avait montrée à les satisfaire, et remplacées par des qualités encore plus vivaces : la douceur, la mansuétude, la bienveillance, la délicatesse de ses paroles, de ses actions, de ses procédés ; le grand rayonnement de générosité qui lui avait fait tant donner et tant secourir de malheureux, sa protection constante assurée à la religion du Christ ; son zèle à la propager, malgré l'artificieuse opposition des prêtres païens et l'hostilité des idolâtres ; les vertus éminentes et austères qu'elle pratiquait à la connaissance de ses amis, de ses peuples, y faisant chaque jour des progrès nouveaux ; sa charité inépuisable, qu'on avait surnommée la pluie d'or, versant l'aumône dans le sein de la pauvreté, sans distinguer le chrétien du païen ou de l'idolâtre, tout en cherchant à cacher la main bienfaitrice ; sa préoccupation à faire prévaloir dans les cas remis à sa décision, le bien sur le mal ; comme à établir autour d'elle le règne de la vérité, de la morale, de la concorde, n'y épargnant pas plus ses peines que les conseils et les réprimandes ; son abnégation en ce qui la regar-

dait seule; son amour ardent pour Dieu, ses remords, sa pénitence; sa fin soutenue d'une paix divine; les adieux qu'elle avait faits aux amis qui la pleuraient, en leur renouvelant l'obligation de la remplacer dans l'œuvre évangélique; son dernier mot : « Mon Dieu, avec vous dans la vie et dans la mort! » enfin l'ineffable béatitude que la mort avait laissée sur son visage : en tout cela, qu'ils appelaient le miroir de son âme, ils voyaient autant de preuves d'élection, ce qui leur faisait répéter de concert : — Olga est une sainte.

D'ailleurs, en assumant une si sérieuse responsabilité, le peuple de Kief restait dans la mesure que l'autorité ecclésiastique lui traçait.

En ce temps-là, les coutumes de la primitive Église existaient dans tous les pays professant le christianisme : une telle explosion de la croyance populaire, appuyée sur des faits incontestables, sur de grands exemples et de hautes vertus, marquait le premier motif de la canonisation. En second lieu, les évêques instruisaient la cause, en apportant la plus grande exactitude dans leurs informations, et procédant avec une prudence extrême au dépouillement des preuves recherchées et recueillies. S'ils la trouvaient recevable,

le peuple de la circonscription, invité par l'épiscopat, se réunissait sur une place publique; y venait en outre qui voulait; le clergé paroissial, le clergé mîtré s'y rendaient également. Un évêque appelait le nom du personnage mort en réputation de sainteté, et le peuple l'acclamait. L'universalité des suffrages le déclarait grand serviteur de Dieu, honorable, bienheureux et saint. Peu après venait la sanction des évêques, toujours indispensable pour établir son patronage et son intercession, comme il était réglé par le droit sacerdotal. Les canons leur avaient réservé l'honneur décisif de brûler le premier encens sur la tombe devenue un reliquaire, et trois fois bénite en présence d'une foule profondément émue. Après cette consécration pastorale, les fidèles pouvaient honorer religieusement l'élu du peuple par des vœux, des processions, des pèlerinages, des litanies et des oraisons. C'est par de si naïves et si touchantes cérémonies que sainte Olga prit sa place au rang des Saints [1].

Le culte rendu à cette mère illustre des chré-

[1] Voir *De la canonisation des Saints*, par le pape Benoît XIII. La première canonisation, faite dans les formes nouvelles, fut celle de saint Uldaric, évêque d'Augsbourg, canonisé au concile de Rome en 993.

tiens russes ne s'est pas circonscrit aux seuls autels de l'Église d'Orient. La séparation des deux Églises d'Orient et d'Occident n'a été déclarée absolue que sous le pontificat de Grégoire VII, en 1053. Sainte Olga est inscrite également au Martyrologe romain. Les Bollandistes donnent même un aperçu de sa vie. Dans toutes les parties du monde où le signe de la Croix arboré donne le salut aux âmes croyantes, on peut s'attendre à rencontrer ce nom si cher à la Russie, glorieux aux yeux de la chrétienté, si doux après avoir été si terrible : Olga, sainte Olga.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

ANGERS. — IMPRIMERIE LACHÈSE ET DOLBEAU.

